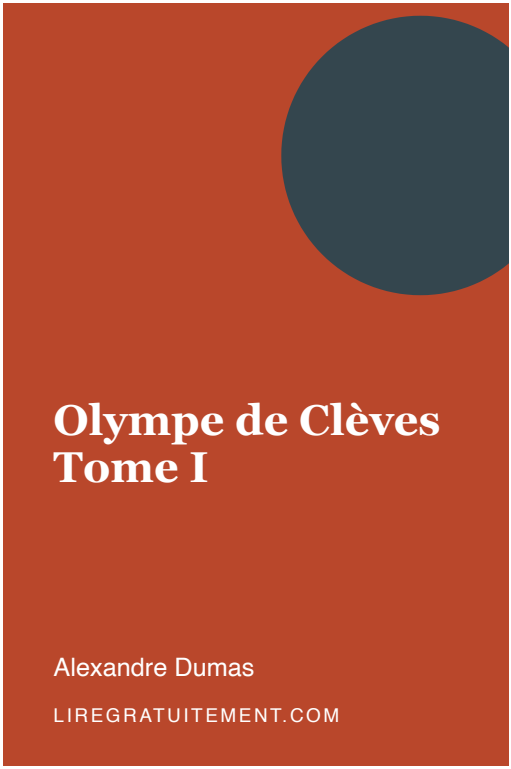


Olympe de Clèves Tome I

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Avignon

« Voir Naples et mourir », dit le Napolitain. « Qui n'a pas vu Séville n'a rien vu », dit l'Andalou. « Rester à la porte d'Avignon, c'est rester à la porte du paradis », dit le Provençal.

En effet, s'il faut en croire l'historien de la ville papale, Avignon est non seulement la première ville du Midi, mais encore de la France, mais encore du monde.

Écoutez ce qu'il en dit :

« Avignon est noble pour son antiquité, agréable pour son assiette, superbe pour ses murailles, riante pour la fertilité du solage, charmante pour la douceur de ses habitants, magnifique pour ses palais, belle pour ses grandes rues, merveilleuse pour la structure de son pont, riche par son commerce, et connue par toute la terre. »

Voilà un bel éloge, j'espère ! Eh bien ! à cet éloge, quoique nous arrivions cent ans après celui qui l'a fait, nous n'enlèverons presque rien et nous ajouterons même quelque chose.

En effet, pour le voyageur qui descend le fleuve auquel Tibulle donne l'épithète de celer, Ausone celle de praeceps, et Florus celle d'impiger ; pour celui qui commence, depuis Montélimar, à s'apercevoir qu'il est dans le Midi, au ton plus chaud des terrains, à l'air plus limpide, aux contours plus arrêtés des objets ; pour celui qui passe enfin en frissonnant sous les arches meurtrières du pont Saint-Esprit, dont chacune a son nom, afin que l'on

sache à l'instant même où un bateau se brise contre une d'elles à quel endroit il faut porter secours ; pour qui laisse à droite Roquemaure, où Annibal traversa le Rhône avec ses quarante éléphants ; à gauche le château de Mornas, du haut duquel le baron des Adrets fit sauter toute une garnison catholique ; Avignon, à l'un des détours du fleuve, se présente tout à coup avec une magnificence vraiment royale.

Il est vrai que la seule chose qu'on aperçoive d'Avignon, au moment où l'on perçoit Avignon, c'est son gigantesque château, palais des papes, édifice du quatorzième siècle, seul modèle complet de l'architecture militaire de cette époque, et qui est bâti sur l'emplacement où s'élevait autrefois le temple de Diane, qui a donné son nom à la ville.

Maintenant, comment un temple de Diane a-t-il pu donner son nom à la future demeure des papes ? Nous allons le dire, en réclamant pour nous cette indulgence dont nous avons toujours vu les lecteurs être prodigues envers les étymologistes.

Ave, Diana ! salut, Diane ! disait le voyageur du plus loin qu'il apercevait le temple de la chaste déesse, au temps de la belle latinité, au siècle de Cicéron, de Virgile et d'Auguste ;

Ave, Niana ! commencèrent à dire les bateliers au siècle de Constantin, c'est-à-dire à une époque où l'idiome du pays avait déjà corrompu la pureté de la langue latine ;

Ave Nio ! dirent les soldats des comtes de Toulouse, de Provence et de Forcalquier ; de là, Avignon.

Notez bien que ceci est de l'histoire ; nous serions autrement positif que nous ne le sommes si, au lieu d'histoire, nous faisions

du roman.

Vous voyez donc que de tout temps Avignon a été une ville privilégiée ; d'ailleurs, une des premières, elle a eu un pont magnifique, un pont bâti en 1177 par un jeune berger nommé Bennezet, qui après avoir été pasteur de brebis se fit pasteur d'âmes, et eut la chance d'être canonisé. Il est vrai qu'il ne reste plus aujourd'hui que trois ou quatre arches de ce pont, ruiné sous le règne de Louis XIV, l'an de grâce 1669, c'est-à-dire cinquante-huit ans à peu près avant l'époque où commence l'histoire que nous allons raconter.

Mais c'est surtout vers la fin du quatorzième siècle qu'Avignon était splendide à voir. Philippe le Bel, qui avait cru donner à Clément V et à ses successeurs des gardes, une prison et un asile, leur avait donné une cour, un palais et un royaume.

C'était bien en effet une cour, un palais et un royaume que possédait cette reine du luxe, de la mollesse et de la débauche, que l'on appelait Avignon ; elle avait une ceinture de murailles qu'avait nouée autour de ses flancs rebondis Hernaudy de Herodia, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem ; elle avait des prêtres dissolus qui touchaient le corps du Christ avec des mains ardentes de luxure ; elle avait de belles courtisanes, sœurs, nièces et concubines des papes, qui arrachaient les diamants de la tiare pour s'en faire des bracelets et des colliers ; elle avait enfin les échos de la fontaine de Vaucluse, qui répétaient amoureusement le doux nom de Laure, et qui la berçaient au bruit des molles et voluptueuses chansons de Pétrarque.

Il est vrai que lorsque, à la sollicitation de sainte Brigitte de Suède et de sainte Catherine de Sienne, Grégoire XI quitta Avi-

gnon, en 1376, et partit pour Rome, où il arriva le 17 janvier 1377 ; il est vrai qu'Avignon, déshéritée de sa splendeur, tout en gardant ses armes, qui sont de gueules à trois clefs d'or posées de face et soutenues par une aigle avec cette devise « Unguibuset rostris », ne fut plus qu'une veuve en deuil, un palais solitaire, un sépulcre vide. Les papes gardèrent bien Avignon, qui était d'un bon rapport, mais comme on garde un château qu'on n'habite plus ; ils y envoyèrent bien un légat pour les remplacer, mais le légat les remplaça comme l'intendant remplace le maître, comme la nuit remplace le jour.

Avignon demeura cependant la ville religieuse par excellence, puisqu'à l'époque où commence cette histoire, on y comptait encore 109 chanoines, 14 bénéficiers, 350 religieux, 350 religieuses, qui, avec plusieurs ecclésiastiques subalternes attachés au service des huit chapitres, formaient un total de 900 personnes consacrées au service des autels, c'est-à-dire le vingt-huitième de la population.

En outre, Avignon, après avoir eu sept fois sept papes, qui avaient régné sept fois dix ans, Avignon possédait encore en 1727 sept fois sept choses importantes pour la beauté, l'agrément et la moralité d'une grande ville.

Elle avait sept portes, sept palais, sept paroisses, sept églises collégiales, sept hôpitaux, sept couvents de religieux et sept monastères de filles.

Quant à ce charme qui résulte pour Avignon de la douceur de ses habitants vantée par son historien, François Nouguier, il nous paraît moins bien établi que tout le reste, et c'est sur ce point seulement que nous nous inscrirons en révision contre son juge-

ment, en rappelant à l'écrivain national les éternelles querelles des pénitents blancs et des pénitents noirs, qui s'assomment à chaque occasion et divisent la ville en deux camps toujours largement approvisionnés de horions.

Bien entendu que nous ne lui parlerons ni des massacres de la Glacière en 1791, ni de l'assassinat du maréchal Brune en 1815. Ce sont là deux événements que ne pouvait prévoir, – si savant qu'il fût, – le bon François Nouguier, à l'époque où il écrivait.

Mais à part cette charmante douceur, un peu contestable au dix-neuvième siècle, Avignon se présentait, au commencement du dix-huitième, dans des conditions encore fort agréables à l'œil et à l'esprit du voyageur.

D'abord, outre les dominicains qui s'étaient établis chez elle en 1226, outre les cordeliers qui y avaient été reçus en 1227, outre ses grands augustins, ses grands carmes, ses mathurins, ses bénédictins, ses célestins, ses minimes, ses capucins, ses récollets, ses pères de la doctrine chrétienne, ses carmes déchaussés, ses antonins, ses augustins, ses prêtres de l'oratoire et ses observantins, Avignon avait son collège et son noviciat des jésuites, fondé en 1587 par Louis d'Ancezune.

Or, qui disait jésuites à cette époque disait savantes gens, gens aimables, gens mêlés à tout le mouvement du siècle, soit que le commerce les entraînât comme médiateurs vers ces mers lointaines et inconnues où se jettent le Gange et le fleuve Bleu, ces Rhônes de l'Inde et de la Chine ; soit que le zèle de la mission, les poussant vers un monde nouveau, les conduisit aux plaines du Brésil ou dans les montagnes du Chili ; soit que, stationnaires en Europe, la politique, livre sans fin, leur déroulât ses pages, dont

chaque mot est une espérance déçue ou une ambition satisfaite, un trône fondé ou une couronne brisée ; soit enfin que la poésie ou la littérature les confinât, doux héritiers des bénédictins, sous les arceaux blanchis du cloître, entre un maigre gazon avare de fleurs et un splendide rayon de soleil découpé par les hauts profils de la collégiale.

Avignon, cette ville privilégiée qui avait tout ce qu'ont les autres villes et mille choses encore, Avignon avait donc ses jésuites ; et c'est dans la chapelle du noviciat que nous conduirons tout d'abord notre lecteur, en le prévenant que nous sommes aux premiers jours du mois de mai 1727, sous le règne du roi Louis XV, alors âgé de dix-sept ans.

Au sommet d'une rue qui s'appelait la rue des Novices, – nous disons au sommet, parce que les rues d'Avignon, ville bâtie contre le mistral et le soleil, sont pour la plupart formées de raides montées ou des descentes rapides ; – dans la rue des Novices, disons-nous, s'élevait le bâtiment du noviciat, logis et chapelle.

Le bâtiment, semblable pour la forme et surtout pour la pensée à tous ceux que les jésuites ont élevés en France et même hors de France, affectait ce style sobre et modeste qui n'est d'aucune époque et qui ne peut compromettre ceux qui l'emploient, attendu qu'il ne révèle rien aux yeux matériellement, et qu'il faut être un archéologue bien savant pour trouver l'âme des pierres dans une société où beaucoup de gens nient l'âme des hommes.

Les jésuites, voyageurs parasites, conquérants masqués, tout en rêvant l'empire du monde, conquis pas à pas, devaient en s'établissant, quelque part qu'ils s'établissent, veiller à ce que leur

tente, destinée à devenir un jour une citadelle, n'offusquât point la vue. Tout parasite a soin, quand il s'assied à une table, de ne pas s'habiller comme le riche ou de ne pas se dégueniller comme le pauvre : il attirerait la vue sur son opulence ou sur sa misère. Tout ambitieux doit affecter la modestie, sinon l'humilité, quitte, au moment donné, à étendre sa griffe comme le tigre ou à ouvrir sa gueule comme le requin.

Aussi la Société de Jésus, soit dans les Flandres, soit en France, soit en Espagne, où étaient ses principales maisons, n'avait-elle permis aux créateurs de ces établissements que l'architecture insignifiante du cloître ou de la caserne, qui consistait à cette époque en grands murs de briques ou de pierres, avec de longues fenêtres treillissées de fer, quelques portiques sobres d'ornements, çà et là des demi-colonnes, comme si la colonne ronde-bosse eût été un luxe trop manifeste.

Même sévérité à l'intérieur, jointe à un soin minutieux de l'hygiène et de l'ordre du jour : et la ligne droite partout où les pères avaient à surveiller leurs novices, de l'ombre et des méandres partout où les pères avaient à rencontrer le public.

Au reste, nous n'entreprendrons pas de décrire l'intérieur des pères jésuites d'Avignon ; l'un de nos acteurs nous attend dans la chapelle des novices, où, vu son importance, nous avons hâte de le joindre.

Cependant, comme à tout drame il faut sa mise en scène, nous dirons un mot de cette chapelle où nous introduirons nos lecteurs, comme nous leur avons dit un mot de la villa qu'ils viennent de traverser avec nous.

Qu'ils s'arrêtent donc sur le seuil, et ils verront un vaisseau circulaire d'un diamètre modéré, avec des vitraux sans figures, qui, prenant la lumière au dessous de la coupole, l'envoyaient toute entière aux voûtes, mais la tamisaient par degrés, afin qu'elle arrivât tempérée sur les dalles du sol ; un autel long et peu orné, tendu comme une corde sur l'arc de l'abside ; derrière cet autel, quelques stalles de chêne, abritées et sombres pour la plus grande facilité de la surveillance ou de la méditation des pères, qui s'y plaçaient pendant les offices.

Voilà en peu de traits le dessin de la localité.

Il était une heure, tous les offices terminés ; le soleil dévorant la ville, l'église était déserte.

Seulement, à gauche de l'autel, à côté d'un étroit passage qui menait à ces stalles dont nous avons parlé, un jeune novice avec la robe noire de l'ordre se tenait assis sur une chaise et contre une colonne, la tête à moitié ensevelie dans un livre, qu'il ne lisait pas mais qu'il dévorait.

Cependant, ce jeune homme n'était pas tellement absorbé dans sa lecture, que par moments il ne jetât un regard furtif à sa droite et à sa gauche.

À sa gauche, c'est-à-dire du côté de la petite porte par laquelle les pères pouvaient passer du noviciat dans la chapelle ;

À sa droite, c'est-à-dire du côté de la grande porte par laquelle les fidèles pouvaient entrer de la rue dans l'église.

Était-ce simple curiosité, était-ce distraction ? distraction, hélas ! bien naturelle à la jeunesse, pour laquelle le bréviaire et le rituel sont creuse et monotone pâture.

Mais nous avons dit que le jeune novice semblait dévorer les pages de son livre ; regardait-il ainsi de droite et de gauche pour quêter l'admiration d'un surveillant, et, au lieu d'être un distrait, était-ce un hypocrite ?

Ce n'était ni l'un ni l'autre.

Quiconque se fût avancé derrière lui et eût lu en même temps que lui dans son livre, se fût aperçu que dans le missel se cachait une brochure d'un format plus petit, d'un papier plus blanc et plus frais ; une brochure dont la justification typographique était irrégulière, c'est-à-dire formée de ces lignes inégales qui vingt-neuf ans plus tard devaient servir de critérium à maître André pour distinguer les vers de la prose, quand il les mesurait avec une ficelle pour ne les faire ni trop longs ni trop courts.

Il n'était donc pas étonnant que ce novice craignît les surprises. – C'est le propre de tout écolier qui cache en classe un livre défendu dans son livre de leçons. – Seulement il y a livre défendu et livre défendu, comme il y fagot et fagot ; – il y a le livre un peu défendu et le livre très défendu, – il y a ceux qui impliquent les pensums de cinq cents vers, et ceux qui impliquent la retenue et même le cachot.

À quelle classe appartenait ce livre que lisait le disciple de Loyola et dans lequel il plongeait ardemment ses yeux et sa pensée ?

Or, pour résoudre ce problème, un observateur n'eût pas même eu besoin de s'approcher de lui : il eût pu tout deviner au mouvement balancé de sa tête, à certaine cadence mystérieuse de sa voix, cadence qui s'éloignait de la psalmodie de l'église pour se rapprocher de cette espèce de chant adopté au théâtre à cette

époque. Enfin, sa conviction eût pu être complète à certains gestes développant imprudemment le bras et les doigts du novice, non pas comme les bras moelleux et les doigts bénins d'un prédicateur qui fait un sermon, mais comme le bras menaçant et les doigts crispés d'un acteur qui joue un rôle.

Et, depuis plus d'une demi-heure, le novice psalmodiait et gesticulait ainsi, lorsque l'arrivée soudaine d'un étranger qui apparut à la porte de l'église, et dont les pas précipités et inégaux retentirent sur les dalles, interrompit le psalmodiste et restreignit le geste du biceps au poignet, seule articulation qu'il soit permis au fidèle de développer dans une église avec la rotule, cette dernière devant fonctionner pour la génuflexion et l'autre pour l'opération dumea culpa.

q

Chapitre 2 Où éclate la vérité du vieux proverbe français « l'habit ne fait pas le moine »

Le nouveau venu était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une organisation nerveuse et maladive, pâle, grand, gracieux dans ses mouvements, distingué dans sa tenue ; vêtu proprement, mais cependant avec une sorte de désordre qui n'était pas sans charme et qui tenait le milieu entre le débraillement des grands seigneurs et le laisser-aller de l'artiste. En proie à une forte préoccupation, il écrasait pour le moment son chapeau sous

son bras, et passait une main blanche et soignée dans ses cheveux baignés de sueur.

Sa figure agréable, douce et mélancolique, portait un certain caractère d'inquiétude et d'égarement que le novice eût facilement remarqué sans cette attention profonde qu'il mettait à ne plus regarder ni à droite ni à gauche depuis l'arrivée du personnage que nous venons de mettre en scène.

Après être entré assez rapidement dans l'église, s'être arrêté et avoir regardé autour de lui, ce dernier parut essayer de reprendre ses esprits un peu troublés, et se mit à arpenter la chapelle de long en large, jusqu'à ce que, rencontrant le novice dans le rayon de son œil, il prit soudain sa résolution et marcha droit à lui.

Ce que devinant le novice, plutôt qu'il ne le voyait, il ferma son double livre avec rapidité, ensevelit son visage dans ses deux mains jointes, et s'absorba hypocritement cette fois dans une kyrielle d'oraisons.

Cependant le nouveau venu s'était approché de telle façon qu'il touchait presque l'épaule du novice, lequel à cette approche parut se réveiller tout à coup et surgir du gouffre de piété dans lequel il s'était abîmé.

— Pardon, mon frère, si je vous trouble dans vos prières, dit l'étranger entamant le premier la conversation.

— Mon frère, répondit le novice en se levant et en cachant sans affectation son livre derrière son dos, je suis à vos ordres.

— Mon frère, voici ce qui m'amène. Je voudrais avoir un confesseur ; voilà pourquoi je me suis approché de vous et vous

ai troublé dans vos prières, ce dont je vous demande humblement pardon.

— Hélas ! je ne suis que novice, répondit le jeune homme, et, n'ayant pas reçu les ordres, je ne puis confesser. C'est un de nos pères qu'il vous faudrait.

— Oui, oui, c'est cela, dit l'étranger en martyrisant plus que jamais son chapeau ; oui, c'est cela qu'il me faudrait, un des pères. Pourriez-vous me faire la grâce de m'introduire près de celui que vous croiriez pouvoir m'accorder quelques instants, ou de le faire venir jusqu'à moi ?

— C'est qu'il est justement l'heure du dîner, et en ce moment tous les pères sont au réfectoire.

— Ah ! diable ! fit l'inconnu avec un mécontentement visible, tous au réfectoire ; ah ! diable !

Puis, s'apercevant sans doute qu'il venait d'invoquer le nom de l'ennemi du genre humain dans une église :

— Que viens-je donc de dire ? s'écria-t-il. Mon Dieu ! pardonne-moi !

Et il fit un signe de croix rapide, presque furtif.

— Cette difficulté d'avoir un confesseur vous contrarie, mon frère ? dit le novice avec intérêt.

— Oh ! oui, oui, beaucoup.

— Vous êtes donc bien pressé ?

— Très pressé.

— Quel malheur que je ne sois que novice !

— Oui, c'est un malheur. Mais vous êtes bientôt d'âge à être ordonné, et vous le serez, et alors, alors… Ah ! mon frère, mon frère, que je vous trouve heureux.

— Heureux ! et pourquoi ? demanda naïvement le novice.

— Parce que, dans un an, vous aurez atteint le but que doit se proposer toute âme chrétienne, c'est-à-dire le salut, et qu'en attendant, demeurant au noviciat des jésuites, vous pouvez vous confesser à ces dignes pères quand vous voulez et tant que vous voulez.

— Ah ! oui, c'est vrai : quand je le veux et tant que je le veux, répondit le novice avec un soupir qui prouvait qu'il n'appréciait pas tout à fait au même prix que l'étranger l'insigne faveur qu'il avait reçue du ciel.

— Et puis, continua l'étranger avec un enthousiasme croissant, vous êtes ici chez vous ; cette église, cet autel, ces vases sacrés, tout ceci est à vous.

Le novice regarda son interlocuteur avec une stupéfaction qui n'était pas dénuée d'inquiétude. Il était évident qu'il commençait à craindre d'avoir affaire à un homme dont le cerveau était légèrement détraqué.

Mais l'étranger continua, s'animant de plus en plus :

— Cet habit, il est à vous ; ce chapelet, il est à vous ; ce livre, livre saint dans lequel vous pouvez lire du matin jusqu'au soir, il est à vous.

Et en prononçant ces mots d'un ton passionné, il secoua si énergiquement le bras du novice, que de la main qui terminait ce bras tomba le livre si envié, en même temps que du livre tombait la brochure que nous avons décrite.

À la vue de cette séparation entre le livre et la brochure, le novice fondit tout effaré sur la brochure, qu'il engloutit dans les mystérieuses profondeurs d'une des poches de sa soutane ; après quoi, tout frissonnant encore d'une émotion qui ressemblait à de la terreur, il ramassa le livre.

Puis il reporta timidement son regard sur l'inconnu.

Mais l'inconnu n'avait rien remarqué, tant son exaltation religieuse était grande.

Les yeux des deux hommes se rencontrèrent, et presque en même temps l'inconnu saisit les deux mains du novice.

— Tenez, mon cher frère, s'écria-t-il, c'est Dieu qui m'a conduit dans votre église, c'est la Providence qui vous a mis sur mon chemin ; vous m'inspirez la plus tendre confiance ! Pardonnez cet épanchement à un homme bien à plaindre ; mais, en vérité, votre figure me donne du courage.

Et en effet, la figure du novice, dont nous n'avons rien dit encore, était une des plus charmantes qui se pût voir, et, par conséquent, bien digne de l'éloge qu'elle venait de recevoir.

— Vous vous dites malheureux, mon frère, et vous voulez vous confesser ? répondit le novice.

— Oui, je suis bien malheureux ! s'écria l'inconnu. Oh ! oui, je voudrais bien me confesser.

— Est-ce que vous auriez eu le malheur de commettre quelque faute ?

— Quelque faute ! Eh ! ma vie toute entière est une faute ; une faute qui dure du matin jusqu'au soir ! s'écria l'inconnu avec un soupir qui indiquait que chez lui la contrition était à l'état de contrition parfaite.

— Alors je parle à un coupable ? demanda le jeune homme avec une espèce d'effroi.

— Oh ! oui, à un coupable, à un grand coupable !

Le jeune homme fit malgré lui un pas en arrière.

— Jugez-en vous-même, continua l'inconnu avec un geste désespéré : je suis comédien !

— Vous ! s'écria le jeune homme du ton le plus affable, et en se rapprochant, tandis qu'au contraire le malheureux artiste s'éloignait, comme si, après l'aveu qu'il venait de faire, il n'était plus digne du contact de ses semblables ; vous, comédien !

— Mon Dieu ! oui.

— Ah ! vous êtes comédien !

Et le jeune homme se rapprocha encore.

— Comment ! s'écria l'artiste, vous savez qui je suis, et vous ne me fuyez pas comme on fuit un pestiféré ?

— Mais non, dit le novice ; je ne hais pas les comédiens, moi. Et il ajouta, si bas que son interlocuteur même ne put l'entendre : – Au contraire.

— Comment ! répéta l'artiste, vous ne vous révoltez pas à la vue d'un hérétique, d'un excommunié, d'un damné ?

— Non.

— Ah ! vous êtes encore si jeune ! mais un jour…

— Mon frère, dit le novice, je ne suis pas de ceux qui haïssent par préjugé.

— Hélas ! mon frère, reprit l'artiste, les comédiens traînent après eux une sorte de péché originel simple pour les autres, double, triple, quadruple pour moi, qui suis fils, petit-fils, arrière-petit-fils de comédien. Si je suis damné, moi, je le serai du côté d'Adam et d'Ève.

— Je ne vous comprends pas bien, répondit curieusement le novice.

— Je veux dire, mon frère, que je suis comédien de naissance, et que je serai damné par mon père et ma mère, par mon grand-père et ma grand-mère, enfin par mes aïeux paternels et maternels jusqu'à la troisième et la quatrième génération ; en un mot, monsieur, je m'appelle Champmeslé !

Le novice ouvrit de grands yeux, où perçait un profond étonnement mêlé d'une légère nuance d'admiration.

— Comment ! monsieur, s'écria-t-il oubliant l'appellation fraternelle usitée dans les ordres, seriez-vous par hasard le petit-fils de la fameuse comédienne ?

— Justement, monsieur. Ah ! ma pauvre grand-mère ! voilà une femme bien damnée !

— Alors, monsieur votre grand-père était le comédien Champmeslé, qui jouait les rois ?

— Vous l'avez dit. Marie Desmares, ma grand-mère, épousa Charles Chevillet, sieur de Champmeslé ; il avait remplacé le fameux Latorillière à l'hôtel de Bourgogne. Quant à sa femme, elle débuta par le rôle d'Hermione, que jouait à merveille la Desœuillet, dont elle reprit l'emploi.

— De sorte que votre père, continua le novice mordant avec ardeur à la conversation, de sorte que votre père était Joseph Champmeslé, qui jouait les valets, et votre mère, Marie Descombes, qui jouait les jeunes premières ?

— Justement. Ah çà ! mais, dites-moi, mon frère, s'écria Champmeslé avec étonnement, savez-vous que je vous trouve un peu bien avancé dans la science des coulisses pour un novice jésuite ?

— Monsieur, reprit le jeune homme effrayé de s'être ainsi laissé aller au penchant de la conversation, si fort éloignés que nous soyons du monde, nous avons toujours perception de ce qui s'y passe ; d'ailleurs, je ne suis pas né aux jésuites, et ma première éducation fut faite dans ma famille.

— À qui ai-je l'honneur de parler, mon frère ?

— Je m'appelle Jacques Bannière, novice indigne.

Champmeslé salua courtoisement sa nouvelle connaissance, qui, non moins courtoisement, lui rendit son salut.

q

Chapitre 3 Le comédien et le jésuite

La conversation continua, devenant naturellement à chaque mot plus intéressante pour chacun des interlocuteurs.
— En sorte que vous voudriez vous confesser ? dit Bannière en reprenant la conversation où elle en était avant que Champmeslé entreprît, à l'endroit de ses ancêtres, la digression que nous venons de rapporter.

— Mon Dieu ! oui, mon frère, et voici mes raisons. Vous qui connaissez un peu l'histoire de notre famille, vous n'êtes pas sans savoir que mon grand-père était ami intime de monsieur Racine ?

— Oui, sans doute, et de monsieur La Fontaine aussi, se hâta de dire Bannière, en rougissant au souvenir un peu léger qui se rattachait pour Marie Desmares, femme Champmeslé, à ces deux noms.

— Quoique tragédien médiocre, et peut-être même à cause de cela, c'était un homme d'esprit que mon grand-père. Il tenait cet avantage de son père, monsieur Chevillet, dont vous avez peut-être ouï parler ?

— Non, monsieur, répondit timidement Bannière, honteux que sa science chronologique à l'endroit des Champmeslé s'arrêtât à la troisième génération.

— Ah ! c'est que mon bisaïeul Chevillet, comédien aussi, avait tout l'esprit de mon trisaïeul, poète fort aimable et très pieux, qui écrivait des mystères et les jouait au besoin.

— Vraiment ! s'écria Bannière émerveillé, poète et comédien comme monsieur Molière ?

— Eh ! mon Dieu, oui ! Seulement, vous remarquerez, je vous prie, que ce qui le distingue de monsieur Molière, c'est que j'ai glissé dans la conversation, en appuyant sur eux, ces mots : poète aimable et très pieux, tandis qu'au contraire monsieur Molière était morose et indévot.

— Oui, monsieur, je le remarquerai bien certainement et m'en souviendrai, je vous le promets, quand il faudra que je m'en souvienne. Mais, en attendant, monsieur, pourquoi ne prendriez-vous pas un siège ? Nos pères en ont encore pour un petit quart d'heure à rester à table, et vous n'avez aucun motif pour vous tenir debout.

— Aucun, monsieur… pardon… mon frère. J'accepterai donc volontiers et le siège et le plaisir de votre conversation, si toutefois la mienne ne vous fatigue pas.

— Comment donc ! croyez au contraire que j'y trouve, monsieur, un vif intérêt. Nous en étions à votre grand-père.

— À mon grand-père, c'est parfaitement vrai. Nous allons donc en revenir à mon grand-père, et vous verrez que je ne fais point de digressions inutiles.

— Oh ! j'ai toute confiance.

— Je disais donc que Chevillet de Champmeslé, mon grand-père…

— Celui qui jouait les rois ?

— Oui, l'ami de monsieur Racine.

— Et de monsieur La Fontaine ?

— Et de monsieur La Fontaine, c'est cela. Je disais donc que Chevillet de Champmeslé avait eu beaucoup de chagrins dans sa vie. D'abord la perte de sa femme, qui mourut en 1694, puis celle de monsieur Racine, qui mourut eu 1699. Je ne vous parle pas de celle de monsieur La Fontaine, qui les avait précédés tous deux et qui était mort fort chrétiennement en 1695.

— Au fait, votre grand-père n'était-il pas le collaborateur de monsieur La Fontaine, et n'a-t-il pas fait avec lui quatre comédies, je crois : le Florentin, la Coupe enchantée, le Veau perdu et Je vous prends sans vert ?

— Monsieur, tout en admirant votre profonde érudition dramatique, ce qui continue de m'étonner de la part d'un novice, je vous dirai que ma conviction à moi c'est que le bonhomme La Fontaine permettait par complaisance à mon grand-père, et pour lui faire honneur, de dire dans le monde qu'ils travaillaient ensemble.

— Ah ! oui.

— Voilà ; mon grand-père le laissait être de notre famille, et monsieur La Fontaine laissait mon grand-père être de ses pièces.

Bannière rougit imperceptiblement.

— Vous dites donc, reprit-il, que votre grand-père avait eu des chagrins : la mort de monsieur La Fontaine, la mort de sa femme et la mort de monsieur Racine.

— Chagrins auxquels, continua Champmeslé, il faut ajouter le peu de succès, et j'oserai même dire la chute de certaines pièces,

qu'il avait bien faites tout seul, celles-là, telles que l'Heure du berger, la Rue Saint-Denis, le Parisien ; cela ne laisse pas que de fatiguer un homme de tomber de temps en temps, surtout lorsqu'il tombe en cinq actes et en vers. Bref, mon grand-père, après 1700, était, comme le roi Louis XIV, devenu fort morose ; il était taciturne, muet, et rêvait du matin jusqu'au soir. Or, voilà, mon frère, que tout en rêvassant le jour, Chevillet de Champmeslé se mit aussi à rêver la nuit, et qu'il vit en songe la Champmeslé, sa femme, et mademoiselle Chevillet, sa mère, qui, appuyées l'une sur l'autre, pâles et blanches comme des ombres, d'un air tout dolent et tout sinistre, lui faisaient chacune avec le doigt ce signe d'appel qui veut dire : Viens avec nous.

— Ah ! mon Dieu ! fit Bannière.

— Monsieur, cela se passait dans la nuit d'un vendredi au samedi du mois d'août 1700. À ce rêve, qui s'était si profondément gravé dans son esprit qu'il le soutenait une réalité, voilà mon grand-père qui bat la campagne et qui, à partir de ce fatal moment, n'a plus dans l'idée que cette douce figure de la Champmeslé avec ses cheveux noirs, et cette sévère figure de madame Chevillet avec ses cheveux blancs, et leur sourire mélancolique et leur signe lugubre, à tel point qu'il ne cessait de chanter à tout propos :

Adieu paniers, vendanges sont faites !

Or, en ce moment, monsieur, mon grand-père ayant joué Agamemnon devant le roi Louis XIV, et le roi Louis XIV lui ayant fait l'honneur de lui dire après le spectacle : « Eh bien ! Champmeslé, vous serez donc toujours mauvais ? » mon grand-père, dis-je, qui, en sa qualité d'homme d'esprit, avait toujours été sur lui-

même un peu de l'avis du roi Louis XIV, mon grand-père avait résolu de quitter l'emploi des rois et de prendre les premiers comiques grimes.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que si votre grand-père était aussi réellement affligé que vous le dites des malheurs successifs qui l'avaient accablé, le moment était mal choisi pour prendre les premiers comiques.

— Vous avez raison, monsieur ; aussi des gens qui ont vu le pauvre diable m'ont-ils affirmé que rien n'était plus étrange au monde que l'alliance de ces rôles bouffons avec ce visage désespéré. Il pleurait tellement en faisant rire les autres, que c'était à fendre le cœur, si bien qu'il fut forcé d'en revenir aux Agamemnons, que l'on peut toujours jouer sans péril, fût-ce dans l'abrutissement le plus complet.

— Ah ! demanda naïvement Bannière, on peut jouer les Agamemnons, même quand on est abruti ?

— Dame ! mon frère, voyez tous ceux qui les jouent… Ah ! pardon, j'oubliais que les novices ne peuvent aller au spectacle.

— Hélas ! murmura Bannière en levant les yeux au ciel.

— Eh bien ! la preuve de ce que j'avance est que mon grand-père les joua près d'un an encore après avoir eu la vision, et pendant cette année ne fut guère sifflé que cinq ou six fois ; si bien que nous arrivons tout doucement à 1701, c'est-à-dire à la fin de mon histoire. Mais je vous demande bien pardon, mon frère, je crois que vous allez perdre votre mouchoir.

En effet, quelque chose de blanc, qui pouvait être pris pour du linge dans la demi-obscurité de l'église, sortait de la poche de

Bannière.

C'était toujours cette maudite brochure refoulée avec tant de précaution, et qui malgré tout montrait encore le bout de son nez.

Le novice se hâta de le touffer dans sa main et reprit :

— En 1701, disiez-vous, mon frère ?

— En 1701, le même 19 août, voilà-t-il pas que mon grand-père revoit en songe sa femme et sa mère qui, plus pâles, plus lugubres encore que la première fois, s'obstinaient à lui faire le même signe.

— Hallucination, sans doute, murmura l'apprenti jésuite.

— Non pas, réalité, mon frère, réalité. Il s'éveilla ; il écarquilla les yeux ; il ralluma sa veilleuse, sa chandelle, sa lampe ; il fit du bruit en frottant avec sa cuillère les parois de son verre d'eau sucrée, et toujours, toujours malgré la veilleuse, malgré la chandelle, malgré la lampe, malgré le bruit, il vit dans l'angle le plus obscur de sa chambre les deux femmes, la jeune et la vieille, qui crispaient le funeste index, en disant à la fois du sourire, de la tête et du doigt : Viens avec nous, viens avec nous !

— C'était effrayant, dit Bannière, qui sentait malgré lui la sueur perler à son front.

— J'avoue aussi que c'était mortel, dit l'artiste se rangeant, comme on le voit, à l'avis de Bannière. Aussi monsieur de Champmeslé se leva à l'instant et s'en alla tout de suite, au milieu de la nuit, à moitié vêtu, réveiller ses amis et leur conter l'aventure.

Quelques-uns, les faux amis, les amis de Job, le mirent à la porte en le raillant ; d'autres, les bons cœurs, le consolèrent en lui citant les exemples de songes menteurs, tâchant de lui persuader que le sien était sorti par la porte d'ivoire ; un seul, un véritable ami, le fit coucher avec lui, lui parla jusqu'au jour de cette belle et bonne Marie Desmares, et de cette vertueuse demoiselle Chevillet de Champmeslé sa mère, et finit par lui persuader, ou à peu près, que deux si excellentes personnes ne pouvaient vouloir du mal, l'une à son mari, l'autre à son fils.

Tant que Champmeslé avait été couché près de cet ami, ou était demeuré en sa présence, il avait été un peu rassuré, comme nous avons dit ; mais le coup était porté. À peine eut-il quitté son consolateur, que la même idée fixe lui revint. Ce jour-là était un dimanche, et l'on jouait l'Iphigénie de monsieur Racine, et je ne sais plus quelle petite pièce par laquelle on commençait. Pendant la petite pièce, mon grand-père, habillé en Grec, se promenait au foyer. Il avait le casque sur les yeux, sa cotte de mailles de velours était toute constellée de larmes qui, comme des diamants liquides, coulaient jusque sur ses cothurnes. Et c'était pitié que de l'entendre chantonner, sur un air qui devenait plus lugubre de jour en jour, son éternel refrain : Adieu, paniers, vendanges sont faites ! Aussi tout le monde, en entendant cet air lamentable, se dit : – Mon Dieu ! que Champmeslé va donc jouer tristement Ulysse ce soir.

— Ulysse n'est pas précisément un rôle gai, dit avec un flegme profond Bannière, que ce récit prenait jusqu'aux entrailles.

— Gai ou non, monsieur, je vous assure que le rôle fut joué terriblement ce jour-là. Baron, qui jouait Achille, ne savait plus comment se tenir, et Sallé, qui jouait Agamemnon, et qui était

depuis un grand mois brouillé avec Baron, ne put s'empêcher de lui demander lorsqu'il lui dit :

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner ?

« – Est-ce que Champmeslé est malade ? »

— Tandis, interrompit Bannière, que la réplique est :

Juste ciel ! saurait-il mon funeste artifice ?

— Justement. Mais, en vérité, mon frère, je vous trouve énormément lettré.

— Oui, l'on m'a fait apprendre tout cela dans ma famille, répondit modestement Bannière.

— Le spectacle achevé, continua Champmeslé, mon grand-père se garda bien de s'aller coucher et d'essayer de dormir. Il avait trop peur, dès qu'il aurait les yeux fermés, et même ayant les yeux ouverts, de revoir encore sa mère et sa femme. Il erra par les rues en évitant de regarder dans les endroits sombres, et le matin, dès que les églises furent ouvertes, il alla donner trente sous au sacristain de Saint-Eustache pour faire dire une messe à l'intention de sa mère, et une messe à l'intention de sa femme.

— C'est donc dix sous que je vais vous rendre ? demanda le sacristain.

— Non pas, car vous en ferez dire une troisième pour moi. Gardez le tout.

C'était un homme persévérant que votre grand-père, dit le novice.

— Eh ! vous allez voir qu'il avait raison, poursuivit l'artiste.

— En revenant à l'hôtel de la Comédie, où les acteurs déjeunaient parfois avant les répétitions, la première personne que rencontra monsieur de Champmeslé fut Baron.

Baron le plaisanta sur sa figure sinistre.

Mais rien ne dérida mon grand-père. À toutes les plaisanteries de Baron, il secouait la tête d'un air qui voulait dire :

— Ah ! si tu savais !

Baron comprit.

— Tu as donc un chagrin réel ? demanda-t-il.

— Si j'en ai un morbleu ! je le crois, répondit mon grand-père ; le plus grand chagrin que j'aie jamais eu.

Et il murmura tout bas :

— Viens avec nous, viens avec nous.

— Enfin, si grand que soit ce chagrin, dit Baron essayant de maintenir la conversation sur le ton de la plaisanterie.

Ta douleur, Champmeslé, ne peut être éternelle.

— Ah ! fit mon grand-père ; elle le sera pourtant, car elle ne finira qu'avec moi.

— Voyons, dis-la-moi ; si c'est si sérieux que cela, je veux la connaître.

— Tu veux la connaître ?

— Oui.

— Eh bien ! ma douleur est de te savoir en brouille avec ce bon Sallé.

— Ah ! par exemple ! un bélître qui prétend que je vieillis et qui va le disant partout.

— Il a tort ; on a l'âge que l'on paraît, et tu parais trente ans à peine.

— Tu vois bien que c'est un cuistre, un drôle, un faquin !

— C'est tout ce que tu voudras, Baron ; mais je ne veux pas mourir vous sachant brouillés, et comme cela ne peut tarder…

— Quoi ! quelle chose ne peut tarder ?

— Que je meure.

— Eh bien ! soit. Je me raccommoderai avec Sallé le jour de ta mort, mon vieux Champmeslé, dit Baron.

— Va donc, car c'est aujourd'hui, répondit mon grand-père.

Et malgré les si, les mais et les car de Baron, qui n'était pas facile à persuader, mon grand-père força Baron d'entrer au cabaret.

Sallé était à table et déjeunait.

Mon grand-père força encore Baron de s'asseoir en face de son ennemi, et s'assit entre eux deux.

— À table, la mélancolie s'en va, dit Bannière.

— Ah ! jeune homme, jeune homme, s'écria douloureusement le comédien, vous allez voir combien vous vous trompez ! Quoique assis tous deux à la même table, Baron et Sallé conti-

nuaient à se bouder, se montrant d'abord un peu les dents. Mais sans quitter un instant sa mine sépulcrale, monsieur de Champmeslé leur entonna tant de bon vin dans le gosier qu'ils finirent par céder. Voyant cet amollissement de leurs cœurs, mon grand-père prit alors leurs deux mains qu'il joignit sur la table même ; puis, comme s'il eût accompli son devoir en ce monde, comme s'il ne lui restait plus rien à faire sur la terre, il laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Peut-être aussi, dit Bannière, se cachait-il ainsi à cause de cette vision qui le poursuivait ?

— Ah ! que voilà une réflexion qui prouve que vous êtes un jeune homme de sens, dit le comédien ; c'était justement cela.

Tant il y a que, dans la position qu'il avait prise, mon grand-père avait l'air de verser toutes les larmes de son corps.

— Bon, dit Sallé, voilà Champmeslé qui pleure, maintenant que nous rions.

— Eh non ! dit gaiement Baron. Champmeslé s'était engagé à mourir s'il avait le bonheur de nous réconcilier ; il nous a réconciliés et il se meurt, par Dieu !

» Mon grand-père poussa un soupir.

» Ce soupir avait quelque chose de glacial.

» Les deux amis se regardèrent ; ils venaient de se sentir frissonner malgré eux.

» Puis ils reportèrent leurs yeux sur Champmeslé.

» Son immobilité, qui allait jusqu'à l'absence même du souffle, les effraya.

» Il tenait toujours sa tête entre ses deux mains. Baron en écarta une, Sallé l'autre, et l'on vit Champmeslé tomber le visage pâle, le nez aplati contre la table, les yeux fixes, la bouche crispée.

» Il était mort.

— Oh ! monsieur, s'écria Bannière, c'est navrant ce que vous racontez là !

— N'est-ce pas, mon frère ? répondit l'artiste en poussant un gros soupir.

— Mais tout cela, continua Bannière, qui était un esprit logique, tout cela ne m'explique point pourquoi vous voulez vous confesser ?

— Pourquoi… mais comprenez donc, mon cher frère : on meurt subitement dans la famille des Champmeslé. Mon grand-père, vous le voyez, est mort subitement, ma grand-mère est morte subitement, mon père est mort subitement, tous trois après avoir créé un rôle nouveau, car ce rôle d'Ulysse, c'était la première fois que mon grand-père le jouait, ayant abandonné Agamemnon à Sallé qui ambitionnait le rôle depuis longtemps.

— Eh bien ! toutes les fois que je vais créer un rôle, je tremble à mon tour de mourir subitement comme sont morts mon père, mon grand-père et ma grand-mère…

— Mais vous allez donc créer un nouveau rôle ? demanda timidement Bannière.

— Hélas ! oui, mon frère, répondit Champmeslé avec un geste désespéré.

— Quand cela ?

— Demain ?

— Demain, dites-vous ?

— Demain !

— Et quel rôle créez-vous ?

— Oh ! un rôle bien difficile.

— Lequel ?

— Hérode.

— Hérode ! Hérode dans Hérode et Mariamne, de monsieur de Voltaire ! s'écria Bannière en faisant un bond en arrière et en joignant les mains de surprise.

— Oh ! ne me le reprochez pas, dit lamentablement le comédien, j'en suis désolé.

— Vous êtes désolé de jouer la comédie et vous la jouez ? fit Bannière, ne s'expliquant pas bien cette contradiction.

— Eh ! mon Dieu ! oui, s'écria Champmeslé ; anomalie inexplicable, n'est-ce pas ; mais cela est ainsi. Qu'y faire ? Rien, car j'ai toutes les superstitions de ma famille ; il me passe parfois dans l'esprit, à ce propos, des idées…

— Quelles idées ?

— Des idées que je ne peux pas émettre, attendu qu'elles porteraient atteinte à l'honneur de ma grand-mère.

— Dites, je ne suis pas tout le monde.

— Il me passe dans l'idée que je ne suis pas tout à fait le fils de mon grand-père.

— Bah !

— Il me passe dans l'idée que cette rage que j'ai pour le théâtre, et qui fait que quand je ne joue pas la comédie je crois que je renie mon sang, que lorsque je la joue je crois que je me damne, tient à ce que ce sang est, comme on dit en terme de blason, mi-parti comédien, mi-parti auteur. On a fort jasé autrefois sur ce que monsieur Racine donnait tous ses rôles à ma grand-mère. On n'a pas moins jasé sur ce que monsieur La Fontaine laissait mon grand-père mettre son nom auprès du sien. Oh ! si cela était, je serais bien autrement damné, étant le petit-fils d'une comédienne et d'un homme qui a fait des tragédies d'amour.

— Ah ! dit naïvement Bannière, il y a autant de chances, mon cher frère, pour que vous soyez le fils de monsieur La Fontaine que le fils de monsieur Racine.

— Mais alors ce serait bien pis, car je serais le fils d'une comédienne et d'un homme qui a fait des contes fort libertins.

— Cas de conscience, c'est vrai, dit Bannière ; mais ce n'est pas à nous de le discuter, et dès que quelqu'un de nos révérends pères sera sorti de table…

— Oh ! oui, un confesseur, un confesseur ! s'écria Champmeslé ; un confesseur qui me dise le dernier mot de tout

cela ; un confesseur qui me dise si je suis le fils de monsieur Chevillet, de monsieur Racine ou de monsieur La Fontaine ; un confesseur qui me dise si l'on est absolument damné quand on est comédien, fils de comédien, arrière-petit-fils de comédien. Oh ! un confesseur, un confesseur, un confesseur, car je vais jouer un nouveau rôle demain ; et je veux me confesser in articulo mortis !

— Mais calmez-vous, mon cher frère, vous n'êtes point d'âge à craindre pareil événement.

— Ah ! que je vous trouve heureux, vous autres saints hommes, s'écria Champmeslé ; que je vous trouve heureux, vous qui n'avez ni blanc ni rouge à vous mettre sur les joues, comme dans Pyrame et Thisbé ; ni barbe à vous mettre au menton, comme dans Hérode ; que je vous trouve heureux, vous qui, au lieu de descendre d'une triple génération de comédiens, êtes jésuites de père en fils.

— Monsieur, s'écria Bannière, que dites-vous donc là ? Jésuites de père en fils ! Mais vous délirez, mon très cher frère.

— Pardon, pardon, cent fois pardon ; mais, voyez-vous, quand je vais créer un rôle nouveau, je ne sais plus ce que je fais, je ne sais plus ce que je dis. Jésuite de père en fils, je sais bien que cela n'est pas possible. Oh ! permettez-moi de vous embrasser chrétiennement, mon frère, pour être sûr que vous me pardonnez.

Et il embrassa si bien le novice, et il le serra si tendrement dans ses bras, que la fameuse brochure, qui semblait de son côté aspirer à la lumière, sauta cette fois hors de la poche de Bannière, et retomba entre les mains de Champmeslé, qui lut bien involontairement sur la première page :

Hérode et Mariamne,

Tragédie en cinq actes, de monsieur Arouet de Voltaire.

q

Chapitre 4 Le sacrifice d'Abraham

L'étonnement qui suivit cette découverte, le murmure que cet étonnement provoqua chez le comédien scrupuleux qui venait de mettre son cœur à nu devant Bannière, eussent humilié celui-ci, si un événement inattendu ne fût venu faire diversion à ce qui se passait.

Cet événement, c'était l'apparition d'un père jésuite à l'extrémité de ce petit couloir qui conduisait, comme nous l'avons dit, du noviciat à l'église.

Cette apparition rendit toute sa force au malheureux Bannière.

— Silence, par grâce, monsieur de Champmeslé ! s'écria-t-il ; voici un de nos pères qui entre dans la chapelle.

Et, pour couper court aux soupçons qui pouvaient naître dans l'esprit du père, Bannière s'élança au-devant de lui en s'écriant :

— Mon révérend, s'il vous plaît, voici monsieur qui voudrait être entendu en confession.

Le jésuite continua de marcher vers les deux jeunes gens.

— Cachez le livre, souffla Bannière au comédien ; cachez le livre ; mais cachez-le donc !

Bannière oubliait qu'il n'était pas étonnant qu'un comédien tînt une comédie ou une tragédie à la main.

Il ne s'empressa pas moins de suivre l'instruction donnée par Bannière, et reporta derrière son dos la main qui tenait le livre.

Mais, tout en faisant ce mouvement avec la précision et l'adresse d'un comédien à qui tous les mouvements doivent être familiers, il fixa attentivement son regard sur celui-là qui s'approchait.

Car celui-là allait être son juge.

— Il me semble qu'il a une bonne figure, dit tout bas Champmeslé à Bannière.

— Oh ! oui, c'est un des bons, répondit Bannière ; un des plus indulgents, et en même temps un de nos plus savants professeurs : c'est le père de la Sante.

Peut-être y avait-il, dans l'intonation un peu élevée que Bannière avait donnée à sa voix, l'intention d'être entendu du jésuite, et de désarmer ainsi sa colère par une flatterie qui pouvait passer pour d'autant plus délicate qu'elle n'était point adressée directement, et ne venait que par ricochet à celui qu'elle était destinée à caresser.

Aussi le père de la Sante, à cet avis que l'inconnu qui causait avec Bannière était un pénitent qui l'attendait, interrompit-il sa course vers les deux jeunes gens, et se dirigea-t-il vers un confessionnal, en faisant signe à Champmeslé de le suivre.

Champmeslé salua affectueusement Bannière, et en le saluant trouva moyen de lui rendre, sans être vu, la profane brochure qui était si intempestivement tombée de sa poche.

Mais, en la lui rendant, il ne put s'empêcher de lui dire avec une voix oppressée par la charité :

— Ah ! mon très cher frère, pourquoi risquez-vous de vous perdre quand vous êtes en si bonne position pour vous sauver ?

Mais ces conseils orthodoxes ne produisirent point, a ce qu'il paraît, beaucoup d'effet sur le novice, qui, assuré cette fois de n'être surveillé ni par le confesseur ni par le pénitent, se remit avec acharnement à la lecture d'Hérode et Mariamne, jusqu'au moment où, absous et béni, Champmeslé sortit du confessionnal, puis de l'église, avec la légèreté d'un liège qui remonte sur l'eau débarrassé d'un plomb qui le précipitait.

Le père jésuite sortit à son tour du confessionnal ; et, comme il n'en sortit qu'après avoir gravement toussé et craché, Bannière eut tout le temps de le voir venir, de l'attendre, et de se laisser aborder sans péril pour la brochure.

Disons un peu ce qu'était le père de la Sante, qui, à cette époque, jouissait d'une grande réputation dans Paris et la province, réputation toute scolastique, bien entendu, qui ne sortait pas des quatre murs des collèges des pères jésuites, et que niaient les autres ordres religieux, essentiellement jaloux tous de celui dont nous nous occupons, et qui en si peu de temps avait fait de si grands progrès.

Le père de la Sante était un gros homme à la mine fleurie, aux énormes sourcils grisonnants, lesquels lui donnaient un air ré-

barbatif bien vite adouci aux regards du physionomiste par le bleu tendre de ses yeux et par la franchise de ses grosses lèvres.

C'était chose rare, un savant trempé de poésie, un philosophe antique qui, au lieu d'étudier Platon et Socrate comme curiosités, les avait pris pour maîtres de fond, donnant dans ses études aux sinistres écoles de théologie moderne la place restreinte que le praticien accorde aux théories de luxe. Bon chrétien d'ailleurs, catholique zélé mais tolérant, il était lent à se laisser provoquer aux actes de fait, et il voyait dans Bossuet comme dans le cardinal de Noailles d'admirables matières à vers latins.

Ce fut à ce bénin jésuite que Bannière, un peu préoccupé de sa conversation avec Champmeslé, vint offrir les humbles mais sobres respects que tout novice doit à son supérieur.

Mais Bannière voulait arriver à un but ; il voulait s'éclairer lui-même sur les appréhensions de Champmeslé à l'endroit de la damnation éternelle, et son désir était même si vif, qu'on pouvait supposer qu'il n'était pas inspiré par le seul amour qu'il portait à son prochain, mais que dans ce moment Bannière, facile esclave des commandements de l'Église, aimait son prochain comme lui-même, et surtout lui-même comme son prochain.

Aussi, ses respects présentés au jésuite :

— Mon père, demanda Bannière, il me semble que j'ai vu sortir votre pénitent d'un pas bien léger.

— Le pas est toujours léger, mon enfant, répondit le jésuite, quand la conscience est légère.

— Alors, mon père, il est permis de croire que vous avez donné l'absolution à ce pauvre homme.

— Moyennant une petite pénitence qu'il a juré de faire exactement, oui, mon fils.

— Il me semblait cependant, insista Bannière, et cela, par quelques mots qu'il m'a dits dans la conversation, il me semblait que cet homme était comédien.

— Oui, mon fils, il l'est, dit le père de la Sante en regardant Bannière avec étonnement. Après ?

— Eh bien ! mais après, il me semblait encore, mon père, que puisque les comédiens sont excommuniés, il était inutile de les absoudre.

Le père de la Sante, tout docteur qu'il fût, sembla un peu embarrassé.

— Excommunié ! excommunié ! répéta-t-il ; sans doute les comédiens sont excommuniés, sauf conversion et pénitence.

— Ah ! oui, dit Bannière, et, comme celui-là se repent et se convertit sans doute…

— Celui-là, reprit le père de la Sante, me fait l'effet d'un parfait honnête homme.

— Oh ! certainement.

— Ne pensez-vous comme moi, mon fils ?

— Si fait, en tout point.

— Vous avez causé avec lui assez longtemps, ce me semble, demanda le père de la Sante en interrompant Bannière des yeux.

— Je ne dirais pas au juste le temps que j'ai causé avec lui, répliqua le novice, en éludant de répondre avec cette habileté que l'école de Loyola donne en peu de temps a ses moins remarquables disciples.

— Mais enfin, pour si peu qu'il vous ait parlé, mon fils, vous avez dû remarquer qu'il a de bons sentiments ?

— Oui, mon père ; mais enfin, je croyais toujours que, sauf abjuration et pénitence, l'excommunication annihilait tout cela.

Le père de la Sante se gratta légèrement le bout du nez avec l'index, ce qui était, pour les gens de son intimité, un signe visible d'embarras.

— Il y a des genres distincts dans la profession de comédien, répliqua-t-il ; la tragédie, par exemple, est un des moins dangereux.

Bannière sourit comme si le père de la Sante venait de lui laisser prendre avantage sur lui.

Sans doute le père de la Sante vit le sourire, et l'interpréta comme nous avons fait, car il reprit vivement :

— Je veux surtout parler de la tragédie latine.

— Oui, oui, des tragédies comme celles que vous composez, des tragédies comme le Sacrifice d'Abraham, par exemple, Abrahamisacrificium.

— Comme celle-là, mon fils, ou comme mon autre tragédie des Héritiers, dit le jésuite en rougissant un peu.

— Je ne connais pas cette dernière, mon père.

— Je vous la donnerai, mon fils.

— Il est vrai, ajouta le novice, que dans des tragédies sacrées, composées dans un but de piété et de morale…

— Jouées par de jeunes hommes, dit le père de la Sante en s'animant comme tout poète qui parle de son œuvre, à l'exclusion de tout sentiment mondain qui nécessite l'interprétation de l'autre sexe.

— D'ailleurs, mon père, reprit Bannière, de pareilles tragédies ne sont point des pièces de théâtre, ce sont des pièces de vers.

— Que je n'ai pas même voulu faire ïambiques, continua le jésuite poète, dans la crainte qu'elles ne fussent trop pareilles à celles de Térence et de Sénèque. Quant à la mesure, mon fils, quant à la mesure, eh bien ! je crois que de semblables ouvrages doivent plutôt être agréables que désagréables à Dieu !

— Le fait est, dit Bannière partageant l'enthousiasme du poète, le fait est que le rôle d'Isaac est bien beau.

— C'est vous qui le jouiez, mon fils, il me semble.

— Oui, vous aviez eu la bonté de me choisir parmi tous mes camarades.

— Comme celui dont la tête était la mieux assortie au rôle. Vous ne l'avez pas mal joué, ce rôle, savez-vous ?

— Ah ! mon père, il y a trois ans de cela ; maintenant.

Bannière fit un signe de tête qui voulait dire :

— Maintenant, ce serait bien autre chose.

Et puis, continua Bannière, comment ne pas bien dire des vers comme celui ci :

Si placet innocuo firmatum sanguine fœdus

Jungere…

– En effet, vous ne disiez pas mal ce vers, mais vous le dites mieux maintenant. Ah ! vous vous êtes souvenu de mon observation à propos du mot placet. Vous le prononciez mal ; vous le prononciez comme un homme du Nord, tandis qu'au contraire vous êtes de…

— De Toulouse, mon père.

— Ah ! les hommes du Nord, peut-être jouent-ils bien la tragédie française, mais ils ne sauront jamais jouer la tragédie latine ; pour eux il n'y a ni longues, ni brèves, ni consonnes, ni voyelles ; ainsi, par exemple, placet est composé de deux brèves, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père, puisque si placet fait un dactyle.

— Eh bien ! vous prononciez plâcet comme si pla était une longue. Je vous en ai fait l'observation et vous vous en êtes corrigé. Abraham aussi faisait une faute de prononciation analogue. Mais cela se comprend, il était de Rouen, lui. Ah ! tenez, c'est dans cette invocation :

O qui terrarum spatia immensum Pelagusque

Œternisregis impertis…

Vous rappelez-vous celui-là ?

— Et fulmine terras, continua Bannière.

— Oh ! vous avez bonne mémoire, mon fils, s'écria le jésuite enchanté.

— Ce n'est pas difficile, des vers admirables ! Oh ! le rôle d'Abraham aussi était bien beau ! Tous les rôles étaient beaux. J'aurais voulu jouer tous les rôles.

— Je suis charmé que vous ayez retenu le premier vers, qui ne manque pas de grandeur, reprit le père de la Sante caressé dans sa vanité de poète ; le rejet de la césure au troisième pied, dans un mot de trois longues, est original, et le Pelagusque ne manque pas de pittoresque.

— C'est superbe ! s'écria Bannière.

— Je ne parle pas du second vers comme composition, continua modestement le jésuite, car il est de Virgile, et je le lui ai pris tout simplement, d'abord parce qu'il m'allait, ensuite parce que je crois que je ne l'eusse pas fait mieux. Mais enfin, pour en revenir à cette faute d'accentuation que faisait le jeune homme chargé du rôle d'Abraham, il prononçait regis, qui est certainement composé de brèves et qui veut dire tu commandes, comme si regis eût signifié du roi, auquel cas il eût été certainement d'une longue et d'une douteuse. Mais nous voilà bien loin de notre sujet d'entretien, fit tout à coup le poète, qui, après trois ans, avait encore sur le cœur les deux fautes d'accentuation que lui avaient faites les deux élèves. Heureusement cela peut s'excuser : c'est une si belle chose qu'un beau vers latin ! Nous disions donc, autant que je puis me le rappeler, qu'il n'y a pas grand péril, je dirai même qu'il n'y a pas de péril du tout à jouer des pièces latines.

— Oui, mon père ; mais ce brave monsieur de Champmeslé, que vous venez de confesser, ne joue pas la tragédie en latin, lui,

mais en français ; il ne dit pas de la poésie sacrée, mais de la poésie profane.

— C'est un cas, comme disait feu le grand roi, reprit le père de la Sante ; voilà pourquoi je n'affirmerais pas que le pauvre diable, en jouant des tragédies françaises, fût en état de grâce ; car, ajouta le jésuite en branlant la tête, c'est un genre bien compromis que les tragédies françaises depuis que cet abominable Arouet s'en est mêlé !

À ces mots un frisson courut par tout le corps du novice, et il porta rapidement ses yeux et sa main sur sa poche pour s'assurer que sa poche ne le trahirait pas.

Selon toute probabilité, le sentiment qui agitait le novice passa inaperçu pour le père de la Sante ; car il continua :

— En voilà un, monsieur Arouet de Voltaire, qui n'est guère en état de grâce ! Et cependant, ajouta-t-il en poussant un soupir, avec l'aide du père Porée, quel joli jésuite il eût fait, ce scélérat d'Arouet !

Bannière faillit tomber à la renverse, en voyant s'animer les yeux faïence et se hérisser les sourcils gris du père de la Sante.

Cette fois, sa terreur fut si véritable qu'elle attira l'attention du jésuite, qui fut comme illuminé d'une subite lumière.

— Mais vous, dit-il brusquement au novice, vous, dont nous ne disons rien, est-ce que vous penseriez à la tragédie, par hasard ?

— Vous n'oubliez pas, mon père, dit timidement Bannière, que vous m'avez distribué le rôle d'Isaac.

— Oui ; mais dans le Sacrifice d'Abraham, dans une tragédie latine ; aussi, ce n'est pas cela que je veux dire.

— Mon père…

— Penseriez-vous à la tragédie française ?

— Oh ! mon père, s'écria le novice, vous avez toujours été trop bon pour moi pour que je songe jamais à mentir avec vous.

— Mendaxomnis homo ! s'écria sentencieusement le père de la Sante.

— Pravus ! ajouta vivement Bannière ; mais moi, je ne suis pas un méchant homme, et, par conséquent, ne veux point mentir. Est-ce sur ma vocation que vous me consultez ?

— Sans doute.

— Eh bien ! mon père, je vais répondre franchement. Depuis que j'ai joué dans votre Sacrifice d'Abraham, depuis que j'ai récité vos beaux vers, depuis que j'ai goûté toute cette richesse de vos idées mêlée à la noblesse de vos sentiments…

— Vous allez voir, s'écria père de la Sante, que le malheureux va tout rejeter sur moi !

— Sans doute, mon père, répondit Bannière, et c'est justice. Je ne pensais pas au théâtre. Qui m'en a donné l'idée ? Vous. Je ne savais pas ce que c'était qu'un rôle. Qui m'a distribué Isaac ? C'est vous. Qui me l'a fait répéter, qui m'a guidé de ses conseils, qui m'a encouragé de ses applaudissements ? C'est encore vous, mon père, toujours vous.

— Mais malheureux ! malheureux ! que dis-tu donc là ?

— Je dis, mon père, que si vous aviez fait du Sacrifice d'Abraham une tragédie française au lieu d'une tragédie latine…

— Chut !

— Je dis qu'à l'heure qu'il est, au lieu d'être jouée dans un pauvre collège de jésuites, votre tragédie serait jouée sur tous les théâtres de France…

— Chut donc !…

— Serait jouée à Versailles devant la cour, devant le roi. Oh ! quels beaux vers français on eût faits avec de pareils vers latins !

Si placet innocuo firmatum sanguine fœdus

Jungere…

– Je les ai faits, malheureux ! s'écria le père de la Sante.

Et il se mit à déclamer :

S'il faut, pour consacrer la divine alliance,

Répandre dans ce jour le sang de l'innocence.

Puis s'interrompant :

— Mon Dieu ! s'écria le jésuite, que fais-je donc là ? Le fait est, continua-t-il en poussant un soupir, que j'eusse composé des tragédies françaises tout aussi bien que ce drôle d'Arouet, si j'eusse voulu.

— Alors, mon père, dit Bannière, qui, pendant toute cette conversation, avait pris ses avantages, alors vous ne pouvez m'en vouloir, vous qui faites des tragédies, d'avoir, moi, le désir de les jouer. J'ai toujours entendu dire que sans principe il n'y aurait

pas de fin, sans cause pas d'effet. Vous êtes le principe, je ne suis que la fin : vous êtes la cause, je ne suis que l'effet.

— Ceci, mon fils, répondit le père de la Sante effrayé de la tournure qu'avait prise la conversation, et surtout de la responsabilité qu'on voulait rejeter sur lui, ceci est une trop grave question pour que j'y réponde comme cela ex abrupto. Demain, après demain, plus tard, nous reprendrons la conversation.

— De grâce, mon père, quelques minutes, insista Bannière en saisissant le jésuite par sa ceinture.

— Pas une seconde ! s'écria le père de la Sante. Tenez, tenez ! voilà deux heures qui sonnent, et le révérend père proviseur Mordon m'attend pour le rapport.

Et, dégageant sa ceinture des mains du jeune homme, l'auteur du Sacrifice d'Abraham disparut dans le couloir, laissant Isaac Bannière dans la perplexité la plus profonde.

q

Chapitre 5 Le révérend père Mordon

Cette perplexité était d'autant plus grande chez le novice, que le mot rapport avait été prononcé par le père de la Sante.
Or, ce rapport, c'était la terreur des novices.
En effet, on appelait rapport une espèce de revue dans laquelle le supérieur recevait singulatim les rapports de chaque professeur, employé ou attaché du noviciat, sans compter certains rapports d'élèves plus disposés que les autres à appeler la lumière de la

grâce, ou la grâce de la lumière, comme on voudra, sur les œuvres de leurs camarades.

L'infortuné Bannière connaissait cette habitude jésuitique. Semblable aux dénonciations vénitiennes ou à l'inquisition portugaise, le rapport des jésuites apparaissait aux victimes qu'il faisait avec les proportions effrayantes de l'inconnu ; c'était un nuage qu'on ne voyait jamais se former, mais duquel, à un moment donné, et presque toujours à celui où l'on s'y attendait le moins, parlaient, sans éclairs ni fumée, la foudre et la grêle.

Il était d'usage, en effet, que chaque mot, chaque pensée, chaque action des novices, fussent traduits devant le tribunal implacable du supérieur. Or, le résultat du rapport pour ceux qu'il compromettait, c'était la prévention avant tout, l'explication quelquefois, la punition toujours.

Il va sans dire que tout jésuite interrogé par le supérieur lui devait un compte fidèle de tout ce que ce supérieur lui demandait, ce compte dût-il compromettre les personnes qui lui étaient les plus chères, un ami, un parent, un frère.

Aussi, à peine Bannière, abandonné comme nous l'avons vu dans l'église par le père de la Sante, était-il rentré dans sa cellule, qu'un cuistre, c'était ainsi que l'on appelait les valets, ouvrit sa porte, qu'en aucune circonstance il n'était permis au novice de tenir fermée.

C'est que le noviciat des jésuites était un terrible temps d'épreuve ; il s'agissait de briser, de détruire, d'annihiler cette œuvre de la nature qu'on appelle l'homme, pour en faire cet esclave de l'ordre qu'on appelait le jésuite. Pour cette transformation, aucun moyen n'était négligé, depuis la séduction la plus en-

ivrante jusqu'aux tortures les plus atroces. Ainsi fait-on des animaux qu'on apprivoise et qu'on prive, pour arriver à ce résultat, des trois premiers besoins de la matière animée, c'est-à-dire du jour, de la nourriture et du sommeil.

On énervait toutes les résistances par l'obscurité, par les veillées et par la faim. Le novice dormait-il de ce bon sommeil si doux à la jeunesse, on le tirait tout à coup de ce repos, et, sans motif, sans utilité, sans autre but que celui d'amener le corps et l'esprit à l'obéissance passive, on lui ordonnait de faire cent fois le tour du jardin, ou de dire l'office de la Vierge. Était-il mourant de faim, prêt à prendre un bon repas, au moment où il allait porter le premier morceau à sa bouche, arrivait l'ordre d'assister à quelque conférence de deux, de trois, de quatre, de cinq heures. Aspirait-il avec trop de désirs ces premiers rayons de soleil de mai, ces premières brises printanières qui semblent, avec les parfums des jeunes fleurs, apporter sur leurs ailes la vie et la santé, on le plongeait pour un jour, pour deux jours, pour une semaine souvent, pour un mois parfois, dans quelque sombre caveau, où lui arrivait pour tout air l'émanation de la tombe ; pour toute brise ce vent souterrain qui se plaint si tristement aux angles des piliers qui soutiennent les voûtes des cryptes. Puis enfin, quand l'âme et la pensée assoupies n'avaient plus pour toute volonté que la volonté supérieure qui présidait à cette grande et merveilleuse association que l'on appelait le Société de Jésus, le novice était reçu dans le sein de l'ordre ; et là, il devenait, selon son intelligence, sa capacité, son génie, ou simple moellon, ou pierre angulaire, ou clef de voûte de l'immense édifice bâti dans l'ombre par les noirs ouvriers qui aspiraient à la domination universelle.

Au moment où le valet parut sur la porte de Bannière, celui-ci n'avait pas encore eu le temps de cacher son malheureux Hérode, et cherchait de tous ses yeux un coin auquel il pût le confier.

Le cuistre l'interrompit dans cette importante opération en lui disant que le révérend père proviseur l'appelait.

Ce à quoi Bannière ne répondit qu'en aplatissant sa poche, et en se résignant à le suivre.

Deux minutes après, il se trouvait en face du supérieur.

Le père Mordon, supérieur des jésuites d'Avignon, était au physique et au moral l'opposition la plus complète que l'on pût trouver au père de la Sante. Grand, mince, pâle de la jaune pâleur de l'ivoire, possesseur d'une tête toute en front, trouée de deux yeux fixes, et qui prenaient, lorsqu'ils s'arrêtaient longtemps sur le même objet, un éclat qu'il était impossible de supporter ; fendue, au-dessous d'un nez long, droit et pointu, d'une bouche qui semblait avoir été ouverte avec le tranchant d'un rasoir, tant les lèvres offraient peu de saillie et semblaient collées l'une à l'autre : tel était le père Mordon.

Immensusfronte, atque oculis bipatentibus.

Jamais Bannière n'avait chéri la présence de son proviseur ; mais ce jour-là, disons-le sans lui faire tort, il l'abhorra.

Le front du jésuite lui parut doublé de volume, ses yeux avaient l'éclat mortel des yeux du basilic ; son nez, plus pâle que de coutume, allait pâlissant vers son extrémité, et ses lèvres crispées rentraient au lieu de faire saillie.

Le jésuite s'aperçut de l'effet produit, et essaya d'éteindre l'éclat de son regard en le voilant à moitié sous sa paupière.

Il fit du doigt signe à Bannière de s'approcher : Bannière obéit, et ne s'arrêta que lorsqu'il trouva devant lui la table qui le séparait du supérieur.

Le jeune novice était pâle et tremblant ; mais au double pli de son front, au rapprochement de ses sourcils, il était facile de comprendre que lui aussi était possesseur d'une volonté qui ne se briserait pas facilement.

— Bannière, dit le jésuite, assis dans son fauteuil comme un juge à son tribunal, ou comme un empereur sur son trône, qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

Bannière comprit que cette forme d'interrogation, qui allait passer en revue toute la journée, n'avait pour but que d'arriver à sa station dans l'église.

— Mon père, demanda Bannière, par où faut-il commencer ?

— Commencez par le matin, secundumordinem.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Je ne vous comprends pas.

— Vous ne voulez m'interroger que sur un seul point, mon père.

— Et sur lequel croyez-vous que je veuille vous interroger, voyons ?

— Sur ce que j'ai fait, par exemple, de midi à deux heures ?

— Soit ! dit le prêtre. Vous êtes perspicace, bon. Je ne vous interrogerai donc pas. Je vous accuserai.

— J'attends, mon père.

— Voilà déjà deux fois que l'on saisit chez vous, la première fois entre vos matelas, la seconde sous une dalle de votre cellule, une tragédie de cet infâme qu'on appelle Arouet, et qui se fait appeler monsieur de Voltaire.

— Oui, mon père, et à chaque fois on me l'a confisquée, et on m'a puni.

— Et à chaque fois vous en avez racheté une autre ?

— C'est vrai, mon père.

— Si bien que cette matinée, en faisant semblant de lire votre bréviaire, c'était encore cette œuvre du démon que vous lisiez dans l'église ?

— Je ne le nie pas.

— Où avez-vous caché cette troisième brochure ?

— Je ne l'ai pas cachée, mon père : elle est dans ma poche, et la voilà.

— Alors vous me la remettez volontairement, avec repentir, et promesse de ne plus chercher à vous en procurer d'autre ?

— Je vous la remets volontairement, mon père, mais sans repentir. Quant à essayer de m'en procurer une autre, ce serait inutile. Je sais celle-là par cœur.

Le supérieur froissa la brochure dans ses mains osseuses ; mais toujours calme :

— Vous êtes persévérant, Bannière, dit-il, pervicax.

— Oui, mon père, répondit Bannière en s'inclinant c'est un défaut dont je m'accuse.

— C'est aussi une qualité, mon fils, quand on la dirige vers le bien. La patience, que les esprits étroits peuvent lui préférer, n'est qu'une vertu négative ; la persévérance est une activité bienheureuse : les deux états combinés chez un seul individu s'appellent vocation ; il paraît que vous avez la vocation.

Bannière rougit ; chaque parole du père Mordon avait fait perler une goutte de sueur à son front.

— Eh bien ! répondez, dit le supérieur, suivant sur le visage de Bannière le progrès de son émotion, est-ce décidément une vocation ou une simple fantaisie que votre goût pour le théâtre ?

— Mon père !

— N'est-ce qu'une simple fantaisie, comme je le disais, un caprice, une velléité ? N'est-ce que cette prétendue aptitude des fainéants à tout ce qui n'est point la tâche imposée ? Prenez-y garde, mon fils, s'il en était ainsi ? vous ne seriez qu'un paresseux, occupé de fuir votre travail, et la paresse est punissable de par l'ordre de Dieu.

— Je ne suis pas un paresseux, mon père, mais…

— Mais quoi ? demanda le jésuite sans qu'un seul muscle de son visage bougeât, sans qu'un seul pli se dessinât sur son large front.

— Mais, continua Bannière, le noviciat me donne des inquiétudes.

— Vous voulez dire des dégoûts, mon fils.

— Pardon, mon père, je ne dis pas cela.

— Tant pis si vous ne le dites pas, reprit inflexiblement Mordon ; car, si vous ne le dites pas, je vais me persuader que tout à l'heure, en trompant la surveillance de vos supérieurs et la majesté de Dieu dans notre église par la lecture intempestive, illicite et frauduleuse d'un livre profane ; je vais, dis-je, me persuader que vous n'avez cédé qu'à une mauvaise tentation de l'esprit malin, qui guette dans les ténèbres des caractères opaques, des âmes lourdes, et cherche à s'en repaître, querensquem devoret ; et, dans ce cas, comme vous auriez succombé à une grossière tentation, facile à surmonter, comme vous auriez cédé sans urgence, comme vous auriez été vaincu sans combat, je me verrais forcé, bien à mon grand regret, mon cher fils, de vous faire appliquer une des plus rudes punitions qu'il soit en notre pouvoir d'infliger, et qui serait d'autant plus rude que vous vous trouvez tristement en récidive.

Bannière recula effrayé ; mais presque aussitôt son courage lui revint. Il avait compris qu'il venait d'engager une polémique où tout son avenir était mis en jeu, et qu'il fallait, au risque de succomber, conduire la discussion jusqu'au bout.

— Eh bien ! soit, mon père, dit-il, j'aime mieux être puni trois fois, six fois, dix fois même, en avouant que j'ai péché par volonté, ou pour mieux dire par instinct, que de laisser soupçonner qu'avant d'arriver où j'en suis, c'est-à-dire presque à la lutte, je n'ai pas épuisé toutes mes forces dans le combat. Oui, mon père,

j'ai combattu, mais, comme Jacob, j'ai sans cesse été terrassé par l'ange. Dans cette lecture des tragédies, il y a pour moi un attrait, une volupté, une ardeur d'appétit qui me dévorent. Pardonnez-moi si ma franchise vous offense, mais, vous le voyez, je ne suis plus maître de moi dès que j'entame ce chapitre, et la preuve, je vous la donne en vous disant ce que je vous dis.

— Vocatiovocatur, dit froidement le jésuite avec son imperturbable sang-froid ; j'admets ce texte. Maintenant, c'est sur ce texte une fois admis que nous allons converser. Nous disons donc, mon fils, que vous avez une vocation pour cet art d'exhibition qu'on appelle le théâtre ?

— Oui, mon père, et je crois à cette vocation.

— C'est admis. Mais en même temps que cela est et que votre aptitude se révèle, vous étudiez au noviciat de Jésus ?

— Mon père…

— Oh ! cela est admissible aussi, ce me semble !

Bannière frémit en voyant le révérend père poser froidement ces prémisses effrayantes ; il devinait qu'à l'aide de quelque argumentation inconnue, mais dont d'avance il connaissait la force, Mordon allait terrasser son interlocuteur comme ces lutteurs habiles qui se laissent saisir à quelque endroit pour allécher l'ennemi et s'en rendre ensuite maîtres plus aisément.

Aussi Bannière souffla-t-il plutôt qu'il ne prononça les trois mots suivants :

— Oui, c'est admis.

— Très bien ! repartit le jésuite ; nous disons donc que, tout en étant de la Société des Jésuites, vous êtes séduit par la profession d'acteur ?

— Mon père, je suis novice seulement, se hâta de dire Bannière.

— Novice pour devenir jésuite est exactement comme si nous disions jésuite, puisque nous raisonnons par anticipation et que nous substituons l'avenir au présent.

Bannière soupira et baissa la tête.

— Je dis donc, continua le supérieur, que vous êtes destiné par vos parents à entrer dans l'ordre, mais que vous n'y entrez pas sans doute sans savoir d'avance quels sont les avantages et les désavantages attachés à ce titre de jésuite. Cependant, mon fils, comme vous pourriez n'être pas suffisamment renseigné, je veux analyser brièvement à vous-même les uns et les autres. Écoutez-vous, mon fils ?

— Oui, mon père, j'écoute, répondit Bannière en s'appuyant sur la table pour ne pas tomber.

— Les désavantages, continua le supérieur, sont le célibat, la pauvreté canonique et l'humilité disciplinaire. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, mon père.

— Les avantages sont l'association, l'appui de presque toutes les intelligences humaines mises en jeu par un intérêt latent toujours soudé à l'existence et au bonheur intrinsèques de chaque affilié, nos constitutions étant telles que jamais le simple associé

n'a de bien sans que la société tout entière y participe au moral comme au physique. Vous comprenez toujours, n'est-ce pas, mon fils ?

— Parfaitement, mon père.

— Il suit de là que le bonheur de chacun de nous est en raison du bonheur que nous procurons à tous, et réciproquement. Dans le mot bonheur, je comprends deux mots, bien-être et gloire, mots qui sont les mobiles principaux de toutes les organisations : bien-être, mobile des organisations matérielles ; gloire, mobile des organisations idéalistes. J'ajoute donc, en me résumant, que tout jésuite est d'autant plus choyé et honoré par la société, qu'il procure plus de bien-être et de gloire à la société même, et que la société a d'autant plus de gloire et de bien-être qu'elle renferme de sujets honorables et heureux. Il s'agit donc pour tout jésuite d'être utile pour être apprécié ; une fois apprécié, il est récompensé.

— Je continue à comprendre, mon révérend père, dit le jeune homme, voyant que le supérieur faisait une pause d'attente.

— Or, continua le père Mordon, insensés seraient les directeurs d'une société qui, oubliant le but de sa fondation, négligeraient d'étendre sur toutes les branches de cet arbre fruitier qui produit le bonheur et la gloire, les mains diversement habiles de tous les gens associés au saint nom de Jésus. Il suffit pour éclairer les supérieurs, toujours choisis, vous le savez, mon fils, parmi les capacités, il suffit de leur faire observer, non seulement que tous les hommes naissent avec les diversités d'aptitudes, mais que tous, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, ont une aptitude quelconque, attendu qu'il est dans la loi naturelle que

toute chose ou tout être dans le monde porte en soi son utilité. Tant pis pour ceux-là qui n'utilisent point ou ne sont point utilisés ; ainsi meurent parfois d'inanité, de froid et d'isolement, ces germes fécondables ou fécondateurs que le vent enlève aux plantes et aux arbres pour les aller jeter dans des terres incultes. Mais chez nous, mon fils, chez nous qui savons discerner toutes les aptitudes et tirer parti de toutes, chez nous, pas d'inanité, pas de froid, pas de solitude. Tout germe nous est bon, car de tout germe nous extrayons l'utilité, sûrs que nous sommes de l'appliquer fructueusement. Pour moi, directeur d'une quantité d'esprits et d'âmes, je vous déclare que je ne suis nullement embarrassé de cette diversité d'aptitudes que je vois éclore entre mes mains, et que j'aime autant à voir fleurir, dans ce jardin de l'intelligence qui m'a été confié, un savant qu'un poète, un ingénieur qu'un musicien, un mathématicien qu'un artiste. Vous pouvez, puisque vous le voulez fortement, devenir un habile acteur ; soit, j'y consens ; devenez donc acteur, si votre tempérament vous y pousse, si votre vocation l'exige.

— Mais alors, mon père, s'écria Bannière étourdi de joie, je ne suis plus novice ; je n'étudie plus ici ; je quitte les jésuites !

— Pourquoi cela ?

— Parce que la vie du comédien est incompatible avec la vie du reclus, puisque l'un est sacrilège, anathématisé, destiné d'avance à l'enfer, et que l'autre est un saint personnage voué d'avance à la canonisation. Il faut choisir, je sens bien cela, puisqu'on ne peut servir deux maîtres à la fois. Vous êtes assez bon pour me laisser libre, mon père ; eh bien ! je vous avouerai donc que le grand air, les exercices du geste, l'étude des impressions du public, ont pour moi des charmes souverains, des attractions irrésistibles.

— Bien ! très bien, mon fils !

— Et qu'alors, je quitterai les jésuites pour me livrer assidûment aux exercices de ma nouvelle profession.

— Quitter les jésuites ? dit le révérend père d'une voix tranquille ; mais pourquoi cela, je vous prie ?

Bannière regarda le supérieur avec étonnement.

— Comment ! mon père, dit-il, vous voudriez que je vécusse moitié au théâtre, moitié au couvent, un pied sur la scène, un pied dans l'église ? Mais, c'est impossible, mon père ! ce serait un sacrilège, il me semble.

— Mais je ne vous dis pas cela le moins du monde, mon fils ; quitter les jésuites, ce serait non seulement une ingratitude, mais une absurdité.

— Alors, ne les pas quitter… Excusez-moi, mon père, sans doute ai-je l'esprit troublé… mais, en vérité, je ne comprends pas bien, dit le malheureux novice se tordant sur le gril chauffé peu à peu par la dialectique sournoise du supérieur.

— Rien de plus facile, pourtant, que de comprendre, mon fils ; car rien n'est plus clair, et peu de mots suffiront à vous prouver que la raison tout entière est de mon côté. Donnez-moi la définition du comédien, je vous prie.

— Mon père, dit Bannière embarrassé, d'abord, le comédien… le comédien…

— Dites, mon fils, dites.

— C'est un homme qui parle en public.

— Bien. Qui parle en public, retenons ceci.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me veut-il donc encore, murmura Bannière, avec les chausse-trappes qu'il me tend ?

— Continuez votre définition du comédien, mon fils, poursuivit Mordon.

— Eh bien ! le comédien, mon père, c'est un homme qui débite, devant des gens assemblés pour l'entendre, les lieux communs les plus beaux que la morale peut fournir sur les vertus et les vices, sur les crimes et les châtiments, sur les faiblesses et sur les passions.

— Très bien, dit Mordon, qui avait suivi et répété chacun des mots de la définition avec des yeux baissés, des acquiescements de tête et une pantomime complètement approbative.

— Enfin, dit Bannière, le comédien est celui qui, dans un costume propre à faire valoir les dehors, inspire au public des émotions dont le but est de plaire, d'instruire et d'améliorer.

— Voilà bien tout, n'est-ce pas ? demanda Mordon.

— Je ne vois pas autre chose, répliqua timidement Bannière, plus mal à son aise de cette approbation qu'il ne l'eût été d'une lutte.

— Eh bien ! donc, reprit Mordon, j'avais raison, mon fils, de vous affirmer que vous pouviez parfaitement faire tout ce que vous venez de dire sans quitter la Société de Jésus. J'irai plus loin, avec l'aptitude et la vocation que vous montrez pour accomplir tous ces résultats que vous avez signalés vous-même, il serait impossible que vous vous retirassiez sans priver la société d'une

somme considérable de gloire et de bien-être. Voilà pourquoi, mon cher fils, vous ne sortirez pas de son sein.

— Mais, mon père, reprit Bannière effrayé de cette terrible indulgence, et à bout de patience, sinon de persévérance et de vocation, mais on n'a jamais vu un jésuite comédien !

— Jamais on n'a vu un jésuite comédien, c'est vrai, répondit flegmatiquement Mordon, mais on a vu des jésuites prédicateurs. Pourquoi ne seriez-vous pas un prédicateur, et un excellent prédicateur même ?

— Moi, pré-di-ca-teur ! exclama Bannière stupéfait, en appuyant sur chaque syllabe.

— Mais sans doute ; il me semble que vous-même, il n'y a qu'un instant, vous dessiniez de main de maître le portrait du prédicateur.

— Moi ?

— Mais sans doute, vous.

— Du comédien !

— Ou du prédicateur. Laissez-moi reprendre mot à mot votre définition :

1◦ Un homme qui parle en public.

Les prédicateurs parlent en public, ce me semble.

2◦ Un homme qui débite devant des gens assemblés pour l'entendre les lieux communs les plus beaux que la morale peut fournir sur les vertus et les vices, sur les crimes et les châtiments, sur les faiblesses et les passions.

Je crois, mon cher fils, que les prédicateurs n'en font pas d'autres.

3° L'homme qui, dans un costume propre à faire valoir ses dehors, inspire au public des émotions dont le but est d'instruire, de plaire et d'améliorer.

Voilà votre triple définition : vous voyez que je l'ai bien retenue, mon fils, puisque je n'y change pas un mot. Or, si jamais définition s'appliqua juste à quelqu'un, c'est la vôtre, mon fils, appliquée au prédicateur. En effet, vêtu du costume sacerdotal, qui est le plus noble, le plus imposant, le plus propre à faire valoir les avantages extérieurs d'un homme beau, avantages décents, mon fils, nous n'en supposons jamais d'autres, n'est-ce pas ? les cheveux bien lissés, la main à moitié perdue sous la manche de dentelle, le prédicateur, lorsqu'il est agréable de visage comme était monsieur de Fénelon, le prédicateur peut produire sur une assemblée les plus heureuses impressions. Je ne vous dis pas, notez bien cela, mon cher fils, que j'approuve les sentiments et la théologique de monsieur de Fénelon. Non, il s'en faut de beaucoup, au contraire, mais je parle du débit seulement. Il y a donc satisfaction donnée à tous les points de votre définition, et j'attends votre réponse.

— Pardon, mon révérend, dit Bannière, mais je croyais, en vous répondant avec cette franchise, vous persuader de ma vocation pour être comédien.

— Ou prédicateur, mon fils. J'ai bien entendu.

— Mais, mon père, quoique vous en disiez, ce n'est point le même chose.

— Absolument la même chose, mon fils, d'après vos définitions, du moins ; et d'après ces mêmes définitions, si la véritable est en faveur de quelqu'un, certes c'est en faveur du prédicateur.

— Mais, mon père, s'écria Bannière, laissez-moi compléter ma définition, alors !

— Oh ! très volontiers, mon fils ; complétez, complétez.

— Alors j'ajouterai, dit Bannière avec le triomphe naïf d'une jeune brebis échappée momentanément à la dent du loup, j'ajouterai que le comédien est celui qui joue des pièces historiques, des ouvrages représentant de grands faits accomplis, rappelant des événements qui ont changé la face du monde.

— Je vous arrête là, dit le père Mordon avec calme. Vous venez en effet, mon fils, d'achever par un seul trait de pinceau fort remarquable la peinture du prédicateur, et je vous félicite bien sincèrement.

— Quoi ! s'écria Bannière renversé.

— Faites-moi le plaisir de me dire quelle pièce, quelle tragédie, quel drame en un mot pourrait soutenir le parallèle pour le style, pour l'intérêt des ressorts, pour l'ampleur des événements, pour les péripéties, pour le détail des situations, avec la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Figurez-vous que vous êtes en chaire et que vous êtes, seul acteur entendez-vous, sans chef et sans partage, chargé d'interpréter cet acte sublime, où le ciel, pour racheter la terre, lui prête le fils de son Dieu ; figurez-vous que vous représentez les tergiversations de Ponce Pilate, les ruses de Caïphe, la haine des pharisiens, les apostasies de Pierre : dites, connaissez-vous dans le théâtre de Corneille et de Racine, dans le

théâtre anglais de Shakespeare et de Johnson, dans le théâtre des anciens maîtres grecs, dites, connaissez-vous une scène plus merveilleuse, un monologue plus divin que la méditation de Jésus aux Oliviers, une mise en scène plus pompeuse et plus pittoresque que l'arrestation de Notre-Seigneur dans ce même jardin ?

Où trouver des spectacles plus grandioses que le jugement de Pilate, plus lyriques et d'une plus haute valeur morale que la mise en parallèle de Jésus avec Barrabas ? Joignez à cela le développement de chacune des tortures avec leur sens religieux et moral. Enfin la marche au supplice au milieu des saintes femmes, avec ses stations et ses défaillances… Et le supplice lui-même, mon fils, et ce récit sans rival, près duquel n'est guère estimable, vous en conviendrez, le récit de Théramène ou celui d'Ulysse, ou même, dans l'antique Eschyle, ce grand maître, le récit de la bataille de Salamine ! Voilà, mon très cher fils, voilà une tragédie où sont mis en jeu les vices et les passions. Voilà une œuvre historique, voilà un événement qui a changé la face du monde, un drame dans lequel vous jouerez, quand vous voudrez, le rôle principal, l'unique rôle, aux applaudissements de toute la société, aux applaudissements du monde, devant des rois et des reines, si bon vous semble et avec la perspective d'un épiscopat, d'un archevêché, d'une barrette même, sans parler de la tiare pontificale, chance douteuse mais possible, sur laquelle je ne sache pas que jamais un comédien ait pu compter.

Après ce discours, pendant lequel le révérend père avait pris une légère animation par l'habitude oratoire de chauffer une péroraison, Mordon releva ses paupières, ouvrit ses yeux de toute

leur grandeur, et enveloppa le novice des rayons croisés qui s'en échappaient.

Mais Bannière, irrité par toutes ces résistances, blessé par ces détours ténébreux dans lesquels l'avait promené la cauteleuse faconde de Mordon, Bannière s'écria :

— Mon père, ce n'est ni l'Église, ni la chaire, ni le sermon, ni la mission, qui entraînent mon esprit ; je ne suis pas sensible aux applaudissements d'une assemblée pieuse ; ma vocation malheureuse, fatale, maudite, m'emporte vers les choses profanes ; j'aspire à être comédien, sur les planches d'un théâtre où jouent des acteurs et des actrices, – des acteurs comme monsieur Baron, des actrices comme mademoiselle de Champmeslé ! Voilà ce que je désire, mon père, voilà ce que je demande, voilà ce que je veux !

— Assez, assez, mon fils, dit le jésuite en caressant son large front, sur lequel un moment s'étaient formés des plis pareils aux houles orageuses de la Méditerranée ; je crois décidément que vous avez fait erreur sur votre prétendue vocation, je tremble que vous n'ayez là qu'un symptôme de ces tentations diaboliques au moyen desquelles l'ennemi du genre humain attire à lui les âmes faibles. Heureusement votre salut m'est cher, mon fils, et pour vous aider à vous affermir, je vous prie de vous rendre à l'instant même dans la chambre des méditations, où vous passerez tout le temps nécessaire au retour des idées saines qui forment la base de toute éducation dirigée dans la plus grande gloire de Dieu.

En achevant ces mots, le père Mordon sonna, répéta devant le cuistre l'ordre dont il venait de menacer Bannière, et le jeune homme, broyé, rouge de honte, haletant de douleur, suivit, la tête

basse et les genoux tremblants, le valet chargé de le conduire dans la salle des méditations.

q

Chapitre 6 La chambre des méditations

Les couvents avaient leur in pace, leurs prisons, leurs cachots. Chez les jésuites, gens trop civilisés pour s'adresser uniquement au physique de l'homme, il y avait la Chambre des Méditations.

Au premier étage, sur les derrières de la maison, flanquée d'un corridor tout grillé, tout verrouillé à ses extrémités, s'ouvrait ou plutôt se fermait une vaste pièce, d'une hauteur de voûte assez considérable pour que les méditations des prisonniers n'allassent point troubler celles des araignées qui avaient fait élection de domicile aux angles des corniches peintes en noir ; assez considérable surtout pour que ces mêmes prisonniers ne pussent jamais atteindre au châssis garni d'une seule vitre qui trouait cette voûte comme un œil cyclopéen, et qui laissait filtrer par là un maigre jour tout troublé par la poussière et les fumées de l'extérieur.

Mais si la lumière descendait triste et timide sur l'intérieur de cette laide cage, il faut dire qu'Apollon, dieu du jour en même temps que de la méditation, n'aurait pas eu le moindre plaisir à visiter l'intérieur de cette retraite, dont les quatre murailles étaient tapissées de tentures noires, semées de têtes de mort et d'os en croix d'une étoffe blanche appliquée sur la noire à l'aide d'un solide fil participant de ces deux couleurs. En outre, partout, entre ces emblèmes sinistres, se détachaient des inscriptions bro-

dées en blanc sur la tenture, et là encore se retrouvait ce goût particulier qui avait pris à tâche de donner à ces méditations forcées que les jésuites imposaient aux novices rebelles un caractère absolument opposé à la gaieté française.

Tous ce que les poètes anciens ont trouvé de plus noir dans la lie de leurs amphores vides, tout ce que les Sages ont rencontré de plus follement désespérant, depuis le O bios esti parodos skias jusqu'au Seriusocyus d'Horace, depuis les versets lugubres du Dies irae jusqu'aux formules commentées du Perindèac cadaver de la Société de Jésus, tout cela s'étalait, se déroulait en blanc sur cette triste tenture noire, couleur de la mort.

Ces nombreuses devises de grosseur et d'écritures différentes attiraient l'œil comme des révélations jaillissant de ce mur noir et se détachant en relief, comme si, des profondeurs du monde inconnu qu'ils habitent, tous ces sombres moralistes, tous ces versificateurs lugubres fussent venus tracer, avec un doigt invisible au novice méditant, leurs méditations, revues, corrigées et augmentées, selon la circonstance.

Bannière fut donc jeté dans ce cachot qui lui était parfaitement étranger, et qu'il ne connaissait que par les rapports de ceux de ses camarades qui y avaient été conduits.

Bannière était bon novice, c'est-à-dire que Bannière faisait régulièrement ses devoirs de classe, aimait les vers latins et même les vers français du père de la Sante, et portait jusqu'à l'enthousiasme son admiration pour monsieur Arouet, à ce point, on l'a vu, qu'il s'était fait saisir deux brochures de Mariamne, et n'avait remis la troisième au supérieur que lorsqu'il en avait su tous les rôles par cœur, depuis celui d'Hérode, roi de Palestine, jusqu'à

celui de Narbas, officier des rois amorrhéens, et depuis celui de Mariamne, femme d'Hérode, jusqu'à celui d'Élise, confidente de cette princesse.

Du moment où Bannière éprouvait cet enthousiasme pour monsieur de Voltaire, et que cet enthousiasme retombait en cascades jaillissantes d'admiration sur les deux ou trois tragédies que le jeune philosophe avait déjà publiées, on devine qu'il ne comprenait pas la chute terrible qu'avait faite, lors de sa première apparition sur le théâtre, le 5 janvier 1724, c'est-à-dire trois ans avant l'époque où se passent les événements que nous sommes occupés à raconter en ce moment, la tragédie de Mariamne. Cette chute avait été si lourde, qu'on avait cru la tragédie tuée du coup. Mais Arouet était tenace ; il avait ramassé les morceaux de la pauvre reine et les avait recollés tant bien que mal ; il avait retranché la scène entre Varus et Hérode, il avait substitué un attendrissant récit au dénouement en action, où Mariamne s'empoisonnait sur la scène, dénouement qui avait été si tristement égayé pour l'auteur par cette mauvaise plaisanterie d'un spectateur qui se serait mis à crier : la reine boit ! et la pièce, grâce à ces améliorations et à beaucoup d'autres encore, que l'auteur énumère dans sa préface, à laquelle pour plus amples renseignements nous renvoyons nos lecteurs, et, grâce à ces améliorations, disons-nous, la pièce avait eu, en 1725, un succès aussi gigantesque que sa chute de 1724 avait été profonde.

Cela ne prouve pas que le public soit bien logique, mais cela prouve qu'après être tombée d'abord, la pièce avait réussi ensuite. Aussi Bannière avait-il appris non seulement la pièce, mais encore les variantes placées par l'auteur à la fin de la pièce, et cela sans doute afin que pas un vers de cette belle poésie, qui fait

encore, à l'heure qu'il est, pâmer de satisfaction les trois quarts des académiciens, ne fût perdu pour la postérité.

Bannière, jusque-là, ne connaissait donc des rigueurs jésuitiques que la confiscation des brochures de monsieur Arouet.

Sa vocation, flambeau doux et lumineux, lui avait servi jusqu'alors à peupler les ténèbres du noviciat de toutes sortes d'ombres aimables et de fantômes gracieux. Il s'était fait des amis parmi ses condisciples, et avait forcé ses maîtres à admirer son caractère original. En un mot, il avait joui de cette considération indéfinissable qui s'attache dans chaque branche d'industrie aux esprits indépendants et novateurs.

C'est pourquoi, captif avec ces autres oiseaux noirs dans cette cage du noviciat, il avait plus que les autres vu s'approcher de ses barreaux des mains amies, il avait plus que les autres aspiré l'air et l'espace, et, confiant comme toutes les bonnes natures, il se sentait tombé de si haut dans le cachot des méditations, qu'il ne lui restait pour ressource que de maudire les perfides qui l'avaient amené à une si lourde chute.

Le premier mouvement de Bannière avait donc été la surprise, le second fut l'indignation.

Mais Bannière était un garçon d'esprit ; il réfléchit vite que les jésuites ne pouvaient pactiser avec les comédiens, et que si les jésuites et les comédiens faisaient cause commune, il serait malséant et injuste que les uns fussent confesseurs de rois, gouverneurs et princes, inquisiteurs d'État, sous de si laids et si tristes habits, tandis que les autres, non seulement étaient exclus de tous les honneurs, mais encore excommuniés, honnis, misérables, sous des habits brodés, des manteaux de velours et des

panaches ; que Dieu, qui est la suprême sagesse et l'éternelle justice, avait fait des compensations ; que le jésuite aimait sa cage une fois qu'il en avait pris l'habitude, parce qu'il en dorait le treillis ; tandis que le comédien, au contraire, ne pouvait aimer les cages, n'étant point parvenu à les dorer.

Cette logique mena Bannière à un désir tellement immodéré de liberté, qu'il résolut de se procurer cette liberté par tous les moyens possibles.

Après avoir lu et commenté ironiquement tous les textes que lui récitaient les murs, il s'insurgea contre les supérieurs qui le persécutaient, et trouvant une occasion favorable de se livrer sans contrainte à la déclamation, il se mit à jouer Hérode et Mariamne à lui tout seul.

Les voûtes accoutumées à retentir des plaintes et des malédictions de chaque méditant, résonnèrent étonnées des hémistiches d'une tragédie. Bannière, drapé dans sa soutane, sur laquelle il avait jeté, en guise de manteau, la couverture de son lit, joua, hurla et gémit les différents rôles de la pièce, fit la trompette annonçant les hérauts, imita les différents bruits de la foule, et mena enfin l'œuvre de Voltaire jusqu'au dernier vers des variantes et des notes.

Cela dura bien quatre heures.

Pendant ces quatre heures, Bannière s'amusa en sa triple qualité de spectateur, d'acteur et de jésuite enfermé.

Mais tout a un terme ici-bas : soit que la salle de méditations produisit son effet, soit que la fatigue l'emportât sur la poésie chez le malheureux prisonnier, soit que la tendre Mariamne n'eût

plus rien à débattre avec son féroce tyran, Bannière finit par tomber dans la torpeur.

Ce n'était point le tout. Nous avons dit que parfois les jésuites prenaient les novices récalcitrants par la faim ; ce qui dompte tigres, lions et éléphants, pouvait bien dompter Bannière. Cerveau plein fait l'estomac vide, mais estomac vide emplit mal le cerveau, ou ne l'emplit que de vapeurs.

Enfin, après deux autres heures de luttes pendant lesquelles le moral de Bannière alla toujours s'affaiblissant, le prisonnier, n'ayant plus la force de déclamer même le plus petit des rôles de sa tragédie favorite, ni de lire avec fruit les inscriptions blanches, se coucha sur sa couchette sans matelas, se couvrit de sa couverture, et commença de ruminer une comparaison de son état présent avec son état passé.

Il s'arrêta là, l'avenir étant couvert pour lui de tant de ténèbres qu'il ne cherchait pas même à le deviner.

La nuit, bonne conseillère des bons esprits, cette nuit que les anciens Goths appelaient la mère des occasions, cette nuit que les jésuites faisaient leur auxiliaire, et qu'ils chargeaient de persuader les rebelles, cette nuit descendit lentement du ciel et couvrit l'unique carreau de vitre, œil du cachot, d'une progressive cécité.

Peu à peu alors, le long des murailles, s'éteignirent les blanches lettres des inscriptions ; peu à peu retombèrent dans le néant, d'où on les avait exhumées, ces morales sentences qui condamnent l'homme à s'envoler comme cendre, à pourrir comme matière, et à plier comme roseau sous la main de la nécessité.

Bannière ne distingua bientôt plus rien et demeura couché sur les traverses de sa couchette, se refroidissant et s'attristant de plus en plus. Deux heures encore se passèrent ainsi, et pendant ces deux heures, il s'aperçut particulièrement que l'inscription placée sur la porte de la salle où il était enfermé n'était point un vain assemblage de caractères ; mais que réellement cette salle pouvait s'appeler la chambre des méditations.

Que faire dans un gîte à moins que l'on n'y songe ?

a dit La Fontaine.

Bannière en son gîte songea.

Puis après avoir songé, il s'endormit.

La nuit, comme le dit le vieil Homère, avait parcouru la moitié du ciel sur son char d'ébène aux roues d'argent, lorsqu'un bruit aigu, étrange, persévérant, vint réveiller le novice de l'assoupissement que la faim et les méditations avaient produit dans son cerveau.

Ce bruit, grattement bien connu, partait de la tenture à gauche.

Bannière, réveillé, ouvrit un œil, puis l'autre, se retourna sur sa couchette pour se trouver en face du bruit, et, s'étant retourné, écouta.

Le strident écho continua de chanter sa monotone chanson. Il n'y avait pas à s'y tromper, le novice reconnut le bruit que fait la dent d'une souris. Ce bruit se produisait à la hauteur d'une dizaine de pieds, et gisait entre la tenture et la muraille.

Bannière poussa un soupir.

Qui faisait soupirer Bannière ? Hélas ! la comparaison : dans son humilité, il trouvait cette souris bien heureuse.

Bienheureuse était en effet cette souris, qui se faisait ainsi un souper et même une médianoche dans les inscriptions des moralistes et des philosophes stoïques, lesquels prêchent l'abstinence et le désintéressement !

Bienheureuse était cette souris, qui se glissait en liberté entre le mur et la tapisserie pour grignoter du vieux drap et du vieux cuir !

Mais non, ce n'était ni du cuir ni du drap que grignotait la souris. L'écho était sonore. Ce que la souris grignotait, c'était du bois.

Du bois, écoutez bien ceci, c'était grave.

Non pas pour vous, cher lecteur, non pas pour vous, lectrice gracieuse, qui me lisez emmailloté ou emmaillotée d'une bonne robe de chambre, les pieds sur vos chenets, avec la conscience que vous n'avez qu'à vouloir pour aller faire un tour au bois ou tout au moins aux Champs-Élysées, mais pour Bannière, pauvre prisonnier à l'oreille duquel le moindre petit bruit prenait une importance proportionnée à son ennui d'être captif et à son désir d'être libre.

Il avait donc une grande différence pour Bannière à ce que la souris grignotât du cuir ou du bois.

Car voici le raisonnement qu'il se fit :

— Du bois !… Décidément, cette souris grignote du bois.

Comment diable cette souris peut-elle avoir monté un morceau de bois jusque là-haut ? Et si elle l'a monté, ce qui est fort industrieux de sa part, n'ayant aucune machine équivalente à celle dont se servait Antoine pour transporter ses galères de la Méditerranée dans la mer Rouge, comment se maintient-elle contre ce mur de pierre ou de plâtre pour souper aussi tranquillement qu'elle paraît le faire ? A-t-elle un trou, un rebord, une plinthe, qui lui serve de table ?

Peut-être s'adosse-t-elle à la muraille et se fait-elle avec ses griffes un arc-boutant dans la tenture. Elle croquerait ainsi suspendue, ayant à la fois la table et le hamac.

Mais non ! cet écho est tellement sonore, tellement dur à l'oreille, il vibre avec tant de netteté qu'il ne peut provenir d'un simple fragment détaché par la souris. Il est le produit bien certainement d'une attaque incessante dirigée par le petit rongeur sur un corps ligneux, persistant, fixe, et ayant, comme tous les solides, longueur, largeur et épaisseur.

Il faut qu'il y ait là-haut une boiserie, se dit Bannière.

Puis il ajouta par manière de réflexion :

— Peut-être, au reste, tout le mur est-il boiserie sous la tenture.

Ce disant, il se leva et s'en alla frapper contre le mur, qui ne rendit aucun son, car il était de pierre massive.

— Soit, murmura le novice, mais cela n'empêche point qu'il y ait là-haut une boiserie. Un châssis, peut-être !

Et là-dessus Bannière bâtit tout un poème de suppositions.

À quoi pouvait servir ce châssis ? dans quel but un châssis sous une tenture ?

Il y a des guichets, appelés judas, à travers lesquels tout novice méditant est sûr d'être espionné par quelque pion chargé de faire son rapport au père supérieur.

Il y a des portes secrètes…

Ici Bannière s'arrêta.

— Mais, se dit-il, s'il y a des portes secrètes, il y a donc passage pour sortir de la salle des méditations.

Et Bannière se remit à tâter le mur encore une fois et se convainquit que le châssis ou la porte était suspendu à la hauteur ultra-légale de six pieds au moins, puisqu'il sentait le mur plein jusqu'à la hauteur où, en se dressant sur la pointe des pieds, il pouvait atteindre avec le bout de ses doigts.

— Si c'est une porte, et que cette porte soit en l'air, pensa judicieusement Bannière, elle ne peut servir ; à moins, ajouta-t-il, que l'arrivant n'apporte son échelle.

Il faut donc que ce soit, non pas un châssis de porte, mais de fenêtre.

La fenêtre était probable ; Bannière s'en tint donc à la fenêtre.

Seulement, comme l'obscurité rendait toute exploration difficile, Bannière remit au lendemain la continuation de ses recherches. Il résulta de cette détermination que la souris passa une nuit délicieuse et ne cessa ses grignotements qu'au point du jour.

Tout au contraire de son hôtesse rongeuse, Bannière passa une nuit pleine d'anxiétés, et surtout pleine de déchirements intérieurs, qui se traduisaient par les borborygmes de la faim et répondaient harmonieusement aux grignotements de la souris.

q

Chapitre 7 La procession d'Hérode et de Mariamne

Nous avons dit que le repas de la souris avait cessé avec le jour ; avec le jour commença le travail du novice.
Son premier soin fut de s'assurer que jamais son bras et sa main n'atteindraient jusqu'à la hauteur de ce châssis présumé.

Mais si démeublée que fût la salle des méditations, elle offrait tout ce qu'il fallait à un homme qui ne craint pas de se rompre le cou pour atteindre à une hauteur de dix ou douze pieds.

Les ustensiles à l'aide desquels l'échafaudage pouvait être bâti étaient la couchette qui servait de lit, surmontée de l'escabeau qui servait de chaise.

Les deux objets superposés faisaient quatre pieds ; en y joignant le second escabeau, on arrivait à cinq pieds et demi ; en joignant à ces cinq pieds et demi les cinq pieds quatre pouces de Bannière, on avait près de onze pieds de hauteur.

Si l'on avait besoin d'atteindre plus haut, on se cramponnerait à la tenture, on se servirait des inscriptions blanches comme d'étriers. On déchirerait la tenture, soit ; mais, au moins, en dé-

chirant la tenture, on saurait à quoi s'en tenir sur les mystères que la muraille recouvrait.

Ce qu'avait prévu Bannière arriva.

Il monta d'abord sur sa couchette, de sa couchette sur le premier escabeau, et du premier escabeau sur le second ; arrivé là, il déchira la tenture pour poser son pied, ce qui le grandit de deux pouces encore, et lui permit, en frappant du poing sur la muraille, d'entendre un bruit pareil à celui que fait un volet de bois résonnant sous une main curieuse.

Bannière chercha un appui pour son second pied, fouilla la tenture à un autre endroit, et, soutenu d'un côté par le vanitasvanitatum, de l'autre par le connais-toi toi-même, la main gauche passée derrière une tête de mort, de la droite il fendit l'étoffe et découvrit ce que sa perspicacité vantée par le révérend père Mordon lui avait fait deviner d'avance, c'est-à-dire une vieille fenêtre condamnée, close par un volet renforcé d'une barre de fer, et qui, du temps où elle s'ouvrait sur une salle qui n'avait sans doute pas encore l'honneur d'être la salle des méditations, offrait une dimension assez honnête pour éclairer convenablement cette chambre, qui, à son défaut, ne prenait de jour que par cette pâle ouverture, œil sans prunelle qui trouait le plafond et regardait tristement le prisonnier.

— Une fenêtre ! s'écria joyeusement Bannière.

Puis s'arrêtant tout à coup :

— Bon ! mais sur quoi donne-t-elle ?

Oh ! tête de Méduse ! Si j'enfonce ce volet, si j'écarte ce rideau, si je m'ouvre une perspective, vers quoi aboutira-t-elle, cette

perspective ? N'aurai-je pas derrière cette fenêtre, soit la figure railleuse d'un espion du supérieur, soit la mine insolente du supérieur lui-même ? Pourquoi ce jésuite n'aurait-il pas une chambre contiguë à cette salle ? Pourquoi n'aurait-il pas prévu la souris ? pourquoi n'aurait-il pas une phrase toute prête pour le moment où je passerai le nez par son volet ?

C'est effrayant.

Eh bien ! non ; une souris aura toujours plus d'instinct qu'un supérieur, fût-ce un supérieur de jésuites, n'aura de génie. Une souris n'est venue grignoter là que sûre de l'impunité. Si elle est venue là ; c'est qu'elle savait n'avoir à redouter ni surprise ni trébuchet.

Tout à coup une sueur froide glaça le dos de Bannière.

Le père Mordon, qui m'a saisi deux Hérode et Mariamne, et qui m'a surpris étudiant dans un troisième, le père Mordon, qui m'a enfermé ici, et qui m'y fait jeûner depuis dix-huit heures déjà pour ramener le vrai sens religieux et moral chez son disciple ; le père Mordon, cet esprit sagace et universel, ne peut-il pas s'être abaissé à inventer un instrument qui imite le grignotement de la souris ? Il y a de ces phénomènes-là en histoire naturelle, pourquoi n'y en aurait-il pas en mécanique ? des serpents sifflotent comme des oiseaux, des hyènes imitent le vagissement de l'enfant pour attirer les hommes, des renards ont été vus chassant comme des chiens pour lancer le lièvre, qu'un de leurs collègues, renard comme eux, attendait aux passées. Or, un jésuite n'est pas plus maladroit qu'un serpent, pas plus bête qu'une hyène et pas plus niais qu'un renard ; il saurait attirer au besoin, bien certai-

nement, un novice dans le piège d'une faute grave. Pour cela, que faut-il ? deux heures de grignotement sur un morceau de bois.

Bannière s'arrêta effrayé ; mais bientôt reprenant son audace première :

— Moi, dit-il, faiblir ! moi, emprisonné, moi, affamé, avoir peur d'une vexation de plus ! Non, par ma foi ! J'ouvrirai cette fenêtre ; elle est ou n'est pas une fenêtre, mais en tout cas c'est une sortie quelconque, et si je trouve derrière cette fenêtre un jésuite, et que ce jésuite me crie : Que voulez vous ? je répondrai : Du pain.

Et comme pour s'encourager avant que la faim fût trop forte, Bannière grimpa sur l'appui, tira la barre de fer et ouvrit le volet.

Joie ineffable ! nul jésuite ne guettait derrière le châssis : le soleil seul, avec ses cheveux d'or qu'il renouait dans le ciel bleu, envahit la sombre officine des méditations.

Et par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, Bannière huma l'air délicieux du matin et l'humide senteur des eaux du Rhône montant en vapeurs légères depuis le lit du fleuve jusqu'aux toits des maisons.

Après avoir respiré, il regarda.

La fenêtre donnait à pic sur une rue coupant obliquement une autre rue droite dont l'aboutissant était une place.

Grâce aux déclivités de la rue droite, Bannière voyait sur la place les passants rares encore, mais il les voyait.

Il se rassasia de ce spectacle splendide pour un prisonnier, fit sa provision d'air libre, et calcula la hauteur de la fenêtre.

Cette hauteur était de trente pieds à peu près. Quant à la rue, elle était pavée de cette espèce de cailloutis particulier aux villes du Midi.

Tous ces détails embrassés d'un coup d'œil, Bannière redouta d'être pris avant d'avoir résolu quelque chose, et se rejeta en arrière, ferma le volet, rajustant les inscriptions, recousant les tentures ; après quoi il traîna la couchette à sa place, et revint à son escabeau comme un chien à sa chaîne.

Vers sept heures, Bannière entendit du bruit dans le corridor, et vit s'ouvrir la porte. C'était le valet qui lui apportait une pitance d'autant plus maigre que l'appétit était plus dévorant.

Bannière ne fit pas le délicat ; il songea qu'il avait besoin de force, et dévora sa pitance jusqu'à la dernière miette.

Puis, assuré de la tranquillité jusqu'au lendemain, le cuistre l'ayant prévenu d'avoir à diviser ses provisions en trois repas attendu qu'il ne reviendrait que le lendemain, le prisonnier remonta à son observatoire.

C'était l'heure où les provisions se font, où les ménagères vont au marché des poissonniers, où les cliquettes des panetiers et des marchands d'oublies et les crécelles des quêteurs se font entendre dans les rues.

Le menton accroché au rebord de la fenêtre, Bannière regarda toutes ces choses douces avec autant d'étonnement que s'il ne les eût jamais vues.

Soudain il entendit un grand bruit de tambours, de flûtes, de cymbales et de chapeaux chinois.

Puis, à l'extrémité de la rue droite, il vit déboucher par la place une longue file de gens costumés bizarrement, avec des bannières et des écriteaux gigantesques.

L'un de ces écriteaux portait, en lettres noires sur un fond rouge :

Procession d'Hérode et de Mariamne, tragédie de Monsieur Arouet.

Cette première affiche était suivie d'une seconde pancarte portant ces mots fascinateurs :

« Les comédiens de la ville donneront aujourd'hui la belle et pieuse tragédie d'Hérode et de Mariamne, ouvrage de monsieur Arouet de Voltaire, aussi remarquable par le charme du style que par la pureté des sentiments. »

Puis venaient les acteurs sur deux files dans leurs habits de théâtre, puis les comparses coiffés de turbans, et les gardes d'Hérode avec leurs cuirasses et leurs cuissards.

Il y avait des Romains, des Asiatiques et des Juifs en quantité raisonnable.

Les queues de cheval, les étendards en croissant, qui indiquaient que le directeur faisait plus pour la richesse de la mise en scène que pour sa vérité chronologique, et les guenilles étincelantes de paillettes faisaient pousser des cris de joie à tous les polissons de la ville.

En tête des acteurs se traînait Champmeslé, triste jusqu'à la mort. Les bonnes paroles du père la Sante s'étaient déjà sans

doute évanouies, car il était en tout pareil à un martyr qui marche au supplice sans avoir encore aperçu la palme.

Mais, malgré cette tristesse profonde, il était si bravement vêtu d'une chlamyde rouge, d'un casque-turban, de bottes évasées à éperons, et d'un manteau blanc à étoiles d'or, que la foule le regardait avidement, les femmes surtout, ce qui fait que, de leur côté, les hommes le regardaient avec ce faux dédain, voile de l'envie.

Et malgré sa tristesse, comprise du seul Bannière, il y avait tant de noblesse dans sa royale démarche, que le novice, qui regardait comme l'apogée du bonheur de conduire une telle procession et d'être vêtu d'un pareil costume, faillit s'échapper à l'applaudir des deux mains lorsqu'il passa ; mais, à ce moment même, il aperçut, sous ses longs voiles blancs, Mariamne entourée non seulement des gardes du roi Hérode, mais encore d'une foule d'officiers de la garnison de Nîmes et d'Orange, venus pour assister à cette espèce de fête que donnait à la ville d'Avignon la présence d'une troupe si riche et si considérable. Ces officiers, comme de vrais curieux et de vrais païens qu'ils étaient, tentaient de temps en temps de relever les voiles pudiques sous lesquels était ensevelie la reine de Palestine, pareille à un soleil dans son alcôve de nuages. Tout à coup un de ces nuages s'écarta pour laisser le soleil sourire à un beau capitaine qui avait, sous son uniforme de gendarme royal, tous les airs d'un grand seigneur, et Bannière, ébloui par les rayons qui s'échappaient du bel astre qui venait de se faire visible, pour un autre que pour lui, il est vrai, mais qu'il avait vu par occasion, oublia de se retenir plus longtemps, et, perdant l'équilibre qu'il ne conservait qu'à l'aide de ses mains, roula en dedans de la salle des méditations, entraînant

avec lui le pan de la tapisserie auquel il était accroché, et qui, en se déchirant, mit le mur à découvert.

Cependant l'effet était produit, Bannière s'était juré de ne pas demeurer captif dans une ville où avaient lieu de pareils miracles. Il remonta donc de plus belle à l'assaut, replanta son menton sur le rebord de la fenêtre, au moment même où disparaissait, dans la coulisse côté jardin, c'est-à-dire dans la rue à gauche, le dernier des gardes d'Hérode, dont la hallebarde gigantesque fut encore visible pendant trois secondes après que l'homme eut disparu.

— Bon ! pensa Bannière, ce soir je déchirerai un pan de ma tenture, je l'attacherai solidement au châssis, je me laisserai glisser le long du mur, et j'irai, libre et heureux, voir jouer cette pièce au théâtre par de vrais acteurs et de vraies actrices.

Les pères crieront, soit ; ils me feront poursuivre, bien ; ils me rattraperont, c'est sûr ; mais, ma foi ! j'aurai vu le spectacle, et si l'on me fait souffrir, eh bien ! ma foi ! je souffrirai au moins pour quelque chose.

q

Chapitre 8 Le couloir des acteurs

Bannière se tint parole de point en point. Lorsque le jour baissa, il déchira largement la tapisserie, s'en fit une corde d'une vingtaine de pieds, consolidée de nœuds placés de distance en distance, se confia à cette corde, sauta les six ou huit pieds de distance qui existaient encore entre lui et la terre quand il fut arrivé

à l'extrémité de cette corde, gagna le cailloutis, s'élança aux lumières, courut tout enivré, tout insensé, tout égaré, dans la direction du théâtre, situé presque en face de la porte de l'Ousle, et que lui signalaient d'ailleurs les cris du portier et les flûtes des aboyeurs.

C'était justement l'heure où toutes les belles dames d'Avignon arrivaient au théâtre, et la queue des carrosses, celle des chaises à porteurs et celle des vinaigrettes commençaient à encombrer la place.

Bannière, une fois arrivé, une fois mêlé à tout ce monde, se trouva bien honteux, bien gêné de son habit de novice. Il est vrai que l'usage permettait alors aux ecclésiastiques, et particulièrement aux jésuites, d'assister aux représentations dramatiques. Mais Bannière n'avait pas un sou vaillant. Il eût bien demandé à quelques bonnes figures, et c'est surtout aux portes des spectacles que l'on en rencontre, de le faire entrer comme supplément dans une loge ; mais cet habit maudit allait attirer tous les yeux sur lui, et, parmi tous les yeux, s'il y en avait deux seulement au service du père Mordon, il était perdu. Il eût bien ôté sa malheureuse soutane, mais en ôtant sa soutane il se fût trouvé en manches de chemise, et comment, en manches de chemise, pénétrer ailleurs qu'aux plus populaires galeries ?

Sa perplexité était grande ; les minutes coulaient rapidement. Bannière, caché derrière une colonne, voyait avec un affreux serrement de cœur passer les plus jolis pieds sous les jupes les plus blanches, et des escaliers des carrosses ou du plancher des chaises s'élançaient des jambes si rondes, des chevilles si fines, que toutes les inscriptions de la salle des méditations n'eussent

pu en ce moment donner au pauvre jésuite la philosophie suffisante.

Tout à coup Bannière aperçut dans leur noir carrosse deux des pères jésuites qui faisaient leur chemin saintement, suivant la file des voitures. Arrivé devant la porte, leur carrosse s'arrêta : pour entrer, il leur fallait passer à quatre pas de Bannière.

Torturé par le triple démon de la curiosité, de la convoitise et de la peur, Bannière profita du moment où le carrosse s'arrêtait pour effectuer habilement sa retraite ; il commença par mettre une colonne entre lui et les pères, et s'éloignant protégé par son ombre protectrice, il se jeta dans le couloir des acteurs.

Mais à peine était-il réfugié dans ce corridor sombre et poudreux, qu'un lumignon odorant éclairait seul d'une lueur maladive, que Bannière se sentit poussé rudement par deux mains vigoureuses, qui faillirent, grâce au trouble où il était déjà, lui faire perdre l'équilibre. Mais Bannière était jeune, leste et vigoureux ; en tombant, il risquait de montrer sa culotte crevée : il s'accrocha donc résolument à cet impertinent qui avait une manière de se faire faire place si singulièrement en dehors des habitudes polies de cette époque.

C'était un homme, et, en se retournant, Bannière se trouva nez à nez avec cet homme.

— Eh ! laissez-moi donc passer, mort de tous les diables ! cria-t-il en essayant de pousser Bannière contre la muraille.

— Tiens, monsieur de Champmeslé ! s'écria Bannière.

— Tiens, mon petit jésuite ! s'écria Champmeslé.

Tous deux venaient de se reconnaître à la lueur du lumignon.

— Ah ! monsieur de Champmeslé ! fit l'un.

— Ah ! mon cher Bannière ! fit l'autre.

— C'est donc vous ?

— Hélas ! oui, c'est moi.

— Mais où courez-vous comme cela ? quelque chose vous manque-t-il donc pour votre costume ?

— Ah bien oui, mon costume ! Je m'en moque pas mal, de mon costume !

— Il était cependant bien magnifique ! dit Bannière avec convoitise.

— Oui, dit mélancoliquement Champmeslé, si beau que c'est celui que je porterai en enfer.

— En enfer ! que voulez-vous dire ?

— Rien, laissez-moi passer.

— Mais on dirait que vous vous sauvez, mon cher monsieur.

— Je le crois bien que je me sauve.

— Mais la représentation ?

— Eh ! la représentation, voilà justement pourquoi je me sauve.

— Ah ! oui, je comprends.

— Laissez-moi donc passer, je vous dis.

— Toujours vos idées ?

— Plus que jamais. Savez-vous ce qui m'arrive ?

— Vous m'épouvantez.

— Monsieur, dit Champmeslé avec des yeux hagards, j'ai dîné à midi, n'est ce pas ?

— Je vous crois, monsieur.

— Après dîner, j'ai fait ma sieste.

— Je vous approuve.

— Eh bien ! mon frère, pendant ma sieste…

Champmeslé regarda avec inquiétude de tous côtés.

— Pendant votre sieste… ? reprit Bannière.

— J'ai eu une vision aussi, moi.

— Oh !

— Une vision comme mon père et comme mon grand-père en ont eu chacune une.

— Mais quelle vision, mon Dieu !

— Seulement ma vision à moi était plus terrible encore que la leur.

— Comment cela ?

— Je me suis vu moi-même, mon cher frère…

— Vous vous êtes vu vous-même ?

— Oui, en enfer, sur un gril ardent, dans mon costume d'Hérode, retourné par un diable qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à monsieur de Voltaire. Oh ! c'était effrayant ! Laissez-moi passer, laissez-moi passer !

— Mais, mon cher monsieur de Champmeslé vous n'y pensez pas !

— Je ne pense qu'à cela au contraire, laissez-moi passer.

— Mais vous allez faire manquer le spectacle !

— J'aime mieux faire manquer le spectacle que d'être retourné, pendant l'éternité, sur un gril, en costume d'Hérode, par un diable ayant la ressemblance de monsieur de Voltaire.

— Mais vous perdez vos camarades !

— Au contraire, je les sauve, je me sauve et je sauve avec moi tous les malheureux qui se damnaient en venant nous voir. Adieu !

Et cette fois Champmeslé combina si bien la volonté avec le mouvement, qu'il fit faire à Bannière trois tours sur lui-même, et que pendant le second, il passa et disparut tout courant.

— Monsieur de Champmeslé ! monsieur de Champmeslé ! cria Bannière en le suivant pendant quelques pas.

Mais Bannière eut beau crier, Bannière eut beau le suivre, le comédien avait entendu des pas dans l'escalier qui conduisait au théâtre, et, au bruit de ces pas, il s'était élancé comme un daim qui sent la meute.

Bannière resta seul, stupéfait et confondu.

Mais ces voix, mais ces pas que Champmeslé avait entendus comme par intuition, commencèrent à retentir par les montées raboteuses.

Les pas se précipitaient et les voix criaient : – Champmeslé ! Champmeslé !

Il y avait des voix d'hommes et des voix de femmes.

Tout à coup la porte de l'escalier donnant sur le couloir s'ouvrit, et l'on vit rouler une avalanche effarouchée d'acteurs et d'actrices en costumes tragiques, criant de toutes leurs forces, avec des gestes désespérés et des voix lamentables :

— Champmeslé ! Champmeslé !

Et toute cette cohue entoura Bannière en hurlant :

— Champmeslé ! Champmeslé !... avez-vous vu Champmeslé ?

— Hé ! messieurs, dit Bannière, certainement que je l'ai vu.

— Qu'en avez-vous fait alors ?

— Moi ! rien.

— Eh bien ! où est-il ?

— Il est parti.

— Parti ! s'écrièrent les femmes.

— Vous l'avez laissé partir ? dirent les hommes.

— Hélas ! oui, messieurs ; hélas ! oui, mesdames. Il vient de s'enfuir.

Bannière n'eut pas plutôt prononcé ce mot, qu'il fut enveloppé, saisi, tiraillé de dix côtés par dix mains, dont les unes étaient douces et charmantes, dont les autres étaient rudes et presque menaçantes.

— Il s'est enfui, il s'est enfui ! criaient acteurs et actrices ; le jésuite l'a vu s'enfuir. Monsieur le jésuite, est-ce bien vrai, est-ce bien sûr, que Champmeslé s'est enfui ?

Bannière ne pouvait répondre à tout le monde. Ceux qui l'interrogeaient eux-mêmes comprirent cette impossibilité. L'orateur de la troupe, celui qui, dans les grandes occasions, avait mission de haranguer le public, éleva la voix, demanda le silence, et le silence se rétablit.

— Ainsi, mon frère, demanda-t-il, vous avez vu partir Champmeslé ?

— Comme je vous vois, monsieur.

— Il vous a parlé ?

— Il m'a fait cet honneur.

— Pour vous dire…

— Qu'il avait eu une vision.

— Une vision… une vision… Est-il fou ? Quelle vision ?

— Il s'est vu en damné sur un gril, retourné par monsieur de Voltaire costumé en diable.

— Ah ! oui, il m'en a parlé aussi.

— Et à moi aussi.

— Et à moi aussi.

— Mais enfin, où va-t-il ? demanda l'orateur.

— Hélas ! monsieur, je n'en sais rien.

— Quand reviendra-t-il ? demanda la duègne.

— Hélas ! madame, il me l'a laissé ignorer.

— Mais c'est affreux !

— Mais c'est indigne !

— Mais c'est une trahison !

— Il va manquer son entrée !

— Il va indisposer le public !

— Ah ! messieurs ! ah ! mesdames ! s'écria Bannière d'un air dolent propre à préparer son auditoire aux plus terribles révélations.

— Eh bien ! quoi !

— Si j'osais vous dire toute la vérité.

— Dites, dites !

— Je vous affirmerais que vous ne reverrez pas monsieur de Champmeslé.

— Nous ne le reverrons pas !

— Ce soir du moins.

À ces mots, une clameur désespérée emplit le couloir, et gagna comme une traînée sinistre l'escalier du théâtre, d'où elle se répandit dans les corridors supérieurs.

— Mais pourquoi, pourquoi cela ? s'écriait-on de toutes parts.

— Mais, messieurs, je vous l'ai dit ; mais, mesdames, je vous le répète, dit Bannière : parce que monsieur de Champmeslé jouit d'une conscience timorée, et qu'il craint d'être damné s'il joue ce soir.

— Monsieur, dit l'orateur de la troupe, nous sommes mal placés ici pour parler de nos affaires ; on peut nous entendre. Le bruit de la fuite de Champmeslé peut se répandre avant que nous ayons pu parer à cette fuite. Faites-nous l'honneur, monsieur, de monter au foyer.

— Au foyer ! s'écria Bannière, au foyer des acteurs et des actrices !

— Oui ; vous nous donnerez tous les détails que vous ne pouvez nous donner ici, et peut-être même, monsieur, quelque bon conseil.

— Oui, oui, venez, dirent les femmes en s'accrochant aux deux bras de Bannière, tandis que le reste de la troupe se divisait en deux fractions, dont l'une le tirait en avant et dont l'autre le poussait par derrière.

q

Chapitre 9 Le foyer

Bannière, il faut le dire à sa louange, Bannière résista héroïquement ; mais malheureusement il n'était pas le plus fort, et on le traîna ou plutôt on l'apporta dans le foyer comme preuve de la fatale nouvelle.

Alors, devant toute la troupe déjà prête pour le spectacle, force fut à Bannière de raconter une seconde fois, non seulement tout ce qui s'était passé dans le couloir des artistes il y avait dix minutes, mais encore, comme préface indispensable au grand événement qui venait de s'accomplir et qui mettait le désespoir dans la troupe comique, la visite que Champmeslé avait faite la veille à la chapelle du noviciat, et la conversation qui en avait été la suite.

Ce récit, fait avec une émotion facile à comprendre pour ce novice fiévreux de sa fuite, embrasé du feu des quinquets, enivré du toucher, des parfums et du souffle des dames de la comédie, qui, depuis un instant, lui faisaient une atmosphère près de laquelle celle de l'enfer tant redouté de Champmeslé était une brise de Laponie, ce récit produisit un effet lugubre sur l'assemblée.

— Allons, décidément la recette est perdue ! s'écria l'orateur de la troupe en laissant tomber ses bras avec désespoir.

— Nous sommes ruinés ! dit le premier grime.

— Le théâtre va fermer ! dit la duègne.

— Et toute la ville qui est dans la salle ! s'écria la suivante de Mariamne, jeune soubrette de dix-huit ans qui paraissait connaître toute la ville.

— Et monsieur de Mailly qui nous a envoyé une collation en nous prévenant qu'il viendrait la manger avec nous ! reprit l'orateur.

— Et Olympe qui n'a plus d'Hérode ! dit le premier grime.

— Est-ce qu'elle ne sait pas ce qui arrive ?

— Non ; elle est encore dans sa loge : elle achève de s'habiller. Tout à l'heure, en passant même, j'ai entendu Champmeslé lui crier : Bonsoir !

— Eh ! prévenons-la, dirent quelques voix de femmes oubliant l'amour propre personnel au milieu de ce grand désastre public.

Et il se fit un grand mouvement de gens qui se précipitèrent tous ensemble vers la porte.

Bannière, un moment délaissé, profita de cet abandon pour se ranger modestement dans un coin.

Au même moment, la foule qui se pressait devant la porte s'écarta.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? que veut-on ? dit en apparaissant sur le seuil du foyer une jeune femme d'une exquise beauté, qui, revêtue d'un magnifique costume de reine, avec des paniers de dix pieds de circonférence et une coiffure d'un pied de hauteur, s'avançait majestueusement, suivie de deux dames d'honneur qui portaient la queue de son manteau.

Elle avait les yeux noirs, plus noirs encore sous sa poudre, les joues pleines et d'une coupe ovale, roses sous son rouge, des dents bleues comme la porcelaine, tant elles étaient diaphanes, et

puis des lèvres savoureusement rouges et sensuelles, un bras et une main de reine orientale, un pied d'enfant.

Bannière, en la voyant, chercha l'appui du mur ; s'il ne l'eût trouvé derrière lui, il tombait comme il était tombé dans la salle des méditations. C'était la seconde fois dans cette journée que la splendide beauté de cette femme le foudroyait.

— Il y a, ma pauvre Olympe, dit l'orateur de la troupe, il y a que tu peux remonter dans ta loge et te déshabiller.

— Me déshabiller ! Et pourquoi cela ?

— Parce que nous ne jouerons pas ce soir.

— Hein ? fit-elle avec la fierté d'une cavale ; nous ne jouerons pas ce soir ! Et qui nous empêchera de jouer, s'il vous plaît ?

— Regarde autour de toi, chère amie.

— Je regarde.

Et effectivement les yeux d'Olympe firent le tour du foyer, embrassant dans la circonférence parcourue par leur rayon visuel Bannière comme les autres, mais ne s'arrêtant pas plus à Bannière qu'aux autres.

Seulement, quand ces deux étoiles passèrent devant le novice, chacune jeta un rayon.

L'un de ces rayons alla enflammer le cerveau ; l'autre alla brûler le cœur.

— Sommes-nous tous là ? demanda l'orateur.

— Mais oui, tous, il me semble, répondit négligemment Olympe.

— Regarde bien, un de nous manque.

Les yeux d'Olympe se reportèrent de son corsage, où elle rajustait une dentelle, sur la société qui l'entourait.

— Ah ! oui, dit-elle, Champmeslé. Où est donc Champmeslé ?

— Demande à monsieur, dit l'orateur.

Et il prit le novice par le poignet et par l'épaule, et le poussa en face d'Olympe.

C'était un curieux spectacle que cet élève jésuite, tout squalidement noir, mis en présence de cette reine de beauté dorée et pâle.

Les lèvres du jeune homme tremblèrent, mais inutilement ; elles ne purent articuler un son.

— Eh bien ! parlez donc, monsieur ! lui dit impérieusement Olympe.

Et elle le fascina d'un regard.

— Madame, balbutia Bannière en passant du rouge foncé à la pâle lividité d'un mort, madame, excusez-moi ; je ne suis qu'un pauvre étudiant religieux, et je n'ai pas l'habitude de voir ce que je vois en ce moment.

L'orateur mit Olympe au courant de tout ce qui venait de se passer, et cela en quelques mots.

— Et c'est vrai ce que vous me racontez là ? dit-elle.

— Demande à monsieur.

Elle se tourna vers Bannière, et l'interrogea de son regard de reine.

— C'est vrai, fit Bannière en s'inclinant comme si la faute de Champmeslé pesait sur lui.

Olympe demeura muette et pensive un moment, les sourcils froncés, mais toujours distraitement attachés sur Bannière.

Puis, tout à coup, avec une irritation intérieure qui allait croissante :

— Mais non, non, dit-elle, le départ de Champmeslé ne doit pas, ne peut pas faire manquer la représentation.

Chacun la regarda d'un air étonné.

— Non, dit-elle, non ; il est impossible que je ne joue pas ce soir, et je jouerai.

— Toute seule ? dit l'orateur.

— Mais il ne me manque que Champmeslé, ce me semble ?

— C'est bien assez. Qui jouera Hérode ?

— Eh bien ! s'il le faut…

— Quoi ?

— On lira le rôle, dit Olympe.

— À une première représentation lire un rôle ! mais c'est impossible !

— Voyons, voyons, continua Olympe, pas de temps à perdre, le public attend et va s'impatienter.

— Mais, murmurèrent plusieurs acteurs, on ne peut lire un rôle de cette importance ! Quand on va annoncer au public que le rôle d'Hérode sera lu, le public redemandera son argent.

— Il faut cependant que je joue ce soir ! s'écria Olympe ; il le faut !

— Pourquoi ne ferait-on pas une annonce ? Pourquoi ne prétexterait-on pas une indisposition ? Avec cette annonce on gagnera une demi-heure, et pendant cette demi-heure on courra après ce damné dévot ; on le ramènera de gré ou de force, dût-on le garrotter ; on l'habillera malgré lui, on le poussera sur la scène. Voyons, une annonce ! une annonce !

— Mais si on ne le rattrape pas ? hasarda une voix.

— Eh bien ! le public sera prévenu. On lui dira que l'indisposition s'aggrave. On le rattrapera demain dans la journée, et nous aurons demain le succès que nous devions avoir aujourd'hui. Avec l'assurance d'une représentation pour demain, peut-être le public ne redemandera-t-il pas son argent et se contentera-t-il de contremarques.

— Non, dit Olympe, non ; ce n'est pas demain que je veux jouer, c'est aujourd'hui ; ce n'est pas demain que je veux avoir un succès, c'est ce soir. On lira le rôle aujourd'hui, ou je ne jouerai pas demain.

— Mais tes raisons, enfin ? demanda l'orateur.

— Mon cher, dit Olympe, mes raisons sont à moi ; si je vous les donnais, peut-être ne les trouveriez-vous pas bonnes, tandis que moi je les trouve excellentes. Je veux jouer aujourd'hui, aujourd'hui, aujourd'hui !

Et sur cette volonté exprimée, comme on le voit, de façon péremptoire, Olympe se mit à battre le parquet du pied et à déchiqueter son éventail, avec ce tremblement pressé qui, chez les femmes nerveuses, dénote l'approche d'une crise terrible.

Bannière avait suivi chacun des mouvements de la belle reine ; ses yeux la dévoraient, son souffle était suspendu à chacune de ses paroles, et cette irritation nerveuse qu'elle éprouvait, Bannière la ressentait par sympathie.

— Mais, messieurs, dit-il, vous voyez bien que cette dame va se trouver mal, s'évanouir, mourir de chagrin peut-être, si vous ne lisez pas le rôle d'Hérode. Mon Dieu ! mais lisez-le donc, ce rôle ! Est-ce si difficile de lire un rôle ! Ah ! si je ne devais pas être jésuite ! ah ! si je n'étais pas novice !

— Eh bien ! si vous n'étiez pas novice, demanda l'orateur, que feriez-vous, voyons ?

— Je le jouerais, parbleu ! s'écria Bannière emporté par l'émotion que lui causait l'impatience croissante de la belle Olympe.

— Comment ! vous le joueriez, vous ? demanda l'orateur. Allons donc !

— Pourquoi pas ! dit fièrement Bannière.

— Il faudrait le savoir, d'abord.

— Oh ! s'il n'y avait que cela, je le sais.

— Comment ! vous le savez ? s'écria Olympe.

— Non seulement le rôle d'Hérode, mais tous les rôles de l'ouvrage.

— Vous savez le rôle d'Hérode ? répéta Olympe en faisant un pas vers Bannière.

— Et la preuve, dit Bannière en étendant le bras et en marchant comme on marchait alors dans la tragédie, la preuve, c'est que voici l'entrée d'Hérode.

Et il se mit à déclamer :

Eh quoi ! Sohême aussi semble éviter ma vue ;

Quelle horreur devant moi s'est partout répandue ?

Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine et l'effroi ?

Tous les cœurs des humains sont-ils fermés pour moi ?

En horreur à la reine, à mon peuple, à moi-même,

À regret sur mon front je vois le diadème.

Hérode, en arrivant, recueille avec terreur

Les chagrins dévorants qu'a semés sa fureur.

Ah ! Dieu !

Tous les comédiens ébahis entouraient Bannière, qui eût été jusqu'au bout de la scène si Olympe ne l'eût interrompu en criant : – Il le sait ! il le sait !... et les acteurs en applaudissant.

— Eh bien ! s'écria l'orateur, voilà une chance.

— Mon cher monsieur, dit Olympe, il n'y a pas un instant à perdre ; mettez bas cette affreuse robe de jésuite qui vous rend laid à faire peur ; passez le costume d'Hérode, et en scène, vite ! vite !

— Mais, madame…

— Vous avez la vocation, mon jeune ami, continua Olympe, c'est tout ce qu'il faut ; le reste viendra après.

— Sans compter, dit l'orateur, que vous ne trouverez jamais si bonne occasion de débuter.

— Allons ! continua Olympe, vite une annonce, vite les habits de Champmeslé. Regardez-le donc ! Mais c'est qu'il est très bien, ce garçon ; ce n'est pas une tête de veau comme Champmeslé. Voilà un roi d'Orient, à la bonne heure ! voilà un physique ! voilà une voix ! Oh ! vite ! vite !

Bannière poussa un cri d'indicible terreur. Il sentait qu'en ce moment le destin de toute sa vie se décidait. Il voulut résister, Olympe lui prit les mains. Il voulut parler, Olympe lui appliqua ses doigts rosés sur les lèvres. Enfin, étourdi, ivre, fou, il se laissa emporter par les habilleurs, qui firent de lui en dix minutes un roi Hérode, dans la loge même de Champmeslé.

Et Olympe, à la porte de cette loge, pressait les costumiers, pressait les coiffeurs, soutenait sa séduction par de nouvelles paroles, et ne cessait de trépigner en disant : – Allons ! allons !

Bannière, dépouillé pièce à pièce, vit jeter dans un coin sa défroque de jésuite, et dix minutes après sortit de sa loge splendide, radieux, réellement beau, transfiguré, superbe comme la reine, qui acheva de le corrompre en l'embrassant.

À partir de ce moment, Bannière, subjugué, vaincu, dompté, ne prononça plus un seul mot ; il appuya ses deux mains sur son cœur en révolte, et se laissa conduire dans les coulisses, où il arriva pour entendre l'annonce suivante que l'orateur était en train de faire au public :

— Messieurs, notre camarade Champmeslé, qui, pendant la journée, avait donné quelques signes d'indisposition, s'est trouvé pris d'un refroidissement subit. L'indisposition est assez grave pour que nous manifestions notre crainte de le voir perdu pour nous et pour le théâtre. Par bonheur, un de nos amis, qui sait le rôle, veut bien se charger de le dire à sa place, pour ne pas faire manquer le spectacle ; mais comme il n'a jamais joué sur aucun théâtre et n'était aucunement préparé à ce début, il réclame toute votre indulgence.

Par bonheur pour le débutant, Champmeslé n'était pas adoré du public ; aussi la salle tout entière, qui avait bien senti qu'il se passait de l'autre côté de la toile quelque chose d'extraordinaire, éclata-t-elle en applaudissements.

Ces applaudissements duraient encore que, pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme des spectateurs, les trois coups retentirent et que la toile se leva au milieu d'un silence profond et d'une attente générale.

Expliquons maintenant pourquoi mademoiselle Olympe de Clèves tenait si opiniâtrement à jouer ce soir-là Hérode et Mariamne.

q

Chapitre 10 Olympe de Clèves

Mademoiselle Olympe de Clèves, que, dans la troupe comique, on appelait Olympe tout court, cette belle personne que nous avons déjà vue apparaître deux fois, la première dans la rue, à la suite de la procession d'Hérode et Mariamne, la seconde sur le seuil du foyer, et qui, à chaque apparition, avait produit une si vive impression sur Bannière ; Olympe de Clèves était une fille de qualité, qu'un amant mousquetaire avait enlevée de son couvent en 1720, c'est-à-dire lorsqu'elle avait à peine seize ans.

Ce mousquetaire, après avoir gardé une fidélité d'un an à sa maîtresse, ce qui était presque inouï dans les fastes de la compagnie, l'avait quittée un beau matin, et on ne l'avait plus revu.

Olympe, alors, seule, abandonnée, sans avenir, n'osant rentrer dans sa famille et ne voulant pas retourner au couvent sans dot, avait vendu le peu de bijoux qui lui restaient, et, après un an d'études, elle avait débuté sur un théâtre de province.

Elle était si belle qu'elle fut sifflée.

Olympe comprit que lorsque la nature avait tant fait pour une femme, il fallait que, de son côté, l'art fît beaucoup pour elle. Elle se mit à travailler, sérieusement cette fois, et au bout d'un an, en changeant de théâtre, elle se faisait applaudir pour son talent, après s'être fait, comme nous l'avons dit, siffler pour sa beauté.

Peu à peu, et de troupe en troupe, Olympe avait monté jusqu'aux théâtres de grande ville, et, problème vivant pour les amoureux comme pour les financiers, elle jouissait d'une double réputation de bonne comédienne et de femme sage.

Ce n'était pas qu'Olympe fût d'un naturel vertueux, mais d'après un homme, elle avait appris à haïr tous les hommes ; et comme les blessures sont plus profondes dans les cœurs plus tendres, une blessure vivait saignante encore après cinq ans au cœur de la belle délaissée.

Abbés, officiers, financiers, comédiens, bellâtres, Olympe mit tout sous ses pieds pendant trois ans.

Enfin, un jour, ou plutôt un soir, c'était à Marseille, Olympe vit dans les coulisses un homme d'une grande beauté, et surtout d'une grande distinction : il était vêtu de l'uniforme des gendarmes écossais et portait les insignes de capitaine.

Olympe venait de jouer un petit rôle dans lequel on l'avait fort applaudie, et, à sa sortie de scène, bien des gens l'avaient entourée.

Vingt gentilshommes au moins, et des plus qualifiés, s'approchèrent d'elle pour lui dire :

— Mademoiselle, je vous trouve charmante.

Ou :

— Mademoiselle, vous êtes adorable.

Le seul cavalier dont nous avons parlé s'approcha d'elle, et respectueusement, devant tout le monde, il lui dit :

— Madame, je vous aime.

Puis, sans ajouter autre chose, il salua, fit trois pas en arrière, et se retrouva confondu dans la foule des admirateurs d'Olympe.

Cette phrase, si singulièrement jetée, avait troublé Olympe par sa bizarrerie d'abord ; puis, ensuite, par l'effet qu'elle avait produit sur les assistants.

Olympe demanda aux jeunes gens qui l'entouraient le nom de cet étrange servant d'amour.

On lui répondit que c'était Louis Alexandre, comte de Mailly, seigneur de Rubempré, de Rieux, d'Avecourt, de Bohard, du Coudray et autres lieux, capitaine-lieutenant de la compagnie des gendarmes écossais.

— Ah ! fit-elle.

Et ce fut tout.

Puis elle rentra chez elle seule, comme de coutume.

Elle avait alors un engagement de huit mille livres par an. Elle avait reçu d'un vieux parent, demeuré son ami malgré l'escapade du mousquetaire et l'entrée au théâtre, une trentaine de mille livres qu'elle dépensait à raison de six mille par année, ce qui lui promettait, avec ses appointements, cinq ans à quatorze mille livres, en attendant mieux.

Elle recevait donc parfois chez elle et galamment. Ses réceptions avaient même peu à peu acquis une certaine célébrité dans la province ; aussi le premier soin de tout homme à la mode était-il de se faire présenter chez mademoiselle Olympe. Pas un soupirant n'y avait manqué.

Il est vrai que toutes les galanteries qu'on avait pu dire à la belle maîtresse de maison avaient été dites en pure perte : tout le monde avait été bien reçu, mais personne n'avait été favorisé.

Et, chose plus extraordinaire encore, personne ne se vantait de l'avoir été.

En rentrant le soir chez elle, Olympe pensa malgré elle à monsieur de Mailly.

— Il prendra la marche ordinaire, dit-elle, et je le verrai à mon premier jour de réception, c'est-à-dire à mon premier relâche.

Elle se trompa.

Le comte, qui ne manquait aucune des représentations où jouait Olympe, venait après chaque représentation saluer la belle actrice.

Mais cela sans dire un seul mot ; mais cela sans faire une seule démarche.

Ce manège étonna fort Olympe ; elle ne pouvait douter que le comte ne fût sérieusement épris d'elle. L'amour transparaît manifestement pour la femme dans chaque mouvement de l'homme vraiment amoureux.

Était-il donc timide, ce capitaine de gendarmes écossais ? Ce n'était pas probable.

Alors pourquoi, après s'être déclaré aussi nettement, attendait-il ? Qu'attendait-il ?

— Est-ce qu'il se figure, par hasard, pensait Olympe, parce que je suis une femme de théâtre, que je le tiendrai pour assez grand seigneur pour que j'aille lui rendre de moi-même déclaration pour déclaration ?

Elle attendit que le comte s'aventurât davantage. Le comte ne fit pas un pas de plus.

Olympe prit le parti de lui tourner le dos quand il viendrait faire sa salutation du soir.

Le parti était héroïque, périlleux même. Monsieur Mailly, homme de trente-trois ans alors, bien placé en cour, bon gentilhomme par lui-même, parfaitement apparenté, tenant un rang dans le monde, un grade à l'armée, était admirablement reçu des hommes et des femmes. L'insulte d'une comédienne pouvait non seulement le blesser et le révolter lui-même, mais encore blesser et révolter beaucoup de gens autour de lui.

Mais c'était une intrépide que cette Olympe. Elle se laissa aborder par monsieur de Mailly, le regarda bien en face, puis, quand il l'eut saluée selon sa coutume, elle lui tourna le dos sans lui rendre sa révérence.

Le comte sentit le coup, rougit fort, se releva et partit sans paraître remarquer l'agitation que cette rebuffade d'Olympe avait excitée dans le groupe de ses courtisans.

Le lendemain, monsieur de Mailly se présenta de nouveau. Beaucoup de gens avaient dès la veille prévenu Olympe du danger auquel l'exposait son impertinence.

Mais elle en tint si peu compte, la méchante tête ! que le soir même, quand monsieur de Mailly revint, elle se recula avant qu'il eût salué.

Le comte ne se déconcerta point.

Au contraire, il marcha droit à elle, et, d'une voix brève mais polie :

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il.

Et il se plaça de façon à ce qu'elle ne pût fuir.

Chacun regardait cette scène avec une curiosité facile à comprendre.

Olympe ne répliqua rien.

— J'ai eu l'honneur, mademoiselle, dit monsieur de Mailly, de vous souhaiter le bonsoir.

— Et vous avez eu tort, monsieur, répondit-elle tout haut, puisque vous deviez deviner que je ne vous répondrais pas.

— Si vous eussiez été une comédienne ordinaire, continua monsieur de Mailly avec une politesse extrême, et que vous me fissiez l'affront que je reçois, j'écrirais un mot au gouverneur de la ville pour qu'il eût à vous faire châtier de votre impertinence, mais comme vous n'êtes pas simplement une comédienne, je vous excuse, mademoiselle.

— Mais si je ne suis pas simplement une comédienne, que suis-je donc, monsieur ? demanda Olympe en attachant ses grands yeux surpris sur le comte.

— Ce n'est pas, je crois, le lieu de vous le dire, mademoiselle, reprit monsieur de Mailly, conservant l'exquise courtoisie dont il avait fait dans cette circonstance son arme défensive, les secrets de la noblesse ne se jettent pas ainsi au vent des coulisses.

Olympe en avait trop entendu pour ne pas vouloir que monsieur de Mailly lui en dît davantage. Elle marcha résolument vers un coin du théâtre et lui fit signe de la suivre.

Il obéit.

— Parlez maintenant, lui dit-elle.

— Mademoiselle, lui dit monsieur de Mailly, vous êtes une fille de condition.

— Moi ? fit Olympe étonnée.

— Je le sais, et de là le respect que je vous ai toujours témoigné, même quand vous m'avez offensé, et offensé sans cause ; je sais, dis-je, toute votre vie, et rien ne me fera repentir de ma conduite envers vous, pas même votre rigueur.

— Mais, monsieur… fit Olympe tout agitée.

— Vous vous nommez Olympe de Clèves, continua imperturbablement monsieur de Mailly. Vous avez été élevée dans un couvent de la rue de Vaugirard. Ma sœur était dans ce moment avec vous. Vous avez quitté ce couvent il y a trois ans et demi, et je sais de quelle façon vous l'avez quitté.

Olympe pâlit. Seulement, comme elle avait encore son rouge, ses lèvres devinrent blanches.

— Alors, monsieur, répondit-elle, c'est vous qui vous jouiez de moi lorsque l'autre jour vous m'avez dit…

Olympe s'arrêta.

— Lorsque je vous ai dit que je vous aimais ? continua monsieur de Mailly. Non, mademoiselle, je ne me jouais pas de vous ;

je vous disais au contraire toute la vérité.

Olympe laissa échapper un signe de doute.

— Permettez-moi de rire d'une passion muette, – monsieur de Mailly fit un mouvement, – ou qui ne parle qu'une fois, continua Olympe.

— Mademoiselle, vous ne m'avez pas compris, je le vois bien, reprit monsieur de Mailly. Je vous ai vue et je vous connaissais, je vous connaissais et je vous ai aimée, je vous ai aimée et je vous l'ai dit, je vous l'ai dit et je vous l'ai prouvé.

— Prouvé ! s'écria Olympe croyant enfin prendre son adversaire en faute. Prouvé ! Vous m'avez prouvé que vous m'aimez, vous !

— Sans doute. Quand on aime une comédienne, on lui dit : Vous me plaisez fort, Olympe, et, par ma foi ! je vous aimerai si vous voulez. Mais quand on s'adresse à une fille de qualité, à mademoiselle de Clèves, on lui dit simplement : Mademoiselle, je vous aime.

— Et quand on a dit cela, comme on a assez fait sans doute, reprit Olympe en riant avec dédain, on attend que cette fille de qualité vienne vous apporter sa réponse !

— On attend, non pas ce que vous dites, mademoiselle, mais on attend qu'une femme qui a souffert de l'abandon d'un premier amant, qui n'a jamais voulu en écouter un second parce qu'elle hait les hommes ; on attend, dis-je, que cette femme, transformée, désarmée par le respect et la conduite d'un galant homme, chasse peu à peu la haine pour écouter l'amour. Voilà ce que l'on attend, mademoiselle.

— Mieux alors, dit Olympe en tremblant, mieux eût valu, ce me semble, ne rien dire à cette femme.

— Pourquoi donc, mademoiselle ? L'hommage d'un gentilhomme ne peut être désagréable, et témoigne d'abord de sa politesse ; ensuite, il prend date pour les jours meilleurs ; enfin, il signifie que la femme qui en était l'objet pourrait faire un pire choix. Voilà tout ce que j'essayais de vous prouver, trop heureux si j'ai réussi.

Pendant ce discours, rehaussé d'une distinction singulière de voix et de geste, Olympe avait senti son cœur s'enfler d'une chaleur douce et vivifiante.

Elle baissa les yeux pendant quelques secondes, puis les releva tendrement.

Le comte n'eut pas besoin qu'elle parlât. Il lui prit la main.

— Suis-je compris ? dit-il.

— Demandez-moi cela dans huit jours, répondit Olympe. Et quand j'y serai habituée, demandez-moi si vous êtes aimé.

Et, en disant ces mots, elle leva sa main jusqu'aux lèvres du comte, qui frissonnait de joie, et disparut.

Le comte, au lieu de la suivre, s'inclina respectueusement et revint vers les officiers, qui lui demandèrent des nouvelles de l'explication.

— Elle a été orageuse ? fit l'un.

— Grêle ? demandait l'autre.

— Tonnerre ou pluie ? interrogea un troisième.

— Messieurs, répondit le comte de Mailly, c'est en vérité une bien adorable femme que mademoiselle Olympe !

Et il les quitta sur ces paroles.

Ils le regardèrent s'éloigner avec étonnement ; mais quelques jours devaient suffire pour leur expliquer le mystère.

q

Chapitre 11 Un début

Trois années s'étaient écoulées depuis cette révélation. Olympe, séparée trois ou quatre fois de son amant par les guerres ou par les garnisons, avait senti peu à peu se détendre la chaîne de leur amour. En 1721, monsieur de Mailly était encore en garnison à Marseille ; mais Olympe jouait la tragédie et la comédie à Avignon.

Depuis deux mois, elle n'avait point aperçu le comte ; seulement, la veille, il l'avait fait prévenir que, forcé par les devoirs de sa nouvelle charge, monsieur de Mailly venait d'être nommé commandant des gendarmes ; seulement, disons-nous, il l'avait fait prévenir que, forcé par les devoirs de sa nouvelle charge de monter à Lyon, il passerait par Avignon pour assister à la première représentation d'Hérode et Mariamne.

Peut-être demandera-t-on pourquoi monsieur de Mailly, riche et amoureux, avait souffert que mademoiselle Olympe de Clèves restât au théâtre ? Nous répondrons que la chose ne dépendait pas de monsieur de Mailly. Il avait, en effet, proposé à l'actrice de

laisser là sa profession ; mais, après s'être faite actrice par nécessité, Olympe, dans son cœur vide d'amour, avait laissé entrer un amour bien autrement dévorant que l'autre, l'amour de l'art. Elle avait donc repoussé toute proposition de ce genre, déclarant que rien au monde ne la ferait renoncer à son indépendance ; elle avait en conséquence continué de dépenser ses quatorze mille livres par an, n'acceptant de monsieur de Mailly que les cadeaux que l'on se fait d'amant à maîtresse, et gardant sa profession comme une ressource contre les mauvais jours.

Vingt fois le comte avait renouvelé les instances à cet endroit, vingt fois Olympe les avait repoussées. On sait qu'Olympe voulait bien ce qu'elle voulait, et surtout voulait bien quand elle ne voulait pas.

Or, à la lettre qu'elle avait reçue du comte, elle avait répondu que le comte pouvait passer le lendemain en toute sécurité à Avignon, et qu'Hérode et Mariamne serait joué le lendemain.

Ce lendemain était un jeudi ; il fallait donc absolument qu'Hérode et Mariamne fût joué le lendemain jeudi.

Voilà pourquoi Olympe avait tant insisté pour qu'on lût le rôle, et avait embrassé Bannière quand il avait consenti à le jouer.

Olympe comptait peut-être sur le succès qu'elle devait avoir dans ce rôle pour ranimer la tendresse de son amant, qu'elle croyait sentir décroître depuis quelque temps, peut-être aussi lui supposons-nous un désir qu'elle n'avait pas, et ne comptait-elle sur rien, car la nuit est noire dans le cœur des femmes pour tout ce qui compose les mystères de l'amour.

Nous avons laissé Bannière vêtu en Hérode, au moment où les trois coups venaient d'être frappés et où le rideau s'allait lever.

Monsieur de Mailly, avec tout son état-major, était dans la salle, occupant la grande loge de face. Il avait avec le reste de la salle partagé l'anxiété des coulisses ; chacun se demandait : Y aura-t-il ou n'y aura-t-il pas spectacle ? L'assemblée, nombreuse, brillante et pleine d'impatience, respira donc largement lorsque, après avoir entendu frapper les trois coups, elle vit se lever le rideau.

Nous ne saurions dire s'il était heureux ou malheureux pour Bannière de n'être point du premier ni du second acte ; mais ce que nous savons, c'est qu'entre chaque acte il eut grand besoin d'être renforcé par la présence d'Olympe, qui, pour l'entretenir dans ses bonnes dispositions, venait derrière le rideau répéter avec lui les scènes principales.

Ce qui préoccupait surtout le malheureux novice, ce n'était point le légat du pape qui assistait à cette représentation solennelle, ce n'était point monsieur de Mailly et son état-major, ce n'étaient point les autorités de la ville sur les premiers bancs de la salle, c'étaient ces deux pères jésuites qu'il savait être là comme s'ils fussent venus pour guetter son apparition, et qui peut-être, malgré sa barbe et son manteau royal, allaient le reconnaître.

Aussi Bannière fut-il saisi plus d'une fois d'une envie irrésistible de s'enfuir. Mais deux choses s'y opposaient : d'abord cette attraction qui l'enchaînait à Olympe, et ensuite la surveillance que l'on exerçait autour de lui. Personne n'ignorait, depuis le premier sujet jusqu'au dernier comparse, que le débutant débutait

presque par surprise, qu'il avait quitté la robe de novice pour revêtir le costume d'Hérode, et comme, à tout prendre et à bien plus juste raison, il pouvait être saisi d'un remords pareil à celui qui avait emporté Champmeslé, on ne voulait pas qu'une même cause amenât un même résultat, et que la pièce, qui avait failli ne pas commencer, après avoir commencé, fût exposée à ne pas finir.

Hérode était donc positivement gardé par les gardes, qui, chaque pas qu'il faisait dans les coulisses, se déplaçaient et le suivaient avec autant de régularité que, depuis, dans le magnifique drame de Marion Delorme, nous avons vu les gardes de monsieur de Mengis suivre leur seigneur suzerain.

Enfin, la toile, baissée sur le premier et le second acte, se releva sur le troisième ; le moment terrible approchait. Bannière, plus mort que vif, écoutait s'envoler les vers les uns après les autres, et, à chaque vers qui s'envolait, il sentait se rapprocher son entrée. Quoique les acteurs en scène prissent les temps ordinaires, il lui semblait qu'ils précipitaient leur diction d'une façon insensée ; les scènes passaient les unes après les autres devant ses yeux comme ces vapeurs sombres qu'emportent sur un ciel abaissé les orageuses brises de l'ouest. Enfin, arriva la troisième scène du troisième acte, celle qui précède immédiatement l'entrée d'Hérode. Comme une marée qui monte, le malheureux Bannière voyait venir à lui le moment d'entrer ; bientôt il n'y eut plus entre lui et ce moment suprême que quatre vers, bientôt plus que deux, plus qu'un ! Avec le dernier hémistiche, une sueur froide passa sur le front de Bannière. Une espèce de vertige le prit, il regarda autour de lui pour voir si un passage était ouvert à sa fuite ; mais, en se retournant, il vit Olympe souriante et dont le regard

l'encourageait. Il entendit murmurer autour de lui : – Allons, allons ! il sentit une petite main, plus puissante que la main d'un géant, le pousser par derrière, une voix pleine d'harmonie lui crier : – Courage ! Le souffle qui accompagnait ce mot brûla sa joue. Il fit un pas en avant et se trouva en face des chandelles, en face du lustre, en face de trois mille éclairs jaillissant des yeux des spectateurs, et parmi lesquels, brillant de lueurs infernales, il croyait voir reluire ceux des deux révérends pères jésuites.

Il entra lentement, haletant, ébloui et prêt à trébucher à chaque pas sur la pente insensible du plancher.

Mais il était si beau de taille et de figure, il portait sur son visage un tel caractère de sombre mélancolie ; il avait la jambe si bien tournée, l'œil si bien plein de flammes, que pour le rassurer d'abord, puis pour le remercier de sa complaisance, un tonnerre d'applaudissements éclata au milieu de ce parterre debout, que la curiosité fit osciller sous son irrésistible attraction, comme sous un vent d'été se courbe et oscille un champ de seigle.

L'effet fut rapide ; le nuage qui couvrait les yeux de Bannière s'éclaircit, le sang qui bourdonnait à ses oreilles interrompit ses tintements, et, électrisé par ces bravos, comme par l'éloge ou le fouet est stimulé le coursier, il attaqua bravement son premier vers.

Ce dont il était sûr, c'était sa mémoire. Ce dont il n'était pas sûr, c'était sa personne. Sa personne faisait de l'effet. La moitié de la partie était donc gagnée.

Sous les bravos, Bannière se retrempa ; il se dit qu'après tout, il était un homme comme tous ces hommes, l'égal par son intelli-

gence des gens de la salle, le maître peut-être par son talent des gens de la scène.

Bannière débita donc presque aussi bravement ses tirades sur le théâtre qu'il les avait débitées au foyer.

À défaut de la science, il avait la force ; à défaut du détail, il avait le feu, et comme, dans sa première scène avec Olympe, elle lui dit tout bas deux ou trois fois : « Bien ! très bien ! » il joua en effet très bien ; car il joua comme il eût fait dans la salle des méditations, sans connaître le danger.

Quant à Olympe, qui savait son théâtre depuis longtemps, quant à Olympe qui, au lieu d'avoir deux malveillants pères jésuites dans la salle, y avait monsieur de Mailly et tout un état-major d'adorateurs, elle se laissa entraîner comme jamais elle n'eût fait peut-être par Champmeslé, et fit tous ses effets sans en manquer un, soutenue qu'elle était par les murmures approbateurs de toute la salle et par les bravos bruyants de la garnison.

La représentation fut belle. Non seulement Bannière ne s'était pas trompé, mais il avait soufflé les répliques aux gardes, aux confidents, aux acteurs, aux mimes.

On se souvient que Bannière savait toute la pièce par cœur.

Aussi, après sa première entrée, fut-il couvert de compliments par toutes les femmes et par tous les hommes de la troupe. Aussi, après sa deuxième entrée, n'eut-il plus pour lui que les femmes, lesquelles, il faut le dire, lui restèrent fidèles dans leur admiration jusqu'à la fin de la pièce.

La pièce finie, Olympe n'embrassa plus Bannière, elle le remercia.

Bannière ne sentit pas cette nuance, il était trop étourdi : l'homme qui s'est grisé de gros vin ne sait plus l'arôme des vins délicats.

Bannière fut donc félicité, entouré, cajolé ; il se déroba à toutes ces félicitations, car il conservait toujours d'une façon vague l'espoir de rentrer au noviciat, et s'enfuit dans la loge où il s'était déshabillé.

Il eut beaucoup de peine à la retrouver, mais il la retrouva enfin.

La première chose que trouva Bannière en entrant dans sa loge fut un bain. Comme pour effacer la souillure du corps par l'eau en même temps qu'il effaçait les souillures de l'âme par la confession, Champmeslé avait l'habitude de prendre un bain après chaque nouvelle création. Bannière regarda ce bain avec envie. Bannière pensa que, puisqu'il avait joué le rôle de Champmeslé, il pouvait bien prendre le bain de Champmeslé. De déduction en déduction, il en arriva même à se prouver qu'il avait tous les droits à ce bain, tandis que Champmeslé n'en avait aucun.

Bannière dévêtit donc son costume d'Hérode et s'étendit voluptueusement dans ce bain.

Il y était depuis dix minutes, se frottant de son mieux avec le savon de Champmeslé, et voyant comme un rêve passer devant lui jusque dans les moindres détails tous les incidents de cette solennelle représentation, lorsqu'on vint frapper à la porte de sa loge.

Bannière tressaillit dans son bain comme un voleur surpris en flagrant délit.

— Eh ! que me veut-on ? demanda-t-il. On n'entre pas !

Bannière était plein de pudeur.

— On ne demande pas à entrer, monsieur, répondit la voix du coiffeur. On demande le roi Hérode.

— Où cela ?

— Au foyer.

— Et que lui veut-on, au roi Hérode ?

— Monsieur le comte de Mailly donne une collation à ces messieurs et à ces dames, et dit que la collation serait incomplète si, ayant la reine Mariamne, il n'avait pas le roi Hérode.

Bannière resta un instant sans répondre, puis il pensa qu'il n'avait d'autres habits à mettre que ses habits de jésuite, et qu'il ferait triste figure à ce souper joyeux avec son costume noir.

— Dites que je remercie de toute mon âme monsieur le comte de Mailly de l'honneur qu'il veut bien me faire, répondit Bannière, mais que je ne puis l'accepter, n'ayant point d'habit.

— Comment, point d'habit ? dit le coiffeur : n'avez-vous point le costume du roi Hérode, tout en hermine, en soie, et en velours ?

— Oui, dit Bannière ; mais c'est un costume et non un habit.

— Eh ! fit le coiffeur, tout le monde est en costume ; c'est au contraire une des conditions du souper.

— Mademoiselle Olympe aussi ? hasarda Bannière.

— En grand costume. Elle a ôté seulement son rouge et ses mouches et pris un bain ; c'est ce qui fait qu'on n'est pas encore à table.

Un souper avec monsieur de Mailly, un souper présidé par Olympe, un souper où il la reverrait, où elle lui dirait qu'il avait bien joué ; un souper surtout où il reparaîtrait, non pas avec son sordide habit de novice, mais avec son splendide costume d'Hérode ! Il y avait là plus qu'il n'en fallait pour décider Bannière à rentrer deux heures plus tard au noviciat. D'ailleurs, ou l'on savait ou l'on ignorait sa sortie ; si on l'ignorait, les deux heures n'y faisaient rien ; si on la savait, les deux heures n'y faisaient pas grand-chose, et la punition serait si terrible que ces deux heures de plus ne pouvaient guère l'aggraver.

Bannière était dans la position d'un homme condamné à être pendu, et qui, en se donnant une grande jouissance, risque d'être roué. Mourir pour mourir, Bannière voulait se donner avant sa mort un plaisir de dieu.

Il répondit donc assez cavalièrement :

— Eh bien ! alors, dites à monsieur de Mailly que je vais avoir l'honneur de me rendre à son invitation.

Bannière, en effet, sortit de son bain, radieux et parfumé. Au rouge de théâtre avait succédé le brun mat de sa peau, ce fard des hommes du Midi ; à la place de sa perruque flottante, les ondes de ses cheveux noirs auxquels l'eau venait de donner le bleuâtre luisant de l'aile du corbeau. Il se regarda dans la glace de Champmeslé, et pour la première fois s'aperçut qu'il était beau.

Mais presque aussitôt, avec un soupir :

— Ah ! dit-il, elle aussi, elle est bien belle !

Et il s'achemina vers le grand foyer, où était dressée la collation.

q

Chapitre 12 Le souper

Olympe, comme on l'avait dit à Bannière, était descendue au foyer. Mais là une surprise l'attendait. Elle trouva monsieur de Mailly et ses officiers, bottes éperonnées et en habits de voyage. Pendant les dix minutes où Olympe s'était retirée dans sa loge, le comte et son état-major avaient fait ce rapide changement de toilette.

Le comte annonça alors à Olympe, de l'air le plus mélancolique qu'il put prendre, que durant le spectacle il avait reçu une estafette du roi ; que Sa Majesté le mandait sans retard à Versailles, et qu'il fût même parti aussitôt cette estafette reçue, selon le respect qu'il devait aux ordres du roi, s'il n'avait mis avant le respect de la royauté le respect de l'amour ; qu'en conséquence, le rideau baissé, il avait donné l'ordre à ses officiers d'aller se botter comme pour une expédition. Il ne leur avait accordé pour cela que dix minutes.

Tous étaient déjà, comme nous l'avons dit, au foyer quand Olympe entra.

Après l'avoir saluée, il se retourna vers les autres femmes.

— Mesdames, dit-il, nous venons vous saluer et vous remercier ; mettez-vous à table.

Ce fut en ce moment que Bannière parut à la porte ; au cri de surprise que jetèrent deux ou trois femmes, Olympe se retourna.

Bannière méritait en vérité l'exclamation que sa présence avait fait naître ; il était impossible d'être plus régulièrement beau, et beau d'une façon plus distinguée qu'il ne l'était.

Olympe ne poussa aucune exclamation : elle le regarda avec étonnement, voilà tout.

Monsieur de Mailly fit un léger salut.

Bannière croisa les mains sur sa poitrine, comme font les Orientaux et les jésuites, et s'inclina.

Il avait trouvé tout naturellement un des saluts les plus respectueux et les plus élégants qu'on pût inventer.

Monsieur de Mailly adressa au jeune homme quelques mots de compliment qu'Olympe approuva par un sourire.

Puis, prenant un verre, il l'emplit de vin de Champagne, l'offrit à Olympe, s'en versa un second qu'il éleva en l'air en disant :

— À la santé du roi, mesdames et messieurs.

Les officiers avaient imité leur commandant, et chacun, tenant son verre, le leva d'abord, puis le vida à la santé du roi.

Monsieur de Mailly, redoublant alors, se tourna vers Olympe.

— Et maintenant, madame, dit-il : À votre grâce, à votre beauté.

Ce toste, comme on le comprend bien, fut couvert d'applaudissements par tout le monde, excepté par Bannière, qui n'eut pas le courage de boire ce second verre, quoiqu'il eût trouvé le premier fort bon.

Ce n'est point qu'il ne trouvât Olympe belle comme Vénus elle-même, mais le toste était porté, si courtois que fût monsieur de Mailly, avec un certain air de propriétaire qui serra le cœur du pauvre Bannière.

Monsieur de Mailly, qui avait au contraire toutes les raisons de boire, posa son verre sur la table après l'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte, et prenant la main d'Olympe, il la lui baisa en disant :

— À bientôt, mon cher cœur.

Olympe ne répondit rien ; il lui semblait voir quelque chose d'étrange dans les façons que le comte avait avec elle ce soir-là.

Elle se contenta donc de le suivre des yeux jusqu'à la porte, puis, ramenant son regard dans la salle, ses yeux s'arrêtèrent sur Bannière.

Il était fort pâle et s'appuyait sur une chaise, appui sans lequel on eût pu croire qu'il allait tomber.

— Allons, mon roi, dit Olympe en s'adressant au jeune homme et indiquant le siège placé à sa droite, prenez le siège qu'eût dû occuper le comte. À tout seigneur tout honneur.

Bannière obéit d'un mouvement machinal et s'assit en tremblant.

En ce moment on entendit le pas des chevaux des officiers qui retentissait sur le pavé et s'éloignait dans la direction de Lyon.

Bannière respira.

Au contraire Olympe poussa un soupir.

Cependant elle se mit à table, et comme elle avait une grande puissance sur elle-même, elle secoua la tête et parut chasser sa préoccupation.

Le souper était fini ; ces messieurs et ces dames, livrés à eux-mêmes, s'en trouvaient plus joyeux. Bannière, surtout, avait vu partir monsieur de Mailly avec une satisfaction dont il ne pouvait se rendre compte, mais qu'il ne se donnait point la peine de cacher.

Les comédiens, et surtout les comédiens de province, qui ne mangent pas tous les jours, ont en général bon appétit. Le souper de monsieur de Mailly fut dévoré.

Bannière, placé à côté d'Olympe, but, mangea, fut agacé, harcelé, ne dit pas un mot, et en même temps qu'il mangeait et buvait de la bouche et des deux mains, – on se rappelle que depuis trente-six heures Bannière n'avait fait qu'un seul repas, – dévora des yeux sa belle camarade.

Celle-ci, en femme d'esprit, ne parut pas regretter le départ de messieurs les officiers ; elle fit les honneurs du festin avec une bonne grâce charmante ; elle poussa même cette bonne grâce jusqu'à griser complètement les hommes, en doublant le nombre des bouteilles demandées et en faisant mettre le supplément à ses frais.

Chaque instant exaltait Bannière, car à chaque instant ses yeux rencontraient les yeux, sa main rencontrait la main de sa belle voisine.

Aussi, à la fin du repas, Bannière n'était plus un homme : il s'appelait Roscius, il s'appelait Baron, il s'appelait la Comédie.

Seulement il était profondément amoureux et légèrement ivre. Sa beauté pâle et mélancolique s'était changée en une beauté ardente. Ses yeux lançaient à la fois tous les feux de l'amour et du vin.

Alors c'était lui qui faisait baisser les yeux à Olympe, ce que remarquant la pudique reine, elle comprit qu'il était temps de quitter la table ; en conséquence elle se leva, salua ses camarades, leur souhaita bien du plaisir, et partit sans colère mais sans faiblesse.

Elle n'avait bu que de l'eau.

La voyant se lever et partir, les hommes, de leur côté, essayèrent de se lever et de lui faire politesse, mais une moitié, qui s'était maintenue assise à grande peine, au moment où il s'agit d'exécuter ce mouvement, une moitié, disons-nous, trébucha et roula sur l'autre moitié, dont les jambes sortaient de dessous la table.

Les femmes imitèrent Olympe ; seulement il y eut cette variante qu'en se retirant elles défilèrent devant le jeune homme, et comme il s'agissait d'une séparation éternelle, puisque Bannière allait rentrer dans son couvent, chacune lui donna l'accolade d'adieu.

À la dernière, Olympe, qui franchissait le seuil de la porte, se retourna et vit le pudique Joseph s'essuyer les lèvres.

Elle sourit et disparut.

Alors Bannière, demeuré seul au milieu de ces buveurs qui jonchaient le parquet du foyer comme des arbres déracinés jonchent le sol, Bannière fut pris d'une tristesse inexprimable.

En effet, avec le départ d'Olympe s'était enfui le rêve et était revenue la réalité.

La réalité ! c'est-à-dire, au lieu de ce ciel doré dans lequel il avait vécu deux heures en la compagnie des dieux et des déesses, le couvent, où il allait retrouver des hommes noirs ; au lieu du foyer étincelant de lumière où retentissaient encore les applaudissements de la salle et le choc des verres, la chambre des méditations avec son pain sec, son eau claire et ses inscriptions lugubres.

Tout cela n'était pas bien attrayant, et cependant il fallait aller retrouver tout cela.

Il traversa lentement la salle du souper, marchant avec précaution pour ne pas fouler les corps des combattants malheureux qui avaient succombé sous le feu roulant du chambertin et du champagne. Il était mélancolique comme un général vainqueur qui visite le champ de bataille où il a laissé la moitié de son armée. On eût dit Pyrrhus après la victoire d'Héraclée.

Il rentra dans la loge où il s'était habillé ; les quinquets s'en allaient mourant, il en raviva la flamme près de s'éteindre, et commença à se mettre en quête de ses vêtements de novice qu'il avait laissés dans un coin.

À son grand étonnement, ils avaient disparu.

Bannière crut d'abord que l'habilleur avait jeté les habits derrière quelque porte ou au fond de quelque armoire ; il poussa toutes les portes, il ouvrit toutes les armoires, mais ce fut inutilement.

Au bout d'un quart d'heure de recherches, il désespéra et descendit.

Le concierge veillait seul au théâtre : habilleur, poudreur, garçons de couloirs, tout était parti.

Il demanda au concierge s'il savait ce qu'étaient devenus ses habits de novice.

Le concierge le regarda.

— C'était donc à vous, dit-il, une robe noire, une culotte noire, et un chapeau comme un pain de quatre livres ?

— Mais sans doute, c'était à moi.

— Tiens, tiens, tiens ! ça ne devait pas vous aller si bien que le costume que vous avez en ce moment.

— Vous les avez vus alors ? dit Bannière, poussant vers l'explication.

— Certainement que je les ai vus, répondit le concierge.

— Et où cela ?

— Sur le dos de monsieur Champmeslé, pardieu !

— Comment, sur le dos de monsieur Champmeslé ?

— Oui ! Il est rentré dans sa loge ; en rentrant dans sa loge, il a vu vos habits, et en les voyant, il a fait un signe de croix.

— Sans rien dire ?

— Si fait. Il a dit : « Bien décidément, c'est la volonté de Dieu, puisqu'il m'envoie non seulement la vocation, mais encore l'habit. »

— Et alors ?

— Alors il a ôté ses vêtements laïques et il a revêtu vos vêtements de novice.

— Mais ses vêtements à lui que sont-ils devenus ?

— Il les a donnés à l'habilleur, à la condition que sa femme dirait pendant huit jours cinq Pater et cinq Ave pour lui.

— Et il y a longtemps qu'il est sorti ?

— Oh ! il y a plus d'une heure.

C'était à en perdre la tête ; aussi Bannière demeura-t-il tout étourdi de l'incident.

Si, en effet, il était grave de rentrer au noviciat à deux heures du matin en habit de jésuite, c'était bien autrement grave d'y rentrer avec le costume d'Hérode.

Cependant une idée lui vint.

Ce n'était pas une heure pour courir les rues, même en habit de jésuite. Champmeslé devait être rentré chez lui.

— Où demeure monsieur de Champmeslé ? demanda Bannière.

— Dans la Grande-Rue, en face de la niche de saint Bénezet, porte à porte avec mademoiselle Olympe.

— Mademoiselle Olympe ! ne put s'empêcher de répéter Bannière en poussant un soupir. Mademoiselle Olympe ! ah !

Puis, comme il restait immobile :

— Voyons, que décidez-vous ? dit le portier. Il faut que je ferme, moi ; il est temps. Demain vous dormirez dans votre lit toute la grasse matinée, tandis que moi, à six heures, il faudra que je sois à ma besogne.

Bannière sourit amèrement.

Dormir dans son lit toute la grasse matinée ! Il était bien question de cela pour lui !

— Eh bien ! répéta le concierge, n'avez-vous pas entendu ? Monsieur de Champmeslé demeure dans la Grande-Rue, en face de la statue de saint Bénezet, porte à porte avec mademoiselle Olympe.

— Si fait, j'ai entendu, dit Bannière ; et la preuve, c'est que j'y vais.

Et en homme qui a pris son parti, il s'élança bravement dans la rue, toujours vêtu du costume d'Hérode.

Le concierge referma la porte derrière lui.

q

Chapitre 13 Où Champmeslé met Bannière dans un grand embarras

Bannière suivit la direction indiquée par le concierge. Il trouva la statue de saint Bénezet, et, en face, une maison qu'il jugea être celle de Champmeslé.
Mais cette maison était triste et sombre comme le cœur plein de remords et de craintes qui l'habitait. Tous les volets étaient fermés, à l'exception d'un seul, œil ouvert mais éteint, qui laissait voir la nuit au dedans comme au dehors.

La maison à côté, au contraire, celle désignée par le concierge comme étant celle d'Olympe semblait vivre de cette douce vie nocturne qui n'est déjà plus la veille et pas encore le sommeil. Les jalousies étaient fermées au premier, c'est vrai, seul étage qui parût momentanément habité, mais à travers les interstices des jalousies on voyait filtrer une lumière rose, qui, tamisée par des rideaux de soie, dénonçait, soit le boudoir, soit la chambre à coucher d'une jolie femme.

Bannière-Hérode regarda cette charmante lumière rose, poussa un soupir, et frappa à la porte de Champmeslé.

Mais probablement, selon le prospectus donné par elle, prospectus fidèle cette fois, la maison était solitaire, car aux trois coups retentissant sous la main de Bannière, aucun bruit ne répondit.

Bannière frappa six coups. Même silence.

Bannière frappa neuf coups.

Jusque-là Bannière avait procédé en doublant et en triplant le nombre trois, qui plaît aux dieux, comme on sait ; mais, voyant qu'on ne répondait pas à ses neuf coups, il commença de s'impatienter, et entreprit un roulement qui eut bientôt éveillé les chiens des trois ou quatre maisons voisines, lesquels commencèrent un concert où les notes basses et toutes les notes aiguës de la gamme canine étaient représentées. Sans doute le bruit du marteau et le concert qui en était la suite avaient affecté plus ou moins désagréablement la locataire de la maison voisine, car une de ces jalousies doublées d'un si beau rose s'ouvrit, et une jeune suivante, vraie Marton de comédie, avec son bonnet bleu sur l'oreille, passa sa tête dans l'entrebâillement de la jalousie, et d'une petite voix aigre-douce demanda :

— Mais qui donc fait un pareil bruit à une pareille heure ?

— Hélas ! mademoiselle Claire, c'est moi, répondit Bannière.

Bannière avait reconnu une des chambrières d'Olympe, et comme Olympe l'avait nommée devant lui, et qu'il n'avait pas oublié un mot de tout ce qu'avait dit Olympe, il se rappelait le nom de cette chambrière.

— Qui, vous ? demanda la jeune fille en essayant de percer l'obscurité avec ses yeux de chatte.

— Moi, Bannière le débutant.

— Ah ! madame, s'écria la folle soubrette en se retournant pour adresser la parole à sa maîtresse restée invisible ; ah ! madame, c'est monsieur Bannière !

— Comment, monsieur Bannière ? demanda Olympe.

— Oui, et même… même… ah ! madame, excusez-moi si je ne puis m'empêcher de rire, mais le pauvre garçon est encore vêtu de son costume du roi Hérode.

— Impossible ! s'écria Olympe, qui ne pouvait comprendre quelle nécessité forçait Bannière de courir les rues déguisé ainsi.

— Mais si, mais si ! répondit Claire. N'est-ce pas, monsieur Bannière, que vous êtes encore habillé en Hérode ?

— Hélas ! oui, mademoiselle, dit le malheureux nonce.

— Oh ! c'est que madame ne veut pas me croire.

Une espérance vint à Bannière.

— Elle n'a qu'à s'approcher de la fenêtre, dit-il, et elle s'en assurera par ses yeux.

Bannière avait utilisé, pour dire cette phrase, les notes les plus touchantes de sa voix. Ces notes vibrèrent jusqu'au fond du cœur d'Olympe, qui, moitié riant, moitié touchée, s'approcha à son tour de la fenêtre, où par respect mademoiselle Claire lui céda sa place, tandis que par curiosité elle demeurait derrière sa maîtresse, se haussant sur la pointe des pieds et regardant par-dessus son épaule.

— En vérité, monsieur Bannière, c'est vous ? demanda Olympe.

— Oui, mademoiselle.

— Mais que faites-vous donc là ?

— Vous le voyez, mademoiselle : je frappe à la porte de monsieur de Champmeslé.

— Mais monsieur de Champmeslé n'est pas chez lui.

— Hélas ! j'en ai bien peur, mademoiselle.

— Qu'avez-vous donc à faire à monsieur de Champmeslé à cette heure ?

— Mademoiselle, j'ai à lui réclamer mes habits.

— Quels habits ?

— Mes habits de novice, qu'il a trouvés dans sa loge, qu'il a revêtus, à ce qu'il paraît, et avec lesquels il est parti.

— Oh ! pauvre garçon ! murmura Olympe.

Bannière n'entendit pas les paroles, mais il vit le mouvement et comprit le geste.

— Madame, dit-il, monsieur de Champmeslé n'est pas rentré, c'est vrai, mais il faut qu'il rentre.

— Certainement qu'il faut qu'il rentre, à une heure ou à une autre.

— C'est aussi ma conviction, madame ; mais je ne puis l'attendre à sa porte et vêtu ainsi.

— Pourquoi ? demanda Olympe.

— Mais parce que le jour va venir, mademoiselle : il est trois heures au moins, et si l'on me voit dans ce costume, je suis perdu !

— Perdu ?

— Et perdu pour vous avoir rendu service.

— Comment êtes-vous perdu ?

— Parce que je suis novice aux jésuites.

— Ah ! c'est vrai ; pauvre garçon !

— Madame, hasarda Bannière, si vous permettiez que j'entrasse chez vous ?

— Plaît-il ?

— J'attendrais où il vous plairait de me faire attendre : dans votre salle à manger, dans votre salon, dans votre antichambre.

Olympe se retourna comme pour interroger Claire.

— Dame ! fit la suivante, je dis, madame, qu'il faudrait qu'une femme eût bien mauvais cœur pour laisser un si beau garçon à la porte.

— Ah ! vraiment !

— Il m'a semblé que madame m'interrogeait. Je demande pardon à madame si j'ai donné mon avis sans être autorisée.

— Non ; au contraire, vous avez bien fait, car je vous demandais effectivement votre avis, et votre avis est aussi le mien.

— Madame, demanda Bannière, que décidez-vous de moi ?

— Faites monter ce garçon, mademoiselle, dit Olympe à sa suivante, et qu'il se tienne dans la chambre à côté.

— Madame sait que la chambre à côté c'est ma chambre.

— Eh bien ! quand il sera dans votre chambre nous aviserons.

Claire s'élança vers la porte de la chambre pour exécuter cet ordre. Quant à Olympe, elle jeta un dernier coup d'œil sur le pauvre Bannière, qui tendait ses bras vers elle comme fait un naufragé vers le phare du rivage, et referma la fenêtre.

Bannière eut un moment de désespoir. Tout en formulant sa demande, il l'avait trouvée lui-même un peu bien hardie, de sorte qu'en voyant se refermer cette charmante fenêtre doublée de rose, il se crut complètement évincé.

Dans un moment de désespoir bien naturel, il se remit à frapper à la porte de Champmeslé.

Au moment où il frappait avec le plus d'acharnement à cette porte, il entendit la porte voisine s'ouvrir tout doucement.

La même tête coiffée d'un bonnet bleu apparut, et de deux lèvres roses et souriantes, Bannière vit pour ainsi dire sortir le mot : – Venez.

Bannière ne se fit pas répéter ce mot ; il se précipita dans l'allée, dont mademoiselle Claire referma la porte derrière lui, puis, comme il se trouvait dans l'obscurité la plus complète, une petite main chercha la sienne, et l'ayant trouvée, le tira en avant, tandis que la même voix douce, qui résonnait à l'oreille de Bannière comme celle d'un intermédiaire céleste, disait tout bas :

— Suivez-moi.

Rien n'était plus facile que de suivre ce guide soyeux et parfumé qui marchait devant. Bannière, au bout de l'allée, trouva un escalier, puis un tournant ; mais à chaque accident de terrain, Bannière était prévenu par un serrement de main.

Il était donc impossible qu'il arrivât un accident à Bannière.

Arrivé au haut de l'escalier, il fut introduit dans la chambre de mademoiselle Claire.

Une seule porte, mais dont on voyait la serrure fermée à double tour, le séparait donc de la chambre d'Olympe.

Claire s'approcha de cette porte.

— Madame, dit-elle, nous voilà.

— Bien, mademoiselle, répondit de l'autre côté de la porte Olympe, qui écoutait. Et vous aussi, monsieur Bannière, vous êtes là ?

— Oui, madame, répondit Bannière, et bien reconnaissant de la faveur que vous m'accordez.

— Il n'y a pas de quoi. Vous dites donc qu'il vous manque des habits pour rentrer à votre couvent, et qu'il vous est difficile d'y rentrer en roi Hérode ?

— Je crois que c'est impossible, mademoiselle.

— Eh bien ! je vais vous en faire donner d'autres.

— Des habits ?

— Oui.

— Diable ! fit tout bas Bannière, qui perdait de plus en plus le désir de rentrer au noviciat, ce n'est pas mon affaire.

Puis, tout haut :

— Je vous remercie bien sincèrement, mademoiselle, dit-il.

— Ah çà ! mais, interrompit tout bas mademoiselle Claire, est-ce que vous allez accepter ces habits ?

Bannière, joyeux de se sentir appuyé, fit un signe de la main qui voulait dire : – Soyez tranquille.

— Mais c'est que, continua-t-il, je suis singulièrement sorti du noviciat.

— Comment êtes-vous donc sorti ? demanda Olympe.

— Je suis sorti par la fenêtre.

— Par la fenêtre ?

— Oui. Il faut vous dire, mademoiselle, que j'étais prisonnier dans la chambre des méditations.

— Pour infraction aux règles de l'ordre ? fit en riant Olympe.

— Pour avoir appris la tragédie d'Hérode par cœur, mademoiselle.

— Ah ! vraiment !

— J'ai découvert que cette chambre avait une fenêtre masquée ; j'ai démasqué la fenêtre, et par la fenêtre j'ai vu… Ah ! mademoiselle, c'est ce que j'ai vu par la fenêtre qui m'a perdu.

— Eh ! qu'avez-vous donc vu, bon Dieu ?

— J'ai vu la procession d'Hérode et de Mariamne, j'ai vu que vous releviez votre voile pour saluer monsieur de Mailly, et…

— Et quoi ? insista Olympe.

— Et je vous ai trouvée si belle, mademoiselle, si belle, que j'ai juré de vous voir jouer le soir même.

Mademoiselle Claire fit une grimace.

— Ah ! vraiment ! dit Olympe.

— J'ai donc déchiré les tentures de la salle des méditations, je suis descendu par la fenêtre, j'ai couru comme un fou du côté du théâtre sans songer que je n'avais pas d'argent pour payer ma place ; tout à coup, j'ai aperçu deux pères jésuites qui venaient au spectacle ; je me suis réfugié dans le couloir ; dans le couloir j'ai rencontré monsieur Champmeslé qui se sauvait ; derrière lui venaient ses camarades courant après lui. Comme j'étais le seul qui pût donner des nouvelles positives, on m'a entraîné au foyer ; là j'ai tout dit, tout raconté ; vous êtes entrée, je vous ai vue désespérée de ce que la représentation ne pouvait pas avoir lieu, je vous ai trouvée plus belle encore qu'à la procession. Votre désespoir m'a déchiré l'âme, j'ai tout oublié en face de votre radieuse présence ; j'ai dit : « Je me perdrai, c'est vrai, mais il ne tombera pas une larme de ces beaux yeux-là », et je me suis perdu, mademoiselle. Voilà tout.

— Oh ! le serpent ! murmura mademoiselle Claire.

— Vraiment, répondit Olympe d'une voix émue ; vraiment, les choses se sont passées ainsi ?

— Oh ! sur l'honneur ! mademoiselle.

On entendit comme un soupir de l'autre côté de la porte.

— Eh bien ! dit mademoiselle Claire se mêlant à la conversation, il me semble que les choses ne sont pas si désespérées que

le dit monsieur Bannière.

— Oh ! bien désespérées, mademoiselle Claire, insista Bannière, bien désespérées, je vous jure.

— Voyons, expliquez-vous, demanda Olympe.

— Monsieur Bannière est sorti par une fenêtre.

— Oui, dit Bannière.

— Il était nuit quand monsieur Bannière est sorti.

— Presque nuit.

— On ne se sera pas encore aperçu de sa fuite.

— C'est probable.

— Eh bien ! qu'il rentre au couvent par la même fenêtre qu'il est sorti.

— Au fait, reprit Olympe, oui ; qu'il rentre au couvent par la même fenêtre qu'il est sorti.

Et l'on entendit comme un second soupir.

— Voilà justement où est l'impossibilité, dit Bannière.

— L'impossibilité ! demanda vivement Olympe ; comment cela ? dites.

— Cette fenêtre est très haute.

— Eh bien ! on trouvera une échelle, dit mademoiselle Claire.

— Une échelle, où cela ? demanda Olympe.

— Oh ! et puis, continua Bannière, il faudrait que cette échelle fût bien longue.

— Nous en avons une très longue dans le jardin, dit mademoiselle Claire.

— Il faudrait qu'elle eût au moins trente pieds, dit Bannière.

— Oh ! elle a bien cela.

— Oui, mais une échelle de trente pieds, dit Bannière, il faudra au moins deux hommes pour la porter, la dresser et la tenir.

Mademoiselle Claire ne trouva rien à répondre à cet argument.

Un silence pareil, mais d'une autre nature, se fit dans la chambre rose.

Puis, au bout d'un instant :

— En effet, dit Olympe, il me semble bien difficile que vous rentriez par la fenêtre, puisque la fenêtre est si haute.

— Oh ! plus haute encore que je n'ai dit, fit Bannière.

— Alors, comment faire ? dit Olympe.

— Madame, dit Bannière, vous n'aurez pas le courage, j'espère, après m'avoir donné asile un instant, de me repousser hors de chez vous et de me laisser dehors exposé aux intempéries de l'air et à la colère des jésuites.

— Monsieur Bannière ne peut cependant pas rester ici, dit aigrement mademoiselle Claire, puisque c'est ma chambre.

— Vous avez raison tous deux, dit Olympe en ouvrant la porte de sa chambre, vous avez raison. Mademoiselle Claire, conduisez monsieur dans mon cabinet de toilette.

Et, en disant ces mots, elle montrait de la main, de l'autre côté de sa chambre, une porte parallèle à celle qui donnait chez mademoiselle Claire.

— Il y a un canapé, ajouta-t-elle, et une nuit est bientôt passée, lorsqu'il est trois heures et demie du matin et qu'on est au mois de mai. Allez !

Mademoiselle Claire n'avait pas d'objection à faire ; le geste impérieux, royal même, qui avait accompagné le dernier mot, n'admettait pas de réplique ; d'ailleurs Bannière, au lieu de suivre mademoiselle Claire, la précédait cette fois.

Il passa léger, foulant à peine le tapis, s'inclinant devant la belle fée qui, depuis une demi-journée, faisait de lui un autre homme, et disparut dans le cabinet de toilette.

Mademoiselle Claire le suivit, et, arrivée à la porte :

— Eh bien ! madame, demanda-t-elle, qu'y a-t-il à faire maintenant ?

— Mais, répondit Olympe, il y a à pousser les verrous de mon côté et à venir me déshabiller. Il est l'heure, je pense ?

Mademoiselle Claire poussa les verrous et revint à sa maîtresse, qui lui tendait la manche de son peignoir pour qu'elle l'aidât à se dévêtir.

— Mais, madame, dit mademoiselle Claire en tirant la manche du peignoir d'Olympe, si monsieur de Mailly revenait, comme il

l'a dit ?

— Eh bien ! si monsieur de Mailly revenait ?

— Que lui dirai-je ?

— Vous lui direz ce qui est, voilà tout.

Et achevant d'ôter son peignoir elle-même, Olympe congédia du geste mademoiselle Claire, qui se retira la tête basse et en dessinant ce geste qui veut dire :

— Ma foi ! je n'y comprends plus rien.

q

Chapitre 14 Le cabinet des méditations

Une fois entré dans le cabinet, Bannière était tombé dans une grande bergère, au fond et sur le dossier de laquelle s'étendaient des hardes tièdes encore, et qui étaient les habits que mademoiselle de Clèves venait de quitter.

Cette douce chaleur avait monté dans le cabinet du parquet au plafond, emplissant l'air, et imprégnant chaque atome respirable de parfums sympathiques et de fluides féminins.

Bannière, exalté, frissonnant, fiévreux, commença par prendre sa tête dans ses deux mains, et par se demander si tout ce qui lui arrivait n'était pas un rêve, un de ces rêves diaboliques comme, aux premiers temps du christianisme, en envoyaient dans leurs cellules, aux malheureux cloîtrés, les ennemis ironiques du Saint des Saints.

La procession d'Hérode et de Mariamne, sa fuite, les chevilles fines et les petits pieds des Avignonnaises, le couloir des acteurs, le foyer du théâtre, la représentation, le souper, les embrassades de ces demoiselles de la comédie, le vin de chambertin et le vin de champagne, tant d'épaules rondes frottant à nu sa robe de jésuite d'abord, son manteau d'Hérode ensuite ; puis les yeux d'Olympe, puis sa main blanche et nerveuse serrant son bras, puis ses dents, perles à qui Dieu avait donné un si riche écrin, ses dents cachées, mais se trahissant tout à coup dans un sourire au seuil du festin.

Oh ! et puis ce passage à travers cette chambre rose, le lit tout doré avec son couvre-pieds de dentelles dans une alcôve de satin ; ce reflet rose, ce parfum de volupté, tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait senti en cinq secondes ; Olympe dans un simple peignoir, avec ses cheveux dépoudrés et tombants sur ses épaules, tout cela, dans la tête du désolé Bannière, faisait, avec les tirades d'Hérode, avec les bravos du public, avec un reste de crainte, qui, de temps en temps, mordait le novice au cœur, tout cela faisait un tel brouhaha que le plus sage fût devenu fou.

Bannière entendit Olympe qui renvoyait ses femmes ; il entendit glisser sur leur tringle dorée les anneaux des rideaux du lit ; il entendit craquer l'élégante couchette sous le poids, si léger qu'il fût, du corps charmant qui venait de se confier à elle.

Ce fut alors qu'il regarda autour de lui.

Une lampe d'albâtre pendue au plafond à une chaîne d'argent éclairait un charmant cabinet de toilette, dont la Saxe avait fourni non seulement les plateaux et les cuvettes, mais encore les

glaces et les consoles, et qui aux yeux de Bannière n'eut, après un court examen, d'autre défaut que l'opacité de ses murailles.

Bannière réfléchit que puisque le cabinet avait une porte, la porte une serrure, la serrure avait un trou. Nous avons dit que le démon le poussait, le démon de la curiosité.

Il se courba devant la porte et appliqua son œil au trou de la serrure, mais il y avait une fatalité sur le pauvre Bannière. Par le trou de la serrure, on ne voyait qu'un fauteuil ; il est vrai que sur ce fauteuil était étendu un vêtement blanc comme la neige, fin comme la plus fine batiste, et qui gisait plissé, tordu, froissé sous la pression du corps qui venait de l'abandonner.

Et ce fauteuil bornait l'horizon, comme si ce même démon eût voulu lui dire :

— Tu verras cela, et pas autre chose.

Ce n'était point assez, il se releva et chercha autour de lui une autre ouverture, alors il aperçut au dessus de cette porte, pleine et opaque, un losange vitré, fermé d'un rideau de mousseline.

Il l'aperçut, et poussa dans sa joie une espèce de rugissement.

Ce n'était plus seulement le démon de la curiosité qui poussait Bannière.

— Va, lui souffla ce mauvais esprit, va à l'assaut, Bannière, va !

Bannière prit un escabeau de tapisserie, qu'il trouva dans un coin ; dans un autre il découvrit un chauffe-pieds qu'il posa sur l'escabeau, et, le piédestal mobile préparé, il se hissa dessus.

Mais il y avait dix à onze pieds de terre à ce losange, et Bannière et les deux meubles n'en faisaient pas neuf.

Le novice, se rappelant la fenêtre de la chambre des méditations, voulut s'accrocher avec les mains et se souleva à la force des poignets jusqu'à ce bienheureux carreau de vitres.

Mais lorsqu'il eut abandonné ses échelons, ceux-ci se dérangèrent, perdirent l'équilibre et vinrent rouler avec fracas sur le parquet.

Bannière resta suspendu par les premières phalanges au bord de la plinthe.

En même temps les pieds sans soutien allèrent frapper la porte, comme font des baguettes sur un tambour.

Il eut pour lui-même du bruit qu'il venait de faire, il faillit en devenir enragé, car c'était un bruit ridicule.

Mais ce fut bien pis encore lorsqu'il entendit la voix d'Olympe qui lui demandait :

— Mais que faites-vous donc là-dedans, monsieur Bannière, est-ce que vous démolissez la cloison ?

— Ah ! mademoiselle, répliqua le malheureux d'une voix dolente, en donnant à cette exclamation toute la valeur d'un soupir.

— Eh bien ! quoi ? vous trouveriez-vous mal, par hasard ?

— Ah ! mademoiselle, continua Bannière avec la même intonation, je suis au supplice.

— Pauvre monsieur Bannière ! dit Olympe avec une voix de railleuse pitié, que vous arrive-t-il donc ? dites-moi cela.

— C'est bien difficile à dire, mademoiselle.

— Bah !

— Mais ce que je sais, c'est que je suis damné bien certainement.

— Quoi ! parce que vous avez joué une tragédie ? Allons donc, j'en ai joué plus de cent, moi, et j'espère bien, malgré cela, faire mon salut.

— Ah ! vous, mademoiselle, c'est bien différent, vous n'étiez pas novice aux jésuites.

Olympe se mit à rire, et l'on entendit une seconde fois craquer moelleusement son lit sous le poids de son corps.

À ce craquement, Bannière, retombé sur ses pieds, sentit redoubler tout son désespoir, et il traduisit ce désespoir par des soupirs qui, de tristes, devenaient lamentables.

— Voyons, voyons, mon cher camarade, il faudrait cependant dormir, dit Olympe sérieuse ; il va être quatre heures du matin.

— Impossible, mademoiselle, impossible. J'ai bu du vin de Champagne, et ma tête se perd. J'ai vu vos yeux, et mon cœur brûle.

— Eh ! mon Dieu ! mais c'est une véritable déclaration, ceci.

— Mademoiselle ! dit Bannière en joignant les mains comme si de l'autre côté de la porte on le pouvait voir.

— Oh ! continua Olympe, je suis de votre avis. Vous vous damnez en effet, monsieur Bannière ; prenez garde.

— Mademoiselle, dit Bannière exaspéré, ne vous moquez pas de moi. Je grelotte, je frissonne, je brûle tout ensemble. Oh ! je crois bien que c'est ce qu'on appelle être amoureux, et amoureux fou.

— Ne serait-ce pas plutôt ce qu'on appelle être ivre, mon pauvre camarade ?

— Oh ! non. Si vous saviez ! ma tête est calme en comparaison. Mais c'est mon cœur, c'est mon cœur, mon cœur qui s'embrase de plus en plus. Quand j'entends votre voix, quand j'entends votre rideau, quand j'entends… Tenez, il me semble que je vais mourir.

— Dormons, dormons, cher monsieur Bannière.

— Mademoiselle, depuis le moment où je vous ai vue, j'ai compris que je n'étais plus à moi.

— Mon cher Bannière, toutes les lettres que je reçois, et j'en reçois beaucoup, commencent par ces mots-là.

— Heureux ceux à qui vous avez permis de prouver que ce qu'ils ont écrit était une vérité, mademoiselle.

— Pauvre garçon ! est-ce que vous auriez de l'esprit, par hasard, cher monsieur Bannière ?

— Hélas ! je ne sais pas, mademoiselle.

— Eh bien ! je vous plains de toute mon âme, si ce que vous dites est vrai. Dormons.

— Oh ! vous me plaignez, mademoiselle, reprit Bannière, ne s'occupant que de la première phrase et laissant de côté cet impé-

ratif humiliant, déjà ramené trois ou quatre fois dans la conversation ; ah ! vous me plaignez ; mais cela me prouve que vous avez un bon cœur.

Et il secoua la porte en manière de péroraison.

— Et, mon cher ami, dit Olympe riant toujours, vous me prouvez en échange que vous avez de bons poignets.

— Ah ! continua Bannière, voilà que vous vous remettez à railler. Si vous saviez cependant combien il faudrait peu de chose pour me consoler ; un mot, j'en ai bien besoin. Vous n'avez pas idée combien il faut que je sois fou pour vous parler avec cette audace. Non, je ne m'appartiens plus ; non, je suis un homme en démence.

— Mais laissez donc cette porte, monsieur Bannière, ou j'appelle mes femmes.

Bannière abandonna la porte ; mais, en cessant de la secouer, il s'appuya contre elle.

— Quand je vous ai dit que j'étais un insensé, continua-t-il. Ah ! madame, Dieu punit déjà le péché où le diable m'a induit. De l'amour, hélas ! ce n'est pas pour moi que vous réservez le vôtre ; que suis-je, moi, un ver de terre, un atome, un misérable ; oh ! je suis bien irrévocablement perdu, je vous en réponds.

— Monsieur Bannière, dit Olympe d'un ton plus sérieux, car elle voyait qu'il y avait une souffrance réelle au fond de cette scène comique ; monsieur Bannière, vous avez tort de vous maltraiter ainsi. Il y a en vous l'étoffe d'un aimable homme et d'un garçon d'esprit ; il y a plus, je crois, il y a un cœur honnête et bon.

— Oh ! fit Bannière.

— Vous avez même une jolie figure, continua Olympe ; vous plairez aux femmes, croyez-moi.

— Je ne veux plaire qu'à vous au monde, qu'à vous, qu'à vous.

— Mais vous êtes novice aux jésuites.

— Ah ! oui.

— Et tant que vous n'aurez pas jeté la robe aux orties…

— Oh ! mademoiselle, elle y est déjà jusqu'à la ceinture aux orties, elle y serait bientôt tout à fait si…

— Si ?

— Mais à quoi bon ! Avec ou sans robe, celle à qui je voudrais plaire ne me regardera jamais.

— Celle à qui vous voulez plaire, c'est moi, n'est-ce pas ?

— Oh ! madame, c'est vous, vous, vous ! oui, vous !

— Merci ! car vous dites cela de façon à ce que je n'en doute pas ; et, croyez-moi, une femme est toujours reconnaissante à celui qui l'aime véritablement. À cet homme elle doit donc, sinon un amour égal au sien, la femme n'est pas toujours maîtresse de son amour, mais la vérité tout entière. Eh bien ! cher monsieur Bannière, je suis la maîtresse, c'est-à-dire la propriété d'un galant homme qu'on appelle monsieur de Mailly.

— Hélas ! soupira Bannière, qui sentait qu'effectivement c'était là un obstacle insurmontable.

— Et comme je ne vole rien à personne, monsieur Bannière, continua Olympe, comme j'ai la parole aussi bonne que peuvent l'avoir tout ensemble un honnête homme et une honnête femme, je vous prie, pour vous-même, de ne plus songer à rien de ce qui vous occupe.

— Occupe ! s'écria Bannière, humilié, abruti ; occupe ! elle appelle cette torture une occupation !

— Vous m'avez entendue, mon cher voisin, dit Olympe d'une voix ferme ; en dix minutes, vous en aurez plus appris sur moi que d'autres n'en apprendront jamais en dix ans. Je suis femme et puis être faible. Je comprends donc cette devise : À l'un ou à l'autre ! selon mon goût ou selon mon droit ; mais : À l'un et à l'autre ! jamais. Donc, mon cher monsieur Bannière, prenez vos tortures en patience ; allongez-vous sur vos coussins, et dormez.

— Bonsoir, mademoiselle, répondit Bannière d'une voix lugubre, j'ai à vous demander mille pardons de tout l'embarras que je vous ai causé, de toutes les sottises que je vous ai dites, de toutes les ridicules inconvenances que je vous ai fait subir. C'est à présent, mademoiselle, que je comprends toute l'étendue de mon malheur. Aussi, à partir de ce moment, soyez tranquille, mademoiselle, vous n'aurez plus rien à me reprocher. Dormez, mademoiselle, dormez, j'en suis au désespoir muet, le plus cruel de tous pour celui qui l'éprouve, mais le moins gênant pour celui qui le fait éprouver.

Olympe ne répondit rien cette fois ; elle s'allongea dans son lit, et le bruit de ses rideaux qu'elle tira étouffa un autre bruit que Bannière, s'il eût été plus fat, eût pu prendre pour un soupir.

Quant au malheureux Bannière, il s'enfonça dans le fauteuil, s'ensevelit dans les vêtements qu'Olympe venait de quitter et qui avaient conservé cet âcre et enivrant parfum que la femme jeune et belle répand autour de soi ; et tout en respirant Olympe par tous les pores, il se condamna au supplice de l'immobilité.

Il était à peine engourdi dans sa volonté, plutôt que dans le sommeil, lorsque le bruit du marteau retentit sur la porte de l'allée.

Bannière tressaillit et écouta de toutes ses oreilles : chaque bruit était pour lui un événement.

Il lui sembla que de son coté le lit d'Olympe avait fait un mouvement, ce qui prouvait que sa belle voisine écoutait aussi.

Au bout d'un instant, la porte de la rue s'ouvrit et se referma ; puis Bannière entendit s'ouvrir la porte de la chambre d'Olympe, des pas craquer sur le parquet, et les rideaux du lit s'ouvrir.

Ce fut pour Bannière un coup terrible.

Ainsi, Olympe mentait ; ainsi, elle accordait tout bas une préférence dont elle se défendait tout haut ; ainsi, elle ne gardait point à monsieur de Mailly, galopant sur la route de Lyon, la fidélité jurée ; ainsi son supplice à lui, Bannière, déjà si insupportable jusque-là, allait encore s'aggraver de toute l'horreur des bruits et des interprétations.

Bannière n'y tint plus, il se laissa glisser du fauteuil sur le tapis, se roula dans le manteau d'Hérode et fit le mort.

Jamais il n'avait tant souffert.

Tout à coup il entendit dans la chambre d'Olympe une exclamation de surprise.

Lâche comme sont tous les amoureux qui désirent, il se remit à écouter.

— Mais qui donc a apporté cette lettre ? demanda Olympe.

— Bon ! ce n'est qu'une lettre, pensa Bannière.

— Un dragon, mademoiselle ; il venait à toute bride, et, une fois que j'ai eu le billet en main, il s'est enfui aussi rapidement qu'il était venu.

— La voix de mademoiselle Claire ! exclama Bannière ; de mieux en mieux.

— Voilà un étrange manège, dit Olympe d'une voix tremblante.

Puis, après un silence :

— Allez vous coucher, Claire, ajouta-t-elle.

— Bien, madame.

Et Claire fit quelques pas vers la porte.

— À propos… dit Olympe.

Claire s'arrêta.

— Ouvrez les verrous de ce cabinet.

— Du cabinet où est le jésuite ? fit mademoiselle Claire avec l'accent du plus profond étonnement.

— Oui.

Claire tira les verrous, et Bannière tressaillit en se soulevant.

— Et puis ? demanda Claire.

— Et puis, dit Olympe de sa voix tranquille, priez monsieur Bannière, s'il ne dort pas, de me faire le plaisir de venir causer un instant avec moi.

Bannière fut sur pied avant que ces paroles ne fussent achevées.

Claire ouvrit la porte derrière laquelle le pauvre novice avait tant grelotté, tant frappé. Elle vit Bannière debout.

— Il ne dort pas du tout, mademoiselle, dit Claire à sa maîtresse.

— Tant mieux.

Puis, sortant la tête de l'alcôve :

— Veuillez approcher, monsieur Bannière, je vous en prie.

— Mademoiselle…

— À moins toutefois que cela ne vous désoblige, demanda en souriant Olympe.

Bannière entra dans la chambre, le front pâle, le cœur bondissant.

Sous les rideaux de damas rose éclairés par une veilleuse brûlant dans une huile parfumée, Olympe brillait au fond de son lit blanc comme Vénus dans l'écume marine.

Près d'elle était la femme de chambre dans un déshabillé capable de distraire le plus méditateur des novices.

Olympe avait les joues empourprées, le front et le sourcil plissés, l'œil plein de flammes sombres. Elle tenait une lettre décachetée dans ses doigts, roses comme ceux de l'Aurore.

— Approchez, monsieur, dit-elle.

— Ouf ! pensa Bannière ; elle va me faire jeter à la porte. Cette lettre est un ordre de monsieur de Mailly. Je suis un homme chassé.

— Allez, mademoiselle, dit Olympe à Claire, et éteignez partout en vous couchant.

Claire demeura un instant muette et étonnée, puis, sur un signe de sa maîtresse, elle s'inclina, en soubrette qui se résout a obéir sans comprendre, et sortit.

Bannière, en se trouvant seul debout près du lit d'Olympe, fut pris d'un véritable vertige ; condamné à mort et près du billot fatal, il eût été moins pâle et moins frissonnant.

— Elle a renvoyé sa femme de chambre pour ne point m'humilier devant elle, se dit-il. Oh ! pauvre Bannière !

Olympe leva sur le novice ses yeux encore brillants de colère.

— Monsieur, dit-elle, lisez cette lettre, je vous prie.

— Nous y voici, pensa Bannière tout tremblant.

Cependant il prit la lettre et lut :

« Ma chère Olympe, tout a un terme en ce monde, l'amour comme le reste. Vous m'aimez par délicatesse, et de mon côté je me reproche de n'avoir plus pour vous cet amour ardent que vous méritez d'inspirer : mais mon amitié tout entière a survécu à mon amour, et le roi en me rappelant me fait voir, par le regret que j'éprouve à vous quitter, combien cette amitié pour vous est vive et profonde.

» Vous eussiez été femme à m'attendre toujours, car vous êtes la loyauté en personne. Je détache moi-même les liens qui vous embarrassaient. Ouvrez vos ailes, belle colombe.

» J'ai laissé dans votre secrétaire deux mille louis que je vous devais et une bague que je vous offre.

» Ne vous étonnez pas si je vous écris, je n'eusse jamais osé vous dire tant de duretés en face.

» Au revoir et sans rancune,

» Comte de Mailly. »

— Oh ! mon Dieu ! s'écria dans le premier élan de son cœur Bannière, après avoir lu. Oh ! mademoiselle, vous voilà bien malheureuse !

— Moi ? répliqua Olympe. Vous vous trompez. Je suis libre. Voilà tout.

Et elle adressa au novice, ou plutôt au roi Hérode, un second sourire derrière lequel il crut entrevoir les cieux.

Bannière en était là, lorsqu'on frappa une seconde fois à la porte de la rue, mais cette fois d'une façon autrement vigoureuse que la première.

Chapitre 15 Les jésuites au spectacle

Avant de dire à nos lecteurs quel nouvel importun venait déranger le héros et l'héroïne de cette histoire, juste à ce moment délicat où nous les avons conduits, il est indispensable, nous le pensons du moins, de revenir pour quelques instants à des personnages qui, quoique moins importants sans doute, doivent cependant ne pas être abandonnés tout à fait, parties intéressées qu'ils sont à cette action quelque peu romanesque.

Nous voulons parler de la Société de Jésus, un peu sacrifiée par nous pendant les trois ou quatre derniers chapitres. Nous voulons parler à nos lecteurs du père Mordon et du père de la Sante, qui nous paraissent des acteurs trop importants pour se voir ainsi rogner leurs rôles.

Nous avons dit que les jésuites allaient au théâtre ; c'est qu'il était permis dans ce temps-là aux abbés et aux prêtres d'aller entendre la littérature et de juger la morale. C'était une idée reçue que le prédicateur pouvait emprunter à l'histrion quelques-uns de ses gestes et de ses moyens de débit. Tout ce qui tourne à la plus grande gloire de Dieu était considéré comme de bonne prise, surtout par la Société de Jésus.

Ad majorem Dei gloriam, disait la devise sociale.

Il pouvait donc importer à la plus grande gloire de Dieu que les révérends pères Mordon et de la Sante allassent entendre les

hémistiches de ce païen de Voltaire, débités par ces renégats de comédiens.

Nul doute que le père Mordon dans un de ses sermons, et le père de la Sante dans une de ses tragédies sacrées, ne bénéficiassent de quelques parcelles d'or trouvées dans ce fumier. Margaritasin sterquilinio.

Voilà pourquoi Bannière, caché derrière sa colonne, avait vu, à l'heure du spectacle, deux jésuites, prenant dévotieusement leur rang, arriver en carrosse à la porte du théâtre.

Nous avons dit qu'à cette vue Bannière avait été saisi d'une telle frayeur qu'il s'était à l'instant même réfugié dans le couloir du théâtre. Cette frayeur avait été si grande, qu'il ne s'était donné que le temps d'apercevoir le bout de la robe et la pointe du chapeau. Ces deux fractions du vêtement des révérends pères avaient suffi à lui faire quitter son poste avec la précipitation que nous avons dite.

C'eût été autre chose, on le comprend, s'il eût pu deviner quels étaient les personnages importants que vêtissaient ces robes, que coiffaient ces chapeaux.

Quant aux bons pères, ils n'avaient pas même vu le pan de la robe et le bout du chapeau de Bannière, et, si sûrs que nous soyons de leur pénétration, nous osons dire que, les eussent-ils vus, ils eussent été bien loin de deviner que, parmi les trois cents jeunes gens soumis à leur ordre, celui qui fuyait si lestement devant eux était le prisonnier de la chambre des méditations.

Les bons pères entrèrent donc sans songer le moins du monde à Bannière, et prirent possession d'une petite loge grillée, batte-

rie d'où ils pouvaient tirer à boulets rouges sur Voltaire et faire leur butin en toute tranquillité, ce qui présentait un double profit à la religion.

Le père de la Sante surtout, qui, la veille, avait confessé Champmeslé, le père de la Sante se promettait un certain plaisir à voir son pénitent dans l'exercice de ses faiblesses et dans l'action de son péché, et le confesseur ayant été indulgent, le critique menaçait de ne pas l'être.

Ce fut au moment où, sous ses gros sourcils gris, ses yeux commençaient à briller d'une hostilité, qui, chez cet excellent homme, avait encore un côté bienveillant, que l'orateur de la troupe vint troubler son plaisir en annonçant l'indisposition de Champmeslé et les offres de bon vouloir d'un remplaçant.

Les bons pères grommelèrent un peu, mais il leur fallut, comme à tout le monde, prendre cet accident en patience, et, animés par la représentation des deux premiers actes, pendant lesquels on parle fort d'Hérode, mais pendant lesquels Hérode ne paraît pas, ils avaient presque oublié cette substitution, lorsque le roi syrien fit son entrée au troisième acte.

Cette entrée, que nous avons décrite en son endroit, impressionna les deux révérends pères, comme elle avait fait du reste des spectateurs ; mais au bout de quelques secondes, de singulières susceptibilités commencèrent à s'éveiller dans l'esprit de chacun d'eux.

Cette voix, cette démarche, ce qu'on voyait de ce visage (la barbe et la perruque, qu'on se le rappelle, en cachaient une grande partie), tout cela disons-nous, rappelait à la mémoire des deux jésuites un individu de leur connaissance, mais d'une façon

si vague, d'une manière si incertaine, tant il y avait loin de l'Hérode couvert de soie et de velours au Bannière vêtu de sa robe noire et coiffé de son tricorne, que tous deux épuisèrent le cercle de leurs connaissances sans s'arrêter à Bannière ; puis, tout à coup, par un geste, par une intonation, par une habitude familière, le débutant se dénonça à chacun d'eux, de sorte que chacun d'eux se dit instantanément, mais tout bas encore, car ni l'un ni l'autre n'osait mettre au jour une idée si saugrenue : C'est Bannière !

Il en résulta que quelques secondes après que cette lueur s'était faite dans leur esprit, Hérode ayant, par une intonation juste et un élan passionné, conquis les suffrages du parterre et suscité une tempête de bravos, le père de la Sante, qui, emporté par sa nature d'artiste, s'était laissé aller à faire sa partie dans ce concert si doux à l'oreille d'un comédien, s'écria :

— Ce gaillard-là jouait trop bien Isaac pour ne pas arriver à faire un jour un bon Hérode !

Cette exclamation répondait si bien à la pensée qui se formulait tout bas dans l'esprit du père Mordon, qu'il arrêta son œil flamboyant sur de la Sante, et, lui saisissant le poignet :

— N'est-ce pas que c'est lui ? dit-il.

— J'avoue, répondit le tragique latin, que si vous voulez parler d'une ressemblance…

— Inouïe, n'est-ce pas ?

— Fabuleuse.

— Entre ce comédien et le petit Bannière…

— Entre ce comédien et le petit Bannière, oui.

— Ainsi vous trouvez comme moi ?…

— C'est à dire que j'en jurerais, si…

— C'est comme moi, si je n'étais arrêté par un doute.

— Lequel ?

— C'est que j'ai enfermé Bannière dans la salle des méditations.

— Vous-même ?

— Moi-même.

— Eh bien ?

— Eh bien ! dit en souriant Mordon, vous savez, mon frère, que cette salle ferme avec d'excellents verrous.

— C'est une raison, murmura le père de la Sante, mais cependant…

— Cependant ?

— C'est si bien sa voix, son pas, son geste, surtout pour moi qui ai fait répéter le drôle…

— Faites-moi un plaisir, mon frère.

— À vos ordres, mon révérend.

— Allez jusqu'au noviciat et informez-vous.

Le père de la Sante fit la grimace. Se déranger dans sa douce occupation était peu attrayant. Aussi sa conviction qu'Hérode et

Bannière ne faisaient qu'un seul homme parut-elle tout à coup fortement ébranlée.

— Plus je regarde, mon révérend, dit-il, plus je crois que nous avons fait erreur. Voyez donc l'homme qui joue là-bas.

— Je le vois, dit le père Mordon.

— Eh bien ! celui qui joue là-bas, à mon avis, est un comédien consommé, tandis que le petit Bannière n'avait jamais monté sur les planches.

— Excepté sous votre direction.

— Oh ! une tragédie de collège ne peut suffire à faire une éducation dramatique.

— C'est vrai ; mais cependant…

— Regardez, révérend : celui que nous voyons a du geste, de la majesté, de l'éloquence mimique, et le petit Bannière ne pouvait avoir tout cela.

— Hum ! fit le père Mordon, la vocation donne aux uns ce que l'usage ne donne pas toujours aux autres.

— D'accord, d'accord ; mais voyez comme les yeux de cet acteur dévorent Mariamne ! voyez comme Mariamne est languissante et douce en regardant cet Hérode qu'elle doit détester ! Je puis vous assurer, moi qui confesse bon nombre d'amoureux, que ces yeux-là se connaissent de longue date.

— Eh bien, demanda le père Mordon, pourquoi Bannière, qui est si perverti, ne connaîtrait-il pas cette comédienne depuis longtemps ?

— Parce que s'il la connaissait, je le saurais, dit le père de la Sante.

— Vous le sauriez ?

— Sans doute, puisque je suis son directeur.

— Ce mot termina le débat et laissa au tragique latin le droit de contempler à son loisir la tragédie française. Après un Ah ! qui n'avait presque plus rien de dubitatif, le père Mordon se reprit aussi au spectacle, mais avec des hésitations d'autant plus franches qu'il n'avait aucun motif de les cacher.

Ces hésitations durèrent tout le temps que dura le spectacle.

Le rideau baissé, les deux jésuites regagnèrent en toute hâte le noviciat.

Tout était calme autour de la maison ; rien n'annonçait l'espèce de remue-ménage que cause toujours chez les surveillants une évasion ou un scandale découvert.

Cependant toutes ces apparences ne rassuraient que médiocrement le père Mordon, toujours préoccupé de cette idée que Bannière et Hérode ne faisaient qu'un seul homme. Aussi, à peine fut-il dans le vestibule, qu'il voulut en avoir le cœur net.

— A-t-on porté à souper au novice en méditations ? demanda-t-il.

— Mais, mon père, répondit celui auquel il s'adressait, Votre Révérence ne l'avait point ordonné.

— C'est vrai. Il y a quelqu'un au corridor ?

— Le gardien, comme à l'ordinaire.

— Une lanterne, et qu'on me conduise.

Les servants obéirent.

À l'aspect des verrous si bien tirés, à la vue de la serrure et de la porte si parfaitement intactes, Mordon sourit et de la Sante se frotta les mains.

— Nous nous sommes trompés, dit ce dernier ; induxitnos diabolus in errorem

— Quand on s'évade, répondit Mordon moins facile à rassurer, c'est rarement par la porte.

— Mais, fit le père de la Sante, il n'y a pas de fenêtres à la salle des méditations.

— Fingitdiabolus fenestras ad libitum, répliqua Mordon.

— Bannière ? fit le père de la Sante, Bannière ? Bannière ?

Et à chaque fois qu'il appelait le jeune homme, il haussait la voix d'un ton.

Mais Bannière ne pouvait répondre.

Les deux jésuites se regardèrent d'un air qui voulait dire :

— Oh ! oh ! Hérode et Bannière seraient-ils donc décidément le même homme ?

Cette hésitation voulait être fixée. Sur un ordre du père Mordon, la porte fut ouverte.

Alors le triste spectacle de la fenêtre défoncée, de la tapisserie déchirée, des inscriptions lacérées et décousues vint frapper les regards du père Mordon et du père de la Sante.

— C'était bien lui que nous avons vu jouer Hérode, dit-il avec un soupir de rage. Je m'en doutais, non seulement en l'entendant débiter son rôle, mais en l'entendant souffler le rôle des autres. Le misérable avait avoué en remettant la brochure qu'il savait toute la pièce par cœur.

— Mea culpa, mea culpa, répétait le père de la Sante en se frappant la poitrine.

— Encore un drôle, reprit le père Mordon, qui voudrait nous échapper comme nous est échappé cet Arouet maudit.

— Oh ! quant à cela, répondit le père de la Sante, ne craignez rien. Le drôle… drôle en effet… ; le drôle n'a qu'une ressource : il faut qu'il rentre au terrier, lapin ou renard. Eh bien ! pour lui apprendre à faire de pareilles escapades, enlevez-lui sa corde : il sera bien sot, car il compte remonter sans doute par où il a descendu. Coupez ces lambeaux flottants, et le fugitif sera contraint de venir heurter à la porte, l'oreille basse et la mine contrite.

— Lui retirer sa corde ! s'écria Mordon vivement. Ah ! vous êtes fou ! plutôt que de la lui retirer, je lui ferais tendre une échelle de soie, et à rampes, si j'en pouvais trouver. Rentrera-t-il seulement ?

— Et que voulez-vous qu'il devienne ? demanda le père de la Sante, véritablement effrayé à cette idée qui se présentait à lui pour la première fois que Bannière avait pris sa volée pour toujours.

— Je ne sais ce qu'il pourrait devenir, dit le père Mordon, mais ce que je sais, c'est qu'il devrait être rentré déjà.

— Peut-être voit-il notre lumière, fit le père de la Sante, et est-ce cela qui l'effraie.

— Oui, c'est encore possible, et cependant… N'importe, soufflez la lanterne.

On souffla la lanterne, et l'on attendit un quart d'heure à peu près sans que le père Mordon répondît un seul mot aux impatiences de son compagnon.

Puis, au bout d'un quart d'heure :

— C'est bien, dit le père Mordon, il ne rentrera plus à cette heure ; s'il y a une chance, c'est qu'il ait employé le temps que nous avons passé à l'attendre, à quitter ses habits profanes et à reprendre ses habits de jésuite. Voulez-vous aller au théâtre, de la Sante ?

— Moi ? dit le père ; cela me paraît difficile.

— En quoi ?

— En ce que l'on me reconnaîtra et qu'on le préviendra.

— Vous avez raison. Envoyez les deux servants ; seulement, qu'ils ne perdent pas une minute.

Les deux pères sortirent de la chambre des méditations et trouvèrent les deux servants à l'entrée du corridor.

— Allez vite au théâtre, leur dit Mordon ; informez-vous si le jésuite qui est entré par le couloir des acteurs est ou n'est pas sorti. S'il est sorti, revenez ; s'il n'est pas sorti, embusquez-vous dans le couloir, et quand il passera, saisissez-le et amenez-le ici, bâillonné, s'il le faut, mais amenez-le.

Le père Mordon prononça ces paroles avec l'incisive brièveté d'un juge qui prononce une sentence, et qui veut que cette sentence soit exécutée, sans retard comme sans changement.

Aussi, à cet ordre précis, les deux servants s'élancèrent, et tout courants gagnèrent le théâtre.

Ils arrivèrent comme s'éteignaient les derniers feux, et ayant appris du concierge qu'il n'avait pas vu sortir le novice qui était entré, ils s'embusquèrent dans le couloir par où d'ordinaire s'écoulaient un à un les acteurs, et là, cachés dans l'ombre, ils guettèrent leur proie.

q

Chapitre 16 Une âme qui se sauve pour une âme qui se perd

Mais il est écrit là-haut, au livre des petites causes et des grands effets, que cette journée verrait naître autant d'événements burlesques ou tragiques qu'elle compterait d'heures.
Pendant le dernier acte de la représentation, dans ce moment précis où la toile venait de tomber, et où l'on s'empressait autour du débutant pour le féliciter, un homme sombre, pâle et en désordre, s'était engagé dans le couloir encore solitaire, avait gravi lentement les degrés raboteux de l'escalier, et, sans regarder ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière lui, guidé par l'instinct machinal qui fait que la nature accomplit presque en dehors de la participation de l'âme la chose qu'elle a l'habitude d'accomplir,

était arrivé au corridor sur lequel s'ouvraient les loges des acteurs.

Cet homme, c'était Champmeslé, las, abattu, écrasé par une course insensée dans les rues les plus noires et les plus désertes d'Avignon ; Champmeslé, qui avait monté et descendu dans la soirée plus de deux mille marches peut-être, et qui, à bout de rêves, de terreurs et d'oraisons et surtout à bout de forces, avait pris le parti de rentrer, pour savoir d'abord ce qui s'était passé, ensuite pour demander pardon à ses camarades du tort qu'il leur avait fait en les forçant de manquer la recette ; puis enfin pour dormir, ce pardon obtenu, et trouver au réveil, avec la fraîcheur des idées, une inspiration émanée de Dieu.

Il est vrai qu'au loin, du côté de la scène, Champmeslé entendait des rumeurs et des bravos ; mais ces bruits venant jusqu'à lui n'avaient point un caractère bien décidé, et pouvaient aussi bien, à cette distance, passer pour des murmures et des lamentations que pour des applaudissements.

Champmeslé continua donc son chemin vers sa loge.

Ce fut avec les sentiments que nous venons de dépeindre qu'il entra dans cette loge, tabernacle de ses iniquités, disposé plus que jamais à faire pénitence.

Mais à peine y fut-il entré que le premier objet qu'il aperçut, placé sur une chaise et proprement plié, fut l'habit du jésuite formant pyramide, et, sur cette pyramide, le tricorne du même jésuite que les garçons de théâtre avaient brossé d'une dévotieuse façon.

À cette vue, Champmeslé poussa un cri de surprise : il ne pouvait en croire ses yeux : il regarda de plus près, puis toucha, et alors, bien convaincu que c'était non pas une peinture mais des habits praticables, comme on dit en termes de théâtre, il leva les deux mains au ciel et tomba à genoux.

Ces habits substitués à ceux d'Hérode et attendant Champmeslé dans sa loge, c'était tout simplement pour lui une indication du ciel sur la voie qu'il avait à suivre. Il ne se rappela plus avoir vu Bannière en jésuite : il fut loin de deviner que Bannière, conduit de force au foyer, avait été amené en laisse, par les beaux yeux de mademoiselle Olympe, à jouer le rôle d'Hérode. Il ne s'informa de rien, il ne questionna personne. Cet habit, c'était le signe de sa prédestination, c'était le gage de la volonté du Seigneur ; une robe de jésuite descendue du ciel dans la loge d'un comédien, c'était un signe bien autrement révélateur qu'un rêve ; la Providence était avec lui en progrès sur les visions des Champmeslé. Plus de doutes, plus d'hésitation, l'habit ! l'habit !

À partir de ce moment, la fatigue disparut, l'indécision cessa. En un tour de main, Champmeslé eut jeté bas ses habits ; il prit la soutane et les grègues de Bannière, se coiffa de son chapeau et sortit d'un air inspiré, tandis que tous ses camarades se rendaient au foyer pour faire honneur au repas de monsieur de Mailly.

Mais à peine Champmeslé eut-il fait dix pas dans le corridor sombre en récitant les cinq Pater et les cinq Ave que le père de la Sante lui avait donnés comme pénitence, que les servants du père Mordon, voyant un jésuite qui venait à eux dans l'ombre, et ne comprenant point qu'à minuit il y eût dehors d'autres jésuites qu'eux ou Bannière, se jetèrent sur lui, l'un lui enfonçant son chapeau sur les yeux, l'autre lui nouant un mouchoir sur la

bouche, tous deux lui bourrant bon nombre de coups de poing dans les côtes, et l'emportèrent comme font deux émouchets d'un passereau qu'ils ont chassé de compagnie.

Dix minutes après, ils étaient au noviciat sans avoir attiré l'attention des passants, fort rares d'ailleurs à cette heure avancée de la nuit.

Comme ils étaient attendus, à peine eurent-ils frappé que la porte s'ouvrit et se referma sur eux.

Au même instant, les cris de triomphe poussés par les deux servants et par le frère portier annoncèrent que Bannière était repris et réintégré au noviciat.

— Qu'est-ce ? demanda le père Mordon, du seuil de la porte où il attendait.

— C'est lui, c'est le fugitif, c'est Bannière ! crièrent huit ou dix voix.

— Bon ! dit le révérend ; montez-le dans la chambre des méditations.

L'ordre du père Mordon fut exécuté à la lettre, et le malheureux Champmeslé, toujours pris pour Bannière, fut apporté dans la chambre des méditations et déposé sur le parquet, opération après laquelle, sur un signe, les servants se retirèrent, emportant un sourire et un optimede leur supérieur.

Cependant, le patient, lié, bâillonné, coiffé jusqu'aux yeux, fut à peine lâché par ses bourreaux qu'il se roula, râlant et essayant de se débarrasser du mouchoir qui l'étouffait. De la Sante, qui

avait bon cœur, l'y aida de son mieux, et le chapeau fut enlevé d'abord et le mouchoir ensuite.

— Ce n'est pas Bannière ! s'écria le supérieur.

— C'est Champmeslé ! s'écria de la Sante.

Et tous deux restèrent ébahis, contemplant le comédien, qui, assis sur le carreau, l'œil hagard, les mains pendantes, les genoux à la hauteur du nez, regardait tour à tour le père Mordon et le père de la Sante, ne reconnaissant ni l'un ni l'autre, ignorant où on l'avait mené, ne pouvant rien comprendre à ce qui lui arrivait, et se demandant inutilement quels étaient ces deux personnages étranges qui lui servaient de bon et de mauvais larrons.

Enfin, il reconnut l'habit ; l'habit lui fit reconnaître les hommes, les hommes la maison. Dieu continuait à se manifester à lui, puisqu'il l'avait conduit de force où il eût été heureux d'aller s'il eût été sûr d'être reçu. Il fit un soubresaut, retomba sur ses genoux avec l'adresse d'un équilibriste, et saisissant la main de chacun des pères :

— Oh ! Dieu soit loué, dit-il, qui me jette entre vos bras !

À cette exclamation, Mordon et de la Sante croisèrent les leurs en s'interrogeant d'un regard muet.

Et comme les choses les plus obscures finissent, même dans les imbroglios espagnols, par s'éclaircir, les deux jésuites débrouillèrent le fil si embarrassé de cette intrigue. On laissa Champmeslé dans la chambre des méditations, les portes toutes grandes ouvertes, sans crainte de le voir s'échapper, et tandis que de la Sante restait avec des ordres formels en cas d'événement, le père Mordon courait chez le gouverneur pour faire mettre aux

trousses de Bannière des limiers plus fins et plus officiels que ceux du noviciat.

Le magistrat, qui s'était fort diverti au théâtre, se divertit encore bien plus lorsqu'il apprit quel homme était son comédien. Et ce fut en riant encore aux éclats qu'il ordonna que l'on se saisît de maître Bannière partout où on le rencontrerait.

Que le gouverneur fit arrêter Bannière en riant ou sans rire, cela ne touchait en rien le père Mordon, pourvu que Bannière fût arrêté. Il remercia donc le gouverneur de son obligeance, qui tout riant reconduisit le jésuite jusqu'à la porte.

Ainsi, à l'heure qu'il était, chacun avait donc réussi selon son désir. Bannière était auprès de mademoiselle Olympe ; Champmeslé marchait à grands pas dans la voie du salut ; le père Mordon avait chance de rattraper son novice. Le gouverneur, tout en lâchant ses archers après le coupable, riait à gorge déployée ; si bien que Voltaire, cause première de tout cet embarras, se fût écrié, ce voyant, comme il fit vingt ans plus tard, que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Celui qui le premier devait s'inscrire en faux contre cette maxime était le pauvre Bannière.

On se rappelle que nous l'avons laissé radieux dans la chambre de la belle Olympe, l'œil fixe, les mains jointes et prêt à tomber à genoux, lorsque le bruit d'un coup violent frappé subitement à la porte le fit tressaillir.

Sans doute cette interruption annonçait un grave événement, car Olympe tressaillit de son côté et fit de la main signe à Bannière d'écouter.

Un second coup plus violent que le premier retentit presque immédiatement.

Olympe courut à la fenêtre, tandis que Bannière, devinant par instinct qu'il était pour quelque chose dans cette visite nocturne, demeurait immobile dans la pose où l'avait surpris le premier coup de marteau.

Olympe souleva le rideau, entrouvrit délicatement la croisée et regarda à travers les interstices de la persienne.

Par cette croisée ouverte arrivait jusqu'à Bannière comme un bruit confus de pas cadencés et de paroles prononcées à voix basse.

Olympe, sans dire un mot, fit un signe au jeune homme de venir près d'elle.

En trois pas il fut à ses côtés, regardant par la même ouverture qu'elle regardait.

Au-dessous de la fenêtre étaient une douzaine d'hommes, les uns armés, les autres sans armes ; tandis que dans l'enfoncement d'une porte cochère stationnait une voiture attelée de deux chevaux.

— Que dites-vous de cela ? demanda Olympe à Bannière, d'une voix si basse qu'il devina les paroles plutôt à leur souffle qui lui caressait le visage, qu'au bruit de leur articulation.

— Hélas ! mademoiselle, fit Bannière avec un soupir, je dis que tout ce monde-là a bien l'air d'en vouloir au roi Hérode.

— Oui, n'est-ce pas, reprit Olympe, cela sent le jésuite d'une lieue ? Est-ce que vous avez le moins du monde envie de retour-

ner avec ces vilains hommes noirs ?

— Oh ! mademoiselle, s'écria Bannière plus haut qu'il n'était prudent de le faire, j'irais au bout du monde pour les fuir !

— Chut donc ! fit Olympe, on vous a entendu.

En effet, un commissaire, facile à reconnaître à son air d'autorité raide et à la mauvaise humeur qu'il éprouvait d'avoir été troublé dans son sommeil, un vilain commissaire noir, flanqué de deux acolytes en habits gris, leva la tête, et, se détachant du groupe, s'avança jusque sous le balcon.

— Allons, allons, dit Olympe, il n'y a pas de temps à perdre ; c'est bien à vous qu'on en veut. Heureusement la porte est solide, et nous avons bien dix minutes devant nous avant qu'on l'enfonce.

— Vous croyez donc qu'ils vont l'enfoncer, demanda Bannière.

— Ils n'y manqueront pas ; mais en dix minutes on fait bien des choses, quand toutefois, ajouta Olympe en regardant Bannière, on ne perd pas la tête.

— Mademoiselle, dit Bannière, une seule chose serait capable de me faire perdre la tête, ce serait si j'avais le malheur de vous déplaire ; mais sûr de votre approbation et de votre sympathie, je ferais face au monde entier.

— Bien répondu, dit Olympe. Venez.

— Mais, dit Bannière montrant son malheureux costume du roi Hérode, c'est cet habit qui m'embarrasse.

— Aussi allez-vous en changer, fit Olympe en entraînant Bannière dans le cabinet de toilette.

Arrivé en face d'une grande armoire perdue dans la tenture, elle l'ouvrit, et Bannière se trouva devant un vestiaire complet.

— Habillez-vous sans perdre une seconde, dit Olympe, je vais en faire autant. Vous avez cinq minutes pour votre toilette.

Au même moment, un troisième coup, plus vigoureux que les deux premiers, retentissait à la porte, et les paroles sacramentelles se faisaient entendre :

— Au nom du roi, ouvrez !

q

Chapitre 17 La fuite

Ces paroles furent pour Bannière un aiguillon plus puissant encore que ne l'avait été la recommandation d'Olympe.
En cinq minutes, sa toilette fut donc achevée, et il allait rentrer triomphant dans la chambre d'Olympe, lorsque, sur le seuil de cette chambre, il vit apparaître un charmant petit cavalier.

Bannière poussa un cri de surprise, car ce ne fut qu'au second coup d'œil qu'il reconnut Olympe sous ses habits d'homme.

— Oh ! s'écria Bannière, que vous êtes belle !

— Vous me direz cela plus tard, mon cher Bannière, et je vous écouterai avec un vrai plaisir, je vous l'avoue, car c'est une de ces phrases dont une femme ne se lasse jamais que celle qui vient de

vous échapper ; mais pour le moment nous n'avons pas de temps à perdre en compliments. Venez.

— Où cela ?

— Que sais-je, moi ? où il plaira au hasard de nous conduire.

— De nous conduire, dites-vous ? Mais vous venez donc avec moi ?

— Certainement, fit Olympe.

— Mais vous m'aimez donc ? demanda Bannière.

— Je ne sais si je vous aime, mais ce que je sais, c'est que vous partez et que je pars. Voyons, êtes-vous prêt ?

— Oh ! si je le suis, s'écria Bannière, je crois bien que je le suis !

— Alors, dit Olympe, pas un mot, faites comme moi, et suivez-moi.

Elle alla au secrétaire qu'elle ouvrit. Les deux mille louis de monsieur de Mailly y étaient méthodiquement rangés : mille en rouleaux de cent louis chacun, mille en bons au porteur.

— Prenez l'or, dit Olympe, moi je prends les papiers.

Et tandis qu'Olympe effectivement bourrait ses poches de papiers, Bannière bourrait ses poches d'or.

— Est-ce fait ? dit Olympe.

— Oui, répondit Bannière.

— Maintenant, prenez ceci.

— Qu'est-ce encore ?

— Mon écrin, je vous le recommande.

— Je le tiens, soyez tranquille ; mais vous, que cherchez-vous ?

— Une bague.

— Ah ! oui, murmura Bannière en soupirant, celle de monsieur de Mailly. Je crois l'avoir vue sur la cheminée.

Bannière étendit la main, et, palpant la tablette de marbre :

— La voilà, dit-il.

— Donnez, dit Olympe. Et elle passa la bague à son doigt.

— Entendez-vous ? dit Bannière.

— Eh ! vite et vite ! s'écria Olympe, la porte cède.

— Et nous, que faisons-nous ?

— Faisons comme la porte, dit Olympe avec un sourire adorable.

Et saisissant Bannière par la main, elle l'entraîna.

— Mais, fit Bannière avec terreur, vous n'y pensez pas, nous allons au devant d'eux.

— Laissez-vous faire, dit Olympe. Il suivit donc Olympe dans un corridor aboutissant à l'escalier.

Sur ce corridor ouvrait un cabinet, dans lequel Olympe poussa Bannière en s'y jetant après lui.

Ils étaient à peine dans ce cabinet, que l'escalier retentit des pas pressés du commissaire et des archers, qui, réveillant toute la maison, firent pousser des cris de terreur à Claire et aux autres serviteurs d'Olympe.

Puis, l'ouragan ayant passé sans s'arrêter devant la porte du cabinet, Olympe, dans ce cabinet même, après avoir fermé la première porte aux verrous, ouvrit une seconde porte qui donnait sur un petit escalier ; ce petit escalier conduisait à une allée noire, et cette allée noire à un jardin.

En sentant le grand air seulement, Bannière respira plus à son aise.

Les deux fugitifs se glissèrent sous les tilleuls, gagnèrent une porte extérieure, et se trouvèrent dans les montées d'une rue déserte, par laquelle Olympe entraîna rapidement son compagnon.

Tous deux couraient trop fort pour faire la conversation ; mais comme ils se tenaient par la main, à défaut de leurs bouches leurs mains se parlaient. Ils passèrent toujours courant, de ruelle en ruelle, de place en place, de carrefour en carrefour, jusqu'à la porte de l'Oulle, qui restait ouverte toute la nuit.

Une fois hors de la porte, ils se trouvèrent sur les bords de la rivière, que sa fraîcheur leur dénonça bien plus encore que le reflet nacré qu'on apercevait brillant à travers les arbres noirs de la promenade.

Bannière s'élançait déjà du côté du pont de bois ; mais au lieu de suivre l'impulsion donnée, Olympe tira son compagnon à droite, et se mit à descendre la berge comme un écolier en maraude.

Bannière la suivit sans résistance. Pauvre Bannière ! Elle l'eût avec un fil de soie conduit jusqu'au septième cercle de l'enfer.

Les deux jeunes gens firent ainsi, au bord du Rhône, une centaine de pas à peu près ; puis Olympe alla droit à un petit bateau, dont elle ouvrit le cadenas avec une clef qu'elle avait eu le soin de prendre en fuyant.

Bannière était près d'elle dans le bateau.

— Savez-vous ramer ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Oui, par bonheur, dit Bannière. Quand nous allions en promenade, c'était moi qui ramais.

— Bon ! fit laconiquement Olympe. Ramez, alors.

Bannière prit un aviron de chaque main, et se mit bravement à l'œuvre.

C'était une rude tâche : le Rhône est large et rapide à l'endroit où nos deux fugitifs entreprenaient de le traverser ; mais Bannière avait dit vrai : non seulement il était fort et vigoureux, mais encore il ne manquait pas d'une certaine habileté dans le maniement de la rame.

Suant, soufflant, les mains rougies, il accomplit le trajet sans avoir par trop laissé aller son canot à la dérive.

Rien n'avait paru derrière les fugitifs qui fît supposer qu'ils étaient poursuivis.

Arrivée à la rive opposée, Olympe, qui pendant la traversée avait rempli le rôle de pilote, attacha la chaîne du bateau à une des pièces d'une batterie qu'elle connaissait, se fit donner la main

par Bannière, sauta sur la terre ferme, et se remit à courir dans la direction de Villeneuve-lès-Avignon.

Bannière courut près d'elle, toujours sans l'interroger.

Cependant les deux fugitifs n'eurent pas besoin de courir jusqu'au village, qu'on apercevait blanchissant dans la nuit à mi-côte de la colline. Olympe, à deux cents pas des premières maisons, s'arrêta tout essoufflée, à bout de forces, mais toujours riant, devant une cabane pittoresque, à moitié couverte de pampres.

Bannière s'arrêta près d'elle.

— Frappez à ce volet, dit Olympe.

Bannière ne savait qu'obéir. Il frappa à enfoncer le mur.

— Criez : Père Philémon ! continua Olympe.

Et Bannière cria d'une voix de Stentor : Père Philémon !

Une voix de vieillard répondit de l'intérieur.

— Là ! attendons, dit Olympe.

Et elle s'assit sur un banc de bois scellé au mur.

Alors un nouveau bruit se fit entendre dans l'intérieur de la maison. C'était le bruit des pas lourds et des sandales traînantes du père Philémon.

À ce bruit, Olympe frappa alors trois petits coups au volet.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Olympe ? dit la voix.

— Oui, c'est moi, père Philémon, répondit Olympe.

— Bien, je vais ouvrir.

— Ce n'est pas la peine. Réveillez seulement Laurent, et que, sans perdre une minute, il selle les deux chevaux.

— Et vous ?

— Moi, j'attends ici.

— Très bien ! répondit le vieillard.

Et les sandales s'en retournèrent traînant vers le fond de la maison.

— Olympe ! Olympe ! murmura Bannière, respirant pour la seconde fois seulement depuis que les archers avaient frappé à la porte, que nous arrive-t-il, mon Dieu ! et quel est ce passage secret par lequel nous sommes parvenus à sortir de la maison ?

— Mais c'est la porte dérobée, mon cher Bannière.

— Cette porte était donc inconnue ?

— Oui, excepté de Claire, de moi et de monsieur de Mailly.

Bannière soupira.

— Mais ce bateau à la rivière ?

— Ce bateau appartient au petit cabaret de la Berge, séjour peu connu des novices, je conçois cela, mais bien connu des amoureux qui vont y dîner sous les tonnelles, et qui détachent après dîner le bateau pour aller dans les îles.

— Alors vous alliez dans les îles ? fit le novice avec un cœur grossissant à chaque révélation d'Olympe.

— Oui, monsieur de Mailly aimait fort cette promenade, répondit tranquillement la jeune femme.

— Et le père Philémon, demanda Bannière tout contrit, est-ce indiscret de vous demander ce que c'est que le père Philémon ?

— Non, pas le moins du monde : le père Philémon, c'est un vieux serviteur de monsieur de Mailly, à qui son maître a donné la jolie cabane que voici, deux arpents de vignes, et deux chevaux que nous utilisions de temps en temps pour nos promenades, et que nous utiliserons aujourd'hui pour notre fuite.

Bannière soupira de nouveau et plus profondément que jamais.

— Eh bien ? demanda Olympe.

— Eh bien ! reprit Bannière en regardant mélancoliquement ses manches, je sais bien que je ne devrais pas soupirer pour cela, puisque tout ce que j'ai, même mes habits, tout est pris à ce seigneur.

Et en disant ces mots, Bannière regardait Olympe comme pour lui dire : – Tout, tout, même mes habits, même vous !

Olympe fronça le sourcil comme pour creuser dans sa propre pensée un sillon égal à celui que la jalousie creusait si douloureusement dans le cœur du novice.

Mais Bannière, voyant ce nuage arrêté sur son front, ne lui donna pas le temps de réfléchir, et, se jetant à ses pieds avec un enthousiasme réel :

— Eh bien ! Olympe, dit-il, quoi qu'il arrive, recevez le serment que je vous fais. Vous avez pour moi tout sacrifié, ma vie

vous appartient. Si vous m'aimez, ce que je n'ose croire, en vérité, car, par quels moyens aurais-je pu vous plaire ? si vous m'aimez, moi je vous adore ! Quand vous ne m'aimerez plus, et ce jour sera un des plus malheureux de ma vie, vous n'en serez pas moins pour moi une divinité, la reine de toute mon existence. Vous m'avez tiré d'en bas, vous m'avez élevé jusqu'à vous ; je serai digne de vous, et vous ne vous repentirez pas, je vous jure, d'avoir changé pour le pauvre novice un beau et élégant gentilhomme.

— Qui m'avait quittée, dit tendrement et généreusement Olympe, en donnant sa main à baiser à Bannière. Soyez donc sans inquiétude, continua la jeune femme, et ne vous croyez lié dans l'avenir que par votre amour. Vous êtes sans engagement avec moi, et le jour où, comme monsieur de Mailly, vous ne m'aimerez plus, comme monsieur de Mailly vous serez libre. Croyez bien ceci, mon cher Bannière : vous m'avez plu, je crois que je vous aime, j'espère que je vous aimerai. Monsieur de Mailly demeurant mon maître, vous n'auriez jamais rien été pour moi. Maintenant je suis libre. Aimez-moi si vous voulez, aimez-moi tant que vous voudrez, cela ne gâtera rien à l'affaire. Je vous tiens pour un garçon d'esprit et de cœur, et vous prends comme tel. Tout ce que vous ne savez pas du monde, des hommes et des choses, vous l'apprendrez. Soyez tranquille, ce sont là choses qui s'apprennent vite. Si, quand vous serez instruit, vous n'êtes pas encore meilleur que vous n'êtes, c'est moi qui me serai trompée, la faute sera pour moi, le châtiment pour moi. C'est dit. Ne parlons plus de ces misères. La vie de deux amants doit commencer seulement du jour où ils se sont connus ; ils n'existaient point auparavant, puisqu'ils ne se connaissaient pas. Le passé est donc le néant. Tenez, voici le jour qui vient splendide et doux ; ce jour sera le premier de notre vie amoureuse. Comme on dit au

théâtre, tout le reste est renvoyé au lointain. Ne levons pas la toile de fond ; c'est derrière la toile de fond que l'on cache les décorations brisées et les vieux accessoires. Entendez-vous le piétinement des chevaux ? Les chevaux sont dans la cour. Donnez-moi votre main et regardez-moi. Bien, vous m'aimez. Laissez faire, quand vous ne m'aimerez plus, vous n'aurez pas besoin de me le dire.

Bannière se roula aux genoux de la belle Olympe, baisa un million de fois ses pieds et ses mains, et le père Philémon, ouvrant son volet et sa porte, vint, en déshabillé campagnard, offrir à Olympe, avec son sourire hospitalier, un verre de vin de Cahors et une part de gâteau.

Puis à Bannière, qui la regardait timidement, même politesse, sauf la grandeur du verre et la largeur du gâteau.

Olympe demanda à Bannière un des rouleaux dont ses poches étaient fournies, le creva, mit un double louis dans la main du père Philémon, un louis dans celle de Laurent, sauta hardiment sur son cheval, tandis que Bannière se hissait timidement sur le sien, et tous deux, parfaitement renseignés, prirent le chemin qui remonte la rive droite du Rhône et conduit à Roquemaure, après être convenus avec le père Philémon de l'auberge où l'on abandonnerait les chevaux.

Et tandis qu'ils galopent sur ces beaux chemins dont l'été n'a pas encore eu le temps de faire des ruisseaux de poussière, beaux chemins tout bordés de talus gazonneux, d'oliviers au feuillage argenté et de jardins verdoyants ; tandis que joyeux, échevelés, buvant l'air du matin et de la liberté, ils s'élancent vers l'avenir inconnu qui fuit sans cesse, s'évanouissant comme un fantôme,

nous reviendrons par quelques lignes de compassion hypocrite à ces pauvres archers et à ce malencontreux commissaire qui fouillaient à qui mieux mieux cabinets, ruelles et armoires ; qui fouillaient escaliers, caves, greniers, écuries ; qui fouillaient cours, jardins, hangars, et qui finissaient par trouver, mais une heure trop tard heureusement, la porte secrète, trouvaille qui leur fit pousser des cris de fureur, des imprécations et des jurements à scandaliser même les jésuites, au profit desquels ils avaient entrepris cette triste besogne qui leur réussissait si mal.

Il est presque inutile d'ajouter que le gouverneur, en apprenant cette déconvenue du père Mordon, se remit à rire de plus belle.

C'était un bien charmant caractère que le gouverneur de la bonne ville catholique, apostolique et romaine d'Avignon.

q

Chapitre 18 Séjour

Qu'on ne s'étonne pas de la rapidité avec laquelle nos amoureux, et même Bannière, si peu solide qu'il fût en selle, se hâtaient par les chemins se déroulant devant eux aux premiers rayons du jour. C'est qu'il était de toute importance pour eux de quitter au plus vite les terres de la juridiction dans laquelle avait été commis le délit, délit plus grave à Avignon, ville romaine, que dans toute autre ville.

Olympe et Bannière se rafraîchirent quelque temps à Roquemaure, où ils laissèrent leurs chevaux à l'hôtel indiqué au père

Philémon, puis traversèrent le Rhône, passèrent à Orange, et d'Orange, dans une bonne voiture de poste, ils partirent pour Lyon, ville assez grande, assez populeuse et assez libre pour que deux amants riches et heureux n'y soient pas plus gênés que gênants.

Olympe avait l'habitude des déménagements et des installations. Elle se mit donc elle-même en quête d'un logement, et trouva dans le cœur de la ville, vers la place des Terreaux, célèbre par l'exécution de Cinq-Mars et de de Thou, une petite maison toute meublée, toute garnie, qui n'attendait que des locataires riches, mais qui les attendait avec du bois aux bûchers, du vin aux caves, du linge aux armoires ; une véritable maison faite, non pas pour un ermite sobre, religieux et antique, mais pour deux ermites gourmands, paresseux et rieurs.

Le prix de cette habitation toute meublée, et telle qu'elle était, attendant hospitalièrement ses hôtes, portes ouvertes et broches tournantes, était de quatre mille livres par an. Olympe apprit à Bannière, qui s'effarouchait de la rondeur de la somme, que c'était là un marché d'or pour les locataires, un marché de dupe pour les propriétaires, et qu'elle ne pouvait comprendre comment une pareille aubaine tombait du premier coup à deux réprouvés pour qui les jésuites ne devaient pas avoir une bien parfaite considération, et qu'ils avaient bien certainement dû par leurs malédictions brouiller à tout jamais avec la Providence.

On paya deux termes de loyer d'avance, on paya le vin, on paya le bois, on paya tout pour se faire six mois de bonheur imperturbable, et quand Bannière, ce qui arrivait à chaque instant, il faut le dire, voyait sortir un louis d'or de son rouleau pour prendre le chemin d'une poche étrangère, quand il suivait des

yeux le plus loin possible son vol sans retour, Olympe lui disait en riant :

— Ce que nous avons acheté était nécessaire, n'est-ce pas ?

— Mais oui, répondait Bannière qui ne savait pas être d'un autre avis que celui d'Olympe.

— Ce qui est nécessaire contribue au bonheur, n'est-ce pas ?

— Sans doute, répondait encore Bannière qui regardait Olympe de manière à lui prouver qu'elle lui était nécessaire, de toute nécessité.

— Le bonheur est le but que doit chercher l'homme ici-bas ?

— Et nous l'avons trouvé ! s'écriait Bannière.

— Eh bien ! disait Olympe, si nous sommes heureux, de quoi vous inquiétez-vous, mon ami ?

— Ah ! disait Bannière, je m'inquiète de la durée de ce bonheur.

— Et vous avez tort, répondait à son tour Olympe ; vous avouez que vous êtes heureux, c'est chose rare qu'une créature humaine avoue cela ; remerciez la Providence, et ne lui demandez pas autre chose.

— Ma providence, c'est vous ! murmurait Bannière.

Bannière était un écolier intelligent, plein de bonnes dispositions. Il comprit, dans l'espace de huit jours, toute la philosophie d'Olympe, il la comprit même si bien, qu'au bout de ces huit jours elle n'eut plus de leçons à lui faire, et qu'il commença de

porter, de son côté, la main sur l'argent et de le dépenser aussi bien et aussi nécessairement que sa maîtresse.

Le nécessaire pour Bannière, il faut bien l'avouer à sa louange, ce fut le culte absolu, idéal, splendide de son amour.

Il voulut d'abord couvrir Olympe de bijoux et de pierreries. Elle lui fit observer que, pour des bijoux, elle en avait d'aussi beaux que femme qui fût au monde. Mais Bannière n'en insista pas moins ; alors Olympe le menaça de lui acheter le double de tout ce qu'il achèterait pour elle.

— Soit ! dit Bannière, pas de nouveaux achats. J'aime les bijoux, mais pour vous. Si j'avais des bijoux, je les voudrais de vous. Donnez-moi seulement cette bague que vous avez au doigt.

— Quelle bague ? demanda Olympe.

— Celle-là.

Et Bannière indiquait la bague que monsieur de Mailly avait laissée avec les deux mille louis, et que Bannière, au milieu de l'alerte, avait, avec les yeux de la jalousie, vu briller sur la cheminée.

C'était un beau rubis tout entouré de diamants.

Et Bannière montrait cette bague avec cette fermeté d'intention qui indique plus que du désir.

Et déjà il étendait la main pour la recevoir, car jamais Olympe ne lui avait rien refusé.

Elle ne lui refuserait donc pas cette bague ; car qu'était-ce pour Olympe que ce rubis que Bannière désirait avoir ?

Il faut dire que depuis un mois qu'ils vivaient ensemble, nos amants n'avaient pas encore vu passer l'ombre d'un nuage sur leur ciel d'azur.

Bannière fut donc fort surpris quand, à cette demande, il vit les yeux d'Olympe s'attacher sur les siens, et qu'elle lui dit :

— Pourquoi désirez-vous cette bague, mon ami ?

Bannière s'attendait si peu à cette demande, qu'il en fut tout déconcerté.

— Mais, parce que… dit-il.

— Ce n'est point une raison cela, dit Olympe.

Et elle sourit.

Bannière sourit comme elle et répliqua :

— Je croyais cependant que c'était la meilleure que je pusse vous donner, chère Olympe.

— Vous désirez donc une bague ?

— Je désire une bague, mais comme celle-ci.

— Eh bien ! cette bague vaut cent louis à peu près ; prenez cent louis, mon ami, et achetez-en une pareille.

— Mon Dieu ! dit-il, que voilà une précieuse bague, on voit bien qu'elle vient de monsieur de Mailly !

Il avait mis tout un souffle de colère dans ce mot dont il attendit l'effet.

Mais elle, très simplement :

— Sans doute, elle vient de monsieur de Mailly. Après ?

— Eh bien ! après, je comprends que vous ne me donniez pas cette bague, mais je ne comprends pas que vous la portiez à votre doigt, qui frôle si souvent les miens.

— Pour ceci, mon ami, vous avez parfaitement raison, dit Olympe.

Et elle tira la bague de son doigt, et elle l'enferma dans le double fond de la boîte qui lui servait à serrer ses joyaux.

Bannière vit la bague disparaître, et aussitôt le regret lui vint d'avoir provoqué une scène aussi douloureuse entre sa maîtresse et lui, scène qui était une maladresse, puisqu'elle ravivait ainsi le souvenir mal éteint de sa première passion.

Elle boudait, il boudait ; la situation de Bannière était ridicule ; il prit son chapeau, son épée, et sortit pour aller faire un tour sur les quais à l'air frais du soir.

Quant à Olympe, elle se fit déshabiller, se mit au lit et ferma sa porte, au seuil de laquelle fut placée, comme sentinelle, Claire, la femme de chambre que le père Philémon avait, sur l'ordre d'Olympe, avisée du nouveau domicile de sa maîtresse. Claire s'était esquivée sans trop éveiller les soupçons des jésuites, et, sous les habits d'une paysanne, avait réussi à rejoindre Olympe à Lyon.

Lorsque Bannière rentra le soir, il avait acheté une grosse émeraude de cent vingt louis : c'est là que ses réflexions l'avaient mené. Ce misérable amoureux était pour le moment en quête de bague, et il voulait faire oublier son rubis à Olympe.

En même temps, il voulait faire oublier et surtout il voulait oublier lui-même une phrase qu'Olympe lui avait dite sur le banc du père Philémon, phrase toute noire de profondeur et dans les ténèbres de laquelle son inquiet amour ne voyait luire que des feux sinistres.

« Si, quand vous aurez été instruit des choses de la vie, lui avait dit Olympe, si vous n'êtes pas meilleur qu'aujourd'hui, c'est que je me serai trompée, c'est que j'aurai commis une faute, et je la paierai. »

Bannière, depuis ce temps, s'était fort instruit dans la science de la vie ; était-il devenu meilleur ? il craignait bien que la conscience ou la perspicacité d'Olympe ne répondit non.

— Je suis donc mauvais, se répétait-il, je suis donc commun, je n'ai donc pour cette femme qu'un semblant de mérite : elle se fait donc illusion sur moi, et une illusion méritée ; il se peut donc qu'après m'avoir cru un certain temps d'or pur, elle me reconnaisse un jour faux comme une pièce fausse, faux comme un bijou de mauvais aloi. Ce jour-là, bien certainement, elle ne m'aimera plus.

Il avait en conséquence acheté cette émeraude afin de prouver à sa maîtresse qu'il avait bon caractère et qu'il revenait le premier.

Mais, comme nous l'avons dit, Claire était en sentinelle.

Bannière trouva donc Claire sur le seuil, et Claire lui défendit d'entrer, attendu que madame reposait.

Furieux, honteux, presque désespéré, Bannière s'alla renfermer dans sa chambre et passa une partie de la nuit à écrire des

lettres et à les déchirer après les avoir écrites.

Enfin, écrasé de fatigue, nous dirions presque de remords, il s'endormit les coudes sur la table, la tête dans ses mains, sa bougie ruisselant en nappes liquides le long du flambeau.

Vers deux heures, Olympe entra, vit les lettres déchirées, vit la bougie ruisselante, vit Bannière dormant.

Elle le regarda un instant, gracieuse comme une ombre dans son peignoir blanc, se pencha vers lui, effleura de ses lèvres son front, soucieux même au milieu du sommeil, et, sans le réveiller, s'assit près de lui dans un fauteuil.

Il arriva que le dormeur, en s'éveillant à l'aube et en s'éveillant glacé, morfondu, mécontent, maugréant, vint trébucher contre ce fauteuil auquel il voulait demander le reste de son sommeil, et qu'il y vit la figure souriante d'Olympe.

Alors il tomba à genoux en versant des larmes et en s'écriant avec des coups de poing dans la poitrine :

— Oh ! oui, elle est meilleure, cent fois meilleure que moi !

Olympe accepta l'émeraude et la porta un jour à son doigt, puis elle dit à Bannière :

— Vous avez le petit doigt juste de la grosseur de mon index ; je vous donne cette émeraude, portez-la pour l'amour de moi.

Et Bannière fit la roue comme un paon, et alla éblouir sous sa manchette toutes les femmes galantes qui se promenaient au grand Mail.

Le lendemain de cette aventure, Olympe vit Bannière préoccupé.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

Bannière la regarda avec timidité.

— Vous avez quelque chose à me demander, dit Olympe.

— Oui, dit Bannière, j'ai à vous demander si vous voulez être ma femme.

Olympe sourit ; mais presque aussitôt ce sourire s'effaça, et une teinte sérieuse se répandit sur toute sa physionomie.

— Vous êtes un bon cœur, Bannière, lui dit-elle, et je ne doute pas un instant que c'est dans la conviction de faire de moi une femme heureuse que vous me demandez de vous épouser ; mais, malheureusement ou heureusement, ce que vous me demandez là est chose impossible.

— Pourquoi cela ? demanda Bannière.

— Si l'amant a été jaloux de la bague de monsieur de Mailly, dit Olympe, le mari serait jaloux de bien autre chose.

— Olympe, s'écria Bannière, je vous jure…

— Pas de serments, mon ami, dit Olympe.

Et lui fermant la bouche avec la main :

— Demeurons comme nous sommes, dit-elle, nous sommes bien.

Bannière voulut répliquer, Olympe leva le doigt en souriant de nouveau, et tout fut dit.

Jamais plus il ne fut question de mariage entre eux.

Quelle charmante vie que celle des amoureux véritablement amoureux ! comme ils savent se passer d'autrui, comme ils repoussent avec art toute cette poussière, toutes ces feuilles sèches, tous ces insectes qui viennent tomber dans le nectar de leur bonheur !

Pendant les six premiers mois de leur séjour à Lyon, Bannière et Olympe ne virent pas une figure étrangère dans leur maison ; il est vrai que de leur côté ils redoutaient de se faire voir, de peur d'être reconnus ; mais leur principale raison de se cacher, il faut le dire, c'était surtout le désir d'être seuls.

Et puis Olympe avait une foule d'idées qui ravissaient Bannière : elle savait faire monter des musiciens dans ses antichambres et jouer des symphonies pendant la chaleur, sans avoir besoin de se montrer aux symphonistes.

Elle aimait les courses à cheval et les petites pérégrinations de deux à trois jours dans les campagnes voisines, et cela au fond d'un bon carrosse chargé de provisions et de coussins.

Elle aimait tout ce qui amusait Bannière, et celui-ci s'amusait de tout.

Au bout de six mois d'idées plus ingénieuses les unes que les autres, les deux amants, fouillant un jour pour une idée nouvelle dans la bourse commune, s'aperçurent qu'il n'y restait plus que cent cinquante louis.

C'était pour un mois encore à mener le train des six mois précédents.

Bannière regarda Olympe, Olympe regarda Bannière, et celui-ci, soupesant l'or dans sa main :

— Cent cinquante louis, dit-il, font trois mille six cents livres.

— Je faisais juste le même calcul, dit en souriant Olympe.

— C'est ce que beaucoup de gens heureux, et très heureux, dépensent dans une année. Nous avons donc eu, en six mois de notre bonheur, six ans du bonheur de ces gens-là.

— Parfaitement, dit Olympe.

— Seulement, continua Bannière, il ne nous reste plus qu'un mois de ce même bonheur.

— Bon, dit Olympe, pour des paresseux, mais pour des gens qui travaillent !

— Qui travaillent ? fit avec surprise Bannière. Vous voulez travailler, vous ?

— Sans doute.

— Et à quoi, mon Dieu ?

— Mais à mon état. Est-ce que je ne suis pas comédienne ? Est-ce que vous n'êtes pas comédien ? Est-ce qu'il n'y a pas deux théâtres à Lyon ? Est-ce que nous n'avons pas cent théâtres en France, si les deux théâtres de Lyon ne veulent pas de nous ? Est-ce qu'enfin nous n'avons pas une douzaine de mille livres dans les appointements du roi Hérode et de la reine Mariamne ?

— Mort de ma vie ! vous êtes une enchanteresse ! s'écria Bannière ivre de joie, et tout ce que vous touchez se change en or.

— Et puis, ajouta Olympe, la vie commençait à devenir fade ; nous engraissions.

— C'est ma foi vrai !

— Allons ! les courses de ville en ville, les déménagements, les bravos, les études, l'art, l'agitation…

— Vous m'électrisez, Olympe !

— Et nous faisons des économies ; l'oisiveté nous ruinait : nous y perdions ce que nous dépensions et ce que nous ne gagnions pas.

— Oui, ma foi !

— Dès demain, Bannière, allez me chercher le directeur du théâtre, et me l'amenez.

— J'irai, ma chère.

— Et en attendant demain, bonne chère ce soir ; concert sur l'eau, pour nous seuls ; tout cela et…

— Et notre amour ! s'écria Bannière. Ah ! que nous sommes riches !

q

Chapitre 19 La vie de province

Le directeur du théâtre vint le surlendemain chez Olympe, que Bannière lui avait fait remarquer à la promenade.

Que notre lecteur ne se figure point qu'à cette époque que nous essayons de peindre, un directeur de théâtre fût l'autocrate que nous connaissons aujourd'hui, ayant son harem, sa police et ses estafiers.

Au dix-septième et au dix-huitième siècles, diriger un théâtre, c'était présider constitutionnellement aux destinées d'une entreprise soutenue par le talent réuni d'une douzaine d'artistes nomades, et parfois d'un poète attaché à la société.

Un directeur était donc purement et simplement le premier des acteurs de son théâtre… pour la comptabilité.

Bannière avait assez vu de comédiens ; il avait assez entendu parler Olympe ; il avait assez de perspicacité naturelle et d'instinct bohémien pour savoir s'y prendre dans cette grande affaire d'affriander un chef d'entreprise théâtrale.

Il se garda bien de dire à celui-ci qu'Olympe était une actrice déjà connue. Il la peignit comme une fille de condition affolée du théâtre et prête à donner tête baissée dans les panneaux d'un directeur.

Il ne vanta point la distinction, la beauté, la personne d'Olympe ; il conduisit, comme nous l'avons dit, le directeur à la promenade, et lui montra Olympe.

Le directeur la vit, lui fut présenté, la salua, prit rendez-vous, et vint chez elle avant l'heure fixée pour l'entrevue, empressement qui, à juste titre, parut de bon augure aux deux amants.

Le directeur, habitué à des histoires pareilles à celles que lui avait contées Bannière, avait cru ce qu'il avait voulu de son récit ; mais quand il eut été introduit dans l'intérieur splendide des

deux jeunes gens ; quand il se fut établi dans le fauteuil moelleux qu'on lui présentait ; quand il se trouva au milieu des fleurs et des parfums du boudoir ; quand du boudoir il eut passé dans la salle à manger pour y prendre la collation ; lorsqu'il aperçut vaisselle plate, argenterie et cristaux ; lorsqu'il eut goûté les vins exquis et les confitures fines, il fut tellement ébloui qu'il supposa à l'instant même que la future débutante ne saurait pas faire le premier pas sur la scène.

Il forma donc le projet de s'enivrer avec les parfums, de s'égayer avec le vin vieux, enfin d'une bonne heure de félicités matérielles, et de remercier dans tous les sens, après l'entrevue, les généreux hôtes assez fous pour songer à battre les planches quand ils avaient de si bons tapis.

Mais Bannière et Olympe en savaient autant que lui ; ils le laissaient s'aventurer dans les suppositions, puis, au dessert, quand il fut bien à point, on le pria de vouloir bien accepter un échantillon du savoir-faire des nouveaux aspirants aux parts de la société.

Le comédien, à cette proposition, se rengorgea, vida son verre, et préluda aux hostilités par un sourire dédaigneux.

Olympe vit le sourire, comprit le dédain, et, sûre de la victoire, elle attendit patiemment.

— Voyons, je vais donc vous donner la réplique, fit l'histrion d'une voix sonore. Que savez-vous ?

— Et vous ? demanda Bannière.

— Moi, je sais tout : je joue les premiers rôles. Choisissez donc votre meilleur morceau et tenez-vous bien.

— Savez-vous Hérode et Mariamne ? demanda Olympe de sa douce voix.

— Parbleu ! répliqua le comédien à moitié ivre.

— Eh bien ! dit Olympe, prenez au hasard.

— Et moi, dit Bannière, je soufflerai.

— Avez-vous la brochure ? demanda le directeur.

— Oh ! inutile, je sais la pièce par cœur.

— C'est bien, fit l'histrion. Je joue Hérode.

— Mon emploi, dit Bannière avec un sourire.

Le comédien ne s'inquiéta aucunement de l'observation de Bannière, et entonna son rôle d'une voix enrouée.

Olympe lui répondit.

Mais elle n'eut pas plutôt débité vingt vers que le vieux drôle ouvrit l'oreille.

— Oh ! oh ! fit-il.

— Quoi donc ? interrompit modestement Olympe ; est-ce que je me trompe ?

— Non, non, au contraire, allez toujours.

Et le comédien appuya ses coudes sur la table et fixa ses yeux ardents comme deux charbons sur Mariamne, qui reprit le fil de son rôle.

— Ah çà ! mais, dit-il, vous avez déjà joué la comédie, vous ?

— Quelquefois, oui, répondit Olympe.

— Où donc ?

— Par-ci, par-là, répliqua Bannière pour ne pas mentir.

— Mais savez-vous que vous êtes tout simplement superbe ? mademoiselle ? hurla le vieil ivrogne au comble de l'admiration ; parole d'honneur ! vous me rappelez la Champmeslé.

— Vous avez joué avec elle ? demanda Olympe en souriant.

— Oh ! fit le directeur, j'étais employé au théâtre.

— Mais vous ? monsieur, dit-il en s'adressant à Bannière.

— Vous désirez m'entendre ?

— Oui.

— C'est trop juste.

Et d'une voix solide, avec ce geste effrayant qui appartenait particulièrement à l'école ancienne, Bannière reprit son entrée d'Hérode.

Le vieux comédien l'écouta dans un silence protecteur puis, allongeant les lèvres :

— Monsieur n'est point mal, dit-il, mais il a encore beaucoup à apprendre…

— J'apprendrai, dit Bannière.

— À étudier.

— J'étudierai.

— Pas mal ? releva Olympe, qui voulait secourir l'amour-propre offensé de son ami. – Allons, allons, mon bon ami, on voit bien que vous jouez le même emploi.

— D'ailleurs, fit observer Bannière un peu piqué, il ne s'agit ici que de madame, ce me semble.

— Vous vous trompez, mon ami, dit vivement Olympe, il s'agit au contraire de nous deux : qui m'aura vous aura, ou ne m'aura pas.

— Ah ! dit l'histrion, voici qui complique l'affaire.

— Vraiment ? fit Olympe.

— Oui, il faut que je consulte mes associés. S'il se fût agi de madame, je concluais seul, parce que notre premier rôle, la Catalane, n'est pas assez forte ; mais l'emploi de monsieur, diable ! c'est autre chose.

— Votre emploi ? dit Bannière.

— Notre emploi, soit, dit le vieux renard.

— Eh bien ! votre emploi ? insista Bannière.

— Notre emploi est déjà partagé en trois, et il faut que je consulte.

— Écoutez, dit Olympe, qui connaissait les comédiens par son long séjour avec eux ; nos bouteilles sont vides, c'est vrai, mais la cave n'est pas loin. Allez chercher ceux de vos associés dont le concours est indispensable ; amenez-les, nous nous entendrons mieux tous ensemble, et surtout nous nous entendrons plus vite

que séparément. D'ailleurs, voici l'heure du dîner… nous dînerons.

Bannière, à ce moment, ouvrit une porte dérobée, par laquelle se glissa traîtreusement une telle odeur de rôt, un fumet si suave de volaille farcie, que le comédien convaincu s'échappa en respirant à longs traits l'émanation culinaire par des narines dont la dilatation démesurée signifiait : Je reviendrai.

Et il revint flanqué de quatre des importants de la troupe, trois hommes et une femme.

Les trois hommes, râpés, pâles, débraillés, vieux comme leurs costumes : c'étaient le financier, le père noble et le premier valet.

La femme, de la taille d'Olympe, avec moins de distinction, et cette différence qu'Olympe avait les yeux bleus et que la femme avait les yeux noirs, qu'Olympe était blonde et que la femme était brune, qu'Olympe avait le teint blanc et rose, et que la femme avait le teint brun et mat ; en tout un véritable type catalan, auquel sans doute l'actrice devait son nom de la Catalane.

Joignez à cela des mains charmantes, et un corsage avec lequel le seul corsage d'Olympe pouvait lutter de richesse.

Olympe reçut tous ces gens-là en camarades, les mit à l'aise d'un seul mot, les installa à table, et comprit, sans se faire prier le moins du monde, cet argot de théâtre qui était cependant si loin de ses habitudes.

Elle demanda le nom et l'emploi de chacun, plus souriante encore lorsqu'elle s'adressa à la femme que lorsqu'elle s'adressa aux hommes.

— La Catalane, répondit celle-ci en montrant une double et blanche rangée de petites dents.

Olympe recommanda la Catalane aux attentions de Bannière.

Le dîner fut des plus gais ; tout le monde s'y grisa, excepté Olympe, qui, en ramassant sa serviette au dessert, vit un des petits pieds de la Catalane sur le pied de Bannière, tandis que de l'autre elle agaçait celui du premier comique. Olympe rougit. Quelque chose comme la dent d'une vipère lui mordit le cœur. Mais en se relevant et en regardant l'innocent Bannière, elle s'aperçut à son visage calme qu'il n'avait pas conscience de son bonheur. Elle se contenta en conséquence de lui tendre la main, et Bannière se leva avec ardeur pour venir baiser cette main adorée.

Puis, sous l'influence de ce dîner, on dit des vers, on joua des scènes de tout genre. Enfin Bannière apporta une plume, de l'encre et du papier, et Olympe se rédigea un engagement que signèrent les cinq associés.

Elle se donnait douze cents livres de fixe et un huitième dans les bénéfices pour elle et pour Bannière.

Cette modestie enchanta l'assemblée, et on se sépara en s'embrassant.

Olympe remarqua que la Catalane avait embrassé cinq fois Bannière.

De son côté, Bannière remarqua que les comédiens avaient embrassé dix fois Olympe.

Puis, quand tout le monde fut parti :

— Vous voyez bien, mon très cher, dit Olympe sans faire allusion à ce quintuple embrassement, et en s'attachant au succès de l'aventure, vous voyez bien que nous voilà sûrs de six mille livres par an à peu près.

— Oui, mais ils vous ont trop embrassée, dit Bannière.

Dernier mot qui prouva surabondamment à Olympe qu'elle aurait eu bien tort d'en vouloir à la Catalane.

À partir de ce moment, Olympe ne s'occupa plus que de ses rôles et de ses débuts, fixés au jeudi suivant par le conseil des six.

q

Chapitre 20 Où un nouveau personnage paraît à l'horizon

Malheureusement, la prospérité est une de ces déesses à l'humeur difficile et au caractère inconstant dont aucun mortel ne peut se flatter de lier les ailes.
Opération problématique que nul conquérant, excepté César, n'a su pratiquer à l'égard de la victoire.

Or, il arriva que Olympe débuta ;

Qu'elle débuta heureusement, et dans une pièce d'auteur inconnu ;

Qu'elle fit grand bruit à propos de ce début, et que ce bruit amena la foule au théâtre ;

Que la foule venant au théâtre, le théâtre fit de copieuses recettes.

Il arriva enfin que monsieur et madame de Bannière, on les appelait ainsi, produisirent sur les Lyonnais l'impression la plus favorable.

Ils devinrent donc célèbres, tandis qu'auparavant ils n'étaient qu'heureux.

Mais leur célébrité les conduisit naturellement à dépenser beaucoup plus d'argent qu'ils n'en dépensaient auparavant.

Il fallut recevoir, avoir un train extérieur, tandis que jusque-là la vie avait été murée.

La fin des louis arriva. Les recettes passèrent avec assez de difficulté de la bourse des associés dans celle de monsieur et madame de Bannière.

À la fin de chaque mois, c'étaient des contestations interminables. Au dire des associés, l'engagement d'Olympe et de Bannière était onéreux à la troupe.

À ces petites difficultés près, les choses allaient donc encore. À la fin de chaque mois, Bannière en était quitte pour montrer les dents, et les hommes payaient parce qu'il les avait solides, et les femmes payaient parce qu'il les avait blanches.

Seulement il arriva que, vers ce même temps, le roi tomba malade ; que sa maladie porta un coup sensible dans toutes les parties de la France ; que partout, à cette nouvelle, les réjouissances s'arrêtèrent, et que les théâtres étant la réjouissance par excel-

lence, à mesure que les églises étaient plus fréquentées, les théâtres se trouvèrent plus déserts.

Les choses traînèrent ainsi pendant deux ou trois mois ; puis, après une agonie de misère, la troupe fit faillite.

L'acte de société fut déchiré du coup.

Puis, les théâtres ayant repris un peu de force avec la convalescence du roi, les associés, redevenus maîtres de la position, dictèrent à leur tour, à Olympe et à Bannière, des conditions par lesquelles il fallut passer.

On rouvrit.

Olympe avait repris l'habitude de jouer, et était rentrée au théâtre avec cette ardeur que mettent à leur travail les véritables artistes ; de son côté, Bannière avait mordu aux bravos, et, si creuse que fût cette viande, comparée aux fins rôts qui avaient sollicité l'odorat de l'entrepreneur le jour de sa première visite chez Olympe, il la dévorait. Plutôt que de ne pas jouer, ils jouèrent donc au prorata honteux des appointements que l'association, franche communauté, accordait, dans son impartiale justice, en proportions égales, à l'artiste hors ligne et au cabotin vulgaire.

La gêne entra, le visage voilé, le pied incertain, dans le ménage de Bannière.

Les jours où Olympe ne jouait pas, où Bannière ne jouait pas, les deux amoureux se dédommageaient avec l'amour.

Mais Bannière s'aperçut des privations que s'imposait Olympe ; habituée au luxe, la gêne était pour elle un véritable

malheur. Il vit ses yeux se cercler de noir, sa bouche pâlir, ses mains tomber languissantes à ses côtés.

Comme l'avait prédit Olympe à Bannière, il avait vécu vite et beaucoup appris en peu de temps. En un an, il avait accompli le périple de la vie. Il savait ce que pèse la joie dans un cœur, et il savait surtout combien de joies une seule douleur peut faner.

Puis, de temps en temps, la jalousie, jalousie que rien ne motivait, mais, on le sait, les plus terribles jaloux sont ceux qui n'ont aucune raison de l'être ; puis de temps en temps, disons-nous, la jalousie mordait un petit coin du cœur de Bannière.

Cela arrivait quand Olympe, en scène, récoltait des bravos et des sourires. Lui, parfois, pendant ce temps, était inoccupé dans les coulisses ; il comptait alors les galants qui faisaient sonner autour de la belle leurs écus et leurs promesses.

Alors il frémissait que parmi tous ces plumets, sans cesse errants des avant-scènes aux coulisses, il ne se rencontrât un monsieur de Mailly avec ses rouleaux partout, ses valets partout, ses maisons, ses chevaux et son amour partout.

Si un pareil malheur lui arrivait jamais, que deviendrait-il, lui Bannière, atome boursouflé, géant grossi par ce microscope de l'âme qu'on appelle l'amour ?

Bien des fois, tandis que la femme adorable et adorée s'inclinait sous les fleurs et les bravos, Bannière se demandait comment étaient arrivés à se faire plus riches tous ces gens qui faisaient la roue autour d'elle.

Il se rappela qu'il avait lu quelque part cette maxime, qui, pour être mauvaise n'en est pas moins tentante.

« Ceux que la Providence oublie ont le droit d'essayer du hasard ; celui qui n'a pas Dieu pour lui serait bien bête de ne pas se faire l'ami du diable. »

Il se rappela toute une philosophie qu'il s'était faite dans les jours sombres de son noviciat, toute une théorie de libre arbitre qu'il s'était faite dans ses jours nuageux du théâtre.

Il se dit que pourvu qu'un homme disposât de sa peau, cet homme valait un autre homme ; que cette peau était un enjeu comme un autre ; que, un louis étant donné, un homme peut risquer de perdre ce louis, quitte à payer avec sa peau, s'il le perd, le deuxième louis qu'il n'a pas, pour rattraper le premier louis qu'il n'a plus.

Bannière prit donc le seul louis qui restât dans la maison et s'en alla le jouer.

Il gagna, comme toujours gagnent les novices. Un des axiomes qu'ignorait Bannière, parce qu'il était vrai peut-être celui-là, c'est que le diable n'a de tentations que pour les novices.

Avec son louis, Bannière gagna cinquante louis, qu'il apporta triomphant, et Olympe, stupéfaite, les trouva, en rentrant du théâtre, dans le tiroir de son chiffonnier, à la place du seul louis qu'elle avait laissé et qu'elle ne comptait plus revoir, ayant dit à mademoiselle Claire de le prendre pour couvrir sa dépense du lendemain et du surlendemain.

On comprend bien qu'un pareil début affrianda Bannière. Cependant, tant que durèrent les cinquante louis et qu'il n'eut point absolument besoin de jouer, il ne joua pas ; il est vrai que, tout absent qu'il fût de l'académie, le jeu ne cessait de lui trotter par

l'esprit : en scène, il entendait le bruit de l'or, et se retournait ou négligeait sa réplique. Deux passions ne peuvent vivre à l'aise dans le cœur d'un homme, il faut que l'une dévore l'autre. Le jeu dévora le théâtre ; Bannière fut sifflé et alla se consoler à l'académie.

Trois mois suffirent à faire de Bannière un pilier de tripot.

Cependant Olympe continuait de travailler pour ses associés ; elle travaillait pour les valets, elle travaillait pour les financiers, pour les pères nobles, qui s'achetaient du vin, du bois avec le prix de son travail ; elle travaillait pour la Catalane, qui, grâce à Olympe, outre ses petits profits hors du théâtre, empochait deux cents livres par mois, ce qui meublait sa toilette.

Tout au contraire, Olympe démeublait la sienne. Ce qui était l'aisance pour la Catalane était la médiocrité pour mademoiselle de Clèves. L'extérieur n'avait point cessé d'être confortable, mais l'abondance réelle avait disparu de la maison. Olympe se disait avec raison que le comble de la misère c'est l'abandon, et elle appela du monde dans cette maison qui agonisait, pour que le bruit du monde fît fuir la misère.

Elle appela du monde parce qu'elle voyait Bannière s'éloigner, parce qu'elle se sentait seule, et que rappeler du monde c'était rappeler Bannière.

Elle espérait que Bannière serait jaloux, et qu'après que le joueur avait tué le comédien, l'amant tuerait le joueur.

La lutte était grave et la victoire douteuse. Bannière était devenu un joueur de profession ; il apportait à la pratique de ce métier tout ce qu'un homme intelligent met d'art à la réussite de

tout ce qu'il entreprend ; il ne gagnait pas davantage qu'eût fait un autre, c'est vrai, mais il perdait moins.

Olympe aussi avait été jalouse. Pour Bannière, le jeu n'était peut-être qu'un prétexte à couvrir l'amour. Elle avait appelé mademoiselle Claire, et s'était fait apporter cet habit de cavalier sous lequel, si charmante, elle avait fui avec Bannière ; elle l'avait revêtu tristement, et, presque honteuse de ce qu'elle faisait, elle avait suivit son amant.

C'était bien au jeu qu'il allait. Olympe hésita un instant à l'y suivre ; puis, prenant son parti, elle s'élança derrière lui dans cet enfer.

Quand, pendant une demi-heure, cachée dans l'embrasure d'une fenêtre, elle eut vu ce que c'était que le jeu, elle s'enfuit pâle et troublée.

Aussi, lorsque Bannière revint, au lieu de l'accueillir avec cette mine froide des jours précédents, Olympe le prit par la main, le fit asseoir à ses pieds, et caressante comme une maîtresse, persuasive comme une mère :

— Vous venez de jouer, lui dit-elle.

— Eh, mon Dieu ! oui, dit Bannière.

— Vous avez perdu ?

— Non ! s'écria-t-il.

— Mais vous n'avez pas gagné ?

— Oh ! j'aurais dû gagner mille louis.

Et Bannière lui expliqua, avec la fièvre incessante au joueur, tous les coups qu'il eût dû gagner s'il n'avait pas eu la chance contre lui.

— Pauvre garçon ! dit Olympe après l'avoir écouté avec une attention mêlée d'une profonde pitié, tant d'émotions, de calculs, d'efforts et de souffrances !

Olympe était toujours la bonne, la tendre Olympe : les larmes lui montèrent aux yeux.

— Concluez, dit-il.

— Oh, mon Dieu ! fit Olympe, la conclusion sera bien simple. Vous jouez pour ne gagner ni perdre ; autant vaut ne pas jouer. Voyons, c'est dit : n'allez plus vous brûler le sang ; vous économiserez au moins votre vie.

Bannière allait s'écrier : C'est pour vous ! mais il se retint.

Bannière était toujours amoureux ; aussi était-il toujours généreux et discret.

Olympe ajouta :

— Nous n'avons point encore touché aux dernières ressources : nous avons des bijoux que nous pouvons vendre.

— Oh ! s'écria Bannière, avant les bijoux, il y a la vaisselle, ce me semble.

— La vaisselle ? oh ! non pas, dit Olympe. Je puis très bien sortir et m'habiller sans bijoux ; mais sans vaisselle, nous ne pourrions plus recevoir.

— Eh ! qui donc voulez-vous recevoir ? mon Dieu ! dit Bannière, qui n'étant jamais à la maison, et y revenant quand tout le monde était parti, ignorait que sa femme reçût.

— J'ai mon plan, dit Olympe. Vous ne resterez pas plus joueur que vous n'êtes resté comédien. Changer, pour vous, est une nécessité. De novice, vous vous êtes fait comédien ; de comédien, joueur ; de joueur, vous vous ferez homme du monde, homme d'épée peut-être ; que sais-je, moi ? et vous changerez ainsi jusqu'à ce que vous ayez atteint la dernière transformation, jusqu'à ce que vous soyez devenu papillon splendide.

— Hélas ! répondit Bannière, jusqu'à présent, pauvre Olympe ! je n'ai guère été pour vous que la chenille.

— Mon ami, dit Olympe, vous avez de l'esprit, de l'instruction, de la tournure, vous êtes un logicien distingué, vous parlez bien…

— Où diable tout cela me conduira-t-il, si je n'ai pas quelqu'un qui me pousse ?

— Justement, mon cher Joseph, quelqu'un vous poussera.

— Et quel sera ce quelqu'un ?

— L'abbé d'Hoirac.

— L'abbé d'Hoirac ?

— Vous ne savez pas de qui je veux parler ?

— Ma foi ! non, à moins que ce ne soit de ce prestolet qui était fourré dans nos coulisses tous les soirs où vous jouiez, et qui me marchait toujours sur les pieds.

— Justement, c'est cela.

— Comment ! ce bonhomme toujours bourdonnant, papillonnant, chantonnant, qui a l'air d'un hanneton fou ?

— En effet, c'est assez ressemblant, dit Olympe en éclatant de rire.

— Comment ! il faut que je me fasse, pour avancer, protéger par cet avorton ?

— Ah ! pour cette fois, vous êtes injuste, Bannière : hanneton, oui ; avorton, non. L'abbé est, à tout prendre, un charmant poupin, et l'on voit bien que vous ne l'avez pas regardé.

— Mais en revanche, dit Bannière sans savoir comment il devait prendre l'insistance de sa maîtresse, on dirait que vous l'avez beaucoup regardé, vous.

— Allons, des niaiseries ! dit Olympe.

— Mais comment diable le connaissez-vous ?

— Comme je connais une foule de gens que vous ne connaissez pas. Tous les soirs vous allez au jeu, et tous les soirs l'abbé d'Hoirac vient passer son temps à jouer aux échecs avec moi.

Bannière hocha tristement la tête.

— Vous m'avez convaincu, dit-il, de l'inutilité de mes tentatives à l'académie. Demain je jouerai aux échecs avec monsieur l'abbé d'Hoirac.

— Et à ce jeu-là, cher ami, vous gagnerez au lieu de perdre : c'est moi qui en réponds.

— Mais c'est donc un homme bien parfait que cet abbé d'Hoirac ? dit Bannière piqué.

— Ce n'est pas un homme parfait, cher ami, attendu que la perfection n'est pas de ce monde. Mais comme, les jours où je ne joue pas, j'en suis réduite à la société de ma coiffeuse et à celle de Claire, la société de ce hanneton fou, comme vous l'appelez, ne m'a point paru à dédaigner tout à fait.

— C'est drôle, dit Bannière, que je ne me sois jamais aperçu du mérite de monsieur l'abbé d'Hoirac. Il est vrai que je ne faisais attention à lui que lorsqu'il me marchait sur les pieds.

— Vous en revenez toujours, cher ami, à cette maladresse de l'abbé ; elle est bien naturelle, cependant. L'abbé est myope, si myope qu'il ne voit pas le bout de son nez. Comment voulez-vous qu'il voie ses pieds, qui sont bien autrement loin de ses yeux que le bout de son nez qu'il ne voit pas ?

— Vous avez raison, Olympe, dit Bannière, et la première fois que je rencontrerai l'abbé d'Hoirac, je le regarderai au visage.

— Eh bien ! vous verrez une jolie poupée, dit tranquillement Olympe en passant dans son boudoir.

— Et quand viendra monsieur l'abbé ? demanda Bannière. Sera-ce ce soir ?

— Non. Ce soir, je joue.

— Ce sera demain, alors.

— Oui, ce sera demain.

— Et à quelle heure ?

— À six heures, comme toujours.

— Très bien, madame.

Olympe regarda son amant de côté, haussa les épaules et se livra à sa femme de chambre.

q

Chapitre 21 L'abbé d'Hoirac

Le soir arriva, et avec le soir la société ordinaire de madame de Bannière.
Bannière ne s'était pas rendu, comme d'habitude, à l'académie. Il voulait absolument voir ce fameux abbé d'Hoirac dont il lui avait été tant parlé.

Il le vit apparaître à six heures sonnant ; c'était son heure.

Ce charmant abbé se fit annoncer du bas de l'escalier par deux valets d'abord, puis par une délicieuse odeur de muscadelle qui monta au premier étage quand l'abbé posa son pied sur le premier degré.

Derrière l'abbé venaient deux autres grands laquais portant un énorme plateau chargé de fleurs, de rouleaux de musique et de pâtisseries.

L'abbé fit son entrée avec grâce ; il marchait, il est vrai, les bras étendus comme quelqu'un qui joue au colin-maillard, mais cette hésitation ne manquait pas d'un certain agrément.

Il avait une jolie figure rose et pleine, de grands yeux bordés de longs cils ; à ces yeux manquait l'éclair, mais la façon dont jouaient les paupières donnait à la prunelle tout le chatoiement

et toute la transparence que le mouvement des doigts donne à la morne opale.

L'abbé fermait ses yeux et ouvrait ses lèvres, cachait sa prunelle et montrait ses dents ; il savait sourire assez spirituellement pour faire paraître malin son nez retroussé, qui n'eût paru que bête chez un gentilhomme de moins bonnes manières et surtout de moins bonne maison.

Fidèle à ses habitudes, il salua Olympe en lui baisant la main, comme une main se baisait à cette époque-là à Versailles, et, toujours par habitude aussi, il marcha des deux pieds sur les deux pieds de Bannière, qui le regardait de trop près.

— Monsieur de Bannière, le maître de céans, dit Olympe en se hâtant de présenter l'ex-novice à l'abbé pour couper court à la mauvaise humeur de l'un, et aider à la mauvaise vue de l'autre.

— Ah ! monsieur, mille pardons, s'écria l'abbé, je suis un bien malheureux homme.

— Je vous assure, monsieur, que vous ne m'avez fait aucun mal, dit Bannière.

— Eh ! non, monsieur, non, ce n'est point, en vérité, pour ma maladresse involontaire que je vous demande pardon.

— Mais alors pourquoi donc, monsieur ? dit Bannière, surpris et osant à peine essuyer ses boucles.

— Monsieur, c'est que je ne savais pas avoir l'honneur de vous voir, et que je m'étais permis d'offrir à madame de Bannière quelques fleurs et quelques sucreries.

— De fort belles fleurs et des sucreries qui me paraissent parfaites, dit Bannière.

— Soit, mais qu'il n'est pas convenable qu'un autre que vous offre à madame, s'écria l'abbé.

— Monsieur…

— C'est pourquoi, avec votre permission, mes deux laquais vont tout jeter par la fenêtre.

— Oh ! monsieur, dit Bannière, ce serait un meurtre.

— Jetez, jetez, dit l'abbé.

Les laquais obéirent et versèrent en effet par la fenêtre le plateau chargé des galanteries de leur maître.

Bannière fut fort étonné de cette action dont la splendeur le diminuait beaucoup.

Olympe se contenta de sourire. Elle avait suivi de l'œil les fleurs volant dans l'espace, et avait vu un papier se détacher du cœur de l'un des bouquets.

Bannière fit plusieurs révérences à cet abbé si poli et si fastueux à la fois, qui affecta de toujours parler et de toujours sourire. Il chanta des duos avec Olympe, il chanta des solos, il joua d'une viole que son laquais avait apportée, il fit enfin les frais de toute la soirée avec un empressement pour Bannière dont celui-ci était confus.

Quant à Olympe, elle bâilla fréquemment pendant toute cette soirée.

Fréquemment aussi elle donna ses belles mains à baiser au maître de céans ; en un mot, elle rassura Bannière comme une digne et honnête femme sait rassurer son amant.

Elle le rassura plus qu'elle n'aurait dû peut-être, car il est de certains cœurs dont la fidélité dépend toujours de la crainte ou de l'esclavage où on les tient.

Lorsque l'abbé eut papillonné pendant trois heures, lorsqu'il eut à l'envi brisé les cordes de sa viole et celles de sa voix :

— En vérité, madame, dit-il, il faudra que je vous fasse faire la connaissance d'un bien brave homme.

Et il se mit à rire.

— De quel homme voulez-vous donc parler ? demanda Olympe.

— À vous surtout, monsieur de Bannière, poursuivit l'abbé toujours riant.

— Quel homme ? demanda Bannière à son tour.

— Êtes-vous bien religieux, monsieur de Bannière ? demanda l'abbé.

— Moi ?

— Là !… bien scrupuleux ?

— Mais… modérément. Pourquoi cette question ?

— Ah ! c'est que le brave homme en question…

— Celui dont vous voulez nous faire faire la connaissance ?

— Oui… est un juif.

Et l'abbé continua de rire.

— Oh ! l'abbé, que dites-vous donc là ? fit Olympe. Un juif ! mais à quoi cela sert-il, mon Dieu ?

— Un juif brave homme ! dit Bannière avec un sourire un peu forcé. Il faut que vous soyez bien saint, monsieur l'abbé, pour avoir vu un pareil miracle.

— Si vous saviez la charmante perle qu'il m'avait vendue ce soir, et en vérité pour rien !

— Ah ! voyons, monsieur l'abbé ! dit Olympe avec cet empressement enfantin que les femmes ont pour les bijoux.

— Je ne l'ai plus, dit l'abbé.

— Et qu'en avez-vous fait ? demanda Bannière. Cela peut-il se dire au moins devant une dame ?

— Eh ! mon Dieu ! dit l'abbé du ton le plus simple, je crois que je l'avais liée à l'un de ces bouquets, et il est bien probable qu'elle doit être quelque part, là, en bas, dans les ruisseaux.

L'abbé disait tout cela avec son même sourire charmant.

— Monsieur l'abbé est Gascon ou millionnaire, fit Olympe.

— L'un et l'autre, répliqua tranquillement l'abbé. Je disais donc que j'amènerais un jour mon juif, et s'il ne trouve pas moyen avec sa langue dorée de vous vendre pour dix mille écus en une heure, je veux perdre mon nom d'Hoirac, madame. C'est un homme sans pareil.

— Cette perle, pensait Bannière, cette perle ! Il y a donc des hommes qui sont assez riches pour jeter ainsi des perles par les fenêtres ? Au moins Cléopâtre avait bu la sienne.

Et il regarda, non sans admiration cette fois, le nez retroussé de l'abbé.

Celui-ci fit la roue et sortit vers les dix heures.

— Vous trouverez peut-être, madame, dit-il à Olympe, que je vous quitte aujourd'hui de bien bonne heure, mais c'est que j'ai promis à la Catalane de la faire souper avec messieurs d'Abenas ; ce sont deux gentilshommes de mon pays qui me sont recommandés par leurs grands-parents et que je lance.

Et tandis qu'il disait ces mots, Olympe regardait avec satisfaction l'impassible figure de Bannière, qui eût donné mille gouttes de son sang pour que ce bavard fût parti et qu'il pût chercher la perle.

Mais avant lui, hélas ! la coiffeuse de madame avait entendu l'abbé.

Cette coiffeuse, oracle souverain et despotique, donnait souvent du dessous à Claire quand il s'agissait de haute politique théâtrale ; on l'admettait d'habitude à tous les conseils, et quand elle n'y était pas admise, elle suppléait à cette omission en écoutant aux portes.

Ce fut donc assez pour elle d'entendre ce qu'avait dit l'abbé ; elle savait la rue déserte dès six heures. En cherchant, pourquoi ne trouverait-elle pas ?

Bannière l'avait vue sortir, bien que, en personne de théâtre, elle eût dissimulé sa sortie. Il comprenait, en se dévorant les poings, que, bien qu'il fit des vœux pour que l'abbé partit, il partirait, lui, toujours trop tard.

Ce qui nous fait penser qu'en effet Bannière fût parti trop tard, c'est que, le soir même, tandis que Bannière se déshabillait, la coiffeuse remit à Olympe une lettre qu'elle avait trouvée, disait-elle, dans la rue, et qui n'était autre que ce billet qu'Olympe avait vu voler de son côté, tandis que le bouquet volait du sien.

Cette lettre, peut-être, tant le cœur des femmes est bizarre ! cette lettre, peut-être, Olympe n'eût-elle point été fâchée de la lire, si la perle n'avait un peu gâté tout cela.

Tandis qu'elle lisait la lettre dans son cabinet, Olympe entendit Bannière qui ouvrait doucement la porte de sa chambre.

Olympe devina qu'il ouvrait cette porte pour descendre, et qu'il descendait pour chercher la perle.

Olympe prit de Bannière une mauvaise opinion.

— Où allez-vous, mon ami, demanda-t-elle en fourrant la lettre dans la poche de son peignoir.

— Moi ? dit Bannière. Nulle part. Je sortais.

— Vous sortiez comme cela, nu-tête, en voisin ? Et pourquoi faire sortiez-vous ?

— Pour prendre l'air, dit Bannière.

— Restez donc, mon ami, dit Olympe. En vérité, si l'abbé vous voyait ce soir dans la rue, il croirait que vous cherchez sa perle.

Bannière rougit comme si par la bouche d'Olympe il eût entendu parler sa conscience.

Il rentra dans sa chambre, se coucha, mais dormit mal. Toute la nuit il se tourna et se retourna dans son lit : le pauvre Bannière rêvait perles et diamants.

Mais le lendemain Bannière alla trouver l'abbé sur la promenade, où chaque jour on le rencontrait.

Après les embrassades de rigueur et quelques égarements des pieds de l'abbé sur ceux de Bannière :

— Est-ce que vous n'étiez pas avec votre juif, tout à l'heure ? demanda ce dernier.

— Mais non.

— Bon ! c'est qu'il me semblait…

— J'étais avec l'ambassadeur de Sardaigne.

— Ah ! pardon, il n'y a que moi pour faire de ces bévues-là. Confondre un ambassadeur avec un juif !

— C'est que peut-être vous en avez besoin.

— De l'ambassadeur de Sardaigne ?

— Non, de mon juif.

— Eh bien ! je l'avouerai, puisqu'il est impossible de vous rien cacher, dit Bannière.

— Oui, le fait est que, malgré ma myopie, ou peut-être à cause de ma myopie, je suis assez clairvoyant. Voulez-vous par hasard l'adresse de ce juif, cher monsieur Bannière ?

— S'il vous plaît, vous me feriez grand plaisir.

— Jacob, rue des Minimes, en face le Saule d'or.

— Le Saule d'or ?

— Oui, un grand arbre en bois doré qui fait saillie sur une boutique de… de tabletier ; oui, je me rappelle les billes de billard et les tabatières.

— Merci !

— Vous voulez acheter quelque chose à madame de Bannière ?

— Oui, mais chut !

— Pardieu ! dit l'abbé.

Puis, comme il lui vint une idée subite :

— Avez-vous une chaise ? dit-il.

— Non, j'en prendrai une sur la place.

— Prenez la mienne.

— Oh ! monsieur l'abbé…

— Prenez donc, mon cher. Holà, mes porteurs !

Bannière se laissa pousser dans la belle chaise de l'abbé, qui fit un signe aux laquais.

Le mari emballé, l'abbé partit tout courant pour aller trouver la femme, qui répétait au théâtre.

Mais en tournant le coin d'une rue, il ressentit un choc violent qui lui fit d'abord pousser un cri de douleur.

Puis, ayant reconnu l'homme auquel il s'était heurté, l'abbé poussa un cri de surprise.

— Jacob ! Ah ! maroufle ! ne peux-tu donc regarder devant toi ?

— Pardon, monsieur l'abbé ; j'étais moi-même très préoccupé : je tournais l'angle d'une rue, et n'avais pas l'honneur de vous voir.

— Comment, tu n'avais pas l'honneur de me voir ?

— Non, monsieur l'abbé.

— Mais tu sais bien cependant que j'ai le monopole de la cécité, drôle !

— Monsieur l'abbé m'excusera ; je n'ai point voulu marcher sur ses brisées, mais c'est ce coffre qui me courbait.

— Et qu'y a-t-il dans ce coffre ? de l'argenterie, j'en suis sûr.

— De l'argenterie, oui, monsieur l'abbé.

— Que tu vas vendre ?

— Non, au contraire, que je viens d'acheter.

— Va-t-en vite chez toi, malheureux ! je t'ai envoyé une pratique. Retiens-la le plus longtemps possible. C'est un gentilhomme de mes amis qui va racheter gros comme ce coffre. Tiens ! il est joli, ce me semble, ce coffre.

— Je crois bien ; regardez-le. En changeant le chiffre, ce coffre-là ferait bien votre affaire, monsieur l'abbé.

Et il haussa le coffre à la hauteur des yeux de l'abbé.

— Qu'est-ce que ce chiffre ? demanda l'abbé ; un O et un C ?

— Oh ! sans doute le chiffre de quelque amant qui aura donné ce coffre à l'actrice.

— À l'actrice, dis-tu ? C'est donc à une actrice que tu as acheté ce coffre ?

— Oui, monsieur l'abbé, c'est à madame Bannière.

— Oh ! Jacob, que m'annonces-tu là ? Comment ! madame Bannière vend son argenterie ?

— Comme vous voyez, monsieur l'abbé.

L'abbé prit le coffre des mains du juif, et faillit le laisser tomber, tant il était lourd.

— Combien as-tu acheté cela ? demanda l'abbé. Voyons, ne mens pas.

— Deux cents pistoles, monsieur l'abbé.

— Misérable ! tu as volé moitié : il y a pour quatre cents pistoles d'argenterie dans ce coffre. Fais porter ce coffre-là chez moi.

— Vous l'achetez ?

— Trois cents pistoles.

— Trois cents pistoles, monsieur l'abbé, ce n'est guère ; vous avez vous même estimé le coffre à quatre cents.

— Impudent coquin ! dit l'abbé, je te donne cent pistoles de bénéfice de la main à la main, et tu n'es pas content ?

— Oh ! les temps sont si mauvais !

— Allons, porte ce coffre chez moi.

— J'y vais, monsieur l'abbé.

Et le juif fit un mouvement pour s'éloigner.

— Mais auparavant, attends.

— J'attends, monsieur l'abbé ; et le juif s'arrêta.

— Dis-moi comment tu as fait connaissance de cette dame.

— Par sa coiffeuse.

— Ah ! il y a une coiffeuse ! je ne l'avais pas encore vue ; il est vrai que je ne vois rien. Retiens mon ami bien longtemps. Va !

Et il s'achemina vers le théâtre en disant : Juif, coiffeuse, mari, argenterie vendue, bijoux achetés ; tout cela va comme sur de petites roulettes.

q

Chapitre 22 La bague de M. de Mailly

Bannière n'avait rien à acheter chez le juif Jacob ; mais il avait beaucoup à y vendre.
Il vendit tous les joyaux qu'Olympe lui avait donnés, et même tous ceux qu'il avait donnés à Olympe.

Il en vendit pour cinq cents louis, qu'il mit dans sa poche.

Il avait trouvé un jeu, un jeu sûr, une martingale entrecoupée, infaillible ; mais, pour la nourrir avantageusement, il eût fallu

pouvoir disposer de huit cents louis, et Bannière n'en avait que cinq cents.

Avec huit cents louis il eût pourtant été assuré de gagner deux millions.

Bannière, réduit à douze mille livres, soupirait en songeant qu'il ne gagnerait pour sa chère Olympe qu'une misérable somme de onze cent mille livres.

C'était peu de chose, mais enfin, si peu que ce fût, avec de l'économie, ces onze cent mille livres feraient bien aller le ménage, sans abbé, sans coiffeuse et sans associés au théâtre, durant un lustre ou deux.

Avant l'invention du calcul décimal, c'était ainsi que l'on comptait.

Bannière se disait qu'après tout onze cent mille livres sont un joli denier, qu'en or cela tiendrait à peine dans dix chapeaux d'abbé, qui sont les plus grands de tous les chapeaux.

Quand il aurait gagné cet or, ce qui était la moindre chose, attendu que son calcul ne pouvait pas manquer, il le mettrait sur le dos d'un commissionnaire robuste, de deux au besoin, ferait porter les sacs dans la chambre d'Olympe, les éventrerait pendant son absence, en joncherait le tapis, et lui ferait tremper ses jolis pieds nus jusqu'à la cheville dans ce bain froid aux ondes fauves.

Il y avait, ce soir-là, nombreuse société à l'académie ; Bannière s'assit distraitement à la première place qu'il trouva ; son sac de louis était sous sa main.

Il prit une carte et se mit à piquer son jeu.

Tous ses calculs faits, il commença de jouer.

Les calculs étaient bons, à ce qu'il paraît, Bannière gagna.

Au moment où il tirait une vingtaine de louis de son côté, un joyeux cri de femme attira son attention. Il regarda, et reconnut la Catalane qui pontait en face de lui et contre lui.

Cette femme riait en gagnant, elle riait en perdant, elle riait toujours.

C'était absolument comme l'abbé ; seulement elle riait plus haut que lui.

Bannière gagnait toujours, la Catalane pontait toujours. Bannière gagnait déjà une cinquantaine de mille livres, la Catalane avait perdu jusqu'à son dernier louis.

Elle emprunta dix louis à son voisin, juste comme fait la soustraction, et continua de perdre ses dix louis avec la même gaieté.

Puis dix autres louis qu'elle perdit encore tandis que Bannière gagnait toujours.

Dépitée, elle changea de place et vint poser ses deux mains potelées sur les épaules de Bannière, qui ne fit même pas attention à elle.

Elle l'agaça, elle le lutina, elle l'embrassa.

Mais Bannière était froid comme les pièces jaunes que le banquier poussait tristement vers lui avec son râteau.

Il vint un coup sur lequel comptait Bannière pour gagner trois cents louis.

Il comptait que c'était la noire qui devait sortir, et il jouait sur la noire.

Ce fut la rouge qui sortit.

La Catalane éclata de rire.

Bannière la regarda de côté.

— Vous me dérangez, ma chère, dit-il avec humeur ; prenez garde, je vous prie.

Le coup suivant il perdit encore.

C'étaient six cents louis en deux fois.

Il doubla, et perdit sur un coup qu'il regardait comme immanquable.

Secouant alors ses épaules pour en chasser les mains de la Catalane :

— Au diable ! dit-il ; vous m'apportez votre mauvaise veine !

La belle fille offensée recula d'un pas.

Bannière perdit encore deux fois. C'était inouï de guignon.

Il lui restait cent louis : il les risqua d'un seul coup, et les perdit comme les autres.

— Prêtez-moi un louis, dit-il fort pâle à la comédienne.

— Un louis ? dit celle-ci ; mais s'il me restait un louis, je le jouerais. Il y a une demi-heure que je n'ai plus un sou.

Bannière se leva, le front livide, le visage ruisselant, la tête perdue, et sortit de la salle pour respirer.

Sa tête était brûlante. Il rentra chez Olympe, qui l'attendait à sa fenêtre.

À la façon dont Bannière avait repoussé la Catalane, on l'eût cru amoureux passionné d'Olympe.

À la façon dont il reçut les questions d'Olympe, on l'eût cru amoureux de toute autre femme.

Ce que voyant, Olympe lui demanda avec sa douceur accoutumée :

— Auriez-vous soif, mon ami ?

— Soif ! et pourquoi cela ? demanda Bannière criant comme un furieux. Suis-je donc un ivrogne ?

— Les joueurs ne sont pas ordinairement des ivrognes, répondit Olympe ; mais ils jouent, et en jouant ils s'altèrent, surtout lorsqu'ils perdent. Vous avez perdu, n'est-ce pas ?

Bannière se laissa tomber sur une chaise, et prenant sa tête à deux mains :

— Oh ! vous le savez bien ! dit-il.

Olympe fit un signe à mademoiselle Claire, qui sortit.

Quant à la coiffeuse, qui était dans le cabinet de toilette, elle se tint coite, de sorte que sa maîtresse oublia qu'elle était là.

Après les paroles qui avaient été échangées entre les deux amants, il y eut un silence.

Ce silence pesait à Bannière, et cependant il n'osait le rompre.

Il prit un terme moyen ; il se leva et marcha par la chambre.

— Combien avez-vous perdu ? demanda Olympe avec calme.

— Soixante mille livres ! dit Bannière exaspéré, et qui ajoutait à l'enjeu la somme gagnée, faisant une seule perte du tout.

— Oh ! oh ! fit Olympe ; où diable avez-vous pris soixante mille livres ? et si vous les aviez, pourquoi les jouer, je vous le demande ? C'est si beau soixante mille livres ! J'en sens tout le mérite, moi qui, aux jours de ma plus grande fortune, n'en ai eu que la moitié.

— Bon ! criait Bannière sautant sur le prétexte, dites-moi des duretés, reprochez-moi de vous avoir ruinée !

— Je ne le fais pas, mon ami ; mais quand je le ferais, peut-être n'aurais-je pas si grand tort, surtout si ce reproche pouvait vous corriger.

— Eh ! madame, répliqua Bannière en pleurant de rage, quand vous serez trop malheureuse, monsieur l'abbé d'Hoirac vous consolera ; quand vous vous trouverez trop pauvre, monsieur l'abbé d'Hoirac vous enrichira !

Olympe fit entendre cette petite toux sèche qui, chez les gens nerveux, est ordinairement le symptôme d'une violente irritation contenue par la volonté seule.

— Pourquoi monsieur l'abbé d'Hoirac ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il est encore venu ce soir.

— À quoi voyez-vous cela ?

— Je ne le vois pas, je le sens aux parfums qui empestent l'air.

Et Bannière ouvrit une fenêtre et une porte.

— Il est curieux, dit Olympe en riant, que vous vous en preniez à ce pauvre abbé d'Hoirac d'avoir perdu soixante mille livres. Et, à propos, vous ne m'expliquez pas où vous pouvez avoir pris tant d'argent ?

— Madame ! s'écria Bannière, si jamais l'abbé d'Hoirac remet les pieds ici…

— Des menaces, je crois ! fit Olympe avec une majesté qui terrifia Bannière.

Et elle se leva.

— Mon ami, dit-elle, vous ne savez pas ce vous dites ; la perte vous a totalement brouillé le cerveau.

— Madame !

— Vous reste-t-il quelque chose à jouer ?

— Oh ! murmura-t-il, elle croit que c'est le jeu ! elle ne comprend pas que je suis jaloux !

Olympe n'avait pas entendu.

— Je comprends, dit-elle ; il vous faut quelque chose à jouer ou à briser. Faut-il que je vous laisse briser mon cœur ? Non, Bannière, j'aime mieux perdre ma dernière perle que ma dernière illusion. Je vous offrirais bien mon argenterie, mais je l'ai vendue aujourd'hui même pour payer un semestre de notre loyer.

— Eh bien ! alors ? demanda Bannière.

— Alors, il me reste la bague de monsieur de Mailly. C'est le dernier souvenir d'un homme qui m'a beaucoup aimée, adorée parfois, jamais offensée. Cette bague, j'ai refusé de vous la donner ; mais aujourd'hui je vous l'offre. Prenez-la donc, et, en échange, accordez-moi la tranquillité.

C'était à propos de cette bague, on se le rappelle, qu'avait eu lieu la première querelle de jalousie qui eût divisé les deux amants.

— Non ! s'écria Bannière ! arrêtant la jeune femme qui se levait pour mettre à exécution l'offre qu'elle venait de faire ; non !

— Si fait ! si ! répliqua la jeune femme.

— Non ! chère Olympe ; non ! dit Bannière en s'attachant à elle ; non ! je vous en conjure ! ne cherchez pas cette bague !

— Pourquoi pas ? insista Olympe ; elle vaut cent louis ; vous les jouerez, vous les perdrez, et vous aurez la satisfaction d'avoir perdu soixante-deux mille quatre cents livres, comme un cordon bleu.

Et en disant ces mots, elle se débarrassait de Bannière et allait à son coffret, malgré les pressantes sollicitations de celui-ci, malgré ses efforts pour la retenir, et ses mots entrecoupés qu'elle ne voulait pas entendre.

Olympe avait de la volonté et de la vigueur ; elle repoussa une seconde fois le jeune homme et ouvrit son coffre.

Bannière laissa échapper un cri étouffé.

Olympe, sans plus s'inquiéter de ce cri qu'elle ne s'était inquiétée du reste, appuya sur le ressort qui fermait le double fond,

et la cachette s'ouvrit.

Elle était vide.

Sa surprise, sa pâleur, l'éclair étrange qui jaillit de ses yeux et se modifia pour arriver jusqu'à Bannière en passant de la fureur au mépris, ce sont là de ces nuances que le peintre, que le poète ne peuvent rendre. Ces sortes de spectacles se voient quelquefois, mais ne s'analysent jamais.

Olympe laissa retomber le couvercle du coffre, et sur le couvercle du coffre sa main.

Puis peu à peu son regard se désarma ; quelque chose venait de mourir en elle.

Bannière se précipita à ses genoux, qu'il saisit et qu'il embrassa en pleurant.

— Pardon, Olympe, dit-il, pardon ! j'ai pris la bague, comme j'ai pris vos autres bijoux, comme j'ai pris les miens ; d'ailleurs, je n'aimais pas cette bague, elle me rendait la vie insupportable, car la jalousie est plus insupportable que la misère.

Olympe ne répliqua rien ; elle continuait, comme Didon, à tenir ses yeux fixés vers la terre en se détournant.

— Oh ! pitié ! dit le malheureux. Croyez-vous que j'aie pris cette bague pour la vendre et me divertir avec le produit ? Non. Je l'ai vendue pour jouer. Pourquoi jouais-je ? Pour gagner ; gagner pour enrichir Olympe, ma divinité, ma vie ! J'ai voulu gagner une couronne pour vous faire reine, Olympe. J'ai cru que je gagnerais, parce que rien ne me semble capable de résister à mon amour et à la volonté de cet amour, pas même la fatalité. Oh !

plaignez-moi ! le sort est une statue au piédestal de fer, contre lequel viennent se heurter et rebondir les folles espérances de ses adorateurs. Olympe ! si vous saviez ! J'avais déjà gagné soixante mille livres ! J'en aurais gagné cinq cent mille ! J'aurais gagné un million en quatre heures ! Oh ! ma chère vie, si vous m'aviez vu tout à l'heure, il y a une heure à peine ! je tenais là, devant moi, un monceau d'or, et la veine commençait, et j'allais faire de ce monceau une montagne : c'était si beau quand cela grandissait toujours ! Tout à coup un souffle a passé entre moi et le monde féerique dans lequel j'entrevoyais ma fortune. Le portail aux colonnes d'or a disparu, la grotte aux trésors s'est voilée ; j'ai perdu la trace du génie qui me guidait ; je n'ai plus su lire dans ma destinée ; tout s'est noirci, éteint, comme lorsque la toile tombe après une chaude et ardente représentation. Alors, je suis tombé dans les froides et frissonnantes angoisses de l'homme vulgaire, de l'homme qui a peur et qui doute ; tout mon or s'est écoulé flocon à flocon, comme un nuage qui se déchire au ciel, comme une neige qui se fond au tiède soleil d'avril. Et à chaque pièce qui me quittait, je sentais me quitter une espérance, une joie, un bonheur. Quand tout fut perdu, je compris pour la première fois ma misère ; car ce que je venais de perdre en réalité, ce n'était ni l'or, ni l'espérance, ni la joie, ni le bonheur ; ce que je venais de perdre, c'était vous, Olympe ! vous ! oui, vous ! car je vois bien que je vous ai perdue !

À la vue de cette douleur qui dans son exaltation même puisait une si profonde éloquence, à la vue de ce désespoir qui se tordait à ses pieds, Olympe releva la tête et laissa son cœur s'emplir d'un généreux oubli.

C’est qu’elle venait de se convaincre que l’homme qui avait fait cette mauvaise action n’était coupable que d’amour.

Toujours noble, toujours incapable de petits calculs, Olympe prit donc les deux mains de Bannière, les appuya sur son cœur et l’embrassa tendrement.

À cette démonstration de tendre retour, la coiffeuse poussa la porte du cabinet avec violence, et sortit sans dissimuler sa mauvaise humeur, à laquelle toutefois ne prirent garde ni l’un ni l’autre des deux jeunes gens, qui venaient de retrouver une douce page dans le livre déjà sombre de leur amour.

q

Chapitre 23 La page s’efface

Mais tout s’use, même le bien que produit le mal. Avant quinze jours, Olympe s’aperçut que son amant l’aimait plus que jamais ; mais elle s’aperçut aussi que Bannière était plus joueur qu’il ne l’avait jamais été.

Pour nous servir d’une tournure de phrase toute moderne, mais que nous emploierons parce qu’elle exprime à merveille notre pensée, Bannière était devenu impossible.

Plus de théâtre, plus de conversation. Bannière rêvait ou soupirait quand il ne jouait point, ou quand, pour obtenir le pardon d’une nouvelle faute, il ne priait pas à mains jointes qu’on l’aimât.

Et tandis qu'il se perdait ainsi lui-même, l'abbé, avec la conscience de la supériorité de sa position, lançait chaque jour un pavé dans le jardin des belles chimères de son rival.

Olympe trouva un soir son argenterie à la place accoutumée.

Elle ne put retenir un cri de joie ; depuis trois jours elle ne savait comment se retourner dans sa philosophie pour s'habituer à cette privation.

Elle appela Claire pour savoir qui avait rapporté cette argenterie pendant son sommeil ou pendant son absence.

Claire ne savait pas ce qu'on lui voulait dire.

Elle appela la coiffeuse.

La coiffeuse soutint que le coffre à l'argenterie n'avait jamais quitté l'étagère du buffet.

— Mais cette argenterie, je l'ai vendue, répétait Olympe, vendue au juif Jacob.

— Cela est impossible, madame, répondit la coiffeuse ; puisqu'elle se retrouve à la place où madame avait l'habitude de la mettre, madame ne l'a pas vendue.

— Jacob ! fit tout bas Bannière, celui à qui j'ai vendu les joyaux et la bague, l'acheteur ou le marchand ordinaire de monsieur l'abbé d'Hoirac.

Un frisson et un soupçon coururent ensemble sur le cœur de Bannière ; mais il arrêta son imagination prête à battre la campagne, ne voulant pas se laisser aller à toute l'amertume de ses suppositions.

— Olympe avait quelque argent caché, pensa-t-il, avec lequel elle aura racheté cette argenterie. Qui dit même qu'elle l'a vendue ? Ne peut-elle pas m'avoir fait la peur de ce sacrifice ? C'est le caractère des femmes de se faire plaindre.

Et ce sophisme suffit, non pas à endormir, mais à engourdir les soupçons de Bannière.

Ce soir-là, comme d'habitude, l'abbé vint faire sa partie de trictrac et sa partie au pupitre de musique.

L'abbé fut très bien reçu par monsieur et madame de Bannière.

C'était un homme merveilleux pour avoir toujours une idée fraîche que cet abbé d'Hoirac. Incapable de s'arrêter à quelque chose, sans avoir un grand esprit naturel, il rencontrait, en cherchant toujours, cet esprit qu'il n'avait pas.

Il avait d'ailleurs des moyens charmants pour tout : une promenade lui étant donnée comme thème, il y trouvait des haltes pour y faire porter des rafraîchissements ; il y trouvait des jeux, des danseuses, des montreurs d'ours, des escarpolettes, des diseurs de bonne aventure. Il savait comment un poisson s'accommode dans tous les pays de la terre, il avait dix-huit moyens de faire cuire les œufs ; il flairait d'une lieue le bon vin et le bon gîte ; il ne donnait pas une fleur comme un autre l'eût donnée ; il l'assaisonnait toujours de quelque présent qui rendait la fleur précieuse ; il eût, s'il eût vécu du temps d'Auguste, inventé les étuis à bouquets, que les dames romaines donnaient pour gaines aux fleurs que Lucullus avait rapportées d'Asie, et dont le suc laiteux et corrosif jaunissait les mains patriciennes.

Jamais l'abbé n'entrait dans une réunion, quelle qu'elle fût, sans y apporter une nouveauté ou sans développer un plan de plaisir.

Ce soir-là il gagna un louis à Olympe et lui dit :

— Cela ne fait plus que cent quatre-vingt-dix-neuf louis, madame Bannière.

— Que voulez-vous dire ? demanda Olympe.

— Oui, fit Bannière, qu'entendez-vous, monsieur l'abbé, par ces cent quatre vingt-dix-neuf louis restants ?

— Je veux dire, continua l'abbé en marchant, selon son habitude, sur les pieds de Bannière, que lundi j'aurai, si vous gardez le louis que vous venez de perdre, cent quatre-vingt-dix-neuf autres louis à vous apporter.

— Plaît-il ? fit Olympe rougissant.

— Plaît-il ? fit Bannière pâlissant.

— Ah ! c'est vrai, vous ne savez pas ! dit l'abbé.

— Quoi ? demandèrent ensemble les deux jeunes gens.

— Vous ne savez pas, poursuivit tranquillement l'abbé, que je vous ai monté une représentation à bénéfice pour dimanche.

— Comment cela ? fit Olympe tout étonnée.

— Ah ! voici. Baron vient à Châlon cette semaine. Je lui ai fait écrire par mon intendant pour le prier de pousser jusqu'à Lyon et de jouer à votre bénéfice.

— Eh bien ? demanda Olympe.

— Eh bien ! il a répondu qu'il jouerait bien volontiers avec vous et pour vous, madame.

— Mais tout cela ne me dit pas comment lundi vous me devrez juste deux cents louis.

— Attendez donc.

La figure de Bannière se rassérénait ; celle d'Olympe seule restait soucieuse.

— Aussitôt que j'ai eu la réponse de Baron, continua l'abbé, j'ai fait une spéculation.

— Une spéculation ! vous ! dit Olympe. Oh ! que vous m'avez encore bien l'air d'un homme à spéculations !

— C'est cependant comme j'ai l'honneur de vous le dire, madame.

Olympe secoua la tête ; mais l'abbé, qui était myope, ne vit pas le mouvement.

Il continua donc :

— Voyez si j'avais bien prévu ! J'avais commencé par louer toute la salle, et cela à très bas prix, car on ignorait ce que j'en voulais faire. Au premier mot que j'ai dit de par le monde, à propos de cette représentation extraordinaire, il m'a été demandé trois fois autant de loges et de places que la salle en contient. J'ai triplé les prix ; rien que cela ! C'est quatre cents louis que rapportera la représentation. Comme j'ai eu la première idée de ce bénéfice, je le partage avec vous. C'est arabe, c'est turc, c'est more, c'est juif, c'est génois, je sais bien tout cela ; mais, écoutez donc, celui qui trouve l'idée mérite bien quelque chose aussi. Or, j'es-

time ce quelque chose à moitié, et comme l'idée vaut quatre cents louis, il y aura deux cents louis pour moi et deux cents louis pour vous.

Olympe admira et réfléchit.

Bannière n'entendit que ce qu'on lui disait.

Il battit des mains et embrassa l'abbé.

— Je gage, lui dit celui-ci en lui écrasant les pieds de nouveau, je gage… pardon, cher monsieur Bannière… que madame Bannière va éclipser Baron, et que Baron la fera engager à la Comédie-Française, de sorte que nous irons tous gagner des millions dans la capitale.

— Oh ! flatteur ! dit Olympe.

— Voyons, est-ce que je n'ai pas raison, monsieur Bannière ?

— Cent fois raison, monsieur l'abbé, dit Bannière avec enthousiasme ; car il voyait, dans les deux cents louis que devait rapporter la représentation, un trimestre de bonheur avec Olympe.

— Tant qu'elle ne désirera rien, se disait Bannière, ou tant qu'elle pourra avoir ce qu'elle aura désiré, je suis certain qu'elle m'aimera, et même plus qu'un autre.

Hélas ! le pauvre Bannière n'était pas au bout de ses peines.

À partir de ce moment, l'abbé s'occupa de la représentation comme un chef de troupe.

Il composa le spectacle, distribua les rôles, fit travailler les tailleurs et les brodeurs, surveilla les décorations, régla la mise en scène, et ne manqua pas une répétition.

Jamais roi n'eut un garde du corps pareil à celui qu'Olympe traîna après elle jusqu'à ce bienheureux dimanche.

Grâce à ce garde du corps, qui semblait être en même temps un génie armé de sa baguette, elle n'eut pas même à former un souhait, ou si elle en formait un, le souhait était exaucé à l'instant.

Il en résulta que Bannière, voyant l'abbé si assidu, redevint jaloux.

Il se permit diverses critiques sur la mise en scène et le goût de l'abbé.

Mais l'abbé avait l'esprit on ne peut mieux tourné ; il accueillit donc sans humeur aucune les observations malignes de Bannière.

Il fit semblant de ne pas entendre du tout celles qui avaient l'intention visible d'être désagréables.

— Que vous êtes heureux d'avoir de bons yeux, cher monsieur Bannière ! disait l'abbé. De mes mauvais yeux vient la moitié des sottises que je fais.

Le jour de la représentation arriva enfin.

Ce jour-là, l'abbé se fit chef de claqueurs.

C'était décidément un homme bon à tout que l'abbé ; comme Bannière, il avait manqué sa vocation, et cependant son habit noir, son petit manteau et son rabat allaient si bien à ses mains blanches et potelées, à son nez retroussé, à ses joues fraîches comme celles d'un brugnon, que c'eût été dommage de le voir sous un autre costume que le sien.

Il se fit donc chef de claqueurs, et dirigea l'enthousiasme de façon à ce que Baron fût content, mais à ce qu'Olympe fût ravie.

Les fleurs, les couronnes, les amis à trépignements l'occupèrent beaucoup plus que la recette.

Mais Bannière s'occupa de ce dernier point, qui, accessoire pour l'abbé, ne l'était pas pour lui. D'abord, sur cette recette, il préleva vingt louis qu'il enfonça dans sa poche pour courir martingaler un peu à l'académie, et cela toujours en vue de réaliser une centaine de mille livres de bénéfice clair tandis que l'on applaudissait Olympe là-bas.

Mais on ne peut gagner à la fois de tous les côtés. Les vingt louis ne durèrent pas une heure. Au vingtième, il se leva et chercha des yeux son mauvais génie, la Catalane.

Par bonheur, elle n'était point là, sans quoi il lui eût infailliblement tordu le cou, afin de s'en débarrasser une bonne fois.

Tandis que Bannière courait au jeu avec ses vingt louis pris sur la recette, l'abbé faisait rang à la tête des applaudisseurs et assurait le triomphe d'Olympe sur Baron.

Ce n'était pas chose facile à faire, quoiqu'à cette époque le fameux tragédien, prêt à disparaître, non seulement de la scène théâtrale, mais encore de la scène du monde, fût âgé de soixante-dix-sept ans.

Ce qui ne l'empêchait pas de jouer Achille dans Iphigénie.

La représentation terminée, Baron, qui était homme d'esprit, mit sur la tête d'Olympe la couronne qu'on lui avait jetée ; seule-

ment il refusa de souper chez sa camarade, alléguant la faiblesse de son estomac.

Olympe fit chercher partout Bannière.

Elle était inquiète de ne pas le voir, inquiète surtout de la disparition des cinq cents livres, qui indiquait que, malgré ses serments, véritables serments de joueur, Bannière était retourné à l'académie.

Cette perte de vingt louis n'était rien pour Olympe, mais cette perte successive de la délicatesse de son amant était beaucoup pour elle.

De temps en temps, au milieu de son triomphe, elle soupirait comme si elle eût présagé un malheur.

Nous avons dit que Bannière s'était retourné pour voir s'il n'apercevait pas la Catalane.

Il ne la vit pas, mais il vit un ami de jeu. L'ami était en fonds, et il prêta vingt autres louis à Bannière.

Bannière se remit à jouer comme de plus belle.

q

Chapitre 24 La sérénade

Cette fois les vingt louis de Bannière, ou plutôt de son ami, mieux ménagés que les premiers, durèrent quatre heures.
Au bout de quatre heures, après avoir failli gagner vingt fois les

cent mille livres auxquelles il était obligé de réduire son ambition, Bannière avait perdu les vingt louis.

Il sortit furieux.

Cette fureur, nous n'essaierons pas de la peindre : elle se doublait de toutes les souffrances de l'amour-propre.

Déjà raillé, déjà humilié, déjà pardonné pour un crime semblable, il revenait avec la honte d'un filou, après avoir juré de n'être plus voleur.

Le désespoir s'empara de lui. En passant sur un pont, il eut presque l'envie de se noyer.

Mais pour se noyer, Bannière était encore trop amoureux. Chez Bannière, l'amour dominait tous les sentiments. Qu'est-ce que l'honneur pour un fou ?

Bannière ne se noya donc point, et revint à pas lents chez Olympe.

— Pauvre femme ! se disait-il, je suis le seul qui aurai manqué à son triomphe ; je suis le seul qui ne l'aurai point applaudie, qui ne l'aurai point félicitée. Elle m'attend comme la dernière fois, elle va me gronder ; mais je me courberai sous la gronderie ; je me coucherai à ses pieds, et elle me pardonnera encore. Elle verra bien que je suis maudit. Et puis désormais, plus de tentatives pour sortir de notre misère ! Non, elles réussissent trop mal. Olympe me montre le chemin ; elle travaille ; je l'imiterai. Cette fortune que nous poursuivons et qui nous fuit, viendra peut-être quand nous ne la chercherons plus.

Et Bannière passa une main glacée sur son front brûlant.

— Mille livres ! s'écria-t-il ; deux de nos mois dévorés en quatre heures ! Oh ! Cette fois, du moins, Olympe ne m'accusera pas de l'avoir ruinée ; car sur les cent louis auxquels la recette était assurée, je n'en ai pris que vingt. Il est vrai que j'en dois vingt autres. Bah ! ces vingt autres, je les rendrai sur mon premier bénéfice. On ne peut pas toujours perdre.

On le voit, en moins de dix minutes, Bannière jurait de ne plus jouer, et se promettait de rendre l'argent qu'il avait emprunté sur ses bénéfices de jeu.

C'est en roulant ces idées dans son esprit que Bannière continuait de regagner son domicile.

La nuit était sombre ; une heure sonnait aux Carmes, dont les clochers bornaient la vue du balcon d'Olympe.

Quand les dernières vibrations du bronze eurent cessé dans l'air, Bannière continua de prêter l'oreille.

Il lui semblait qu'un autre son qui n'était pas celui des cloches succédait à celui-là.

Bannière ne resta point longtemps dans le doute.

C'était un bruit d'instruments auquel se mêlait une voix passablement harmonieuse.

Bannière entendit la symphonie tout entière en pénétrant dans sa rue.

Ayant entendu la symphonie, il chercha les symphonistes.

Ils étaient rangés sous les fenêtres de la chambre à coucher d'Olympe.

Bannière, en ce moment, n'aimait pas grand-chose au monde, et la musique moins que tout le reste. Rien, en effet, ne pouvait agacer plus désagréablement ses nerfs que l'expression douloureuse et câline des flûtes et des violons qui accompagnaient la guitare du principal exécutant.

Cette guitare accompagnait elle-même la voix que Bannière avait remarquée en entrant dans sa rue, voix qu'il croyait bien avoir déjà entendue quelque part. En effet, en approchant davantage, il reconnut dans le guitariste, chanteur et chef d'orchestre à la fois, l'abbé d'Hoirac vêtu en cavalier, prenant des airs languissants, affectant des poses langoureuses et tordant son cou vers le balcon.

L'air était long, difficile, et, il faut le dire, l'abbé le chantait fort bien.

Derrière sa jalousie à moitié levée, Olympe, très reconnaissable puisqu'elle ne cherchait aucunement à se cacher, apparaissait vêtue de blanc, et, bien que Bannière ne pût distinguer l'expression de son visage, il ne doutait point qu'elle ne dût sourire.

La puissance de l'imagination, et surtout d'une imagination jalouse, est si forte que Bannière voyait ce sourire à travers la jalousie.

La rage entrait dans son cœur aussi vite que l'harmonie dans ses oreilles.

Justement le morceau difficile finissait par ces paroles :

Belle Philis, dis-moi : Je t'aime !

Et je n'ai plus rien à chanter.

L'abbé d'Hoirac, après avoir, selon qu'il est d'usage dans tout final, répété les deux derniers vers une douzaine de fois, s'arrêta et conclut par un point d'orgue qui acheva d'exaspérer Bannière.

Il s'élança sur d'Hoirac, et, d'une voix de tonnerre :

— Ah ! vous n'avez plus rien à chanter ! dit-il ; eh bien ! dansez maintenant !

Et là-dessus il le saisit à la gorge.

L'abbé n'y voyait pas, et avait en outre le désavantage de la surprise, ce qui ne l'empêcha pas, car il était brave, de se défendre avec sa guitare contre cet ennemi de la musique qui sortait ainsi de dessous les pavés.

Les symphonistes voulurent venir en aide à leur chef ; mais Bannière avait cent bras comme Briarée ; il brisa deux ou trois violons, tordit cinq ou six flûtes, ce qui mit immédiatement en fuite tous les musiciens, car en général un musicien craint plus pour son instrument que pour sa peau.

Aux cris d'Olympe, l'abbé avait fini par reconnaître Bannière. Il le chargea bravement à coups de guitare, car l'abbé était assez riche pour ne pas craindre pour son instrument, mais Bannière lui arracha la guitare des mains et la lui brisa en dix morceaux sur la tête.

— Vous êtes fort heureux, dit l'abbé en recevant le coup, que je n'aie pas d'épée.

— Ah ! qu'à cela ne tienne, répondit Bannière, vous pouvez en avoir une dans dix minutes.

— Triple animal ! répliqua l'abbé ; triple butor ! vous savez bien que je ne me battrai pas avec vous.

— Et pourquoi cela ? hurla Bannière ; dites, voyons, dites ?

— D'abord parce que je vous tuerais, tout myope que je suis, attendu que vous n'avez jamais manié une épée.

— Qui vous l'a dit ?

— Parbleu ! cela se voit à vos façons de croquant ; et puis, vous savez bien que je suis abbé, et que par conséquent je n'ai point le droit de porter l'habit sous lequel vous m'insultez ; de sorte que si je vous tuais, ou si je me faisais faire justice autrement, je serais doublement condamné par l'autorité civile et par l'autorité ecclésiastique. Voilà en quoi, monsieur le drôle, vous avez agi comme un malhonnête et comme un lâche. Mais, soyez tranquille, je vous rattraperai.

Bannière comprit ses torts, et craignant la menace, toute vaine qu'elle était, lâcha l'abbé, qui s'enfuit.

Le peu de fenêtres que les maisons avaient sur la rue s'étaient ouvertes au bruit qu'avait fait Bannière. On allumait des flambeaux, on criait, on commentait.

Cela sentait le guet et les prisons.

En effet, on vit bientôt apparaître sortant des sombres ténèbres amassées à l'angle de l'église des Carmes, les buffleteries des archers et Bannière n'eut que le temps de se glisser chez lui par la porte qu'Olympe effrayée lui tenait ouverte.

Le guet, suivant sa mémorable coutume, arrivait dix minutes trop tard ; il ne trouva donc sur le champ de bataille que des

morceaux de violons, des débris de flûte et le manche de la guitare. Les respectables militaires s'empêtrèrent dans les cordes de boyau, maugréèrent, et l'affaire en demeura là.

Mais une fois sauvé, Bannière n'en fut que plus enragé.

Lui qui cherchait, dix minutes auparavant, le moyen de fléchir Olympe, il venait de trouver celui de l'accuser.

Il prit donc, une fois rentré, la pose la plus majestueuse qu'il put prendre, se croisa les bras et commença par interroger.

Olympe, qui s'était d'abord assez tendrement enquise de lui, cherchant à savoir s'il avait été blessé, Olympe, arrêtée court dans l'intérêt qu'elle témoignait à cet énergumène, lui tourna le dos dès qu'il voulut faire le méchant.

Bannière s'irrita de ce silence méprisant bien plus qu'il n'eût fait d'une ardente réponse. Il courut après Olympe qui rentrait dans sa chambre et l'arrêta brutalement par le bras.

La belle jeune femme pâlit à la fois de douleur et de honte, et jeta un cri de lionne blessée qui fit accourir ses femmes.

Bannière eût donné sa vie pour broyer ces trois frêles créatures debout devant lui et qui semblaient prêtes à braver sa rage.

Après ce cri d'Olympe, il s'était fait de toutes parts un grand silence.

Au milieu de ce silence, Olympe releva la manche de son peignoir, et l'on vit au-dessus du coude la marque rouge et déjà violacée des doigts de Bannière.

La coiffeuse se précipita en pleurant sur le beau bras meurtri, qu'elle couvrit de baisers en rugissant des imprécations contre Bannière.

Bannière disparut dans sa chambre, accablé de honte, de remords et de terreur.

Jusqu'au lendemain dix heures, le silence le plus absolu régna dans la maison.

À dix heures Olympe sonna Claire, qui accourut accompagnée de la coiffeuse.

Celle-ci avait bien quitté la maison après la scène que nous venons de décrire, mais elle y était rentrée dès le matin.

Claire reçut l'ordre de faire préparer le déjeuner.

La coiffeuse resta seule avec sa maîtresse, qui lui demanda indifféremment ce qu'il était devenu.

— Oh ! répliqua la coiffeuse, il est parti depuis le matin.

Olympe trouva que la réponse de la coiffeuse était accompagnée d'un singulier accent, qu'elle avait étrangement appuyé sur le il, et elle pensa que peut-être ce il, devenu pronom démonstratif, ne démontrait point assez.

— De qui parlez-vous ? demanda sèchement Olympe et qui désignez-vous par ce il ?

La coiffeuse comprit qu'elle faisait fausse route et que l'abbé d'Hoirac n'en était pas encore au il.

— Je voulais dire que monsieur est sorti, répliqua humblement la coiffeuse. Mais, reprit la femme en s'animant, mademoi-

selle est bien bonne, avec sa beauté, son talent, ses succès, de se rendre ainsi malheureuse.

— Qui vous dit que je suis malheureuse, ma mie ? demanda dédaigneusement Olympe.

— Eh ! madame ne le voit-on pas ?

— À quoi ?

— À ce que vous avez pleuré toute la nuit.

— Vous vous trompez.

— Vos beaux yeux sont à moitié éteints ; des yeux qui font l'adoration de toute la ville !

Olympe haussa les épaules.

— Vous en doutez, madame ? continua la tentatrice.

Olympe ne répondit pas même par un geste.

— Mais sachez donc, reprit la coiffeuse, qu'il y a des gens qui se feraient tuer pour obtenir un regard de ces yeux-là dont vous semblez vous défier.

— Oh ! murmura Olympe chatouillée, si distinguée qu'elle fût, par la flatterie ou plutôt par la louange ; oh ! comme je crois peu à tant de pouvoir…

La louange est comme le parfum : de quelque part qu'elle vienne, la femme la sent et l'apprécie.

— Si vous vouliez essayer, vous ne douteriez pas longtemps.

— Essayer de quoi ?

— Voyons donc, madame, réfléchissez un peu. Est-il digne de vous, d'une artiste de votre mérite, d'une femme de votre beauté, est-il digne d'aller en chaise au théâtre, d'habiter ce quartier perdu, de n'avoir plus de diamants et d'attendre au lendemain d'une représentation à bénéfice pour acheter trois robes ?

— Cela ne vous regarde point, ma chère.

— C'est cela, reprit la coiffeuse en larmoyant, faites-moi un crime de vous aimer, et de ne pas aimer ceux qui s'opposent à votre bonheur !

— Ceux-là, je vous défends d'en dire du mal, entendez-vous ?

— Défendez-leur donc alors de noircir votre beau corps, défendez-leur de vous voler votre argent pour aller, non pas le jouer, ce ne serait rien, mais le dépenser, qui sait avec qui !

— Qui vous instruit si bien ? dit-elle.

— Des gens bien renseignés, soyez tranquille, madame.

— Ceux qui donneraient leur vie, n'est-ce pas, pour obtenir un de mes regards ?

— Et qui prêteront, en outre, ce qui est plus solide et par conséquent plus rare à trouver, dix mille livres par mois à madame pour l'aider à tenir son rang.

— Dix mille livres par mois, reprit Olympe dissimulant son dégoût ; ainsi, vous venez me faire des offres ?

— Officielles, oui, madame, dit la coiffeuse enhardie par ce qu'elle croyait être un commencement de capitulation ; oui, cent

vingt mille livres par an, rien que cela, payables par trimestre. Le premier trimestre est là tout prêt, je l'ai vu.

Olympe se leva, tira ses beaux cheveux des mains de la coiffeuse et lui dit :

— Mademoiselle, on vous a chargée là d'une commission trop délicate et trop importante pour qu'on ne vous ait pas promis une belle récompense. Allez donc la quérir, je vous prie, et cela sans perdre une minute. Allez !

— Comment ? fit la coiffeuse avec surprise.

— Vous me comprenez bien, je présume ?

— Mais non.

— Je vous dis de quitter ma maison, mademoiselle, et de n'y plus mettre les pieds.

— Mais, madame, dit l'officieuse à voix basse, monsieur n'est point caché là, monsieur est sorti.

— Ah ! oui, vous ne pouvez pas comprendre que l'on refuse sérieusement cent vingt mille livres payables par trimestre, dit mélancoliquement Olympe. Pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

— Mais, madame, à ce que m'a dit Claire, vous receviez cependant de monsieur de Mailly…

— Ce que je lui demandais, mademoiselle, et je demandais beaucoup à monsieur de Mailly, parce que je l'aimais beaucoup. Et je refuse beaucoup pour garder monsieur de Bannière, parce

que j'aime beaucoup monsieur de Bannière. Tenez-vous cela pour dit, mademoiselle, et sortez de chez moi.

La coiffeuse, toute pâle de colère, essaya de se défendre.

— Inutile, je vous comprends, interrompit Olympe. Ce que vous craignez surtout en ce moment, c'est de perdre la prime qui vous a été promise. Je vous dois donc quelque chose comme dédommagement. Prenez ces dix louis et… adieu.

La coiffeuse allongea d'abord la main pour recevoir, mais tout à coup, la colère prenant le dessus :

— Que de vertu, dit-elle, dans une femme qui se sauvait il y a un an avec un homme qu'elle connaissait à peine depuis une heure !

— Oui, je comprends, dit Olympe, je conçois très bien votre dépit, ma chère. On vous a offert vingt fois ce que je vous donne. Mais prenez toujours, et, à mon refus, allez offrir vos services à la Catalane. Ils vous rapporteront plus d'argent avec moins de difficultés.

Les yeux de la coiffeuse s'enflammèrent tout à coup.

— Ah ! dit-elle, tu me chasses et tu me donnes des idées comme celle-là ! C'est bon, j'en profiterai.

Et jetant les dix louis sur le tapis du boudoir, elle s'enfuit précipitamment chez la Catalane, qui demeurait dans les environs du théâtre.

Olympe se trouva heureuse, la coiffeuse partie, de ne pas éprouver le moindre regret d'avoir fait une belle action.

q

Chapitre 25 À quoi servent les coiffeuses

La Catalane, près de laquelle Olympe envoyait sa coiffeuse, n'était pas pour mademoiselle de Clèves dans des dispositions favorables.
Il est rare qu'une femme ait jeté les yeux sur l'amant d'une autre femme sans lui en vouloir beaucoup si elle lui vole cet amant, sans lui en vouloir mortellement si l'amant ne s'est pas laissé voler.

Il est vrai qu'elle peut jeter un peu de sa haine sur l'amant resté fidèle.

Nous allons voir quels étaient les sentiments de mademoiselle de Clèves interprétés par la Catalane.

Nous montrerons ensuite, et sans voile, la pensée de la Catalane sur ce sujet.

— Gageons, dit-elle, que je devine ce que tu viens faire.

La Catalane, comme les vins d'Espagne de tous les temps et comme les filles de théâtre de ce temps-là, tutoyait tout le monde.

— Vous devinez ! s'écria la coiffeuse.

— Oui.

— Vous devinez quoi ?

— Qu'Olympe t'a jetée à la porte, parbleu !

— Et à quoi devinez-vous cela ? demanda la coiffeuse stupéfaite.

— Oh ! ce n'est pas bien difficile ; tu as reçu l'abbé d'Hoirac ce matin ; il est amoureux fou de l'Olympe. S'il t'a été voir, ce n'est pas pour toi, n'est-ce pas ? C'est donc pour elle. S'il t'a été voir, ce n'a pas été sans te donner de l'argent… tu soupires… sans t'en promettre, alors. Voilà pourquoi tu auras dû aujourd'hui glisser la déclaration à la belle Olympe ; et comme tu es rouge, comme tu fais la moue, comme tu es chez moi au lieu d'être chez elle, c'est que tu n'as pas réussi.

— Comprend-on cela ? s'écria la coiffeuse en s'asseyant sans façon devant la Catalane qui la laissa faire.

— Et quelle raison donne-t-elle à son refus ? demanda celle-ci.

— Une incroyable !

— Mais enfin, laquelle ?

— Elle dit qu'elle aime monsieur Bannière, ce va-nu-pieds !

— Oh ! un joli garçon, Agathe.

— Je le sais bien.

— Après cela, tu me diras qu'elle pourrait aimer Bannière, et encore…

— Parbleu ! cela n'empêche point.

— Mademoiselle Agathe, dit la Catalane en riant, vous êtes d'une morale aussi relâchée que si vous étiez duchesse ; prenez-y

garde !

— Savez-vous que c'est deux mille livres… plus que cela, cent louis, que cette vertu-là me fait perdre !

— Que veux-tu, ma fille ? il faut prouver que tu as un grand cœur ; il faut prouver que tu méprises l'argent ; il faut les perdre en philosophe.

— Moi, perdre cent louis que je tenais presque ! s'écria Agathe en dilatant son œil vitreux qu'allumait l'espoir du gain ! oh ! jamais ! jamais !

— Je ne suppose pas, cependant, que tu espères forcer Olympe à devenir amoureuse folle de l'abbé, surtout si elle ne veut pas.

Agathe poussa un grand soupir de colère qui pouvait passer pour un petit rugissement.

— Tu aimerais mieux avoir eu affaire à moi, n'est-ce pas ? dit la Catalane en riant. Je ne suis pas femme à faire tant de chagrin à mes amis. Mais que veux-tu ? certaines têtes attirent la fortune comme l'aimant les aiguilles. Je n'ai pas de chance, moi, et pourtant si l'on me regardait bien…

— Et si l'on détaillait même, dit Agathe.

— J'ai la tête vivante au moins, moi, dit la Catalane.

— Et les hanches donc, fit Agathe.

— Et ce pied, dit la Catalane ; il est un peu bien attaché à cette jambe.

— Et cette main donc, dit la coiffeuse, et cette taille, et ce corsage !

— Eh ! mademoiselle, fit la coiffeuse, à mon avis, une belle femme en vaut une autre.

— Eh ! tu vois bien que non, Agathe, puisque l'abbé offre à Olympe ce qu'il ne m'offre pas, à moi. Combien lui offre-t-il ?

— Dix mille livres par mois ! cria la coiffeuse.

— Diable ! c'est cependant un joli denier, cent mille livres par an ; quel dommage que ce garçon-là, qui est un myope, ne devienne pas tout à fait aveugle.

— Pourquoi cela, mademoiselle ?

— Parce que tu me l'amènerais comme si tu le conduisais chez Olympe ; parce que je prendrais ma voix flûtée, timbrée, argentine, tu sais, cette voix d'Olympe que j'imite si bien au foyer quand je fais rire tout le monde, et je dirais à l'abbé avec sentiment, comme Olympe toujours : « Monsieur, ce qu'on me demande, je le refuse parfois. Ce qu'on n'attend plus, je le donne. Me voici. »

— Oh ! fit Agathe.

— Et comme il serait aveugle…

— Après ?

— Eh bien ! après, double brute ! je gagnerais les dix mille livres, et avec autant de conscience qu'elle, je t'en réponds.

— Et ?

— Et tu aurais, toi, les deux mille quatre cents livres.

La coiffeuse s'empoigna les cheveux à deux mains et faillit se les arracher.

— Ne te désespère pas, dit la Catalane, crève-lui les yeux.

— Ah ! mademoiselle, vous avez le courage de plaisanter, vous.

— Mais que diable veux-tu que je fasse ! que je me jette à l'eau, que je me pende, ou que je m'asphyxie ?

— Oh ! non, je ne veux rien de tout cela, ce serait un trop grand péché ; mais je veux que vous vous indigniez qu'un Bannière nous empêche…

— C'est à dire t'empêche, avoue que c'est surtout tes deux mille quatre cents livres qui te tiennent au cœur.

— Tenez, à votre place, reprit Agathe, les yeux ardents de colère et de cupidité, à votre place je ne voudrais pas voir le démenti de ce que nous complotons, et pour décider mademoiselle Olympe à prendre l'abbé d'Hoirac…

— Que ferais-tu ?

— Eh bien ! moi, la Catalane, je volerais l'amant de mademoiselle Olympe.

La Catalane éclata de rire.

— Oui, oui, oui, continua la coiffeuse, je vous dis que c'est le moyen, moi, le véritable moyen ; celle-ci l'apprendrait bien vite, ses amis le lui diraient ; d'ailleurs si ses mis ne le disaient pas, vous le lui diriez vous-même. Elle est fière comme Roxane, elle ne pardonnerait pas une infidélité ; elle se brouillerait avec l'infi-

dèle, et de dépit peut-être elle me ferait gagner nos deux mille quatre cents livres.

— Tu dis toujours nos, dis donc un peu mes…

— Je dis nos, parce que si vous prenez monsieur Bannière, je partage avec vous ce que monsieur l'abbé donnera. Essayez, je vous prie, je vous en supplie, de prendre monsieur Bannière à Olympe ; cela vous est si facile, d'autant plus que le Bannière est joli garçon, vous l'avez dit tout à l'heure.

— Eh ! s'écria la folle fille en riant plus fort que la première fois, crois-tu que c'est d'aujourd'hui que j'ai reconnu le mérite du jeune homme ? voilà six mois que j'ai envie de lui.

— Eh bien ! alors, dit la coiffeuse enthousiasmée ; eh bien ! alors c'est fait.

— Imbécile, reprit la Catalane, puisque depuis six mois j'ai envie de lui, si c'était fait, ce serait fait depuis six mois.

— Mais pourquoi donc n'est-ce pas fait alors ?

— Parce qu'il y a une difficulté majeure.

— Nous sommes exactement dans la situation d'Arlequin qui veut épouser Colombine ; le mariage serait fait si tout dépendait d'Arlequin. Malheureusement, il faut le consentement de Colombine, et Colombine ne veut pas donner son consentement.

— Allons donc !

— C'est comme je le dis, ma chère. Colombine-Bannière ne veut pas d'Arlequin-Catalane.

— Et vous lui avez fait vos yeux ?

— Non seulement mes yeux doux, mais attirants, mes yeux en hameçons. Joseph était moins novice, ma chère, et plus ardent.

— Il a refusé ?

— Net.

— Je suis perdue alors, dit la coiffeuse désespérée.

— Ah dame ! répliqua la Catalane, si tu as l'adresse de me l'amener quelque soir ou de me conduire chez Olympe, si tu as l'adresse de me dire quel parfum choisit Olympe à onze heures du soir, et comment à minuit elle dit bonsoir à Bannière, à une bougie près, je te réponds que l'affaire réussira.

— Oh ! ce serait admirable, fit la coiffeuse rêvant.

— Admirable, c'est le mot ! et moi, comme je suis généreuse, comme ce que je veux avant toutes choses, c'est Bannière, si nous réussissons, je prends Bannière et ne te demande aucune remise sur tes cent louis.

— Hum ! comment faire ? murmura Agathe.

— Dame ! cela te regarde. Choisis un soir où Olympe jouera, où elle sera retenue au théâtre par une assemblée ; trouve, invente, crée un obstacle à son retour ; pendant ce temps, moi, je me glisse dans sa chambre, je me mets dans son lit, je dors, et rien ne me réveille.

— Mais si elle est rentrée, et qu'elle vous surprenne avec le Bannière.

— Eh bien ! voilà ce qu'il nous faut, du bruit, du scandale.

— Comment donc ?

— C'est bien pis que si Bannière était venu chez moi, puisque le malheureux sera chez lui, chez Olympe, dans le domicile conjugal. C'est à les brouiller non seulement pour ce monde, mais pour l'autre. Voyons, à quoi réfléchis-tu ?

— Ah ! je réfléchis que c'est bien difficile, mademoiselle, ce que vous me proposez là.

— Eh bien ! ma mie, fit la Catalane, puisque tu renonces à l'affaire pour toi, je vais la mener pour mon compte. Depuis que nous en causons, l'appétit m'est venu.

— Et…

— Et j'y mords…

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup la coiffeuse.

— Quoi donc ?

— Oh ! quelle idée !

— Deviens-tu folle ?

— Oh ! mademoiselle, c'est que c'est une bien belle idée.

— Dis vite, alors.

— Oui, c'est cela, mademoiselle ; c'est arrangé.

— Je tiens Bannière ?

— Eh ! non.

— Que tiens-je alors ? Je te préviens que je tiens à tenir quelque chose.

— Vous tenez les dix mille louis.

— Tu déraisonnes.

— Pas du tout, pas du tout.

— Que fais-tu alors ?

— Je retourne la situation.

— Je n'y suis plus, moi.

— Est-ce que vous avez un dégoût prononcé pour ce pauvre abbé d'Hoirac, mademoiselle ?

— Moi, pour l'abbé ?

— Oui, pour l'abbé. Ah ! il est bien gentil, cependant.

— Eh bien ! quand j'aurais du goût pour lui, à quoi cela nous mènerait-il ?

— Oh ! mais vous allez voir, vous allez voir.

— Voyons, je ne demande pas mieux que de voir, moi. Mais tu ne me montres rien !

— Au lieu de vous introduire chez Olympe, ce qui nous présente mille difficultés, et ce qui ne mène à rien, ou du moins pas à grand-chose.

— Comment, pas à grand-chose ?

— Non. Car en supposant que tout réussisse comme vous le désirez ; en supposant que Bannière se trompe, qu'Olympe vous surprenne ; en supposant enfin tout ce qu'il y a de mieux, ne se peut-il pas qu'après vous avoir surpris, Olympe pardonne à Ban-

nière ; ne se peut-il pas que l'explication tourne à notre honte ; ne se peut-il pas enfin que, tout en croyant Bannière coupable, Olympe résiste après l'infidélité de Bannière comme avant ?

— Mais tu la crois donc vertueuse ?

— Hélas !

— Au fait, dit la Catalane, ce serait possible, cela ; mais je n'aurai toujours rien perdu, moi.

— Oui ; mais moi je n'aurai rien gagné. Non ! non ! non ! Je songe à mieux que cela ; je songe à vous donner les dix mille livres, sans préjudice de Bannière.

— Ah ! mais c'est un marché d'or que tu me proposes là, ma fille.

— Voici mon plan.

— J'écoute.

— L'abbé, en me chargeant de la commission que vous savez, m'a donné plein pouvoir en cas de succès. C'est-à-dire qu'il m'a commandé de louer une maison bien meublée afin d'y recevoir Olympe, qui, dans les premiers jours de ce nouveau mariage, conserverait peut-être assez de scrupules à l'égard de l'ancien pour ne pas expulser Bannière du premier bond ; d'ailleurs l'abbé a des ménagements à garder, lui-même est marié avec dame Église.

— Oh ! nos abbés, malgré ce mariage-là, ont pris depuis la régence une telle habitude de vivre en garçon…

— N'importe, je sais ce que je dis, et je vois où je vais.

— Va donc.

— Où en étais-je ?

— Tu en étais à la maison.

— Oh ! c'est cela ; au lieu de dire à l'abbé qu'Olympe refuse, je lui dis qu'Olympe accepte.

— Prends garde !

— Ne m'interrompez pas.

— Mais cette vertu d'Olympe ?

— Justement, elle me sert ; c'est avec cette vertu-là que je fais mon piège ; j'entoure la chose de toutes sortes de rebuffades, de mousquetades, de palissades, comme il arrive au siège des forteresses difficiles ; je mets, s'il le faut, huit jours à dire oui à l'abbé ; neuf jours, trois jours pour chaque lettre du mot.

— À la bonne heure !

— Ensuite, la maison louée, tout préparé, je dis que la belle n'accepte qu'une entrevue secrète, une explication, un mystère.

— Bien ! toujours ; mais comment t'en tireras-tu au dernier moment ?

— Eh bien ! mais au dernier moment vous serez là.

— Moi ?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez pas de répugnance pour l'abbé ?

— Je n'ai de répugnance pour personne, en ce que je ne suis pas une mijaurée comme Olympe.

— Eh bien ! le rendez-vous pris, c'est vous qui vous y trouverez.

— Mais parle donc, malheureuse ! tu me fais languir une heure.

— Même taille, même voix, même beauté, avec du mieux peut-être, dans les ténèbres surtout.

— Ah ! oui.

— Voilà un plan, je crois, hein ?

— Magnifique ! mais pour une demi-heure.

— Mais pourquoi donc pour une demi-heure ; l'abbé n'est-il pas myope comme une taupe ?

— C'est justement parce qu'il est myope, dit la Catalane avec un soupir, qu'il voudra voir mieux que les clairvoyants.

— Eh ! de quoi allez-vous vous préoccuper ? La condition sera faite. N'y avait-il pas une histoire de Psyché dont j'ai vu un ballet ?

— Eh bien !

— Il est défendu à Psyché de toucher à la lampe.

— Mais Psyché y touche ?

— Parce que c'est une femme ; mais l'abbé est un homme, et un homme amoureux.

— Mais enfin s'il y touche ?

— Eh bien ! s'il y touche, ma foi ! tant pis ; ou peut-être tant mieux pour lui.

— Enfin, mettons tout au pire.

— Et, mettant tout au pire, vous aurez touché vos dix mille livres, et moi mes deux mille cinq cents.

— Oui, et l'abbé criera ; l'abbé nous enverra dans quelque Fort-l'Évêque.

— L'abbé se taira ; il y aura tout intérêt. Comment voulez-vous qu'un abbé, qui a enduré les coups de guitare de Bannière sans dire un mot, s'en aille bavarder à propos d'une tromperie aussi innocente que celle-là ! Et non, il endurera l'échange bien plus doucement encore, allez.

— C'est merveille, en vérité, de voir comment tu arranges tout cela, toi !

— Mais pourquoi non ? Le voulez-vous ou ne le voulez-vous pas ?

— Ce qu'il y aurait de piquant, reprit en dessous œuvre la Catalane ; ce qu'il y aurait de curieux, c'est que si l'on se contentait de dix mille livres une fois données, c'est que si on en restait là sans que la fraude fût découverte, l'abbé furieux éclaterait, et que tout accuserait si bien Olympe qu'elle ne saurait plus comment se justifier.

— Oh ! voilà qui me tente, par exemple.

— Sans compter que cet éclat fait, Bannière, qui de son côté ne manque pas de cœur, quitterait aussi Olympe, lui, et que vous l'auriez à votre merci.

— Oh ! c'est possible, et j'y crois !

— Cela vous décide ?

— Ma foi ! oui.

— Faut-il mettre les fers au feu ?

— Mets.

— Vous me donnez carte blanche ?

— Je te donne carte noire, ce qui est bien mieux.

— Parole d'honnête femme ?

— Foi de Catalane ! je ne veux pas te tromper.

— Touchez là.

— Tope ! cria la Catalane en frappant vigoureusement de sa petite main dans l'épaisse et large main de la coiffeuse.

q

Chapitre 26 Amour et myopie

Une fois le complot arrêté entre les deux démons femelles, il ne s'agissait plus que de le mettre à exécution.
C'était chose facile.

L'abbé, sur la promesse de la coiffeuse, avait commandé à celle-ci, qu'il avait fait à la fois son factotum et son plénipotentiaire, de louer et de meubler un appartement pour y recevoir Olympe, le jour où Olympe, assiégée comme Danae par une pluie d'or, capitulerait.

La coiffeuse était à la fois trop adroite pour parler à l'abbé ou de l'échec complet qu'elle avait éprouvé, ou d'une espérance trop soudaine. Elle se représenta à son mandant comme ayant été repoussée, c'est vrai, mais comme ayant dans la retraite étudié certaine position qu'elle pouvait peut-être reconquérir peu à peu, et qui, une fois reconquise, lui rendrait indubitablement cette victoire échappée une première fois mais non perdue pour toujours.

D'ailleurs, l'abbé, qui avait eu affaire à cette vertu d'Olympe si douce quand on n'y portait point atteinte, mais si facile à se hérisser dès qu'on mettait la main dessus l'abbé, pouvait avoir des doutes ; ces doutes, il fallait qu'ils disparussent peu à peu sous l'irritation du désir. La coiffeuse était pareille au pêcheur exercé qui ne veut tirer sa ligne que lorsque le poisson a bien mordu.

Il se fit donc peu à peu d'une manière fictive autour d'Olympe un travail semblable à celui qui se fait autour d'une ville assiégée. Comme à Louis XIV devant Nimègue, on rendait compte à l'abbé, qui, comme Louis XIV, ne voyait pas grand-chose par lui-même des progrès que faisait le siège. Aujourd'hui on avait tracé la ligne d'enceinte, demain commence la tranchée, après-demain on pratiquera la sape, le jour suivant on ferait jouer la mine. Et l'abbé écoutait tout cela comme un général vaniteux, ou comme un amant aveugle, ce qui se ressemble beaucoup.

Un mois se passa en travaux de siège. Le général devenait de plus en plus impatient, l'amant de plus en plus amoureux.

Enfin, un beau matin, la coiffeuse entra toute radieuse chez l'abbé. La vertu d'Olympe commençait à battre la chamade et parlait de se rendre ; seulement, elle désirait se rendre avec tous les honneurs de la guerre.

Pourvu qu'Olympe se rendît, peu importait à l'abbé de quelle manière. Il ne fut donc pas difficile sur les conditions.

Encore la veille il avait dit (et la coiffeuse avait relevé ces paroles comme la base de la capitulation qu'elle allait proposer) :

— Si je puis être écouté d'elle, si je puis lui plaire, ne fût-ce qu'un moment, je serai l'homme le plus heureux de la terre.

— L'homme le plus heureux de la terre, avait répété la coiffeuse, si vous pouvez lui plaire, ne fût-ce qu'un moment !

— Eh oui ! avait repris l'abbé avec impatience. Parbleu ! je sais bien qu'au fond elle aime ce drôle de Bannière.

— Hélas ! c'est son vice, avait soupiré la coiffeuse.

— Mais, avait continué l'abbé, je ne lui demande qu'un caprice, la monnaie d'une infidélité. Le caprice me suffira : je n'ai pas d'ambition en amour.

C'était bien là un véritable prospectus d'amant, et, comme on sait, on s'abonne encore aujourd'hui sur les prospectus.

Olympe, disait donc la coiffeuse, avait admis le prospectus de l'abbé. Restait à dicter les conditions de l'abonnement.

Elles furent discutées pendant trois jours.

Le troisième jour, le parlementaire femelle apporta l'ultimatum de l'actrice.

C'était elle qui fixerait les jours de rendez-vous ?

— Accordé.

— Ces jours seraient des nuits, attendu que c'était principalement pendant la nuit que jouait Bannière, et qu'Olympe ne pouvait être libre que lorsque Bannière jouait.

— Accordé.

— Ces entrevues auraient toujours lieu dans les ténèbres les plus absolues.

L'abbé se révolta.

La coiffeuse appela à son aide la fable de Psyché et l'Amour. Seulement les rôles étaient intervertis ; c'était l'abbé qui jouait le rôle de Psyché, c'était Olympe qui jouait celui de l'Amour.

Si l'abbé employait la moindre lampe, la moindre lanterne sourde, la moindre allumette, Psyché s'envolait, et, comme le fils de Vénus, pour toujours.

Cette condition fut discutée pendant trente-six heures, mais la coiffeuse tint bon au nom d'Olympe. Enfin, l'abbé céda, mais il céda en disant que sa qualité de myope seule lui faisait admettre cette humiliante condition, moins désastreuse pour lui qu'elle ne le serait pour tout autre.

L'article 3 fut donc accordé comme les autres.

Olympe seule avait la clef de la chambre. Jamais elle n'écrirait pour fixer les rendez-vous, les lettres étant un moyen inventé par

le diable lui-même, qui ne veut rien perdre, au profit des maris trompés et des tuteurs jaloux ; les jours, ou plutôt les nuits, où Olympe consentirait à recevoir l'abbé, elle enverrait la clef à monsieur d'Hoirac, et monsieur d'Hoirac saurait ce que cela voulait dire.

Cet article passa comme les autres, mais à une condition, c'est que la clef serait envoyée le lendemain ou le surlendemain au plus tard.

À cette prétention il fut fièrement répondu, attendu que l'on se rendait de bonne volonté, par sympathie pour le vainqueur et non point par force.

L'abbé d'Hoirac soupira ; mais comme c'était une vérité, il fut forcé de le reconnaître sinon de le glorifier.

Trois jours après, l'abbé, haletant à chaque coup de sonnette, reçut la clef de la main de la coiffeuse, avec cette seule indication :

« Ce soir, à onze heures. »

L'abbé bondit de joie, prit la clef, la baisa, et se mit à danser autour de la chambre en chantant un air d'opéra comique.

La nuit venue, l'heure prête à sonner, le triomphateur tout pimpant, tout parfumé, tout ivre de bonheur, se glissa, le cœur bondissant, dans une petite allée de maison mystérieuse, monta un étage, trouva dans l'antichambre la bienveillante coiffeuse, laquelle le guida aussi sûrement que le fil conducteur d'Ariane jusqu'au cœur du labyrinthe, dont l'abbé ne sortit que le lendemain au crépuscule, encore plus heureux au départ qu'il n'avait été à l'arrivée.

Si on lui eût proposé de renoncer aux nuits promises par cette nuit pour une crosse d'archevêque ou pour un chapeau de cardinal, il eût certes refusé.

D'ailleurs, nous le savons, ce n'était pas du côté de l'Église qu'étaient tournées les ambitions de l'abbé.

Il va sans dire que monsieur d'Hoirac, le plus myope des hommes, avait vaincu, sans flambeaux, sans lumière et sans bruit, la Catalane, parfumée de verveine, qui était l'odeur favorite d'Olympe.

Selon les conditions, et fidèle au traité, l'abbé avait laissé la clef à la porte.

Seulement, l'amour de l'abbé était devenu si passionné, que dès le lendemain il persécutait la coiffeuse pour que cette clef qu'il avait laissée à la porte selon les conventions, lui fût renvoyée. Il s'appuyait surtout sur ce qu'il avait hâte de donner à sa chère maîtresse quelques marques de l'estime qu'il faisait d'elle.

Il avait honte surtout de l'état de gêne où il la voyait par la faute de ce misérable Bannière.

À la suite de quoi il s'étendit longuement sur l'usage qu'il comptait faire de ses richesses, et le sort prospère qu'il destinait à Olympe, sort auquel, bien entendu, devait participer sa confidente.

Il n'en fallait pas tant pour décider la coiffeuse. La Catalane aimait également l'argent et la vengeance. On convint de régulariser ces rendez-vous, et de les multiplier selon la générosité de l'abbé d'Hoirac, et de se régler pour toutes ces petites intrigues

sur la somme de tranquillité que les imprudences qu'il ne manquerait pas de commettre laisseraient aux deux faussaires.

Le second rendez-vous fut donc accordé à un intervalle raisonnable du premier.

Il eut pour résultat de changer la passion de d'Hoirac en délire, et de faire passer dans les mains de la Catalane ce millier de pistoles, et dans celles de la coiffeuse ces deux cents louis promis et si impatiemment attendus.

Mais, comme on le comprend bien, ces rendez-vous nocturnes eurent beau se multiplier, ils ne laissèrent qu'un bonheur vague et incomplet au fond du cœur de l'abbé. C'était presque le bonheur d'un voleur ; à coup sûr, ce n'était pas celui d'un amant : aussi la journée se passait-elle à la recherche de cette Olympe qu'il possédait si imparfaitement, puisqu'il ne la possédait que la nuit.

Et encore sans la voir, une nuit sur cinq ou six.

L'amour se distingue en ceci des simples désirs qu'il se développe par la présence assidue de l'objet aimé. Ce fut donc après trois semaines ou un mois de rendez-vous, de la part de l'abbé un amour auquel toute la vie d'Olympe n'eût pas pu suffire.

Quant à Bannière, il vivait heureux et satisfait. Un jour qu'il n'avait plus rien à vendre ou à engager chez Jacob, il s'était hasardé à lui demander de l'argent sur son simple billet, et celui-ci s'était décidé à lui en prêter à dix du cent, ce qui était pour rien eu égard au degré de solvabilité de Bannière.

Cette ouverture inattendue de crédit venait, comme on le devine, de cette source d'or qu'on appelait l'abbé d'Hoirac. Olympe

lui avait dit qu'elle était libre quand Bannière jouait, et l'abbé, pour voir Olympe, facilitait à Bannière le chemin du tripot.

Il n'y avait que la pauvre Olympe qui ne se ressentait en rien de tout cela, sinon par la solitude plus grande où elle était tombée ; l'abbé d'Hoirac ne venait plus chez elle, et Bannière ne sortait plus de l'académie.

Au reste, chaque nouvelle entrevue, en redoublant l'amour de d'Hoirac pour Olympe, mettait un nouveau frein à cet amour, car, à chaque entrevue, la fausse Olympe revenait sur cette condition sine qua non de ne plus la voir que dans la maison secrète.

D'Hoirac, comme nous l'avons vu, avait promis d'abord ; il désirait trop pour ne pas promettre tout ce qu'on lui demandait, et comme il renouvelait cette promesse chaque fois qu'il en était sommé, comme il la tenait même, il assurait, jusqu'à nouvel ordre, la réussite des projets des deux complices.

Il lui avait même été enjoint de garder vis-à-vis d'Olympe, lorsque par hasard il la rencontrerait, l'attitude d'un homme chassé, expulsé, vaincu. On lui avait fait jurer qu'il saluerait à peine à la promenade, qu'il n'aborderait jamais sans y être invité, qu'il ne se présenterait jamais à Olympe, soit personnellement, soit sous les espèces d'une entremetteuse, que jamais surtout il n'écrirait.

Nous avons dit plus haut la théorie de la coiffeuse et de la Catalane à l'endroit des lettres.

D'Hoirac avait continué à promettre et commencé à tenir, il n'avait plus regardé Olympe.

Il l'avait saluée fort légèrement quand il l'avait rencontrée.

Il l'avait hantée souvent, mais il ne l'avait jamais visitée soit dans sa maison, soit dans sa loge, soit dans sa chaise.

Il n'avait jamais plus envoyé chez elle ni fleurs, ni lettres, ni messagers.

Le tout marchait au gré de la Catalane et de son premier ministre, la coiffeuse.

Mais un événement, simple comme tous ceux qui bouleversent les projets, les fortunes et les empires, vint presque donner tort aux savantes combinaisons de ces deux honnêtes dames.

q

Chapitre 27 Cœur de femme

Olympe n'avait rien dit personnellement à l'abbé ; mais en chassant de chez elle la coiffeuse à la suite des propositions que celle-ci lui avait faites, elle en avait aussi chassé l'abbé.
Or, depuis qu'il était chassé de chez elle, l'abbé, comme on l'a vu, se croyant l'homme le plus heureux de la terre, s'était conduit avec une réserve, avec un goût, avec une délicatesse qu'Olympe était bien loin d'attribuer à sa véritable cause.

Seulement, ces bonnes façons de l'abbé dans un malheur qui devait frapper à la fois son amour et son amour-propre, avaient touché Olympe.

Les bonnes façons exercent un magnétisme irrésistible sur les gens distingués.

Elle en était venue à se reprocher d'avoir de son côté si brutalement chassé de chez elle un galant homme, si brutalement traité par Bannière, et auquel elle devait plutôt des égards qu'une rigueur si exagérée.

Car enfin ce galant homme n'était coupable que d'une chose, c'est d'avoir été un homme galant.

Aussi chaque fois qu'à la promenade elle le voyait s'écarter, au théâtre se ranger à son passage, dans la rue faire un crochet pour la fuir, et tout cela avec des saluts et des révérences, d'un respect à fendre le cœur le plus dur ; chaque fois qu'aux heures accoutumées, elle, la pauvre délaissée si mal récompensée de sa vertu, elle ne le voyait plus entrer dans sa maison, si coquet, si gai, si spirituel, avec ses bouquets et ses musiques, elle se sentait au fond du cœur un sentiment qui ressemblait presque à du remords.

Ce n'était point qu'Olympe eût la moindre inclination à s'occuper de ce jeune homme. Eh ! mon Dieu ! non. Mais une femme n'oublie jamais un homme jeune, agréable, riche et de bonne façon qui s'est occupé d'elle.

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, elle voyait dans cette circonstance l'abbé agir à son égard avec une fierté noble et calme qui lui plaisait.

Cela l'étonnait et partant la séduisait d'autant plus, que, d'après son caractère un peu vantard et tout à fait bruyant, elle eût pu s'attendre à des représailles désagréables. Combien d'hommes à la place d'Hoirac eussent fait bruit de leurs anciennes privautés, et converti l'amour en haine, les servilités en insolences, les cadeaux en hostilités.

Pendant huit jours, Olympe s'était bien attendue à être sifflée et tourmentée, comme il arrive si souvent après les exécutions du genre de celle qu'elle avait faite.

L'abbé ne gardait-il le silence que par peur de Bannière ? on ne le pouvait croire malgré l'aventure de la sérénade. On savait le petit bonhomme aussi brave que myope ; on le savait surtout assez bon gentilhomme, et par conséquent assez bien en cour, pour faire peur à de plus mauvaises têtes et à de plus méchantes épées que ne l'étaient la tête et la rouillarde de monsieur Bannière.

Sa réserve et sa douceur de bon goût ne pouvaient donc être attribuées qu'à son bon goût et à la noblesse de son âme.

Olympe fut touchée de tout cela ; tellement touchée, qu'elle ne souffrait plus que personne devant elle tournât en dérision monsieur d'Hoirac.

Tellement touchée, qu'elle se promit de faire, un jour ou l'autre, et comme elle le pourrait, réparation à ce galant homme.

Hélas ! pour le malheur des maris et même des amants, l'occasion se présente toujours, à celles qui le veulent ainsi, de faire réparations à de galantes gens qu'elles ont offensées.

Bannière parla un soir d'aller tirer des perdrix rouges dans les champs avec deux amis de son académie. Olympe parla d'accompagner les trois chasseurs jusqu'au-delà de la ville.

La partie fut mise à exécution, et Olympe, dans son carrosse, ne quitta ces messieurs que tout à fait hors des barrières, et quand elle eut vu les chiens fouiller les luzernes et les trèfles.

Elle revenait seule, et rêvassant, ayant mis son carrosse au pas, et distraite parfois par l'explosion déjà lointaine du fusil de Bannière, quand elle aperçut au coin d'un mur, monté sur un excellent cheval, l'abbé d'Hoirac en habit de cavalier.

Son laquais le suivait portant une épée.

Vu ainsi, avec sa bonne mine et son costume pimpant, l'abbé avait tout à fait l'air d'un gentilhomme allant en bonne fortune, ou d'un prince déguisé ; dressé sur ses étriers à la manière anglaise, il maniait, ma foi ! fort adroitement sa monture. Mais, malgré toute son adresse, il n'en était pas moins le plus myope des hommes, et il fût passé près d'Olympe sans la voir si tout à coup celle-ci, à l'affût de son occasion, n'eût trouvé qu'elle se présentait trop belle pour la manquer, et n'eût crié de sa petite voix de fausset :

— Eh ! l'abbé ! l'abbé !

L'abbé reconnut cette voix, et sans presque rien voir qu'un nuage, mais un nuage qui contenait, comme ceux de Virgile, une divinité, il enfonça l'éperon si rudement aux flancs de son cheval en le dirigeant du côté par où venait la voix, qu'il faillit faire sauter son cheval par-dessus le carrosse.

— C'est vous, cria-t-il, c'est vous qui m'appelez ; où êtes-vous, madame, où êtes-vous ?

— Il le faut bien que je vous appelle, dit Olympe, puisque vous passez si fier.

— Hé ! dit l'abbé en souriant, fais-je donc autre chose que de me conformer à vos ordres, et ne m'avez-vous pas défendu de vous aborder ?

— Là ! dit-elle, un peu émue de ces doux yeux, qui, malgré leur myopie, disaient, à force de flammes intérieures, tant de choses qu'elle ne comprenait pas ; là, maintenant que nous sommes en face, ne peut-on se voir comme de bons amis, sans se quereller ou se parler d'amour ?... Eh ! non, soyons sages : croyez-moi, l'abbé, tout est bon avec la sagesse.

— Madame, vous me ravissez, dit d'Hoirac en cherchant la main que lui tendait Olympe, quoi ! j'aurais la fortune de vous voir, non seulement comme je vous vois, mais de vous voir aussi chez vous.

Olympe avait mal compris cet aussi, sur lequel elle allait demander des explications, mais une gambade du cheval lui épargna les commentaires. Elle jeta un cri en voyant l'abbé exposé ainsi aux soubresauts du fougueux animal.

Il le ramena pourtant, car l'abbé était excellent cavalier ; seulement, il le ramena trop tard, car on approchait de la ville, et Olympe se contenta de lui dire :

— Laissez-moi, maintenant, car on jaserait de voir que je suis sortie avec monsieur Bannière et que je rentre avec monsieur d'Hoirac. Laissez-moi, et venez chez moi quand vous voudrez.

— Oh ! s'exclama l'abbé.

— Mais à une condition, dit Olympe.

— Laquelle ? parlez.

— C'est que vous ne direz jamais un mot que monsieur Bannière, que j'aime, ne puisse entendre avec plaisir.

L'abbé fit une grimace ; mais, convaincu qu'en cette circonstance encore le gain l'emporterait sur le dommage,

— Merci ! merci ! dit-il ; je promets !

Et son cheval l'emporta cette fois tout joyeux à travers la campagne, tandis qu'Olympe rentrait en ville.

L'abbé n'eut rien de plus pressé que de conter son bonheur à la coiffeuse, laquelle courut conter son embarras à la Catalane.

— Nous sommes perdues, dit la Catalane à la coiffeuse, si ces deux êtres se revoient : car en se voyant, ils gâteront tout.

— Il faut qu'ils ne se revoient pas.

— Impossible, puisqu'il a la permission d'Olympe.

Seulement, dès qu'il y rentre, il faut que j'y rentre aussi.

— Comment faire ?

— J'aviserai à cela.

— Avise aussi en ce qu'en le rappelant pour l'amitié, cette mijaurée ne le prenne pas pour l'amour.

La coiffeuse commença par aller trouver d'Hoirac, et par lui annoncer que c'était grâce à son influence qu'il avait obtenu sa rentrée dans la maison. Mais cette rentrée avait des exigences terribles : jamais un mot ne ferait allusion à ce qui se passait dans la maison secrète ; jamais un geste trop vif ne trahirait le degré d'intimité auquel on était arrivé ; les yeux seuls pouvaient parler ; les yeux disent beaucoup de choses, mais une femme est toujours libre de soutenir qu'elle ne comprend pas la langue des yeux.

L'abbé comprit parfaitement la situation, et déposa entre les mains de la coiffeuse un serment revêtu de toutes les formes sacramentelles.

Maîtresse de ce serment, la coiffeuse écrivit à Olympe.

Sa lettre était un modèle d'humilité ; la prière revêtait toutes les formes de la supplication. Depuis qu'elle avait eu le malheur d'avoir la simple idée de devenir malhonnête femme, tout lui avait mal tourné. Elle avait perdu ses meilleures pratiques en ville ; ses pratiques de théâtre ne la payaient pas ; rien qu'avec la Catalane, disait-elle, elle avait un compte énorme duquel elle ne pouvait jamais tirer un denier. Son seul espoir, sa seule réjouissance même, était qu'Olympe, si belle et si bonne, lui pardonnât : avec sa disgrâce le malheur était venu, avec son pardon reviendrait le bonheur.

Olympe était fière ; elle avait puni l'abbé et sa messagère, et tous deux, au lieu de jouer contre, étaient à ses genoux.

Elle pensa qu'il serait illogique de pardonner à l'un et de ne point pardonner à l'autre.

Pour être logique, elle pardonna donc à tous deux.

C'est quelque fois un chose bien dangereuse pour une femme que d'être trop logique.

La coiffeuse obtint sa rentrée chez Olympe une heure juste avant le moment où l'abbé devait y rentrer lui-même.

Il y avait encore eu une négociation à mener à bien avant cette rentrée. C'était de décider Bannière à voir reparaître l'abbé ; mais pendant ces deux ou trois mois d'absence de l'abbé, en voyant le

respect dont monsieur d'Hoirac avait continué de faire preuve à l'endroit d'Olympe, il s'était complètement rassuré. D'ailleurs, ce qui le rassurait avant toute chose, c'était la loyauté bien connue d'Olympe.

Bannière avait rossé l'abbé le soir de la sérénade, bien moins parce qu'il était jaloux que parce qu'il avait perdu.

Ce que cachent les yeux en présence de témoins, ce que disent les yeux quand les témoins s'éloignent : ce manège que les indifférents appellent seulement coquetterie et que les intéressés appellent langueur amoureuse, espèce d'influence qui rayonne avec la chaleur vitale de toute la personne qui aime vers la personne aimée, voilà ce dont le pauvre abbé, réintégré dans la maison et maintenu par la présence de la coiffeuse, s'occupait du matin au soir près d'Olympe, laquelle, on le devine, n'y comprenait rien et payait en facile gaieté les spasmes tendres et mélancoliques du charmant prestolet.

D'Hoirac, comme tous ceux qu'on a bien trompés et qui marchent bravement dans leur fausse route en croyant tenir la bonne, d'Hoirac admirait la prudence, la fermeté, la discrétion, la réserve chaste et douce de cette aimable femme ; il avait bien du regret dans le cœur de la voir aussi effrayée à propos de Bannière, mais il n'avait pas pris assez d'habitude de dominer pour oser lutter à visage découvert contre une plus vieille habitude que la sienne.

Il est facile de comprendre comment et jusqu'à quel point la coiffeuse, remise en grâce près d'Olympe par ses soumissions, surveillait et modérait le pauvre d'Hoirac, toujours prêt à se pré-

cipiter, comme les jeunes chiens à la chasse, sur le flair ou sur la vue du gibier.

Elle pensait bien que, malgré la parole engagée, le premier moment de tête à tête trop long et trop facile qu'on laisserait à notre tourtereau serait par lui employé à des roucoulements et à des tours de jabot qui étonneraient Olympe et amèneraient une explication.

Or, cette explication avant le déplumage complet de l'oiseau, avant la complète vengeance d'intérêt et d'amour-propre assouvie, c'était une école que deux rouées de la race de la coiffeuse et de la Catalane eussent rougi de faire.

La coiffeuse, au reste, jouait admirablement son rôle ; elle était rentrée chez Olympe comme ennemie de l'abbé, et, en sa qualité d'ennemie de l'abbé, elle se trouvait naturellement être l'amie de monsieur Bannière. Or, à ce double titre, ce qu'elle devait avoir le plus à cœur de maintenir et ce qu'elle maintenait, c'était la parfaite intégrité de la propriété de notre comédien, attaquée incessamment par le geste et par les yeux, sinon par la parole de ce maudit abbé d'Hoirac.

Rien n'était donc plus agréable à Olympe, et en même temps plus utile à la coiffeuse, que la présence continuelle ou l'entrée incessante de celle-ci dans la chambre où se tenaient l'abbé et Olympe ; de sorte que l'habileté de cette créature avait bien réellement fait aplanir toutes les routes aboutissant à son succès par les gens même intéressés à ce qu'elle ne pût réussir.

Mais l'abbé n'était pas homme à se débattre sous l'oppression. Il étudia les goûts de la coiffeuse et crut remarquer qu'elle professait une estime toute particulière pour le marasquin.

Il en envoya, par son laquais, six bouteilles qu'il chargea l'intelligent domestique de remettre directement à la coiffeuse, puis, une heure après, sans bruit et sans fracas, en catimini, il vint sonner, passa devant mademoiselle Claire en lui mettant cinq louis dans la main, et se glissa dans le boudoir d'Olympe avec d'autant plus de sécurité, qu'à travers la porte entrebâillée de la cuisine, il crut voir la coiffeuse qui goûtait le marasquin à même la bouteille.

Hélas ! on ne peut pas tout prévoir. La fouine, le plus fin des animaux, se laisse prendre au piège ; la coiffeuse, la plus fine des femelles, se laissa prendre au piège comme une fouine.

Bannière était allé jouer, selon son habitude ; d'Hoirac trouva donc Olympe seule, et débuta par lui prendre la main et la baiser tendrement.

Olympe était de bonne humeur. Elle ne remarqua point comme le teint de l'abbé s'enluminait, comme ses mains étaient inquiètes, comme il roulait ses yeux bleus sous ses cils noirs, ses yeux qui, malgré leur myopie, semblaient lancer des étincelles électriques.

La belle Célimène avait su par Claire l'envoi du marasquin. Elle plaisanta tout d'abord l'abbé sur la provision de marasquin qu'il avait envoyée.

Mais regardant autour de lui et s'assurant, autant qu'il pouvait le faire avec ses mauvais yeux renforcés de lunettes, qu'il n'y avait personne dans la chambre.

— Vous êtes bien seule ? dit-il.

— Mais oui, que je crois, répondit Olympe étonnée de la question.

— Je puis donc vous parler à cœur ouvert.

— Rien n'empêche.

— Oh ! que je suis jaloux ! s'écria l'abbé.

— Bon ! jaloux ! et de quoi ? demanda-t-elle.

— Ne le devinez-vous pas ?

— Ma foi ! non.

— Mais jaloux de celui qui me prend mon bonheur, jaloux de celui qui me vole ma vie !

— Allons bon, dit Olympe, voilà que cela vous reprend !

— Mais cela ne m'a jamais quitté.

— Alors voilà que vous allez recommencer.

— Mais puisque nous sommes seuls, ma chère âme !

Olympe jeta un cri d'étonnement : elle croyait avoir mal entendu.

L'abbé s'arrêta, la regardant avec ses gros yeux.

— Est-ce que vous n'avez pas dit mon âme ? demanda Olympe.

— Mais, oui, dit l'abbé, vous êtes mon amour, ma vie, mon âme !

Olympe éclata de rire.

L'abbé, tout stupéfait, jeta un regard autour de lui, cherchant s'il n'y avait point dans la chambre quelqu'un que son œil myope n'avait pas entrevu.

— Combien avez-vous gardé de cruchons de marasquin pour votre usage, cher monsieur d'Hoirac ? dit Olympe continuant de railler.

— Voyons, fit l'abbé suppliant, laissez-moi vous parler un peu raison.

— Mais cela ne fera point de mal, car jusqu'à présent vous ne m'avez parlé que folie.

— En vérité, Olympe, quittez ce masque auquel je me trompe moi-même.

— Ce masque ?

— Si vous saviez comme il me fait souffrir !

— Quel masque ?

— Oh ! tenez, s'écria l'abbé en se levant pour se jeter aux genoux d'Olympe, il m'est impossible de vous voir jouer plus longtemps une pareille comédie, et…

Il n'avait point terminé sa phrase, il n'avait pas achevé son mouvement, il n'avait pas touché du doigt Olympe, but unique où tendaient ses adorations, que la coiffeuse, rouge, échevelée, haletante, se précipita dans la chambre et vint presque rouler entre l'abbé myope et sa maîtresse.

Le suprême courroux d'Olympe, l'attitude victorieuse et suppliante de l'abbé, disaient à la coiffeuse qu'elle arrivait au bon

moment, et que c'en eût été fait de son secret une minute plus tard.

Olympe, la voyant ainsi effarée, ne put s'empêcher de rire.

— Vous m'avez appelée, madame, s'écria la coiffeuse.

— Non ; mais j'allais vous appeler, répondit Olympe avec un regard foudroyant à l'adresse de monsieur d'Hoirac.

L'abbé voulut se défendre.

— Monsieur, dit Olympe, vous saviez cependant à quelles conditions je vous recevais chez moi.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous les avez transgressées, voilà tout.

— Ah ! ma chère ! s'écria l'abbé, tout effrayé du ton dont Olympe lui parlait.

— Encore ! dit celle-ci.

— Mais c'est devant elle ! s'écria l'abbé au désespoir, devant votre confidente ! c'est donc exactement comme si nous étions seuls.

— Mais êtes-vous fou ? dit la coiffeuse en le saisissant par le bras et en lui faisant faire trois tours sur lui-même.

— Reconduis l'abbé, ajouta Olympe, et invite-le, non pas à ne plus envoyer mais à ne plus boire de marasquin, les jours où il viendra ici.

La coiffeuse se hâta d'entraîner plutôt que de reconduire monsieur d'Hoirac.

Olympe voyait ce zèle auquel elle se méprenait, auquel tout le monde, excepté la Catalane, se fût mépris. Olympe éclata de rire avec une telle incontinence, que, déjà dans l'antichambre, l'abbé pouvait encore entendre ce rire strident et moqueur.

Mais une fois dans cette antichambre :

— Oh ! lui fit la coiffeuse, vous êtes un malheureux homme, vous perdez tout.

— Eh quoi ! demanda le myope, y avait-il donc quelqu'un caché ? pourquoi ne m'a-t-on pas dit cela tout de suite ?

— Mais non, il n'y avait personne.

— Alors, pourquoi tous ces embarras, si nous étions seuls ?

— Oh ! que les hommes sont grossiers !

— Mais en quoi ? Parle ou je me damne. N'étais-je donc pas là, moi ?

— Eh bien ! toi, n'es-tu pas le mur qui entend nos soupirs, la cloison qui respire nos baisers, un mur sans écho, une cloison sourde ? Se cache-t-elle de toi, par hasard ; de toi, notre intermédiaire, notre confidente ?

— Grossier ! grossier ! murmura la coiffeuse, enchantée de ce mot qui étourdissait l'abbé. Grossier ! qui ne comprend pas toute la délicatesse de cette pauvre femme !

— Mais c'était la même chose avant que tu vinsses, quand nous étions seul à seul.

— Eh ! monsieur, ne savez-vous pas qu'il est des secrets qu'une femme ne veut pas s'avouer à elle-même ?

— En vérité, tu exagères, la fille ; et quand on a un amant…

— Quand on a un amant, répondit la coiffeuse, on n'agit pas comme lorsqu'on en a deux.

Cette réplique ferma la bouche à l'abbé. En effet, le coup était rude pour un jaloux, mais les femmes en ont plus tôt fini parfois avec une brutalité qu'avec la persuasion.

L'abbé soupira.

— Alors pourquoi a-t-elle deux amants ? dit-il avec mélancolie.

— Bon ! je vous croyais un homme d'esprit, dit la coiffeuse, et voilà que vous êtes un niais comme tous les autres.

— Oh ! c'est qu'en vérité on se lasse à la fin.

— Monsieur l'abbé, je vous préviens que vous devenez intolérable ; mais rappelez-vous donc le début.

— Ah !

— Que demandiez-vous ? une aumône, une simple aumône.

— Eh ! je ne dis pas non.

— Aujourd'hui, ce n'est plus cela ; aujourd'hui, vous exigez, vous vous étonnez.

— Pourquoi a-t-elle un autre amant ?

— Vrai Dieu ! qu'est-ce que cela vous fait ? Mêlez-vous de vos affaires.

— Mais je m'en mêle, il me semble.

— Oui, de manière à les gâter à tout jamais.

— Comment cela ?

— Pardieu ! vous l'ennuyez, et elle vous congédie.

— Ah ! par exemple !

— Bon, elle se gênera !

— Mais je lui témoigne de l'amour ; en quoi cela peut-il la gêner qu'elle écoute ? Je ne lui demande que cela.

— Pas davantage ! En vérité, vous êtes peu exigeant ! Elle écoutera certainement, mais pas ici, pas chez monsieur Bannière, pas dans cette chambre où tout lui rappelle son printemps d'amour, pas sur ce sofa où elle a tant de fois rêvé au poétique Hérode.

— Bon ! Et monsieur de Mailly, y rêve-t-elle aussi, à lui !

— Ah ! voilà que vous devenez un méchant homme maintenant, une laide bête ! voilà que vous reprochez ses amants à cette pauvre femme, qui a été assez bonne pour ne pas vous jeter à la porte !

— C'est vrai, j'ai tort.

— Ah ! c'est bien heureux que vous en conveniez !

— Voyons, que lui diras-tu ?

— Moi, rien.

— Tu ne lui parleras pas de ma douleur ?

— Jamais.

— Mais alors comment nous raccorderons-nous ?

— Il faudra voir.

— Sera-ce bientôt ?

— Si vous êtes sage.

— Que faut-il faire pour être sage ?

— Il faut agir selon la circonstance, et surtout selon la localité. Ici, vous êtes monsieur l'abbé d'Hoirac, en visite chez mademoiselle Olympe, maîtresse du seul monsieur Bannière. Me comprenez-vous enfin ?

— Ah ! que trop ! Mais conviens que c'est une bizarrerie dont rien n'approche.

— Bah ! dit la coiffeuse, si vous n'étiez pas myope, vous auriez vu des bizarreries bien autrement bizarres que celle-là, et vous ne vous étonneriez plus de rien.

— Soit ! mais tu t'intéresses à moi, n'est-ce pas ?

— Je le crois bien ! Si je ne m'intéressais pas tant à vous, est-ce que je vous prêcherais comme je le fais.

— Eh bien ! alors raccommode-moi avec Olympe le plus tôt possible.

— Et quand voulez-vous que ce soit, ce plus tôt possible ?

— Demain, ma fille.

— Peste ! comme vous y allez !

— C'est que je brûle, vois-tu.

— Eh bien ! demain, oui, je tâcherai ; mais c'est difficile.

— Voilà vingt louis.

— On y tâchera.

— Oh ! s'écria l'abbé, quand tu parles ainsi, je t'embrasserais.

— Si j'étais plus jolie.

— Bah ! je suis myope.

— C'est-à-dire que vous êtes un impertinent.

— Tu trouves ?

— Oui ; mais je vous pardonne, parce que je ne voudrais pas qu'on vous voie m'embrasser.

Et en disant ces mots avec une aigreur qu'elle eût voulu vainement cacher, la coiffeuse congédia l'abbé, qui sortit par la petite porte.

L'esprit humain est si singulièrement fait, que l'abbé sortit plus enthousiasmé peut-être de cette aventure que si elle eût tourné selon ses désirs.

Aussi, au lieu de rentrer chez lui, alla-t-il réveiller Jacob, et lui acheta-t-il, entre autres bijoux, cette fameuse bague de monsieur de Mailly, que Bannière avait soustraite à Olympe et avait vendue à l'honnête enfant d'Israël.

q

Chapitre 28 L'anniversaire d'Hérode et de Mariamne

La coiffeuse tint parole à l'abbé d'Hoirac.
Tout le monde avait trop d'intérêt à ce que les rendez-vous recommençassent pour que la rigueur de la fausse Olympe fût de longue durée.
Le lendemain au soir, un commissionnaire vint apporter à l'abbé, en son logis, un message auquel il ne se pouvait méprendre : c'était la clef de la maison mystérieuse que, d'après les conclusions du traité, il laissait à la porte après chaque entrevue, pour qu'on eût le plaisir de la lui renvoyer.

L'abbé ayant fait ses préparatifs, le cœur gonflé de joie, arriva dans les ténèbres dix minutes avant l'heure indiquée.

On le fit attendre sans mot dire, et, à l'heure sonnante, le froissement d'une robe de soie sur les parquets lui indiqua l'arrivée de celle qu'il attendait si impatiemment.

S'élancer, saisir une main fraîche et potelée, y passer la bague achetée la veille chez le juif, y coller ses lèvres, demander pardon, tel fut le préambule de l'abbé.

La conversation tomba sur l'aventure de la veille ; il va sans dire que la Catalane avait été mise au courant de tout ce qui s'était passé, par la coiffeuse. Aussi la fausse Olympe, presque aussi bien renseignée que si elle eût été la vraie, expliqua-t-elle très naturellement à l'abbé qu'il s'était conduit d'une manière indigne, et que là-bas, c'est-à-dire chez monsieur Bannière, certains discours étaient prohibés qui se trouvaient légitimes ici, c'est-à-dire chez monsieur d'Hoirac.

Il est des explications qui sont toujours comprises, moins par le fond souvent que par les détails. À force de détails, l'abbé comprit sa faute, l'avoua, en demanda de nouveau pardon et l'obtint.

Il avait d'ailleurs de bonnes raisons à donner.

— Il fallait quelque adoucissement, disait-il, aux douleurs de l'absence. Ne parler à Olympe qu'à la dérobée, au milieu des ténèbres, dans une maison secrète, était-ce là un bonheur complet ?

On lui objecta que ténèbres ou clartés n'avaient aucune valeur devant sa myopie.

Il répondit qu'en effet il passait condamnation sur le chapitre ténèbres ; mais que le chapitre absence avait une bien autre signification.

La fausse Olympe se récria sur le mot absence.

Mais l'abbé d'Hoirac était un esprit subtil ; il répondit qu'il y avait absence physique et absence morale, et que l'absence morale était la plus douloureuse de toutes.

Un petit rire lui répondit.

— Ai-je dit vrai ? fit l'abbé.

— Eh ! nullement.

— Quoi ! ce monsieur Bannière, ce maître absolu, ce maître indigne…

— Ne parlons pas plus, je vous prie, de monsieur Bannière chez monsieur d'Hoirac, que je n'entends parler de monsieur d'Hoirac chez monsieur Bannière.

— Mais je me révolte à la fin ! s'écria l'abbé. On aime donc là-bas ce monsieur Bannière ? En vérité, on me forcera à m'en débarrasser !

— On ne l'aime pas, vous le savez bien, fut-il répondu doucement.

— Alors, reprit l'abbé, pourquoi ne pas rompre tout à fait ?

— Eh la ! la ! nous y viendrons !

— Oui, et je meurs en attendant.

— Voyez un peu l'impatient !

— C'est si naturel !

— Non pas, car si l'on vous écoutait, il faudrait chasser ce pauvre garçon !

— Qu'importe ! si vous ne l'aimez plus ?

— Bouche close !

— Je suis jaloux.

— En ce moment, ingrat ?

— En ce moment, je ne dis pas. Mais je le serai tantôt, je le serai demain, je le serai dès que je ne vous aurai plus auprès de moi.

— Que faire, alors ?

— Eh bien ! promettez-moi que vous traiterez si dédaigneusement ce Bannière, qu'il sentira que vous ne l'aimez pas.

— Quant à cela, c'est facile. Eh bien ! cela vous suffit-il ? Êtes-vous plus calme ?

— Oui, mais plus tard je serai moins tolérant.

— Oh ! oh !

— Parce que j'aimerai plus encore.

— À la bonne heure !

Mais cette promesse ne fut pas plutôt faite par la fausse Olympe, que la vraie s'empressa d'y manquer, comme nous allons voir.

Tandis que le ménage de l'abbé et de la Catalane vivait ainsi sur des entretiens clandestins, le ménage d'Olympe et de Bannière se comportait à sa façon, c'est-à-dire d'une façon irrégulière. Olympe avait renoncé à catéchiser Bannière, mais celui-ci n'avait point renoncé à aimer Olympe, non plus qu'à se faire aimer d'elle, de sorte que, par moments, après l'avoir poussée au désespoir, il la ramenait, si obstinée qu'elle fût, à un accès d'amour ou d'indulgence.

C'est qu'Olympe n'était obstinée qu'à la surface ; au fond elle était bonne.

La bonté, c'est la force de l'homme et la faiblesse de la femme.

Ainsi donc, après que la Catalane se fut engagée vis-à-vis de l'abbé à ce qu'Olympe ne montrât jamais assez d'amour à Bannière pour rendre jaloux l'autre soupirant, Olympe et Bannière, qu'on n'avait pu faire entrer dans le secret, passaient un nouveau bail d'amour à propos de l'anniversaire de la première représentation du Roi Hérode.

Le malheureux abbé tomba chez les deux amants, au dessert du festin qu'ils venaient de donner à leur amour.

Le festin avait duré assez tard, parce qu'Olympe ne jouait pas ce soir-là. La Catalane créait un rôle nouveau.

De sorte que, comme si toutes choses eussent été arrangées à l'avance pour amener une catastrophe, la coiffeuse était au théâtre pour le besoin de son office.

D'Hoirac entra donc chez Olympe au moment où, d'après ce qui s'était passé la surveille, il y était le moins attendu.

Il faut dire que de son côté il ne s'attendait pas à ce qu'il allait y trouver.

À pareille heure, monsieur Bannière était presque toujours au jeu. L'abbé savait bien que tout événement a son anniversaire ; mais il ne connaissait pas l'anniversaire de l'événement d'Olympe et de Bannière.

En entrant chez Olympe avec son étourderie ordinaire (les amants, assez étourdis de leur côté, avaient laissé la clef à leur porte), l'abbé alla donner dans une glace de l'antichambre, qu'il prit pour une porte, et qui reflétait Olympe et Bannière un verre de champagne à la main.

L'abbé demeura comme hébété le nez sur ce tableau.

Un seul valet, qu'on avait congédié sans doute, becquetait les reliefs dans la cuisine.

L'abbé, furieux de ce qu'il voyait dans la glace, et prenant ce tableau pour une trahison, se retourna pivotant sur lui-même, et pénétra dans la salle à manger, non pas comme un curieux mais

comme un jaloux, non pas comme un visiteur mais comme un maître.

Il fit bruit avec sa voix et bruit avec les portes, et apparut aux deux amants pareil à Calchas, pâle et les cheveux hérissés.

À cette vue, Olympe et Bannière, que l'anniversaire, les biscuits et le champagne avaient mis en verve de gaieté, poussèrent sur deux tons différents un cri de surprise folle et des éclats de rire immodérés qui mirent au comble la colère et la confusion de l'abbé. Jamais, on en conviendra, mystification n'avait été si cruelle pour un homme amoureux comme l'était l'abbé, et si bien rassuré par l'entretien de la veille.

Aussi l'abbé gagnait-il la porte les dents serrées, et roulant dans sa tête toutes sortes de projets de vengeance, encore insensés dans le chaos de la rage, mais qui pouvaient prendre une forme au moule de la réflexion.

Mais au moment où il étendait la main pour toucher le bouton, Bannière le prévint de vitesse, et, lui prenant la main :

— Çà, dit-il à l'abbé, êtes-vous assez peu mondain pour vous scandaliser de voir un amant heureux près de sa maîtresse ?

D'Hoirac frissonna de la tête aux pieds : il attendait un mot d'Olympe.

— Oh ! dit-elle à son tour, monsieur l'abbé ne peut avoir si grand-peur d'un bonheur qu'il connaît, je crois, par expérience.

— Allons, ma chère, reprit Bannière, chargez-vous de faire notre paix avec monsieur d'Hoirac.

Et après avoir échangé avec Olympe un coup d'œil d'intelligence, il partit laissant Olympe seule avec l'abbé au désespoir.

Son premier mot fut une imprécation.

— Oh ! que les femmes sont scélérates ! s'écria-t-il en frappant sur la table.

Olympe se dressa comme si elle eût été frappée elle-même.

— Que dites-vous donc là, monsieur ? s'écria-t-elle offensée ; est-ce pour moi que vous parlez ainsi ?

— Et pour qui donc parlerais-je ainsi, répondit brutalement l'abbé, si ce n'était pour vous ?

— Vous vous méprenez alors, je pense.

— Je ne me méprends pas ; je suis furieux !

— Bon ! fit dédaigneusement Olympe, c'est votre accès de folie qui vous reprend, à ce qu'il paraît ?

— Folie tant qu'il vous plaira ! Oui, folie ! mais folie furieuse, prenez garde !

Et il frappa une seconde fois sur la table.

— Ah çà ! mais, l'abbé, dit Olympe, vous allez briser la table et les porcelaines, il me semble.

— Bon ! belles bagatelles ! on rachète des tables et des cristaux avec de l'or, mais rien ne rachète l'amour bafoué et les illusions perdues d'un honnête homme.

— Savez-vous, dit Olympe fronçant le sourcil à son tour, que je ne comprends pas un seul mot à ce que vous dites, monsieur ?

— Oh ! assez de dignité comme cela, madame, ou plutôt assez de comédie, surtout de celle qui consiste à me mettre un bâillon quand je veux me plaindre !

— Vous plaindre ! vous plaindre de quoi, je vous prie ?

— Que m'avez-vous promis, voyons ?

— Moi ?

— Oui ; avais-je droit de compter sur vous ?

— Moi, je vous ai promis quelque chose ?

— Je sais bien ce que vous allez répondre ; je sais bien qu'ici je ne suis pas chez moi, mais chez monsieur Bannière.

— Sans doute.

— Mais, vous en conviendrez, la patience a un terme, et ma colère…

— Votre colère ! monsieur, reprit Olympe, votre colère va finir par exciter la mienne, et une fois nos deux colères en présence, je vous avertis d'une chose, c'est que la mienne priera la vôtre de sortir.

— Madame, dit l'abbé en haussant la voix, vous manquez à vos engagements ; souffrez que je vous les rappelle.

— Oh ! c'est cela, monsieur, rappelez-les-moi, et vous me ferez plaisir.

— Vous me le permettez enfin !

— Je vous en prie.

— Eh bien ! n'était-il pas convenu que vous ne me donneriez jamais l'occasion d'être jaloux ?

— Jaloux ! vous ! et de qui ?

— Quoi ! s'écria l'abbé baissant la tête et étendant les deux bras, je vous trouve ici en tête-à-tête avec monsieur Bannière !

— Eh ! mais, s'écria Olympe se parlant à elle-même, ma parole d'honneur ! il est fou.

— Oh ! si vous oubliez si vite, dit l'abbé, passant de la colère à la mélancolie, oh ! je prévois bien des malheurs.

Olympe haussa les épaules ; il était évident que la mélancolie de l'abbé était folle comme sa colère.

— Enfin, dit-elle, l'autre jour c'était le marasquin ; mais aujourd'hui, en vérité, il n'y a pas d'excuse.

L'abbé se tourna vers elle, et joignant les mains :

— Sérieusement, voyons, Olympe !

— Olympe ! s'écria la jeune femme en bondissant ; vous m'appelez Olympe ? vous !

— Ah ! par exemple, c'est trop fort ! dit l'abbé, pâle de s'être contenu ou plutôt dévoré si longtemps. Vous ménagez vos ressources, vos contrats, vos cas de conscience. Je jette tout au vent, puisque vous êtes si prompte à oublier votre parole. Oui, je suis ici chez monsieur Bannière, c'est vrai ; mais, puisque vous m'y forcez, je parlerai ici comme je parle là-bas.

— Là-bas ! et qu'appelez-vous là-bas ?

— Oh ! faites l'innocente, madame ; mais, cette fois, je ne vous quitterai pas sans vous avoir dit toutes vos vérités.

— Quel là-bas, monsieur ? répéta Olympe.

— Ce là-bas où monsieur d'Hoirac est chez lui, madame ; ce là-bas où, tout au contraire de Pénélope, vous raccommodez le soir ce que vous défaites le jour ici ; ce là-bas où j'ai la faiblesse d'aimer ce qui me trompe ailleurs.

Olympe poussa un cri précurseur d'une violente colère, un cri comme en doivent pousser les lionnes blessées.

Ce cri avertit l'abbé que peut-être il avait été trop loin. Passant donc de la menace à l'accommodement :

— Voyons, dit-il, voyons ; le moment est venu de nous parler avec franchise. Adoptons un parti qui nous sorte de cette position équivoque, jouons cartes sur table ; plus d'ambiguïté.

— Oui, c'est cela, cartes sur table, dit Olympe écoutant de toutes ses forces pour voir où aboutirait l'accès de cette manie.

— Eh bien ! je me suis conduit en avare, n'est-ce pas ?

— Vous, et à quelle occasion ?

— Vous n'êtes point satisfaite de ce que je vous ai donné ?

— Hein, fit-elle, qu'est-ce cela ? il me semble que nous passons de l'insolent à l'immonde.

— Permettez, dit l'abbé ; voyons, chère Olympe, parlons une fois affaire, une fois pour n'y plus revenir, et notre amour s'en trouvera bien.

Et, sans s'inquiéter du regard effaré d'Olympe, que, d'ailleurs, grâce à ses mauvais yeux, il ne voyait peut-être pas, il continua :

— Je dis donc que vous vous êtes aperçue que vous n'avez point assez de ce que la coiffeuse m'a demandé en votre nom.

— En mon nom, la coiffeuse !

Et Olympe à son tour prit sa tête entre ses deux mains, comme si c'eût été elle qui devint folle.

— Oh ! ne m'interrompez pas, de grâce ! s'écria l'abbé ; je sais tout ce que vous m'allez dire ; mais à moi, comme à vous, c'est une certitude qu'il faut. Bâtissons cette certitude d'un commun accord, à forces égales. Voici les articles que je vous proposerai…

Olympe avait pris la résolution d'écouter jusqu'au bout ; elle voulait en finir une bonne fois avec cette étrange aliénation mentale qui se posait devant elle comme une conviction réelle.

— Allons, dit-elle en retombant sur sa chaise, voyons les articles.

— Article premier : Vous quitterez le théâtre.

— Moi, je quitterai le théâtre ?

— Attendez donc.

— Oh ! j'attends, vous le voyez. Seulement, pressez-vous, car peut-être n'aurais-je pas la patience d'attendre longtemps.

— Vous quitterez le théâtre, parce que votre existence appartenant au public n'appartient point à votre amant.

Olympe se croisa les bras pour enfermer sa colère dans sa poitrine.

— Maintenant, continua l'abbé, une fois que vous ne serez plus au théâtre, rien de plus facile que de quitter l'autre.

— L'autre ! demanda Olympe passant à une nouvelle surprise. Qui, l'autre ?

— Eh ! ne le nommons pas, ma chère. N'est-il pas au fond de toutes nos pensées, le malheureux !

— L'autre ? l'autre, qui est au fond de toutes nos pensées ?... Tenez, décidément, mon cher abbé, vous finirez par me faire peur. Est-ce donc une plaisanterie qui vous soit familière de jouer ainsi la folie ? Moi, je vous en avertis, j'ai horriblement peur des fous. Si donc vous avez le choix, choisissez-en une autre, et ne plaisantez plus ainsi.

— Mais je ne plaisante pas ; je vous... je ne... Passons donc à l'article second.

— Passons.

— Article second : L'autre sera congédié ; on lui fera une pension.

Olympe fit un mouvement.

— Avec une cédule rédigée par un notaire en ces termes à peu près : « Monsieur Bannière recevra annuellement... »

Olympe frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

— Ah ! fit-elle en éclatant de rire, ah ! c'est charmant ! Alors, l'autre, c'est Bannière ?

— C'est toi qui l'as nommé ! répondit l'abbé.

— Monsieur, je n'aime pas qu'on me tutoie, même avec les vers de monsieur Racine, dit-elle en gonflant ses narines de tout son orgueil, et surtout de toute la colère qu'elle couvait, depuis le commencement de l'entretien, dans son cœur dédaigneux et irrité.

— Article trois, poursuivit l'abbé : Vous recevrez vous-même deux mille louis comptant pour rompre avec les créances arriérées, avec les petits engagements ou dédits ; plus un contrat de rente de six mille livres payable sur la terre d'Hoirac, qui m'a été substituée par feu mon père.

Olympe marcha droit à l'abbé.

— N'est pas si fou, dit-elle, qui parle ainsi argent. Le marché dont vous m'étalez le chiffre, qui en est l'objet ? moi, n'est-ce pas ?

— Mais oui.

— C'est moi que vous voulez acheter, alors ?

— Payer ; c'est-à-dire si l'on pouvait jamais payer un inestimable trésor.

— Et vous paieriez ainsi d'avance ? dit-elle ironiquement ; vous ne craindriez pas d'être volé ?

— Oh ! avec les promesses que vous m'avez faites, dit l'abbé, il me semble que je n'ai rien à craindre.

À peine ces mots étaient-ils prononcés, que deux portes s'ouvraient à la fois :

Une dans un cabinet en face de l'abbé.

Bannière en sortit livide et les lèvres tremblantes.

L'autre dans l'antichambre.

La coiffeuse s'y montra toute bouleversée, car deux mots lui avaient suffi pour comprendre la situation.

q

Chapitre 29 Où l'abbé manque de devenir réellement fou

L'abbé s'était montré atterré à l'arrivée de Bannière : ses yeux myopes avaient vu suffisamment l'altération de ce visage et la tempête qui allait en résulter.
Il n'eut pas le temps d'expliquer ses paroles.

— Monsieur l'abbé, dit Bannière, qui pouvait à peine articuler, tant la colère l'avait pris à la gorge avec sa main de fer, vous souvient-il qu'une fois déjà je vous ai brisé une guitare sur les épaules ?

L'abbé grinça des dents à ce souvenir.

— Oui, n'est-ce pas ? continua Bannière, et pourtant vous n'étiez coupable que d'avoir fait entendre à madame de la musique plus ou moins mauvaise.

— Monsieur !…

— Calmez-vous, ou plutôt réservez votre colère ; je vais lui donner l'occasion de sortir tout à l'heure. Cette fois, monsieur l'abbé, ce n'est plus de la musique que vous avez forcé Olympe d'entendre, c'est une insulte.

— Une insulte ?

— Oui, bien réelle, bien complète ; une véritable insulte. Oh ! j'ai tout entendu.

L'abbé mit son poing sur sa hanche, comme un cavalier.

— Voilà ce que c'est, dit-il, que d'écouter aux portes.

— Madame sait bien, répondit Bannière, que je n'écoutais pas à la porte, puisque j'étais allé au théâtre pour lui rendre compte de la façon dont la Catalane jouerait un nouveau rôle. Revenu plus tôt que je ne croyais moi-même, j'ai entendu des éclats de voix, et malgré moi j'ai assisté à l'offre que vous avez osé faire à madame.

— Je ne m'offense pas pour si peu, mon ami, dit Olympe, qui voyait la colère monter au front de l'abbé, et qui savait que le meilleur moyen pour une femme de défendre celui qu'elle aime, c'est de se ranger franchement de son côté, manœuvre qui déconcerte toujours l'ennemi.

— Vous ne vous offensez point, Olympe, dit Bannière, parce que vous êtes la perfection en personne ; mais je m'offense, moi, je prends l'insulte pour moi, et je déclare à monsieur l'abbé que deux fois le caractère dont il est revêtu lui a épargné mes violences ; seulement je ne répondrais pas d'une troisième fois, et, pour lui épargner un si grand malheur, et à moi un si grand re-

gret, je prie monsieur l'abbé de ne plus se présenter à mon domicile.

L'abbé sentit alors son prétendu avantage. Il était trop cruellement humilié pour ne point perdre entièrement la tête ; il se figura que cette femme, dont il croyait bien fermement avoir acquis la tendresse, n'oserait se tourner contre lui de peur qu'il ne la compromît en la démasquant.

Cette idée n'était pas généreuse ; elle perdit le pauvre abbé.

— Madame, dit-il, monsieur Bannière parle de son domicile. Est-ce que vous n'êtes pas aussi chez vous, ici ?

— Si fait, monsieur, répliqua Olympe.

— Madame, est-ce que déjà banni une fois de cette maison par les emportements et le mauvais goût de monsieur Bannière, est-ce que je n'y ai point été rappelé par vous même ? Dites, je vous prie.

Bannière ouvrit des yeux effarés. Il lui sembla qu'il allait apprendre quelque mauvaise nouvelle pour son amour.

Ces deux hommes étaient réellement suspendus aux lèvres de la femme qui les dominait tous deux.

Olympe sourit, car elle vit le piège, et elle commença de moins estimer l'abbé. Alors, s'adressant à lui :

— Il est vrai, monsieur, répliqua-t-elle sans embarras, que je vous ai cru un galant homme ; il est vrai que j'ai déploré de voir votre amitié, un peu exigeante mais honorable, exposée à se changer en une haine que la grandeur de votre position eût faite un malheur pour moi ; il est vrai enfin que j'ai commis la faute,

ayant le cœur trop bien placé, de m'intéresser à vos susceptibilités, de vous excuser pour vos étourderies, et de vous rouvrir, enfin ma maison, dont monsieur Bannière vous avait à bon droit éconduit.

— La faute, madame ! s'écria l'abbé, qui se croyait assez triomphant pour pointiller sur les mots et faire marchander la rédaction des excuses qu'il attendait.

— J'ai dit la faute, répéta Olympe, et j'ajouterai, la faute impardonnable, puisque je ne me la pardonnerai jamais.

— Concluez, fit avec une impatience incivile l'abbé, qui espérait sur la conclusion.

— Eh bien ! monsieur, dit Olympe en fronçant le sourcil, je conclus en vous priant d'obtempérer aux desseins de monsieur Bannière, qui est maître de céans.

— Notez que monsieur Bannière me congédie.

— Précisément.

— Et que, par conséquent, vous me congédiez aussi, vous, ajouta l'abbé blafard de colère.

— Moi plus que lui encore, ajouta Olympe.

— Madame ! s'écria d'Hoirac, s'apprêtant à appuyer ce Tu quoque d'un Quosego.

Et il fit un pas offensif du côté de la porte.

Mais là il trouva la coiffeuse embusquée, qui lui mit la main sur la bouche et le tira avec un zèle dont Olympe fut touchée, mais qui parut un peu louche à Bannière.

Malgré cette main compressive, l'abbé voulait parler.

— Mais taisez-vous donc, triple aveugle ! lui glissa la coiffeuse à l'oreille, ou vous vous perdez à jamais.

— Je veux m'expliquer, que diable ! fit l'abbé se débattant.

— Eh ! vous vous expliquerez plus tard.

— Là-bas, alors ?

— Là-bas.

D'Hoirac, assommé, étourdi, abattu, se laissa mettre à la porte en tournant sur lui-même comme Arlequin surpris chez Isabelle.

Puis, tout le long de la route et pendant tout le temps qu'il mit à regagner son domicile :

— Parbleu ! grommelait-il entre ses dents, celui qui comprendra cette femme, je lui donne cent mille écus et un brevet de devin.

Cependant, Olympe, fière d'avoir si bien agi, une fois la porte refermée derrière l'abbé, vint pour embrasser Bannière.

Mais Bannière la repoussa.

Puis, se jetant dans son fauteuil :

— Allons ! dit-il, c'est assez douter et, par conséquent assez souffrir, il faut que cela finisse.

— Mais c'est fini, ce me semble, dit Olympe.

— Bien au contraire ! s'écria Bannière, car il se commence quelque chose à quoi toutes les puissances du monde ne me fe-

ront point donner la main.

— Quoi donc ?

— Olympe !

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous avez rappelé cet abbé que j'avais chassé, moi.

— Je l'ai avoué.

— Quand vous y avez été contrainte, quand vous n'avez pas pu vous en dispenser.

— Me soupçonnez-vous, par hasard ?

— Quand je vous soupçonnerais, madame ! Il s'est dit ici, ce me semble, des paroles qui m'en donnent le droit.

— Que s'est-il donc dit ? Répétez ces paroles.

— Il s'est dit ici, madame, tandis que j'écoutais sans être vu, il s'est dit que vous aviez reçu des présents de monsieur l'abbé d'Hoirac.

— On peut le rappeler et lui faire dire quels sont les présents que j'ai reçus.

— Inutile.

— Pourquoi inutile ?

— Pourquoi ? parce que j'aime encore mieux le doute que la certitude ! dit Bannière avec un geste de désespoir.

— Ah ! vous aimez mieux le doute, vous ! dit Olympe avec une voix pleine de sarcasme ; merci, vous êtes bien bon !

— Ah ! fit Bannière, je ne suis pas comme lui, ni comme vous, moi ; je ne suis pas un patricien habitué à compter sur autrui, je ne suis pas Vénus habituée à être adorée.

— Je ne vous comprends plus. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je n'ai point passé d'un prince à un autre prince.

— Prenez garde, monsieur Bannière, dit Olympe avec une fierté de reine, car, à votre tour, vous allez m'insulter !

— Oui, vous avez raison, Olympe, oui, je suis monsieur Bannière ; oui, je suis la poussière qu'on peut anéantir d'un souffle ; oui, je suis le criminel ; oui, je suis l'échappé du couvent d'Avignon, le fugitif qu'un mandat du proviseur Mordon peut faire jeter dans un cul de basse-fosse, comme vagabond, sacrilège et apostat. Oh ! ne m'insultez pas non plus, moi chétif, moi abandonné, moi qui ai ou n'avais au monde que votre amour ! Oh ! ne me reniez pas, car sans vous, vous savez bien que je suis perdu, vous savez bien que j'irai me rendre à ceux qui me cherchent, vous savez bien que sans vous j'irai me jeter dans les bras de la mort, ma seule et dernière amante, qui, elle au moins, ne me trompera point !

— Taisez-vous, malheureux ! s'écria Olympe en se levant vivement et en appuyant sa main sur la bouche de Bannière. Mais si l'on vous entendait ! Êtes-vous donc insensé de crier de la sorte !

Et Olympe courut à la porte, qu'elle ouvrit pour voir si personne n'avait été à portée d'entendre cette funeste révélation.

Mais Olympe ne vit personne ; seulement une porte se ferma au bas de l'escalier. Olympe montra de l'inquiétude, et voulut s'informer.

— Ne prenez pas ce soin, dit Bannière. Vous n'avez qu'un moyen de me sauver.

— Lequel ?

— Eh, mon Dieu ! c'est de me dire que vous m'aimez.

— Vous n'avez qu'un moyen de vous faire aimer, vous, c'est de ne douter jamais.

— Laissez-moi vous dire la vérité, alors.

— Dites.

— Ne vous offensez point, car vos yeux courroucés sont des flammes qui allument le désespoir dans mon cœur.

— Soyez tranquille, je ne m'offenserai point ; parlez, vite.

— Eh bien ! cet homme qui a marchandé votre amour, il dit en avoir reçu l'aveu.

— Oui, il l'a dit ; mais il ment.

— Jurez-le moi.

— Sur quoi ?

— Sur quelque chose de bien sacré, sur quelque chose à quoi vous croyiez.

— Je vous jure qu'il ment, dit Olympe, sur l'honneur de ma mère !

— Mais pourquoi donc alors disait-il cela, supposant que vous étiez seule avec lui ? Pourquoi jouait-il cette comédie avec vous, avec lui-même ?

— Je ne sais.

— Oh ! il y a certain mystère là-dessous que quelqu'un pourrait nous éclaircir.

— Qui cela ?

— Questionnez votre coiffeuse.

— Elle ?

— Oui, une femme capable de tout.

— Vous croyez ?

— C'est moi qui vous le dis. Une amie de la Catalane, votre mortelle ennemie. Vous l'aviez chassée, cette femme.

— C'est vrai.

— Pourquoi l'avez-vous reprise, alors ?

— Que sais-je ! Pourquoi fait-on le mal en croyant faire le bien ? Mais vous voyez là des choses que je ne veux pas même soupçonner, moi ; c'est une fatigue inutile. L'abbé est dehors, qu'il y reste. La coiffeuse est chez moi, voulez-vous qu'on l'en chasse !

— Je ne me refuse pas à cette satisfaction.

Olympe sonna.

Le laquais parut.

— La coiffeuse ? demanda Olympe.

— Madame, elle vient de sortir à l'instant, répondit le laquais.

— N'est-ce pas elle qui a fermé la porte de l'escalier ?

— Oui, madame.

— D'où sortait-elle ?

— Mais je crois qu'elle sortait de chez madame.

Olympe et Bannière échangèrent un regard inquiet.

— Allez, dit Olympe au laquais.

— Elle écoutait, dit Bannière quand le valet fut sorti.

— Bon ! et à quel propos eût-elle écouté ?

— Notre querelle.

— Hélas ! nous nous querellons assez souvent pour que cela n'intéresse plus personne, répondit Olympe ; mais il n'importe, la coiffeuse sera hors d'ici ce soir, puisque vous le voulez.

— Non ! non ! je ne veux plus rien, plus rien absolument ! Je suis fou d'amour, voyez-vous, fou d'être pauvre, fou de vous être à charge. Je donnerais ma vie pour un an à cent mille livres.

— Ne jouez donc plus alors, puisque vous perdez toujours. Entassez l'argent que vous avez perdu déjà et celui que vous allez perdre encore, et ainsi, mon Dieu ! vous aurez bien mieux que cette somme de cent mille livres : vous aurez la tranquillité de l'esprit conquise par la certitude de mon amour ; et alors vous serez riche, car c'est moi qui vous devrai le bonheur.

Et en disant ces mots, Olympe embrassa si tendrement Bannière, que l'abbé, s'il eût été là, en fût certainement mort de male rage.

q

Chapitre 30 Où il est démontré que la coiffeuse avait parfaitement entendu

Mais l'abbé ne pouvait pas voir ; il courait de toute la force de ses petites jambes.
De son côté aussi, la coiffeuse courait de toute la force des siennes, et elle arriva chez la Catalane essoufflée, ahurie.

Celle-ci fit un bond en arrière en l'apercevant.

— Tout est perdu ! dit la coiffeuse.

La Catalane bondit.

— Et comment cela ? demanda-t-elle.

— Ce Bannière a jeté l'abbé dehors.

— Eh bien ! après ?

— Après ?

— Oui.

— Il est impossible que d'un moment à l'autre, il n'y ait pas une explication définitive et claire entre Olympe et l'abbé.

— Jamais ! si nous le voulons bien.

— Et comment cela, s'il vous plaît ?

— C'est tout simple : l'abbé n'a qu'un moyen d'être détrompé, c'est de me voir à la lumière quand je double Olympe à la petite maison. Ce moyen, s'il a des doutes, il peut l'employer, et alors nous serons réellement perdues. Que dès à présent nous convenions de ne plus recevoir l'abbé à la petite maison : plus de traces, on ne découvrira jamais rien. Olympe aura beau se débattre, nier, tempêter, d'Hoirac ne croira pas qu'elle soit innocente.

— Oui, mais il me mettra en jeu, moi, dit la coiffeuse. Il me prendra à partie, il en appellera à mon témoignage, et il faudra que je témoigne.

— Eh bien ! tu témoigneras, et c'est ce qui perdra Olympe.

— Oui, et comment ?

— Pécaïre ! la belle difficulté ! tu soutiendras que c'est pour Olympe que tu as loué la maison ; tu soutiendras qu'Olympe s'y est rendue, et l'on te croira, attendu que l'on croit toujours aux scandales, surtout de la part des comédiennes.

La coiffeuse secoua la tête.

— Nous nous y brûlerons, dit-elle.

— Bah ! est-ce que tu as confié notre secret à quelqu'un ?

— Moi, jamais !

— Est-ce que tu as peur d'Olympe ?

— Non, mais j'ai peur de Bannière.

— Et que veux-tu qu'il te fasse ?

— Bannière, il me tuera !

— Eh ! non, je l'amadouerai. Je lui paraîtrai une Minerve, du moment où il croira Olympe coupable.

— Il me tuera ! vous dis-je, et vous avec moi.

— Bah ! nous nous ferons défendre par l'abbé.

— Il tuera aussi l'abbé.

— Vraiment !

— Oh ! vous ne le connaissez pas, dit la coiffeuse d'un air rêveur.

— Mais c'est donc un enragé que ce Bannière ?

— Eh ! oui.

— Cher garçon !

— Écoutez-moi, dit la coiffeuse ; il ne s'agit plus ici de plaisanter. Vous avez voulu satisfaire un caprice et vous donner le plaisir de voler un amant à Olympe. C'était bien là votre intention, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Vous ne lui aurez volé que l'abbé.

— Pourquoi cela ?

— C'est écrit, Bannière ne trompera point Olympe.

— Encore une fois, pourquoi ?

— Parce que si vous ne perdez pas cet homme, je le perdrai, moi.

— Qu'appelles-tu perdre ?

— Eh bien ! supposez une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je sache sur lui un secret assez compromettant pour le faire disparaître.

— Oh ! oh ! a-t-il volé au jeu ?

— Mieux que cela.

— Dis vite.

— Non pas, vous tenez trop à lui. Je ferai mes affaires moi-même.

— Comment, tu perdrais ce garçon ?

— Mais immédiatement : attendu que si je ne l'ai pas perdu ce soir, demain il m'aura tordu le cou, ce à quoi je m'oppose.

— Tu t'effraies à tort.

— Laissez-moi vous dire la marche des événements. À l'heure qu'il est, ou je ne suis qu'une sotte, ou Olympe et Bannière sont réconciliés. Demain, l'abbé sera réconcilié avec Bannière. Les hommes sont toujours ainsi : on les croit à gorge coupée, ils en sont aux embrassades.

— C'est assez vrai.

— Donc, Bannière et l'abbé réconciliés, je serai sacrifiée ; l'abbé est riche et puissant, il me fera jeter à l'hôpital.

— Ce sera assez juste.

— Vous, pendant ce temps, vous aurez empoché les bénéfices. Sans compter que, moi étant à l'hôpital, vous trouverez aussi à vous réconcilier avec Bannière. Les femmes sont toutes comme cela : on les croit amies, elles sont amantes.

— Mais, en vérité, je ne te croyais pas si moraliste. Descendrais-tu de monsieur de La Rochefoucauld, par hasard ?

— Non, mais en attendant, j'ai inventé autre chose pour n'être pas tout à fait victime, et à l'accomplissement de cette autre chose vous m'aiderez, s'il vous plaît.

— Voyons.

— Vous m'y aiderez ou je la ferai moi-même.

— Expose tes volontés, ma fille, expose.

— L'abbé va venir chez la fausse Olympe.

— Ah ! ah ! tu ne me dis pas cela, et je suis en déshabillé.

— Vous ferez toilette. Il va venir furieux de ce que vous l'avez laissé chasser par Bannière.

— Je le calmerai.

— Voilà onze heures qui sonnent ; il viendra à onze heures et demie.

— Tu crois.

— J'en suis sûre.

— Peste ! nous n'avons que le temps tout juste. Aide-moi à m'habiller, alors.

— Venez, venez ; passons dans votre cabinet et écoutez-moi. Vous allez apprendre le secret d'avoir, dans trois heures, vous, deux mille louis de plus, moi, dans trois, un Bannière de moins.

Et toutes deux entrèrent dans le cabinet, dont la porte se referma sur elles, étouffant leurs petits complots et leurs immondes calculs sur la bourse et l'honneur de leurs ennemis.

q

Chapitre 31 Ce qu'on a pour quarante-huit mille livres, quand on traite la nuit et qu'on est myope

— L'abbé, exact au rendez-vous, bien que furieux, n'attendit pas longtemps la fausse Olympe.

Quant à elle, elle arriva telle qu'elle était tous les autres jours, et s'inquiétant peu de la bordée de reproches que monsieur d'Hoirac allait lancer.

— Ah ! s'écria-t-il lorsqu'il entendit ouvrir la porte, voilà donc enfin le moment de venger tous les affronts que me fait endurer la plus perfide des femmes.

La Catalane s'arrêta au point de la chambre où elle était arrivée, et, sans faire un pas de plus :

— Quels affronts ? dit-elle tranquillement.

— Mais ceux que j'ai endurés ce soir, scélérate !

— Où cela ?

— Chez vous.

— C'est-à-dire chez monsieur Bannière.

— Ah ! bon ! s'écria l'abbé, sentant sur quel terrain on l'engageait ; voilà encore que vous allez vous retrancher derrière ce misérable rempart du logis de monsieur Bannière et du logis de monsieur d'Hoirac.

— C'est mon fort.

— Je le sais, parbleu ! bien.

— Il y a eu trêve convenue, ce me semble.

— Oui, mais il y avait aussi d'autres conventions que vous avez violées.

— Vous voulez parler de cette amitié que me témoigna tantôt monsieur Bannière.

— Eh bien ! qu'avez-vous à dire à cela ? dit l'abbé avec un redoublement de rage.

— Rien.

— Comment, rien ?

— Non, rien, sinon que je ne pouvais pas l'en empêcher.

— Comment, vous ne pouviez pas l'empêcher devant moi !

— Est-ce ma faute ? Pauvre garçon ! il ignore vos droits et croit en avoir.

— C'est odieux, vous dis-je, et je ne supporterai pas plus longtemps un semblable supplice.

— Et vous avez raison, monsieur l'abbé.

— Ah ! c'est bien heureux.

— Aussi vous ai-je fait donner ce rendez-vous pour vous voir une dernière fois.

— Comment ! une dernière fois ! s'écria l'abbé.

— Sans doute.

— Ainsi je suis joué ?

— Comment cela ?

— Sans doute, puisque lorsque vous avez à prononcer entre le comédien Bannière et monsieur l'abbé d'Hoirac, vous choisissez monsieur Bannière.

— Dame !

— Ainsi, après m'avoir abandonné tout, vous reprenez tout.

— Mais vos exigences, monsieur ?

— Mes exigences, madame, sont celles d'un homme dont l'amour s'est augmenté par la possession. Oh ! vous n'êtes pas jalouse, vous, on le voit bien.

— Mais alors, que faire ? dit la Catalane d'un air dolent.

— Si vous ne trouvez pas dans votre cœur le moyen de me satisfaire, je n'ai plus rien à dire.

— Eh ! s'écria la fausse Olympe, croyez-vous qu'il soit si facile, en ce monde, d'accorder son penchant avec sa gloire ?

— Votre gloire ! Eh madame ! dit l'abbé un peu raffermi, ne trouvez-vous pas qu'il soit aussi glorieux pour vous d'appartenir à monsieur d'Hoirac qu'à monsieur Bannière ?

— Sans doute, mais…

— Oh ! tout cela, tout ce que vous dites, pitoyables raisons, madame. Si vous aimiez cet homme un peu moins et que vous m'aimassiez plus…

Et la Catalane feignit de pleurer.

Pour l'abbé, ces larmes, c'était Olympe qui les versait, et pourtant il tint bon.

— C'est que vous devez comprendre une chose, dit-il.

— Laquelle ?

— C'est que je suis à bout.

Les sanglots de la fausse Olympe redoublèrent. Un des grands talents de la Catalane à la scène, c'était de savoir pleurer.

— Voyons, qu'avez-vous encore ? dit l'abbé, qui commençait à s'attendrir.

— Eh mais ! vous le voyez bien, monsieur, je pleure.

— Pleurez, mais décidez quelque chose.

— Oh ! c'est tout décidé, monsieur, de votre part, du moins. Quittez-moi, quittez la femme qui vous a tout abandonné, comme vous le disiez tout à l'heure.

— Quitter, quitter ! je sais bien que c'est cela que vous désirez, que je vous quitte, dit l'abbé, se détendant peu à peu.

— Moi !

— Sans doute, vous. En effet, toute cette scène que vous me faites est le résultat d'un caprice.

— D'un caprice ?

— Sans doute.

— Ce pauvre Bannière, vous ôte-t-il donc plus aujourd'hui qu'il ne vous ôtait hier ?

— Oui, sans doute ; car il m'ôte la foi que j'avais en vous.

— Alors, s'écria la fausse Olympe, si vous n'avez plus foi en moi, je suis bien malheureuse.

Et les larmes coulèrent de plus belle avec accompagnement de sanglots.

L'abbé se taisait.

— Enfin, s'écria-t-elle, que me commandez-vous ?

Il s'approcha pour calmer et guérir les blessures de l'orgueil avec les baumes du pardon d'amour.

Elle le repoussa.

— Oh ! non, dit-elle ; laissez-moi, vous êtes un cruel.

— Et vous, ne l'êtes-vous pas aussi cruelle, et cent fois, mille fois plus que moi ?

— Oh ! s'écria la Catalane, sachez ceci, c'est que je veux avoir affaire à un ami et non à un tyran.

— Parlez, alors.

— Non. C'est à vous de dicter les conditions, puisque vous êtes venu pour cela, et moi je verrai si je dois les accepter, ces conditions ; je verrai si j'ai affaire à un homme qui m'aime réellement, ou à un homme qui prétend me dicter chaque condition de ma vie.

— Oh ! à Dieu ne plaise !

— Cependant…

— Mais vous savez bien que vos plaisirs sont mon unique bonheur.

Elle secoua la tête dans l'obscurité, mais l'abbé devina ce mouvement.

— Vous m'en avez donné la preuve tantôt, n'est-ce pas ? dit-elle.

— Oh ! s'écria l'abbé irrité, vos plaisirs sont donc d'être caressée devant moi par cet histrion.

— Oh ! vous êtes un méchant fou, répliqua la Catalane, et vous ne savez pas ce que vous dites.

— Mais il me semble que j'ai vu, repartit l'abbé.

— Vous ?

— Oui, moi !

— Allons donc, vous n'avez rien vu.

L'abbé bondit sur son sofa.

— Ah ! par exemple, s'écria-t-il, voilà qui est fort !

— Non, vous n'avez rien vu, continua la Catalane, sans quoi vous m'adoreriez à cette heure.

— Voilà qui est fort ! Je n'ai pas vu qu'il vous appuyait des baisers sur les joues ? Je n'ai pas vu qu'il vous attirait sur ses genoux ? Non, je n'ai rien vu de cela ?

— Non, car si vous eussiez vu cela, vous eussiez vu aussi tous les signes que je vous faisais, tous les sourires que je vous adressais pour vous faire prendre le jeu en patience.

— Je n'ai rien vu de cela ; enfin ce n'est pas ce que vous m'aviez promis.

— M'aviez-vous promis, vous, de venir à brûle-pourpoint m'offrir des deux mille louis et des six mille livres de rentes ? M'aviez-vous promis que pendant vos tendres discours et vos belles propositions, pendant vos serrements de doigts et vos agenouillements béats, monsieur Bannière ne se cacherait point, jaloux aujourd'hui, dans un cabinet voisin, m'aviez-vous promis que de là il n'entendrait pas tout ce que vous diriez ; qu'il ne verrait pas ce que vous feriez ? M'aviez-vous promis enfin que vous vous attireriez cette horrible leçon à vous et cette scène affreuse à moi ?

— Il fallait me prévenir, dit-il adouci.

— Qu'ai-je donc fait, affreux myope que vous êtes ?

— Vous m'avez prévenu ?

— Je me suis désossé la mâchoire à vous grommeler des avertissements ; je me suis désemboîté l'arcade sourcilière à vous rouler des yeux ; j'ai l'orteil tout noir d'avoir frappé dans votre fauteuil, que vous approchiez indiscrètement de mon sofa.

— Et je n'ai rien vu !

— Vous êtes le dernier des étourneaux ou des aveugles. Tout le mal qui vous est arrivé est venu par votre faute.

— Hélas !

— Et maintenant gémissez, c'est fort beau ; récriminez, c'est bien charitable. Moi, pendant ce temps, je souffrirai.

— Vous souffrirez ?

— En doutez-vous ? Croyez-vous qu'après votre départ Bannière m'ait ménagée, le croyez-vous aveugle et sourd comme vous ? S'il est aveugle et sourd, je vous réponds qu'il n'est pas manchot.

— Oh ! mon Dieu ! il vous aurait menacée ?

— Menacée ! Vous êtes bien bon. Il m'a battue.

— Battue ?... Vous, pauvre ange ? ce scélérat vous a battue !

— Heureusement a-t-il passé sur moi sa colère, bien triste après tout. J'ai eu assez peur, allez, qu'il ne la passât sur vous. Il vous eût tué sur place. Il est violent.

— Oh ! oh ! Dieu merci ! j'ai des bras.

— Oui mais pas d'yeux et lui il a des bras, des yeux et une épée.

— Croyez-vous que j'aie peur ?

— Je ne vous crois pas peureux ; d'ailleurs vous n'êtes pas exposé, vous, c'est moi.

— Je vous défendrai. Ah ! vous haussez les épaules ?

— Parbleu ! commencez par vous défendre vous-même.

— Ma mie, vous me paraissez trop oublier ce que je suis.

— Je ne l'oublie pas, mais je sais aussi que votre caractère exige que vous preniez toutes les mesures dont se dispenserait un homme d'épée. Si vous étiez un dragon comme monsieur de Mailly, vous me rassureriez plus avec un regard que l'abbé d'Hoirac ne peut le faire avec toute une armée.

— Je puis, sinon me venger moi-même, du moins solliciter pour…

— Et quel prétexte avez-vous pour nuire à un honnête homme, qui défend après tout son bien ?

— Son bien ! son bien ! Vous n'êtes pas sa femme.

— Non, mais j'étais sa maîtresse.

— Il est comédien.

— Je suis comédienne, si vous le prenez par là.

— Enfin, je ne veux pas qu'il vous nuise et qu'il vous batte.

— Il se souciera peu de vos défenses, et si vous criez trop fort, il criera plus haut que vous. Tant pis pour vous alors ; un comédien n'a rien à risquer contre un abbé.

— À ce compte-là, madame, vous subirez éternellement cet homme ?

— Oh ! non ! non !

— Comment cela ? Pourquoi dites-vous non ?

— Parce que, moi, je sais un moyen de me débarrasser de lui quand il sera trop embarrassant.

— En vérité, que ne l'employez-vous ce moyen, car il me semble que nous sommes bien embarrassés.

— Diable ! il est violent.

— Confiez-le moi.

— Que nenni !

— Vous ne m'aimez donc pas ? Vous prétendez donc toujours me subordonner, vous aussi, aux brutalités de ce drôle.

— Je ne dis pas cela, mais autre chose est de chasser un homme qui vous gêne, ou de perdre un malheureux qui s'est fié à vous et dont on tient le secret.

— Ah ! il y a un secret ?

— Un beau, allez !

— Dites-le à votre bon petit ami.

— Non, non, il n'est pas d'amis…

— Vous me niez pour votre seul ami, moi !

— Ai-je donc tort ?

— Il me semble…

— Qu'avez-vous donc fait pour que je vous appelle mon ami ? Est-ce parce que vous êtes mon amant ?

— Mais… Olympe…

— Ce n'est pas une preuve, cela. Un ami est celui qui se livre si bien, si entièrement, qu'on ne peut plus douter de lui.

— Je me suis livré, ce me semble !

— Corps et biens ?

L'abbé sentit le coup.

— Corps, je n'ai rien à dire. Biens, exigez, dit-il, j'ai déjà formulé mes propositions ; je ne sache pas qu'il y ait ici de monsieur Bannière dans le cabinet.

— Mon Dieu ! monsieur l'abbé, dit la fausse Olympe, c'est une haute et délicate question à traiter ; mais une femme doit parfois s'y résoudre, quand il s'agit de son indépendance.

— Votre indépendance, ma mie, ne sera jamais assurée, dit avec empressement l'abbé, tant que vous vivrez avec ce Bannière : il vous faut donc le quitter.

— Ce point n'est presque plus en litige, monsieur.

— Ce qu'il y a, c'est de savoir si votre appréhension sera plus forte que vos scrupules.

— Précisément.

— Eh bien ! avec deux mille louis, comme je vous les ai offerts.

— Oh ! voilà que vous parlez argent tout cru, dit la Catalane en tressaillant de joie.

— Il le faut bien, pour vous décider, pour vous prouver que, moins pauvre, vous serez plus libre. Il faut bien aussi que vous me donniez le moyen d'ôter à Bannière, en cas d'abus, et en ce cas seulement, les facultés de nuire qu'il vous paraît avoir.

— C'est à quoi je ne me déciderai jamais.

— Écoutez, dit l'abbé, devenant plus ardent à mesure qu'il sentait moins de résistance, si vous m'aimez, vous me livrerez cet homme.

— Non, non, n'exigez pas cela.

— Vous m'avez accusé tout à l'heure de n'être pas un ami ; je m'en vais vous montrer que vous avez tort. Un ami, voilà comme vous le définissiez, c'est celui qui se livre sans ressources, corps et biens… Je suis à vous, mon bien est à vous, ma main serait à vous si je pouvais me marier.

— Voilà parler, dit la Catalane.

L'abbé voulait battre le fer tandis qu'il était chaud.

— Les deux mille louis, dit-il, je les ai là en caisse. J'ai voulu savoir si vous feriez les choses aussi généreusement que moi.

— Qu'appelez-vous générosité, s'il vous plaît ?

— Je veux dire que j'ai voulu savoir si, contre une misérable somme qui vous donnera la tranquillité, vous consentiriez à quitter le théâtre et à me donner toute votre personne à moi seul. Ah ! voici les deux mille louis ; prenez-les et payez-moi à votre tour.

L'abbé tendit les billets à la Catalane, qui les saisit avidement de sa main crochue.

L'abbé profita de ce moment pour dérober un baiser qu'on ne lui contesta point.

Quand la perfide eut senti le contact de cette richesse inespérée, inouïe pour elle, un étrange effet s'opéra dans son cœur ; l'abbé lui devint cher et sacré, Bannière lui devint inutile, fade et gênant.

Elle étreignit à son tour la pauvre dupe, et d'un ton qui marquait plus de tendresse réelle qu'elle n'en avait jamais ressentie :

— Vous êtes un bon cœur, dit-elle, et vous méritez qu'on fasse pour vous par amour, ce que rien ne m'eût décidée à faire. Vous méritez que je vous rassure complètement. Vous méritez d'avoir sous votre dépendance le seul homme qui vous soit redoutable. Et comme vous redoutez la rivalité de ce Bannière, comme vous ne seriez peut-être pas le plus fort en luttant contre lui, voici les armes que j'ai : elles sont mortelles. La persuasion, l'estime, l'amour, me les ôtent des mains pour les transmettre aux vôtres.

L'abbé ouvrait ses oreilles et fermait ses bras.

— Apprenez, dit-elle, que monsieur Bannière s'est échappé d'un noviciat de jésuites.

L'abbé tressaillit.

— De quel pays ? demanda-t-il.

— D'Avignon.

— Le proviseur de ce collège est un de mes amis ; il s'appelle…

— Mordon, n'est-ce pas ?

— C'est cela.

— Et il cherche par mer, par terre, par monts, le transfuge que j'ai caché jusqu'à ce jour entre mes bras.

— Bonté du ciel ! fit l'abbé ivre de joie.

— Vous comprenez, reprit la Catalane, que ce secret, je le confie à vous, galant homme. Vous comprenez que s'il en était autrement et que je ne vous connusse pas bien, le malheureux serait perdu.

— Oh ! oui.

— Un élève jésuite, enfin…

— Certes.

— Un élève jésuite qui se fait comédien !

— Peste !

— Un élève jésuite, enfin, qui, après s'être fait comédien vit avec une comédienne et insulte à des ministres de la religion tels que vous !

— Oui ! oui !

— Le pauvre garçon ne sait pas où cela s'arrêterait.

— On ne le sait pas, dit l'abbé tremblant de joie.

— Ainsi donc, mon cher d'Hoirac, je vous donne là une arme dont vous n'userez jamais que si Bannière vous menaçait trop fort et trop haut.

— Merci, mon âme !

— J'ai souffert beaucoup, voyez-vous, de vous savoir aux prises avec cette mauvaise tête, à qui votre caractère et votre habit interdisaient de répondre comme votre cœur et votre nom vous y portent.

— Oh ! oui, j'ai souffert ! dit l'abbé avec rage, mais…

— Mais désormais, poursuivit la Catalane, vous voilà en garde et cuirassé. Maintenant, ayez la vertu des forts, soyez patient.

— Ne craignez rien.

— Je vous en supplie, ne vous irritez pas en vain ; rappelez-vous qu'en vous livrant ce pauvre jeune homme, j'ai assez prouvé que vous n'aviez rien à redouter de sa part, quant à moi…

— Je suivrai de point en point vos recommandations.

— Merci ! Vous êtes aussi généreux envers les hommes qu'envers les femmes. Comment ne seriez-vous pas aimé, que dis-je ? adoré !

L'abbé, plus heureux qu'un pape, ne s'aperçut pas que ce soir-là il était adoré pour quarante-huit mille livres.

La Catalane n'avait plus rien à tirer de lui : elle le savait. En vraie courtisane, elle ne songea qu'à elle. L'abbé, jeune, beau et riche, n'avait qu'un défaut, sa myopie, le défaut auquel la Catalane devait toutes les qualités qu'elle avait déployées depuis leur connaissance.

Ayant ainsi conduit sa barque menacée, la scélérate personne, grâce à sa complice, avait l'argent et l'impunité. L'abbé, grâce à son argent, avait eu quatre ou cinq heures d'illusion.

Voyons ce qu'allait avoir Bannière.

q

Chapitre 32 La bague de monsieur de Mailly

Le malheureux Bannière ignorait ce qui venait de se comploter contre lui. Il faisait comme les enfants qui jouent avec la poudre, et qui tiennent la poudre dans une main et le feu dans l'autre. Il avait résolu de se venger de tout ce qu'il se faisait souffrir à lui-même sur Olympe, c'est-à-dire sur la seule personne qui l'aimât sérieusement au monde.

Il avait souffert par jalousie ; il avait résolu de faire souffrir Olympe par la jalousie.

L'insensé, au risque de briser ce noble cœur, voulait la punir d'avoir été imprudente, et cela, quand l'imprudence qu'Olympe avait commise venait de la noblesse même de son cœur.

Le lendemain de la scène faite par lui à l'abbé, lorsque Olympe croyait tout oublié de la part de Bannière, comme tout était ou-

blié de sa part à elle, Bannière se rendit à la répétition du théâtre. Il y trouva toute la comédie.

La Catalane riait, et la coiffeuse, derrière les coulisses étudiait les figures.

Olympe, comme tous les grands artistes, avait coutume de répéter gravement. Ce jour-là elle répétait plus gravement que de coutume encore. La pauvre femme en était à cette première phase de découragement qui s'annonce par la tristesse passée à l'état d'habitude.

Alors plus d'éclat, plus de plaisir, soit dans l'accomplissement de son devoir, soit même dans ce qui, aux jours ordinaires de la vie, est un divertissement. L'œil est morne, le cœur n'a plus de soupirs, la plaie qui le ronge sourdement l'occupe assez dans toutes ses forces pour qu'il trouve à peine celle de battre exactement.

Olympe, disons-nous, répétait son rôle. La Catalane agaçait l'un et l'autre dans les coulisses.

Bannière alla droit à elle et lui prit les mains.

Bannière était beau ce jour-là, beau de sa beauté naturelle, et plus encore de cette animation qu'éveille sur les traits de la femme ou de l'homme une idée bien vivante, fût-ce l'idée de faire tort à son prochain.

Bannière se mit à jouer avec la Catalane, et bientôt elle eut à se défendre de ses assiduités.

La Catalane, non seulement se défendit d'abord des assiduités de Bannière, mais encore, à son approche, éprouva-t-elle un sen-

timent qui ressemblait à de l'effroi.

Sa conscience lui reprochait d'avoir perdu cet homme.

Il lui semblait voir marcher, parler, rire, un homme condamné et ignorant sa condamnation.

Puis, peut-être encore, le dédain du comédien, qui durait depuis si longtemps, l'avait-il blessée.

Mais Bannière ne parut s'apercevoir de rien. Il fut infatigable à rechercher les sourires et les bonnes mines de la Catalane. Il déploya, tant la vengeance est féconde en ressources, un esprit étrange, un esprit coquet qu'on ne lui connaissait pas.

La Catalane, de son côté, n'était point une fille d'esprit ; ce n'était pas non plus une mauvaise nature.

Elle eût fort aimé Bannière, si Bannière l'eût aimée.

On sait qu'elle s'était montrée au moins aussi tendre que cet autre Joseph s'était montré cruel.

Cela lui parut singulier de voir revenir à elle le dédaigneux, au moment où elle venait de rompre à tout jamais avec lui.

Si peu philosophe que soit la femme, la plus vulgaire a des instincts de délicatesse qui valent la quintessence de tous les gros traités de psychologie.

Elle commença donc, nous l'avons dit, par rudoyer Bannière ; puis, le voyant insister, elle continua de se tenir sur la défensive, mais cependant le laissa parler.

Une vague idée lui vint d'abord que Bannière voulait la ménager. Ensuite elle dut renoncer à cette idée, car si Bannière se dou-

tait de quelque chose, ce ne serait ni la douceur ni la temporisation qu'il emploierait pour écarter un danger si pressant.

Non, Bannière ne savait rien ; il revenait parce qu'il revenait ; il était rappelé par le seul magnétisme de ses beaux yeux, par le seul attrait de sa beauté.

C'était un peu tard sans doute, mais enfin l'heure avait sonné.

On voyait la passion éclater dans chaque regard de Bannière ; on voyait dans chacun de ses actes une excuse des dédains du passé.

Ce manège fut aperçu. Olympe le vit comme les autres. Le bruit des éclats de rire de Bannière troubla la répétition plusieurs fois, et attira au délinquant les chut sévères, puis impatients, de mademoiselle de Clèves.

Ils se retirèrent dans un coin obscur : on les entendait chuchoter ; ce supplice est insupportable aux jaloux.

Olympe se contraignit courageusement pour paraître ne pas remarquer cette conduite inconvenante de Bannière.

La Catalane se laissa tout doucement aller au plaisir de se voir courtiser par un transfuge d'amour.

La répétition finie, Olympe partit sans que Bannière eût paru s'en apercevoir.

Elle rentra chez elle sans qu'il l'accompagnât.

La Catalane était bien aise de faire ce chagrin à sa rivale.

Bannière retourna le soir au théâtre, où Olympe ne jouait pas.

Celle-ci, le voyant partir, fronça le sourcil et ne dit rien.

Mais la colère l'emporta sur la dignité. Olympe alla dans la soirée sur la scène, où Bannière, qui s'attendait bien à la voir, courtisait de plus en plus galamment la Catalane dont le rôle était ce soir-là aussi charmant que le costume.

Bannière l'avait décidée tout à fait par ses façons empressées ; elle se repentait d'avoir compromis la liberté de ce pauvre Bannière au moment où il allait l'aimer.

C'était sur son bien même qu'elle avait donné barre ; c'était plus qu'un crime ; c'était, comme l'a dit depuis un grand diplomate, c'était une faute.

Quand elle vit Olympe venir au théâtre contre ses habitudes ; quand elle la vit entrer en lice, cette fière Olympe, pour disputer son amant, la Catalane se trouva prise d'un immense désir de vaincre.

Elle profita donc du moment où Olympe les couvait l'un et l'autre d'un regard sombre pour dire au jeune homme :

— Vous dites que vous me trouvez belle ?

— Oui.

— Que vous m'aimez ?

— Ardemment.

— Que vous vous repentez de ne m'avoir pas dit cela plus tôt !

— Je le dis et le répète.

— Il faut donc que j'oublie, moi, combien vous avez été ingrat et négligent.

— Oubliez, je vous en prie.

— Il faut donc que je vous pardonne ?

— Pardonnez.

— Eh bien ! pour que vous ne croyez pas que je tourne au souffle de votre caprice, pour que vous sachiez bien que j'ai une affection sincère, profonde, plus profonde et plus sincère, entendez-vous bien, que beaucoup d'amours dont on fait parade…

Elle lança un mauvais regard du côté d'Olympe.

Bannière frémit.

— Pour vous prouver cela, continua la Catalane, je vous prie de venir souper avec moi. Nous avons à causer de choses très sérieuses !

— Singulière façon, dit Bannière, essayant de railler, singulière invitation ! Vous m'invitez avec une sorte de menace.

— Regardez donc les deux pièces de canon sous le feu desquelles je vous parle.

— Pauvre Olympe ! pensa Bannière.

Et il recula d'un pas.

— Vous acceptez, n'est-ce pas ? dit la Catalane.

— Si j'accepte !

— Oh ! mais je vous connais. Je sais tout le pouvoir que d'autres ont sur vous ; je sais que pour ne déplaire point à d'autres gens qui vous font peur, vous braveriez l'inconvénient de manquer à une invitation.

— Voici ma parole avec ma main, dit Bannière.

— À dix heures, fit la Catalane.

— À dix heures, répéta Bannière.

Il n'acheva pas ; Olympe tomba comme la foudre entre eux deux.

Bannière, décontenancé, disparut derrière les coulisses.

La Catalane crispa ses poings en femme résolue à se défendre.

Olympe, pâle et froide, après un regard fugitif de mépris perdu sur Bannière, se mit à toiser la Catalane de la tête aux pieds.

— Vous avez là un beau costume, dit-elle d'une voix douce, et vous êtes ce soir merveilleusement belle.

La Catalane s'attendait à des injures, à une attaque ; elle resta confondue.

— Vous trouvez ? dit-elle.

— Vous êtes belle, continua Olympe, à donner de la jalousie aux femmes et de l'amour aux amants. Je soupçonne fort mon amant, à moi, d'avoir conçu de l'amour pour vous ; mais comme je ne veux pas être jalouse, je vous prie de me dire avec franchise si réellement il vous aime. Oh ! dites, dites sincèrement ; je vous trouve assez belle pour comprendre que vous ayez les restes de mon affection.

La Catalane, satisfaite et humiliée tout à la fois, se préparait à répondre ; mais, au premier geste qu'elle fit, Olympe poussa un cri terrible.

Elle venait d'apercevoir, à sa main couverte de bagues, ce rubis qui venait de monsieur de Mailly, ce rubis que Bannière avait vendu au juif, que le juif avait revendu à l'abbé d'Hoirac et que la Catalane tenait de ce dernier.

Olympe se précipita sur cette main, regarda et reconnut de près la bague, exhala un faible soupir et s'évanouit.

Le bruit de sa chute sur le plancher du théâtre rappela Bannière, qui ne savait et ne comprenait rien, pas plus que la Catalane. Seulement, ivre de douleur, il oublia tout, saisit Olympe dans ses bras, et l'emporta chez elle en versant des larmes et en se tordant de désespoir.

Lorsqu'il eut réussi à la rappeler à la vie, lorsqu'il reçut à genoux le premier regard de la pauvre femme, il fut effrayé de la colère et de la haine qui animaient ce regard.

— Qu'avez-vous ? pour Dieu ! qu'avez-vous, ma chère Olympe ? dit-il.

Elle se tira de ses bras.

— Ce que j'ai ? répondit-elle, vous le savez, ne me le faites pas répéter. J'ai que vous m'avez promis votre amour, et que vous m'apportez en ce moment votre pitié.

— Oh ! vous ne le croyez pas.

— Tout à l'heure, vous donniez votre amour, un amour méprisable, je le sais, à cette Catalane ; maintenant que ma faiblesse

m'a trahie et que vous craignez de m'avoir trop profondément blessée, vous venez renier la Catalane près de moi, comme vous m'avez reniée près d'elle.

— Jamais ! jamais !

— Ne mentez pas ! ayez au moins le dernier courage, celui de l'honneur. Vous savez que je ne puis plus vous aimer, tâchez que je vous estime encore.

— Olympe, ces paroles terribles me glacent d'effroi ; auriez-vous si peu d'indulgence pour un pauvre esprit malade, malade de jalousie ?

— De la jalousie, vous ? fit-elle avec dédain.

— Oh ! quand j'ai vu que vous receviez ici ce galant, ce niais, cet abbé d'Hoirac, quand je l'ai vu à vos pieds, quand j'ai entendu ces offres insultantes, j'ai cru qu'il n'en était arrivé là qu'avec vos encouragements ; j'ai douté de vous, j'ai voulu vous montrer ce que souffrent ceux qui doutent ; soit, j'ai commis une faute, un crime, mais pardonnez-moi ; je vous ai bien pardonné, moi.

— Vous !... vous qui doutiez seulement, il vous a été facile de pardonner. D'ailleurs, vous saviez bien que je n'étais pas coupable. Mais moi, est-ce que je puis douter ? est-ce que je n'ai pas la preuve sous les yeux !

— La preuve ! vous avez la preuve ! s'écria-t-il, vous avez la preuve ! et de quoi ?

— Je vous ai vu.

— Vous m'avez vu coqueter, jouer, mentir, sourire faussement à cette femme, pour vous inquiéter, tandis que je surveillais votre

maintien pour calculer l'effet de mon misérable manège. Voilà ce que vous avez vu.

— Et le souper à dix heures.

— Il est dix heures, et je suis à vos pieds.

— Voilà qui vous fait homme d'honneur, n'est-ce pas ? dit-elle avec un mépris absolu ; mais il y a encore autre chose que vous oubliez et qui suffit à vous déshonorer à mes yeux.

— Quoi donc, Olympe ? dit-il avec effroi.

— Vous le demandez !

— Je vous en supplie !

— Il faudrait que la femme à qui vous m'avez indignement sacrifiée eût été comme moi une personne délicate et fidèle ; il faudrait qu'elle se fût contentée de serrer précieusement dans ses écrins vos gages d'amour, afin que nul ne les reconnût pour lui appartenir désormais.

Bannière, effaré sous l'ardent regard d'Olympe, passa un moment sa main sur ses yeux éblouis.

— Que parlez-vous de gages d'amour ? dit-il ; que parlez-vous d'écrin ?

— Oui, mentez bien, essayez de mentir !

— Je ne comprends pas.

— Oh ! fit-elle en haussant les épaules, que vous êtes une pauvre nature, monsieur Bannière, et que vous méritez peu d'être aimé par un cœur tel que le mien ! Croyez-vous donc que je me

serais alarmée, que je me serais évanouie pour avoir découvert que vous donniez un rendez-vous à cette femme ? Donnez des rendez-vous à tout Lyon si cela vous plaît, je n'y songerai guère.

— Alors pourquoi avez-vous donc pris le chagrin qui vous produit ce terrible effet ? demanda Bannière.

— Votre lâcheté, votre déshonneur.

Il tressaillit et releva la tête.

— Vous m'insultez, dit-il, pour une faute légère.

— Une faute légère ! Ah ! vous appelez de ce nom la faute qui, racontée par moi au bureau de police, vous ferait enfermer à Pierre-Encise dans les deux heures.

— On m'enfermerait pour avoir accepté de la Catalane un souper auquel je ne vais pas ?

— Il ne s'agit pas d'un rendez-vous ! dit-elle avec fureur.

— De quoi s'agit-il, alors ? car vous finirez par me rendre fou.

— Mieux vaudrait que je vous rendisse fou que de vous divulguer voleur.

— Voleur ! s'écria-t-il en pâlissant à être livide ; oh ! prenez garde, madame !

— Oui, n'est-ce pas ? après avoir volé les femmes, on les bat ! Vous me battriez, et vous iriez vous en vanter à la Catalane.

— Olympe ! Olympe !

— Et puis un jour vous la volerez à son tour, elle, et vous la battrez pour une autre.

— Olympe, je deviens aveugle ! Prenez garde, je ne réponds plus de moi !

— Oh ! voilà une bague qui aura fait du chemin, jusqu'au jour où elle figurera au bureau d'un juge comme pièce de conviction.

— La bague ! murmura-t-il, la bague ! C'est vrai, je l'avais oubliée !

Et il se précipita aux pieds d'Olympe en battant le parquet de son front.

— Ah ! fit-elle, vous me dégoûtez ! Il ne vous manquait plus que l'odieux de la peur. Relevez-vous, monsieur ; allez, je n'ai plus ni chagrin ni colère. Allez retrouver celle qui vous a donné rendez-vous ; dites-lui qu'elle peut désormais se promener tranquille avec ma bague et que je ne la lui arracherai pas du doigt.

Bannière leva la tête ; ses traits étaient sillonnés par les larmes.

— Olympe ! murmura-t-il, qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je donne à cette femme la bague que vous lui avez déjà donnée après me l'avoir volée. Je vous tiens quittes tous les deux du remords et des galères.

Bannière se dressa tout échevelé et tout tremblant.

— J'ai donné votre bague à la Catalane ! moi ! dit-il.

— Et elle la porte à son doigt avec les bagues de ses amants ; elle eût dû vous faire au moins l'honneur de la porter seule. Le rubis en vaut la peine.

— Vous dites que la Catalane porte au doigt votre bague !

— La bague de monsieur de Mailly. Oui, monsieur Bannière.

— Olympe, nous allons faire venir ici la Catalane : Olympe, si elle a cette bague à son doigt, nous lui ferons confesser de qui elle la tient.

— Oh !

— Olympe, je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, je vous jure par l'amour que j'ai pour vous… cela vous offense ! par la religion… vous riez ! J'étouffe de rage, de douleur, de pitié ! Je vous jure par votre mère, que je n'ai jamais donné cette bague à la Catalane !

— Qui l'a au doigt ! Jurez aussi que vous ne me l'avez pas volée !

— Je vous l'ai volée ! oui, volée ! Ce mot n'est pas un assez odieux châtiment. J'ai volé ! Olympe, c'est vrai, mais c'était pour vendre cette bague, et du produit que j'en aurais, jouer pour m'enrichir. Olympe, je ne puis plus mentir ; à quoi bon ? les preuves sont là. J'ai vendu le rubis au juif Jacob ; il vous le dira. Jamais je n'ai songé seulement à cette femme. Lui donner votre bague ! Oh ! mais j'eusse aimé mieux mourir !

— Vous alliez lui donner votre amour.

— Olympe, ne le pensez pas. Et puis, que suis-je, moi ? rien, qu'un objet misérable ; donner votre bague, Olympe ! jamais ! jamais !

Olympe secoua la tête avec une froideur glaciale qui exaspéra Bannière.

— Vous ne croyez pas ? dit-il.

— Non.

— Mais ne vous obstinez pas ainsi, vous en aurez du regret plus tard. Dans une demi-heure, la preuve va venir ; je cours chez le juif. Oh ! non, je n'y veux pas aller ; vous penseriez que je me suis mis d'accord avec lui ; je reste ici. Allez-y, Olympe, ou plutôt écrivez-lui, car vous êtes souffrante et vous ne pouvez marcher. Mon Dieu ! ayez pitié de moi ! vous voyez bien que je ne mens pas ! Vous avoir pris cette bague, c'est un crime, mais ce n'est pas un vol ; je n'ai point profité de cet argent, bien loin d'en avoir fait profiter cette femme. Oh ! ne m'accablez pas ; je haïssais cette bague ; elle est un souvenir pour vous, un souvenir doux peut-être, odieux, odieux, odieux pour moi ! Olympe, je vous en supplie, quittez cet air impassible ; Olympe, ne me poussez pas au désespoir ! Vous m'accusez, je me défends. Recourez aux preuves ; il sera bien temps de me condamner quand vous aurez la preuve en main.

— À quoi bon ? dit-elle ; vous me voyez morte depuis que vous me parlez ; j'ai fait tout ce qu'il était possible pour réchauffer en moi un sentiment humain, je ne trouve rien. L'amour ? oh ! il est mort ! la pitié ? morte ! Entre les deux extrêmes, quelle jonchée d'illusions ! Ne vous défendez pas, ce n'est pas la peine : j'ai vu cette bague au doigt de la Catalane.

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas achetée au juif ?

— C'est faible ; trouvez autre chose, monsieur Bannière.

— Mais si c'est vrai, cependant ! exclama le malheureux au paroxysme de la folie. Si on vous l'affirme, si on vous le prouve, si…

— Le juif serait là et me le dirait, la Catalane viendrait à mes pieds et me le dirait, je ne les croirais pas.

— Olympe, mon Dieu !

— C'est le malheur de ces sortes d'aventures. Aveugle est celle qui n'a jamais été trompée comme je le suis. Confiance et défiance ont chacune un bandeau sur les yeux, celle-là parce qu'elle ne veut pas voir le mal, celle-ci parce qu'elle ne veut pas voir le bien.

Bannière éperdu, à bout de raisonnements et de paroles, s'approcha de la fenêtre pour respirer un peu d'air.

Olympe demeura sombre et immobile à sa place.

Au moment où Bannière, après avoir levé les yeux au ciel pour lui demander une inspiration, se tournait du côté d'Olympe pour tenter un dernier effort, un cri partit de la rue et le cloua à sa place.

— Ne bougez pas, Bannière, disait une voix, ou vous êtes mort !

q

Chapitre 33 Les archers

Bannière entendit l'étrange invitation qui lui était faite, et se pencha vers la rue noire.
Olympe tressaillit. Bannière était sérieusement menacé, et

l'amour n'était pas si mort au fond de son cœur qu'elle le croyait elle-même.

En se penchant, Bannière vit en face de la maison des buffleteries de soldats et des baïonnettes reluisant le long des murailles.

Ce mouvement qu'il venait de faire était presque imperceptible et ne ressemblait pas à un mouvement de fuite. Cependant les canons des fusils se dirigèrent contre lui.

— Ne bougez pas, répéta la voix, ou l'on fait feu sur vous.

Olympe oublia tout. Elle se précipita vers lui.

— Qu'est cela ? s'écria-t-elle épouvantée.

— Au nom du roi ! dit en bas la voix d'un commissaire à qui l'on ouvrait la porte et qui pénétrait dans la maison ; au nom du roi ! je vous arrête !

— Mon Dieu ! mais que signifie cela ? répéta Olympe en s'appuyant à l'épaule de Bannière.

— Oh ! ce sont sans doute les soldats que vous avez fait demander à la police pour arrêter votre voleur, Olympe, dit Bannière, ne pouvant réprimer le tremblement qui s'emparait de lui, et s'appuyant à la barre de la fenêtre pour ne pas tomber.

Olympe n'eut pas même le temps de protester. La porte de la chambre s'ouvrit, et le laquais épouvanté précédait le commissaire et deux fusiliers.

— Voilà Bannière, dit le magistrat, je le reconnais.

— Mais que me voulez-vous donc ? articula faiblement le malheureux.

Le commissaire s'avança vers lui en le désignant du doigt à ses soldats et en répétant les mêmes paroles qu'il avait déjà dites :

— Au nom du roi, je vous arrête !

— Mais qu'a-t-il fait ? s'écria Olympe.

— Ceci est l'affaire des juges qui auront à juger monsieur. Moi, j'ai un mandat et je l'exécute.

On entraîna Bannière.

Olympe, séparée de ce malheureux par les soldats, retomba mourante sur son fauteuil.

Quant à Bannière, il avait déjà disparu, entraîné par les soldats.

Il avait disparu de plus en plus persuadé qu'Olympe était la cause de son arrestation.

Bannière se trompait.

Olympe, depuis la découverte qu'elle venait de faire de l'infidélité de Bannière et de la perte de sa bague, Olympe n'avait eu ni le temps ni les moyens de prévenir la justice.

Mais depuis la révélation faite par la Catalane, l'abbé d'Hoirac avait eu vingt-quatre heures.

Il en avait profité en homme pressé de trouver sa vengeance et sa liberté.

En conséquence, il s'était rendu auprès de l'official, et avait lui-même exposé la cause.

N'était-il pas honteux qu'au mépris des lois divines et humaines, un homme en rupture de vœux et d'engagements eût quitté l'Église pour se jeter dans le théâtre ?

Le vicaire de l'archevêque se montra fort sensible, on le conçoit, à ce théorème ainsi posé.

Il répondit que rompre le vœu du noviciat était un crime.

L'abbé d'Hoirac, enchanté de ce que son opinion avait éveillé un écho, continua :

— N'est-il pas vrai, dit-il, que le scandale émane plus odieux, venant de la part de gens institués pour donner le bon exemple ?

Le vicaire de l'archevêque répondit qu'il était heureux de voir monsieur d'Hoirac, qui avait une réputation un peu mondaine, dans d'aussi saintes dispositions.

L'abbé s'inclina rayonnant.

— Vous avez quelque prêtre scandaleux à dénoncer ? dit le vicaire.

— Oui, monsieur, répondit l'abbé.

— Et ce prêtre s'est fait comédien ?

— Oui, monsieur.

— Nos pouvoirs sont bien gênés par le parlement, dit le vicaire, mais nous avons toujours droit d'enquête.

— Ah ! fit l'abbé d'Hoirac, c'est que vous avez affaire, je vous préviens, à un drôle qui a le nez fin, et pendant l'enquête il flairera la chasse et disparaîtra.

— Comment l'appelez-vous ?

L'abbé hésita à dire son nom. Une mauvaise action ne sort jamais franche du cœur d'un honnête homme, dont cependant elle sort quelquefois.

— C'est celui qui joue les empereurs au théâtre de la ville, dit l'abbé.

— Ah ! Bannière, alors ? répondit le vicaire, fort instruit des choses de théâtre, comme certains ecclésiastiques de cette époque.

— Précisément.

— Eh ! mais, dit le vicaire, il ne joue pas mal ; j'aime assez son débit : il a le geste noble et la voix cadencée.

— Oui. Oh ! je ne l'attaque nullement sous ce rapport-là.

— Et vous dites que c'est un novice échappé ?

— Des jésuites d'Avignon, oui.

— Je vais écrire au révérend père Mordon pour qu'il le réclame.

— Soit ! mais ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, quand arrivera la réclamation du révérend père Mordon, Bannière se sera enfui.

Le vicaire se gratta un instant le menton.

— Je vois ce que vous voudriez, dit-il ; ce serait une arrestation provisoire, ce que nous appelons à l'officialité une saisie de précaution.

— Pour la plus grande gloire de la morale, dit l'abbé.

— Oui ; ad majorem Dei gloriam ! fit en riant le vicaire de l'archevêque, qui fleurait un certain goût de jansénisme, et qui n'était point fâché de lancer son lardon à la Société de Jésus quand l'occasion se présentait.

L'abbé d'Hoirac sourit en montrant ses jolies dents blanches.

— Vous vous intéressez donc toujours aux jésuites ? demanda l'official, souriant comme l'abbé, mais sans dents, hélas !

— J'aime un peu partout, répliqua celui-ci ; et, sur ce point, je suis l'exemple de mon parent l'archevêque, qui est plus berger que pasteur. Vous êtes exclusifs, vous autres, qui êtes de la vieille école, et vous ne comprenez pas cela. Si le feu roi vivait, on vous taxerait encore d'arnaudisme et de port-royalisme ! mais moi, jésuite, c'est-à-dire pareil à l'abeille d'Horace, je récolte çà et là les fleurs de l'orthodoxie.

— Fût-ce sur le théâtre, dit l'official avec son plus fin sourire.

— J'ai dit partout, monsieur le vicaire, répondit d'Hoirac : ainsi je n'aurai pas besoin d'écrire moi-même à l'ami de mon oncle, le révérend père Mordon, et vous me savez gré, n'est-ce pas, de vous en laisser le mérite auprès de lui ?

— Parfaitement, mon cher abbé, je m'accommode à merveille d'être utile à messieurs les jésuites quand ils cherchent à nous être agréables. Le révérend père Mordon est homme d'esprit, il nous revaudra le service que je vais lui rendre.

— Et, demanda d'Hoirac, voyons, quand pratiquerez-vous cette saisie de précaution.

— Mais quand vous le jugerez convenable, monsieur l'abbé.

— Voulez-vous ce soir ?

— Ce soir ?

— Oui.

— Est-ce possible ?

— Parfaitement.

— Va pour ce soir. Avez-vous une préférence pour le mode d'arrestation ?

— Oh ! nullement. Évitons le scandale, voilà tout.

— Nous l'arrêterons à domicile, alors ?

— Je crois que c'est le meilleur parti à adopter.

— Où loge-t-il ?

— Je ne sais pas bien.

L'abbé ne voulait pas avoir l'air de savoir où logeait Bannière : c'était trop savoir où demeurait Olympe.

— Ah ! diable ! fit le vicaire, vous ne savez pas bien ?

— On peut s'en informer au théâtre, hasarda d'Hoirac.

— Vous avez raison ; ce sera fait, monsieur l'abbé.

— Une dernière question.

— Faites.

— Expliquez-moi, je vous prie, monsieur le vicaire, la marche d'une affaire du genre de celle qui nous occupe.

— C'est bien facile.

— J'écoute.

— Saisie de précaution, arrestation, incarcération.

— Provisoire ?

— Toujours provisoire. Eh ! monsieur l'abbé, vous le savez bien, rien n'est que provisoire en pareil cas. Incarcération, ai-je dit, réclamation du révérend père proviseur, débat, réintégration provisoire du novice dans le couvent, instruction de son procès devant l'official.

— Ah ! devant l'official d'Avignon ?

— Non pas ! non pas ! devant l'official de la localité dans laquelle ont eu lieu le séjour du fugitif et son arrestation.

— Très bien ! l'official de Lyon, par conséquent.

— L'official de Lyon, oui ; est-ce que cela vous gêne, par hasard ? demanda sournoisement le vicaire.

— Nullement, monsieur. Ensuite ?

— Ensuite, disons-nous, procès.

— C'est long, n'est-ce pas, un procès ecclésiastique ?

— Oh ! cela ne finit jamais, surtout quand quelqu'un de puissant a intérêt à ce que cela dure.

— Mais, pendant ce temps, le malheureux serait donc toujours prisonnier ?

— Non une fois rendu aux jésuites, il redevient élève, et comme les révérends pères sont extrêmement habiles à retenir ceux qui ne veulent pas demeurer avec eux, comme ils peuvent être fort désagréables à ceux qui résistent, il est à peu près certain qu'au bout de deux ou trois ans, le novice en arriverait à faire profession de très bonne grâce.

— Heu ! qui sait ? fit l'abbé qui, tout plein des souvenirs d'Olympe, était peu disposé à croire qu'après l'avoir connue on pût l'oublier.

— En tout cas, poursuivit le vicaire de l'archevêque, qui voyait bien que quelque chose tourmentait l'abbé, et qui tenait à le rassurer, en tout cas, soit prisonnier, soit jésuite, notre scandaleux novice ne pourra plus, d'ici à bien longtemps, d'ici à jamais, ce qui est plus long encore, ne pourra plus donner au monde de ces scandales qui vous ont à si juste raison contrarié dans vos saintes dispositions.

L'abbé remercia l'official et prit congé de lui, bien décidé à ne reparaître chez Olympe qu'après la disparition de l'embarras principal.

Et, en effet, comme l'avait prédit monsieur le vicaire, dès le soir même, sur sa réquisition, la force armée, un commissaire en tête, était venue arrêter Bannière, ainsi que nous l'avons vu au précédent chapitre.

La lettre d'avis parvint au révérend père Mordon le lendemain de la saisie de précaution.

Le jésuite, enchanté de retrouver sa proie, adressa à l'official de Lyon sa réclamation judiciaire ; cette réclamation, confiée au coureur du collège, messager intelligent qui savait, comme la mule de Phèdre, courir et trotter quand il fallait et selon le besoin de l'ordre, et toujours ad majorem Dei gloriam, le messager arriva deux jours après la petite escorte qui, emmenant Bannière en prison, marchait d'un pas précipité. C'est l'habitude de tous les archers, gens inquiets, qui n'aspirent qu'au moment où leur responsabilité se trouve dégagée par le jeu de cinq à six bons verrous.

Bannière n'annonçait pas une bien grande inclination à se rebeller. Il était plongé dans un si morne désespoir, que, sans l'action machinale de ses deux jambes obéissant à l'impulsion que de temps à autre leur donnaient quelques bourrades d'archer, on eût cru le pauvre garçon pétrifié comme la femme de Loth après sa curiosité fatale.

Les archers couraient donc à la suite du commissaire, et le commissaire retroussait sa robe pour enjamber plus vite, quand, au détour d'une rue, cette escorte se jeta dans une autre qui débouchait de la rue adjacente.

Un dragon portant un falot heurta le commissaire, auquel, avec humeur, ne le reconnaissant pas, il rendit une violente secousse accompagnée de ces mots :

— Eh ! butor, ne vois-tu pas mon officier !

Le commissaire allait se formaliser et verbaliser si l'officier n'avait été que lieutenant, mais, à la lueur du falot, ce magistrat reconnut un colonel ; il rengaina sa mauvaise humeur et se rangea.

On put voir alors entre trois dragons, dont deux suivaient à quelque distance, un fort beau cavalier tout frais de dentelles et tout parfumé de roses.

Il y avait derrière les dragons un petit laquais qui lui portait son épée et son manteau.

Le colonel, ayant regardé obliquement le commissaire et les alguazils :

— Ah ! ah ! dit-il au falot, éclaire un peu, Laverdrie ; c'est, je crois, du gibier derrière un commissaire.

— Oui, monsieur le colonel, répliqua humblement la robe noire.

— Très bien, très bien, faites votre office, répliqua le colonel avec un vague dédain. À propos, dans quelle rue suis-je ?

Le commissaire répondit :

— Rue de la Réale, monsieur le colonel.

— Oh ! ce n'est pas mon affaire. Est-ce qu'il n'y a pas près d'ici la rue Montyon ?

— Vous y touchez, monsieur le colonel ; nous en sortons.

— Très bien, merci.

— La première à gauche, monsieur le colonel.

— Va, Laverdrie.

— Oui, mon colonel.

— Et toi, dit l'officier au laquais, déterre-moi un peu le logis de mademoiselle Olympe de Clèves.

Le laquais allongea le pas et précéda bientôt ceux qu'il suivait naguère.

Au nom d'Olympe, Bannière parut se réveiller d'un sommeil de mort. Il ouvrit les yeux, et aperçut le falot, les uniformes, l'épaulette, entendit les éperons, les voix.

En conséquence, il s'assit sur une borne, incapable de faire un pas de plus.

— Ah ! mon Dieu ! répétait-il, ah ! mon Dieu !

Cependant les dragons et le colonel étaient passés.

— Ah ! mon Dieu ! répétait ce pauvre Bannière.

— Eh bien ! marchons-nous, ou ne marchons-nous pas ? demanda le commissaire.

— Monsieur le commissaire, le prisonnier ne va plus, répondit un archer.

— Bourrez, bourrez !

— Mais nous avons bourré, monsieur le commissaire.

— Piquez, alors.

— Mais nous avons piqué, monsieur le commissaire.

Le commissaire s'approcha tout furieux.

Il n'avait jamais vu pareille chose, le digne homme ! la bourrade trouvait parfois des rebelles, la piqûre jamais.

Bannière était sur sa borne, tout pâle, tout débraillé, tout meurtri. Ses yeux vitreux se tournaient obstinément vers la rue Montyon ; à l'endroit où il avait vu disparaître le laquais, le falot, les deux dragons suivant le colonel, qui se rendait, sans aucun doute, près d'Olympe.

— Ah ! mon Dieu ! murmura-t-il, voilà l'explication : elle attendait un nouvel amant, et, pour se défaire de moi, elle m'a fait arrêter. Ah ! mon Dieu !

Le fait est qu'une pareille idée était de nature à tanner la peau d'un amoureux, fût-ce du plus sensible, au point de la rendre à l'épreuve de la bourrade et de la piqûre.

Le commissaire usa du dernier moyen que la loi lui laissait.

Il fit enlever Bannière sur un lit de fusils enlacés, et le pauvre garçon fut porté de cette façon jusqu'à la maison de ville, où il fut déposé dans la prison.

Les archers souffrirent bien plus que lui : ils le trouvèrent très lourd.

q

Chapitre 34 Monsieur de Mailly

Olympe n'était pas encore remise de la douleur et de l'effroi que lui avait causés l'arrestation de Bannière quand elle entendit de nouvelles voix à sa porte dans la rue, et l'instant d'après dans son antichambre.

Le valet, encore effaré de la visite des archers, n'hésita pas à introduire, sans l'annoncer, un nouvel uniforme accompagné de plusieurs autres.

Eh ! le digne garçon eût introduit de même toute une armée si elle se fût présentée, même en détail, à la porte de sa maîtresse.

Olympe, en se précipitant vers la porte pour savoir la cause de ce bruit, et espérant qu'on lui ramenait Bannière, recula soudain en s'écriant :

— Monsieur de Mailly !

En effet, le colonel, toujours suivi de son porte-falot, traversait l'appartement, fatigué d'avoir demandé si mademoiselle de Clèves était visible, et impatienté de n'avoir reçu aucune réponse.

— Oui, moi, dit-il, madame, moi-même. Vous avez là un laquais bien silencieux.

— Monsieur de Mailly ! répéta Olympe, dont l'esprit affaibli par la scène précédente se laissait submerger à l'attaque de cette nouvelle tempête.

— Eh ! mais… je produis ici l'effet d'un fantôme… l'effet d'un mari ! dit le colonel en souriant.

— Pardonnez ! pardonnez ! murmura Olympe.

Le dragon et le laquais se retirèrent en voyant que le colonel avait pris mademoiselle de Clèves par la main.

Elle s'assit à moitié morte.

— Je vous effraie ou je vous gêne, dit monsieur de Mailly avec politesse, et je prétends qu'il n'en soit rien, pas plus de l'un que

de l'autre, pas plus de près que de loin.

Olympe ne répondit pas ; elle suffoquait.

— Nous sommes toujours des amis, je suppose, continua monsieur de Mailly. Je me présente pour avoir l'honneur de vous voir, et j'espère que nul ne peut être importuné par la présence chez vous d'un ami qui se présente civilement.

Olympe balbutia quelques mots entrecoupés de soupirs.

— J'aimerais mieux me retirer que de vous causer le moindre embarras, dit le colonel. Je venais ici vous apporter une bonne nouvelle, selon moi. Maintenant, je crains qu'elle ne soit mauvaise.

Olympe se hasarda enfin ; elle leva les yeux sur monsieur de Mailly.

— Une bonne nouvelle, monsieur le comte ? dit-elle avec un triste sourire.

— Mais ne vous trouvant pas libre, poursuivit le colonel, j'hésite.

— Libre !... fit-elle.

— Oh ! je sais que vous n'êtes pas libre, puisque vous avez aliéné la liberté que je vous avais rendue.

— Monsieur...

— Je vous l'avais rendue, mademoiselle. Partant, vous en pouviez user. Croyez bien que je ne me permettrais pas de vous en faire le reproche. On m'a dit que vous étiez fort aimée et fort heureuse.

— Fort heureuse ! s'écria Olympe en fondant en larmes, on vous a dit cela ?

— Mais, oui ; ne l'êtes-vous pas ?

— Regardez-moi.

— Vous pleurez ; est-ce de joie ?

— Le croyez-vous ?

— Ma présence vous blesse ?

— Oh ! non.

— Alors vous m'inquiétez. Est-ce que réellement je pourrais vous être sinon agréable, au moins utile ?

— Monsieur le comte, je n'ai pas le droit de vous rien demander.

— Oui, mais moi j'ai celui de vous offrir.

— Rien, rien, je vous en supplie. Détournez-vous de moi, je ne mérite pas que vous soyez mon ami.

Il se rapprocha.

— Êtes-vous libre d'aller à Paris ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— Pour y rentrer à la comédie, j'ai pour vous un ordre de début.

— Vous vous êtes donc intéressé à moi ?

— Toujours. C'est le droit d'un ami.

— Même en me sachant heureuse ?

— Je savais bien que vous ne l'étiez pas. Je sais tout, l'homme que vous avez choisi, et…

— N'en dites pas de mal, il est si malheureux !

— J'ai voulu dire seulement qu'il n'était pas digne de vous.

— Ce fut un égarement de ma part, une folie née de votre abandon.

— Aussi me crois-je la cause de votre malheur, et cette idée me conduit à vous secourir, à vous sauver s'il en est temps encore, et si vous avez de la volonté.

— Parlez, monsieur le comte.

— Il faut prendre un parti, Olympe, il faut quitter cet homme qui vous rend malheureuse et qui vous ruine.

— Vous savez ?

— Tout, vous ai-je dit. Il faut quitter monsieur Bannière ; ayez ce courage.

— Hélas ! c'est fait.

— Vous l'avez quitté ?

— Pauvre garçon ! nous sommes séparés. Oui, on vient de l'arrêter tout à l'heure.

— Qu'avait-il fait, mon Dieu ? il vous déshonorera, le misérable !

— Il n'a rien fait, l'infortuné ! Il est sous le coup d'une réclamation des jésuites. Il est réfractaire, vous le savez peut-être.

— Assurément. Et l'official vient de le faire saisir ?

— Chez moi ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Chez vous ! Ici ?

— Il n'y a pas un quart d'heure.

— Ah ! mon Dieu ! par six archers et un commissaire ?

— Oui.

— N'est-ce pas un grand brun, svelte et bien pris ?

— Oui ! oui !

— Qu'il était pâle !

— Vous l'avez vu ?

— Je l'ai rencontré parmi les archers en venant ici.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il vous aura vu ?

— Il m'a même entendu prononcer votre nom et cherchant votre adresse.

— Oh ! le pauvre garçon ! il en mourra !

— Il en mourra ! s'écria le colonel avec surprise ; et pourquoi donc ?

— Parce qu'il est jaloux de vous ! parce qu'il sait bien…

Olympe allait se trahir ; elle allait dire le secret de son cœur. Elle le sentait sincère en ce moment, ce cœur séduit un an par on ne sait quel mirage de désirs et de félicité vagabonde.

— Que sait-il ? demanda le colonel doucement ému.

— Il sait, dit Olympe d'une voix ferme, que j'ai toujours eu pour vous beaucoup de respect, monsieur le comte.

— Du respect ?

— C'est tout ce que je pouvais me permettre de garder pour vous, murmura la jeune femme en fondant de nouveau en larmes.

Le colonel lui prit et lui serra la main.

— Vous le regrettez ? dit-il, vous le plaignez ?

— Oui, je le plains ; oui, je le regrette… non pas lui, non pas la vie qu'il m'a fait passer, hélas ! bien que je l'aie aimé, bien que je l'aie entraîné. Car je ne serai point lâche, et je ne trahirai pas mes affections, fussent-elles indignes. Je ne le regrette donc pas, vous dis-je, mais je ne saurais m'empêcher de dire qu'il est à présent bien à plaindre, et que toute sa vie le malheureux non seulement souffrira, mais m'accusera de ses souffrances.

— Vous me faites plaisir, Olympe, en parlant ainsi, dit le colonel. Brave je vous ai connue, brave vous êtes restée. C'est bien ! Si vous saviez combien il est bon au cœur de voir qu'on avait bien placé ses affections ! Vous êtes une généreuse femme. Je vous sauverai. J'ignorais que ce garçon fût arrêté, mais je savais qu'il vous rendait malheureuse et que vous pensiez parfois à vous

rendre libre. J'eusse été bien irrité de vous voir le nier ou l'aimer encore.

— Hélas ! qu'au moins, à défaut de votre amour j'aie encore votre estime, dit Olympe.

— Comptez sur tous mes sentiments ; mais, avisons au plus pressé. Apprêtez-vous et partons.

— Pour Paris ?

— Oui, Olympe. J'ai des chevaux et une chaise.

— Je ne vous parlerai pas de mon théâtre : je sais que l'ordre du roi délie tout ; je vous parlerai d'un malheureux emprisonné, qui mourra de douleur en apprenant mon départ du fond de sa prison. Il m'accusera de cruauté ou d'ingratitude, s'il ne fait pis. Car enfin, c'est pour moi qu'il a quitté les jésuites.

— Nous ne pouvons point cependant nous constituer avec lui.

— Vous pouvez user de votre crédit pour le faire sortir de prison.

— Je n'ai aucun pouvoir sur la juridiction ecclésiastique.

— Essayez.

— Nullement, ma chère ; vous vous regardez à tort comme engagée envers cet homme. Il est en prison, qu'il y reste. Applaudissez-vous donc de voir ainsi trancher les difficultés.

— Jamais ! ce serait une lâcheté. J'en suis incapable. Je ne l'abandonnerai pas dans le malheur.

— C'est de la chevalerie en pure perte.

— Non, c'est du cœur !

— Enfin vous ne pouvez forcer l'official à lâcher un délinquant dûment convaincu.

— Plus de Paris pour moi alors, si ce malheureux n'est pas libre. Vous figurez-vous une femme sans âme, oubliant dans les cachots, parce qu'elle ne l'aime plus, un homme dont elle a causé la perte ; une femme sans pitié jouissant de la vie là-bas, pendant qu'un amant qu'elle a choisi mourra de rage et de douleur dans une cellule du cloître ? Non, non, vous mépriseriez une femme qui vous céderait sur ce point, monsieur le comte, vous ne l'aimeriez pas.

— Olympe, Olympe, vous n'êtes pas encore guérie. Vous avez pour cet homme-là plus que de la compassion.

— N'insistez pas, dit-elle, vous me feriez douter de vous si vous ne me compreniez pas.

— Olympe, je vous sauverais cet homme, que vous vous laisseriez reprendre à ses amorces.

— Oh !

— Ces sortes de gens n'ont pas de vertèbres, ils sont comme les reptiles ; souples et toujours annihilés quand le coup les menace, ils se relèvent après : le serpent vous a séduite, fille d'Ève, et vous séduira encore.

— Monsieur le comte, promettez-moi que ce malheureux sera libre dans deux heures, et moi dans cinquante minutes je serai sur la route de Paris.

— Ah ! voilà parler.

— Promettez.

Le comte réfléchit un moment.

— Vous êtes bien sûre de vous ? dit-il.

— Donnez-moi votre parole de gentilhomme contre ma parole de fille de qualité.

— Marché conclu, dit le comte ; aidez-moi maintenant à chercher une idée.

— Oh ! voilà en quoi je ne vaux rien. Vous me voyez brisée, anéantie ; des idées, monsieur le comte ! je n'en ai pas eu une en huit jours depuis un an ; je n'en aurai pas une désormais en un an.

— Attendez que je cherche, alors.

— Que vous êtes bon !

— Je ne vois rien. Tirer un prêtre des mains du prêtre, c'est vouloir tirer le diable d'un bénitier. On reçoit toujours des éclaboussures.

— Par l'archevêque ?

— Bah ! nous sommes à couteaux tirés, et les jésuites me joueraient quelque tour. Attendez… J'ai un moyen.

— Ah !

— Oui, mais il faut, pour sortir d'un esclavage, que votre protégé tombe dans un autre.

— Est-il plus doux !

— Oh ! sans aucun doute, et plus à l'air surtout.

— Quel est-il ?

— Qu'il s'engage dans mes dragons : on contractera l'engagement. Les jésuites réclamant, on leur dira que leur moine est dragon et que les dragons sont au roi ; il faudra bien que les jésuites lâchent leur proie.

— C'est, en effet, une idée, dit Olympe avec joie.

— Vous comprenez, ma chère ; au lieu de réclamer la liberté d'un homme, j'accuse les jésuites de m'avoir pris un dragon. Cela change toute l'affaire, et cela leur fera du tort.

— Vous êtes un homme plein de cœur et plein d'esprit, dit doucement Olympe, et je vous ai la reconnaissance que Bannière vous aurait.

— Bon ! bon ! j'aime en effet mieux la vôtre. Alors l'idée vous convient ?

— À merveille !

— Vous avez bien fait toutes vos réflexions ?

— Toutes.

— Vous n'aurez pas de retour ?

— Jamais.

— Le novice jésuite vous a tentée, le dragon novice est pour le moins aussi tentant.

— Vous savez, monsieur de Mailly, que si j'ai été séduite par cette folie qui a failli me perdre, c'est après que vous m'avez eu

quittée.

— Je le sais, Olympe.

— Vous savez, monsieur, que jamais, du vivant de votre amour, je ne vous ai trompé.

— Je le crois.

— Ma parole est sainte, et mon corps ne se donne qu'avec mon cœur.

— Je vous rends cette justice.

— Comptez donc sur moi alors. Je vous ai promis de ne plus aimer monsieur Bannière : c'est fini, je ne l'aimerai plus.

— Mais je sais pourquoi j'ai dit cela.

— Pourquoi ?

— C'est qu'il va falloir faire signer à ce garçon son engagement ; c'est que la démarche est délicate, c'est que seule vous pouvez vous en charger, et que, dans une extrémité pareille, le cœur peut manquer à la plus courageuse des donneuses de paroles. Or, vous me disiez tout à l'heure, pour me rassurer, que vous ne m'aviez jamais trompé tant que vous fûtes à moi ; c'est vrai. Vous n'êtes plus à moi, mais à monsieur Bannière.

— Oh ! dit-elle en le regardant avec des yeux si profonds qu'il sentit l'amour brûler jusqu'aux plus secrètes fibres de son cœur… que je sois à monsieur Bannière ou non, que vous importe ?

— Vous voyez bien, répliqua-t-il, que si je suis revenu, que si j'ai apporté pour vous un ordre de début, c'est que je vous aime encore.

— Sur l'honneur ? dit-elle.

— Sur l'honneur.

— Eh bien ! dit Olympe, je vais vous prouver que je suis un homme de cœur pour la résolution et la confiance. Minuit sonne, c'est l'heure à laquelle je vous attendais chez moi à Avignon, il y a un an, jour pour jour.

— C'est vrai, Olympe, et ce jour ou plutôt cette nuit le roi me rappelait ; mais j'eusse bien pu ne lire sa lettre qu'à six heures du matin.

— Oublions cette année, comte, dit-elle. Minuit sonne, le roi ne vous appelle point. Vous m'aimez encore, et j'ai à vous prouver que je vous ai toujours aimé.

— Olympe ! s'écria le colonel avec des yeux brillants de joie. Il n'est pas une femme qui fasse bravement comme vous ce que vous faites. Entre nous, Olympe, c'est à la vie et à la mort !

Il se leva et l'embrassa plus respectueusement qu'on n'eut dû s'y attendre.

— Voyez-vous, lui dit-il, vous me faites battre le cœur aujourd'hui, plus peut-être que cet autre jour, vous souvient-il ? où vous me dites que vous m'aimiez.

Le colonel congédia ses dragons et fit éteindre le falot.

— Maintenant, dit Olympe, vous n'avez plus peur de me voir faiblir quand j'irai porter la liberté à ce malheureux prisonnier.

— Je vous conduirai moi-même à la prison, répliqua le comte.

On entendit bientôt après les dragons de Mailly qui courraient la rue en fredonnant des refrains cavaliers qui eussent fait frémir les commissaires et les archers à leur retour de la prison dans laquelle on avait écroué Bannière.

Ce malheureux ne se doutait guère, sur sa paille et sous sa voûte humide, que deux cœurs généreux travaillaient à sa délivrance.

C'était vrai pourtant, vrai comme son malheur.

q

Chapitre 35 L'engagement

Bannière, le lendemain, était bien effectivement sur la paille et dans l'ombre, quand un guichetier lui vint annoncer qu'une visite se présentait pour lui.
Nous ne saurions exprimer à quel point d'exaspération la solitude et l'oubli de tous avaient monté Bannière.

C'était un de ces prisonniers nerveux qui délirent en huit jours et meurent en six semaines, plus usés que d'autres en soixante années.

Il avait déjà passé par tous les degrés d'espoir, de découragement et de désespoir, que les autres ne franchissent jamais avant le jugement, et l'arrêt et la torture.

Ses plus cruelles souffrances, c'étaient le soupçon et la jalousie.

Il soupçonnait Olympe de l'avoir fait jeter en prison.

Il la soupçonnait d'avoir donné rendez-vous au colonel des dragons.

De plus il avait entendu dire, pendant le reste du trajet qu'il avait fait avec les archers, que ce colonel était monsieur de Mailly.

On juge de sa colère et de sa défiance.

Telles étaient ses impressions quand on lui annonça la visite d'Olympe.

Il bondit vers elle dès qu'il l'aperçut, avec un sentiment, il faut le dire, de joie folle, qui fut tempérée aussitôt par celui de sa dignité personnelle et aussi par l'air glacial dont Olympe s'était armée à son arrivée.

— Ah ! dit Bannière, vous voilà enfin !

— Ne m'attendiez-vous pas ?

— Je ne croyais pas, mademoiselle, que vous auriez le courage, après m'avoir précipité dans l'abîme, de venir m'insulter.

— Ne faisons point de phrases inutiles, monsieur Bannière. Vous jouez de malheur en ce monde.

— Oh ! vous m'aidez bien à perdre la partie !

— Que voulez-vous dire ?

— N'est-ce pas à vous que je dois d'être en prison ?

— Si vous me reprochez de m'avoir aimée et d'avoir déserté pour moi votre profession, vous dites vrai, je suis la cause de

votre emprisonnement.

— Ce n'est pas ce que je veux dire : je veux dire que je vous aimais et que vous m'avez dénoncé.

— Oh ! une lâcheté semblable, vous savez bien que j'en suis incapable.

— En est-il aussi incapable ce colonel de dragons qui vous cherchait hier au soir, et qui vous a trouvée sans doute ?

Olympe pâlit ; bien qu'elle s'attendit à ce coup, elle sentait bien qu'il n'y avait pas de bonne défense pour elle.

— Vous avez vu monsieur de Mailly, n'est-ce pas ? fit-elle d'un ton où perçait la pitié.

Bannière prit cette douleur pour du regret ou de la crainte.

— Eh bien ! dit-il, vous voilà convaincue. Il est bien avéré maintenant que vous et cet ancien amant vous avez comploté ma perte.

— Si peu, monsieur Bannière, que je suis venue de la part de monsieur de Mailly vous apporter la liberté.

— La liberté ! à moi ! s'écria le jeune homme stupéfait.

— Vous êtes sous le coup d'une réclamation des jésuites, vous leur appartenez ; eh bien ! monsieur de Mailly a imaginé de vous faire signer un engagement dans ses dragons. De cette façon, vous appartenez au roi, qui vous réclamera, lui aussi, et saura bien vous reprendre.

— C'est généreux ! dit Bannière avec ironie.

— Vous avez tort de parler d'une bonne action avec ce ton sarcastique. Monsieur de Mailly était le maître de ne pas vous faire cet avantage.

— Ah ! vous le défendez contre moi ! vous le trouvez plus noble que vous ne me trouvez malheureux.

— Votre malheur, monsieur Bannière, vous l'avez bien mérité, dit gravement Olympe ; mais ce n'est pas le moment de récriminer. Cet engagement qui vous sauve des jésuites, c'est-à-dire de la réclusion éternelle et de l'état ecclésiastique, auquel vous êtes peu propre, cet engagement, le voici en blanc : voulez-vous le signer ?

— Avant tout, dites-moi ce que vous allez faire de moi, car il y a dans vos paroles un air de résolution qui m'étonne. Expliquez-moi…

— Rien, avant que vous n'ayez signé ce papier.

— Il m'est impossible cependant de recevoir une grâce d'un homme que peut-être vous aimez encore.

— Cela ne vous importe point, monsieur Bannière ; signez d'abord.

— Quel intérêt avez-vous donc à vouloir m'engager ainsi ?

— Celui de vous sauver, celui de vous prouver que je n'ai pas aidé à votre incarcération, puisque je viens vous ouvrir les portes. Signez !

Bannière prit la plume que lui tendait Olympe ; elle avait tout préparé. Il signa sans lire l'engagement libérateur.

Elle plia le papier après avoir séché la signature, et le serra dans son portefeuille.

— Maintenant, dit-il en baisant la main d'Olympe, dites-moi que vous m'aimez toujours.

Mais elle, sans répondre :

— Avec cet engagement, dit-elle, monsieur de Mailly vous réclamera dès ce matin. Vous serez libre aujourd'hui, à quatre heures du soir, le temps bien juste de faire les démarches et de remplir les formalités indispensables.

— Vous ne m'avez pas répondu, Olympe, interrompit Bannière tendrement ; je vous avais demandé si vous m'aimiez toujours.

— Ne vous inquiétez pas si vous éprouvez quelque retard, monsieur, poursuivit mademoiselle de Clèves du même ton. L'official lâchera difficilement sa proie, mais monsieur de Mailly est décidé à agir d'autorité.

— Olympe ! interrompit Bannière encore une fois avec plus de force.

— J'ai même pensé, continua celle-ci, sans paraître remarquer combien le prisonnier brûlait de nouer un autre entretien, que vous devez craindre ici de manquer de secours et d'appui. Je vous ai apporté de l'argent, pour qu'à votre sortie vous repreniez sur le champ l'aplomb et le maintien nécessaire à un soldat.

— Voyons, Olympe, dit Bannière poussé à bout, vous ne voulez donc pas me répondre ? Je vous ai demandé si vous m'aimiez toujours.

— Je ne voulais pas vous répondre, en effet, monsieur Bannière.

— Mais je le veux, moi, que vous me répondiez !

— Alors, je vous dirai ma pensée. Non, monsieur Bannière, je ne vous aime plus.

— Vous ne m'aimez plus ! s'écria Bannière épouvanté des paroles d'Olympe et du ton surtout avec lequel ces paroles avaient été prononcées.

— Non ! répéta-t-elle.

— Mais pourquoi ? balbutia le malheureux.

— Parce que vous avez usé brin à brin le fil doré de cet amour, parce que, avant de l'user, vous en avez terni, souillé, effacé les couleurs, et que chez une femme l'illusion est ce qui conserve avant tout l'amour. Or, vous m'avez trompée, puis raillée, puis maltraitée ; je n'ai plus gardé d'illusion, partant plus d'amour.

— Olympe ! s'écria Bannière en se jetant à ses pieds, je vous jure que je ne vous ai jamais trompée !

— Je ne vous crois pas !

— Olympe, je vous jure par ma vie et par la vôtre, que je n'ai jamais donné votre bague à la Catalane.

— Je ne vous crois pas.

— Écoutez, Olympe, puisque je vais être libre, puisque je vais agir, c'est bien facile. Si la Catalane est, ou a été ma maîtresse, c'est par un sentiment quelconque, n'est-ce pas ? c'est par caprice, par envie, ou par faiblesse. Elle m'a provoqué ou je l'ai sup-

pliée. Dans tous les cas, son amour-propre est engagé à ne pas mentir. Je vous demande de venir avec moi chez elle, et elle racontera ce qui s'est passé entre nous ; si elle dit que j'ai été son amant, si elle dit que je lui ai donné votre bague, faites tout ce que vous voudrez. Tuez-moi, non, faites plus, quittez-moi !

L'infortuné prononça ces mots avec tant de force et de naturel ; il y mit tant d'âme et tant d'amour, il se roulait aux pieds d'Olympe avec tant de désespoir profond et d'angoisses mortelles, que celle-ci fut émue ; elle le laissa voir.

— Comment voudriez-vous, continua-t-il, que j'eusse aimé, fût-ce un moment, une autre femme, puisque vous êtes tout dans ma vie, puisque vous êtes tout mon cœur ! Une infidélité des sens… mon Dieu ! vous la pardonnerez, je vous la pardonnerais, moi ! Oh ! voyez si je vous aime. Tenez ! vous viendriez me dire que monsieur de Mailly est revenu, qu'il vous a suppliée, qu'il vous a persuadée, que vous avez été faible ! Olympe ! je suis bien malheureux, je suis bien lâche ! j'ai un bien vil et bien misérable amour ! je vous pardonnerais si vous me disiez que vous m'aimez encore !

Olympe sentit que les battements de son cœur s'arrêtaient ; elle craignit de chanceler, de faiblir, de laisser sa main dans les baisers de cet homme, auquel l'amour éloquent et vrai donnait tant de force irrésistible.

Il ne lui restait que la violence, la brutalité, pour se sauver. Elle puisa dans son cœur cette fermeté farouche que savent y trouver les femmes qui n'aiment plus ou qui croient ne plus aimer.

— Eh bien ! dit-elle, vous m'épargnerez de vous dire ce que je voulais vous cacher. Monsieur de Mailly est revenu, il a supplié, il m'a persuadée, j'ai été faible, et je ne m'appartiens plus.

À mesure qu'elle parlait, on voyait le sang se retirer des joues, des lèvres, du cou de Bannière, et affluer en grondant vers son cœur.

Il apparut effrayant et glacé à la femme qui le faisait trembler naguère.

— Ah ! Olympe ! Olympe ! balbutia-t-il.

Et ce tremblement secoua tous ses membres, et ses jambes se dérobaient sous lui.

D'agenouillé qu'il était, il tomba assis, puis se renversa, et fût tombé tout de son long s'il n'eût rencontré l'escabeau de bois, seul siège des prisonniers de l'official.

Elle gardait un silence morne… Lui, cherchait à rappeler la vie qui le fuyait.

— Vous ne serez pas inflexible, dit-il enfin avec effort, pour un crime que je n'ai pas commis, puisque moi je ne le suis pas pour la faute que vous avez avouée. Je vous pardonne, Olympe ; rendez-moi votre amour, vous devez cela, n'est-ce pas ? à une lâcheté.

— Bannière, dit-elle d'une voix sourde, si je ne vous avais pas cru coupable, jamais je n'eusse manqué à la foi que je vous avais jurée… Ne m'interrompez pas. Vous vous repentez, je le vois bien, vous sentez à présent ce que je suis, mais il est trop tard.

Bannière la regarda d'un air hébété.

— Désormais, Bannière, continua-t-elle en s'enhardissant, nous serons séparés ; laissez-moi vous dire que si vous l'aviez voulu, j'eusse été votre fidèle pour l'éternité.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il comme la veille quand il aperçut monsieur de Mailly.

— Ne m'interrompez plus, monsieur Bannière ; je vous l'ai dit, je ne m'appartiens plus. Vivez, travaillez, oubliez, ce qui vous sera facile, et songez que des deux lots qui nous sont échus, le vôtre est le meilleur. Aujourd'hui, vous regrettez ; qui sait si demain je ne regretterai pas, moi ?

Après ces paroles, qui témoignaient de la tendresse et de la générosité de son cœur, Olympe fit un pas vers la porte.

Bannière, en la voyant partir, fit un bond ou plutôt commença ce bond.

— Non, dit-il, ce n'est pas la peine ! Elle n'est pas coquette. Quand elle dit qu'elle n'aime plus, c'est qu'elle n'aime plus.

Il retomba prosterné. Ce mot est mesquinement défini dans notre langue, où il signifie incliné. Chez ceux qui l'ont créé, il signifie écrasé, presque à terre.

Olympe s'approcha de lui, et le voyant dans cet état, voisin de la stupide démence, elle lui tendit la main ; il ne le remarqua pas.

Elle lui glissa dans les doigts la bourse pleine d'or qu'elle avait apportée ; il ne témoigna pas qu'il s'en aperçût.

Alors elle recommença de se diriger vers la porte, et il ne fit pas un mouvement pour l'en empêcher.

Un serrement de cœur affreux s'empara d'elle ; l'œil fixé sur ce pauvre jeune homme qu'elle abandonnait, elle se sentait pourtant attirée par ses devoirs et par la loyauté.

Peut-être un mot de Bannière, une larme, un soupir, peut-être un geste, eussent-ils provoqué sa dernière marque de sensibilité et de souvenir, mais l'homme était mort et ne demandait plus qu'on s'occupât de lui.

Olympe se fit ouvrir la porte de la prison et sortit, plus effrayée que jamais, plus prompte que l'éclair, redoutant, quand une fois elle fut dehors, que la réaction ne se fit, qu'un cri du malheureux, un appel à l'ancienne amante, un ébranlement des portes inflexibles, ne vinssent jusqu'à son oreille lui reprocher sa résolution et faire chanceler son courage.

Rien ! elle n'entendit rien que le froissement du papier sur lequel Bannière avait signé son engagement comme dragon, et dont les angles se révoltaient contre la soie épaisse de sa robe.

q

Chapitre 36 Comment Bannière entra au régiment des dragons de Mailly

Bannière, abandonné par Olympe, passa la nuit de son arrestation à Lyon, couché sur la paille de son cachot, se roulant, se tordant, se heurtant la tête contre les murailles.
Il est des souffrances que la plume la plus exercée ne tentera ja-

mais de décrire, justement parce que cette plume sait que l'expression a ses limites, tandis que la douleur n'en a pas.

Le lendemain, Bannière, broyé, moulu, sanglant, était tombé dans une espèce d'assoupissement qui ressemblait au sommeil, comme la mort ressemble au repos.

Vers huit heures du matin, à travers le nuage qui pesait sur son esprit et voilait son intelligence, il crut entendre ouvrir la porte de son cachot, et voir s'avancer vers lui plusieurs hommes.

Bientôt une sensation toute matérielle aida à le tirer de sa torpeur.

Il sentit qu'on le secouait vivement ; il ouvrit les yeux, jeta autour de lui un regard atone, et, à l'aide d'un effort presque douloureux, il parvint à distinguer ce qui se passait.

Deux dragons, penchés sur lui, le secouaient à tour de bras pour le tirer de sa torpeur, tandis qu'un brigadier, debout devant lui, voyant l'inutilité de leurs efforts, ordonnait à chaque secousse vaine de secouer plus fort, et cela du même ton et avec le même flegme qu'il eût ordonné une manœuvre.

Bannière se sentit tellement incommodé de ces secousses, que faisant, pour retrouver la voix, un second effort égal à celui qu'il avait fait pour retrouver la vue, il parvint à articuler quelques paroles.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il.

— Brigadier, dirent les dragons, il a parlé.

— Oui, répondit le brigadier, mais je n'ai point entendu ce qu'il a dit.

— Ni nous non plus, dirent les dragons. Holà ! l'ami ! firent-ils en secouant de nouveau Bannière, répétez un peu, s'il vous plaît, ce que vous venez de dire ; le supérieur n'a pas entendu, ni nous non plus.

— Je demande ce que vous me voulez ? répéta Bannière d'une voix éteinte.

— Brigadier, dirent les deux soldats, il demande ce que nous voulons.

— J'entends bien, pardieu ! dit le brigadier ; je ne suis pas sourd.

Puis se retournant vers Bannière :

— Ce que nous voulons ? camarade, dit-il, nous voulons d'abord vous remettre sur vos pieds, si c'est possible, ensuite vous emmener à la caserne, puis vous mettre sur le dos un uniforme pareil au nôtre, puis vous apprendre à monter à cheval, puis vous fortifier dans la manœuvre du sabre et de la carabine, afin de faire de vous un joli dragon.

— Faire de moi un joli dragon, répéta Bannière, cherchant le sens de ces paroles qu'il ne comprenait pas parfaitement.

— Autant, toutefois, qu'il sera possible, ajouta le brigadier, qui, en voyant Bannière le visage meurtri et ensanglanté, ne paraissait pas avoir une idée bien merveilleuse du physique de son futur compagnon, et ne voulait point en conséquence, comme on disait au régiment, promettre à Bannière plus de beurre qu'il n'en pouvait étendre sur son pain.

— Ah ! oui, murmura Bannière, c'est vrai. Je me suis engagé cette nuit dans les dragons de Mailly.

Puis, il ajouta avec un soupir :

— Je l'avais oublié.

— Ah diable ! fit le brigadier, vous avez la mémoire courte à ce qu'il paraît, camarade ; prenez garde, c'est un défaut dans l'état militaire ; il y a dans le code un petit article là-dessus. Je vous invite à le méditer.

Bannière ne répondit point ; il était retombé dans cette rêverie sombre dont l'avaient tiré un instant les secousses réitérées et progressives des deux dragons ; il était probable qu'il n'avait pas entendu un seul mot de ce que venait de dire le brigadier.

Ce fut un grand malheur.

Cependant, une fois debout, Bannière marcha ; une fois en marche, Bannière fut bientôt hors de la prison ; une fois hors de la prison, il se trouva en contact avec l'air ; une fois en contact avec l'air, les idées lui revinrent peu à peu.

Il était dragon, mais il n'était plus jésuite.

On le conduisait à la caserne, mais on n'avait aucun motif pour l'y consigner.

Il en sortirait, nous ne dirons pas un jour ou l'autre, de cette caserne, mais une heure ou l'autre.

Il en sortirait probablement avant même que la nuit fût venue ; alors il irait chez la Catalane et lui ferait, bon gré, mal gré,

rendre sa bague ; alors il irait chez Olympe, et, quel que fût son entêtement, il lui prouverait son innocence.

D'ailleurs, s'il ne pouvait la lui prouver, il se brûlerait la cervelle à ses pieds, et tout serait dit.

Ce petit plan, bien irrévocablement arrêté dans l'esprit de Bannière, rendit beaucoup de force à ses jambes et beaucoup d'élasticité à ses bras.

Il eut un instant l'idée de se servir de cette élasticité de ses bras pour écarter les deux soldats qui marchaient à ses côtés, et de cette force de ses jambes pour gagner quelqu'un de ces labyrinthes de rues où il est impossible de poursuivre un homme. Mais il réfléchit qu'aussitôt son signalement serait donné, et qu'il ne pouvait manquer d'être repris avant d'avoir fait à la Catalane et à Olympe la double visite qu'il projetait de leur faire.

Mieux valait d'abord faire ces deux visites, et prendre pour le reste conseil des circonstances.

Bannière secoua donc sa tête comme pour en chasser ces idées follement prématurées, et, le visage plus calme, il continua son chemin vers la caserne.

Il y arriva presque souriant.

Neuf heures du matin sonnaient comme il y entrait.

La caserne s'étendait au fond d'une grande cour carrée, qui servait aux exercices militaires du régiment.

Le régiment, au moment où Bannière entra dans cette cour, était en train de faire l'exercice à pied.

Nous croyons avoir déjà dit que les dragons avaient le privilège d'appartenir à la fois à la cavalerie et à l'infanterie.

En face de l'ennemi, devant le feu, tout dragon à cheval faisait partie de la cavalerie ; mais une fois son cheval tué, il passait momentanément dans l'infanterie, quittait le sabre et prenait le mousquet.

Le régiment faisait donc l'exercice à pied.

Les deux dragons et le brigadier conduisirent Bannière au magasin. Comme il fallait avoir cinq pieds quatre pouces au moins, et cinq pieds six pouces au plus pour entrer dans les dragons, les habits, faits sur cette taille, n'étaient jamais ni trop longs ni trop courts.

Seulement, il arrivait parfois qu'ils étaient trop larges ou trop étroits.

Le garde-magasin fit le tour de Bannière, et d'un ton capable :

— J'ai l'affaire de ce gaillard-là, dit-il, comme si je lui avais pris sa mesure. Faites-lui laver le visage et taillez-lui les cheveux, après quoi renvoyez-le ici. Je me charge du reste.

Bannière descendit dans la cour, se lava le visage à la fontaine, et livra aux ciseaux sa tête, dont les cheveux furent en cinq minutes taillés selon l'ordonnance.

Puis il alla endosser l'uniforme.

L'uniforme endossé, il fut reconnu que Bannière faisait, en effet, comme s'était hasardé à le dire le brigadier, un fort joli dragon.

Bannière, tout préoccupé qu'il était d'idées plus sérieuses, n'en jeta pas moins un regard de côté sur le fragment de miroir cassé qui, appliqué à la muraille, servait aux muscadins du régiment à donner le dernier tour à leur toilette.

Ce fragment de miroir cassé avait coûté la tranquillité du cœur à bien des beautés lyonnaises.

Bannière y jeta donc un regard à son tour, et vit, à sa grande satisfaction, que l'uniforme ne lui allait point mal du tout, ce qui lui fit espérer tout bas, qu'ayant conquis le cœur d'Olympe sous la robe de jésuite, il avait bien des chances de le reconquérir sous l'habit d'un dragon.

Il y avait bien toujours cette diable d'idée de monsieur de Mailly au fond de tous les rêves de Bannière.

Olympe avait dit à Bannière, comme une preuve qu'elle n'était plus à lui, qu'elle s'était rendue à son ancien amant.

Mais Olympe n'avait-elle point dit cela dans un moment de colère, pour rendre à Bannière le mal qu'il lui avait fait.

D'ailleurs, Bannière le lui avait dit, il était lâche comme tout homme qui aime véritablement et qui est prêt à sacrifier à cet amour, même son honneur.

Eh bien ! si Olympe avait fait ce qu'elle avait dit, quand Bannière lui aurait prouvé qu'il ne l'avait jamais trompée, c'était lui qui aurait à pardonner, puisque ce serait lui l'innocent et Olympe la coupable, et alors, eh bien ! alors, il pardonnerait.

Il en était là de ses idées miséricordieuses, quand le brigadier instructeur lui mit un fusil entre les mains, et le poussa dans les

rangs des nouvelles recrues qui apprenaient la charge en douze temps.

Bannière passa une heure à porter arme et à présenter arme, après quoi on lui annonça qu'il était libre de faire ce qu'il voudrait de sa personne jusqu'à midi.

À midi il reviendrait prendre la leçon d'équitation.

Bannière demanda à son brigadier s'il pouvait hardiment rentrer dans la ville et y narguer les jésuites.

Le brigadier lui répondit que sous l'uniforme de Sa Majesté, il devait être absolument sans crainte, et pouvait aller, jusque sous les fenêtres de leur collège, faire aux hommes noirs les gestes les plus provocants et les plus dédaigneux.

Bannière ne se le fit pas dire à deux fois, il salua son supérieur, et, le sabre sous le bras, le casque légèrement incliné sur l'oreille, il traversa la cour et gagna la porte extérieure, dont il examina avec soin et à tout hasard la situation topographique.

q

Chapitre 37 Comment Bannière, en rendant visite à la Catalane, trouva la coiffeuse chez elle, et de ce qui s'en suivit

Mais, nous le savons, Bannière ne sortait point pour examiner purement et simplement le gréement de la porte de la caserne. Bannière sortait pour aller d'abord chez la Catalane lui reprendre

son rubis, et savoir d'elle comment ce rubis se trouvait en sa possession.

Bannière avait fort ragé et fort dissimulé depuis le matin, nous l'avons dit : sa première idée avait été de tout risquer pour être libre, et avoir le cœur net de ce terrible incident qui venait de jeter dans sa vie l'effroyable trouble auquel il était en proie ; mais il avait réfléchi et avait rongé son frein pendant les deux heures qu'avaient duré sa toilette et sa leçon d'exercice.

Tout cela, comme on le comprend bien, n'avait fait qu'augmenter son exaspération contre la cause de tant de douleurs.

Aussi, dès qu'il eut tourné l'angle de la caserne, prit-il sa course vers le grand théâtre, dans les environs duquel demeurait la Catalane.

Cependant, si pressé qu'il fût, il s'arrêta chez un armurier pour y acheter un pistolet, de la poudre et des balles.

L'achat lui coûta deux louis, qu'il prit sur les cent louis que contenait la bourse que lui avait remise Olympe, et dont en y réfléchissant il s'était bien gardé de faire fi, dans la prévision de son utilité.

Le pistolet acheté, bourré, chargé, Bannière le mit dans sa poche et reprit sa course vers la maison de la Catalane.

Ce n'était pas un simple moyen de menace que le pistolet, une simple arme d'intimidation, non, plus l'instant de l'entrevue avec cette femme approchait, plus Bannière, les lèvres serrées et le front pâlissant, était décidé à tirer d'elle la preuve de son innocence, et, en cas de refus, à lui brûler la cervelle.

Cette détermination ne lui donnait pas l'air tendre lorsqu'il frappa à la porte de la Catalane.

Ce fut la coiffeuse qui vint lui ouvrir.

Comme il présumait bien que la créature n'était point étrangère à tout ce qui s'était passé, il ne fut point fâché que le hasard le servît à souhait en réunissant les deux femmes.

En l'apercevant, la coiffeuse recula de deux pas, ce qui donna toute facilité à Bannière pour pénétrer dans l'allée.

Bannière, entré, ferma la porte aux verrous derrière lui.

— Jésus Dieu ! s'écria la coiffeuse, que nous veut ce dragon ?

Bannière comprit qu'il ne s'agissait point d'effaroucher son monde, et, grimaçant un sourire :

— Eh quoi ! chère dame, lui dit-il, vous ne me reconnaissez point !

— Ah ! mon Dieu ! c'est monsieur Bannière, exclama la coiffeuse ; tiens, tiens, tiens, je ne vous reconnaissais pas.

— Comment ! vous ne reconnaissez pas vos amis ? dit Bannière en donnant la plus grande douceur possible à sa voix.

— Et puis vous aviez l'air féroce.

— C'est le costume qui me donne cet air-là. Mais dis un peu, ma fille…

— Quoi ? monsieur Bannière.

— La Catalane est-elle à la maison ?

— Eh mais oui ! Oh ! elle va être bien contente.

— De quoi ?

— De vous voir donc. Elle en tient toujours pour vous, bel insensible.

— Allons donc, dit Bannière, tu te gausses de moi, Nanon.

— Non, parole d'honneur ! D'ailleurs, ajouta-t-elle avec son cynique sourire, vous pouvez vous en assurer, pas plus tard que tout de suite.

— Eh bien ! peut-être allons-nous voir, coiffeuse de mon cœur ; conduis moi seulement chez elle.

— Mais vous savez bien où elle est, elle est dans le boudoir.

Depuis ses relations avec l'abbé d'Hoirac, la Catalane avait un boudoir.

— N'importe ! conduis-moi toujours, répondit Bannière.

La coiffeuse n'y voyait pas d'inconvénient ; elle précéda Bannière, montant devant lui les degrés de l'escalier sombre.

Tout à coup, la lumière se fit dans le corridor. La coiffeuse venait d'ouvrir la porte du boudoir, et, à travers l'entrebâillement de cette porte, Bannière apercevait la Catalane, voluptueusement étendue sur ce meuble dont les indiscrétions firent la renommée de Crébillon fils.

— Dites donc, madame, fit la coiffeuse, c'est monsieur Bannière.

Bannière entra derrière la coiffeuse, ferma la porte du boudoir à la clef, comme il avait fermé celle de la rue au verrou.

— Monsieur Bannière, où cela ? dit la Catalane, qui ne reconnaissait pas plus Bannière sous son nouveau costume que n'avait fait la coiffeuse.

— Mais ici, en soldat. Voyez donc comme cela lui va bien ; seulement, je trouve que cela lui donne l'air terrible.

En ce moment, Bannière achevait son opération, et, ayant mis pour plus grande sûreté la clef du boudoir dans sa poche, se retournait vers la Catalane.

Il n'était plus pâle, il était livide.

La Catalane fut épouvantée de l'expression de ses yeux.

— Oh ! oui, l'air terrible en effet, dit-elle en se relevant. Qu'avez-vous donc, monsieur Bannière ?

Bannière marcha vers elle les sourcils froncés, l'haleine sifflante entre ses dents serrées.

Puis, sans répondre à la question :

— Votre main, dit-il.

La Catalane leva lentement sa main droite en murmurant avec épouvante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que voulez-vous ?

Bannière prit par le poignet la main de la Catalane, examina les unes après les autres les bagues dont ses doigts étaient chargés.

Le rubis de M. de Mailly n'était point à cette main-là.

— L'autre, dit-il.

— Jésus ! il est fou, murmura la coiffeuse.

Bannière prit la main gauche comme il avait pris la main droite, par le poignet, et, à peine eut-il jeté les yeux dessus que ses yeux étincelèrent.

Il avait en effet reconnu le rubis qu'il avait vendu au juif Jacob.

— Oh ! s'écria-t-il, c'est vrai, le voilà !

— Quoi ? demanda la Catalane toute tremblante.

Mais il était dit que Bannière ne répondrait à ses questions que par des questions.

— Où avez-vous volé ce rubis ? demanda-t-il.

— Comment ! volé ! s'écria la Catalane en prenant un air indigné.

— Où avez-vous volé ce rubis ? vous dis-je, répéta Bannière en frappant du pied.

Et en l'interrogeant il lui serrait tellement le poignet que la pauvre femme poussa un gémissement.

— Au secours ! cria la coiffeuse, au secours ! on nous assassine !

Bannière tourna la tête par-dessus son épaule, et, sans lâcher la main de la Catalane,

— Ah çà ! nous allons un peu nous taire là-bas, dit-il.

Mais comme l'accent avec lequel il prononçait ces paroles n'était rien moins que rassurant, au lieu de se taire, la coiffeuse redoubla de cris et de gestes désespérés.

Bannière quitta le poignet de la Catalane, bondit jusqu'à la coiffeuse, la prit de la main gauche par le cou, et, tout en la ramenant vers la Catalane, tira de sa poche le pistolet dont il dirigea le canon vers la poitrine de celle-ci.

— Voyons, dit-il avec une effroyable résolution, je n'ai pas de temps à perdre en lamentations et en jérémiades. Cette bague, d'où vient-elle ? qui vous l'a donnée ? parlez, ou je vous tue.

La Catalane comprit qu'elle était suspendue par un cheveu au-dessus de la tombe.

— L'abbé d'Hoirac, dit-elle.

— Vous êtes donc la maîtresse de l'abbé d'Hoirac ?

— Mais…

— Vous êtes donc la maîtresse de l'abbé d'Hoirac ?

— Oui.

— C'est bien. Vous allez d'abord me rendre la bague.

— Mais…

— Vous allez d'abord me rendre la bague.

— La voilà.

— Et puis, maintenant, vous allez m'écrire que vous êtes la maîtresse de l'abbé d'Hoirac, et que c'est lui qui vous a donné cette bague.

— Mais…

— Mille tonnerres !

— J'écrirai tout ce que vous voudrez, s'écria la Catalane tombant à genoux, tant elle était effrayée de l'expression du visage de Bannière.

Pendant ce temps, la coiffeuse, dont Bannière ne s'était plus occupé que pour lui serrer le cou avec une fureur croissante, au fur et à mesure que les refus de la Catalane exaltaient cette fureur, la coiffeuse se tordait à la main de Bannière comme un serpent aux serres d'un aigle.

Bannière s'aperçut enfin que s'il ne la lâchait pas il allait l'étrangler.

D'ailleurs, il avait besoin d'aller chercher une plume, de l'encre et du papier, pour faire écrire à la Catalane sa déclaration.

Il desserra un peu l'écrou de ses doigts.

— Oh ! lâchez-moi, oh ! lâchez-moi, murmura la coiffeuse d'une voix étouffée.

— Et si je vous lâche, dit Bannière, serons-nous bien sage et nous tairons-nous ?

— Je ne soufflerai pas le mot, dit la coiffeuse.

— C'est bien, dit Bannière.

Et il laissa aller la coiffeuse, qui tomba étendue tout de son long sur le parquet, en criant miséricorde.

Puis il alla droit à un petit guéridon qu'il avait avisé, et sur lequel, comme dans la prévision de sa visite, étaient préparés une plume, de l'encre et du papier.

Il apporta le tout devant la Catalane.

— Écrivez, dit-il.

Celle-ci n'avait plus aucune velléité de résistance ; mais sa main tremblait tellement qu'il lui fallut quelques secondes pour se remettre.

— Allons, dit Bannière, calmons-nous, j'attendrai.

Et en effet, il attendit en faisant jouer le ressort de son pistolet, qu'il armait et désarmait avec un bruit sinistre et menaçant.

Ce bruit eut pour la Catalane un résultat plus efficace que tous les sels et toutes les eaux de mélisse de la terre.

Elle prit la plume, et regardant Bannière :

— Voyons, dictez, dit-elle, j'écrirai.

— Non pas, dit Bannière, vous prétendriez peut-être que je vous ai influencé. Écrivez vous-même ; seulement, soyez vraie, claire et précise.

La Catalane écrivit :

« Je déclare, comme étant la vérité pure, que la bague en rubis que je remets à monsieur Bannière ne m'a jamais été donnée par monsieur Bannière, mais bien par l'abbé d'Hoirac, mon amant. »

— Bon, dit Bannière, qui suivait l'écriture des yeux au fur et à mesure qu'elle naissait sur le papier ; bon, signez maintenant.

La Catalane signa en poussant un soupir.

— La bague, à présent, dit Bannière.

La Catalane poussa un plus gros soupir encore ; mais il n'y avait pas à marchander : elle rendit la bague.

Bannière examina le bijou pour voir si c'était bien le même rubis, et, l'ayant parfaitement reconnu, le passa à son petit doigt.

— Et maintenant, dit-il, comme je ne suis pas un voleur, et qu'il n'entre point dans mes intentions de vous faire un tort matériel, tenez, dit-il.

Et, prenant dans sa poche une poignée de louis, il les jeta à la figure de la Catalane, et s'élança hors du boudoir.

Cependant, à la porte il s'arrêta ; il craignait que l'une ou l'autre des deux femmes ne se précipitât à la fenêtre pour appeler la garde et le faire arrêter lorsqu'il sortirait.

Mais elles ramassaient les louis jetés par Bannière et auxquels la coiffeuse, à moitié étranglée, prétendait avoir des droits aussi incontestables que la Catalane, à moitié morte de frayeur.

Bannière, voyant qu'il n'avait rien à craindre de ce côté-là, se jeta par les degrés, gagna la rue, et se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes dans la direction de la rue Montyon, où, comme on se le rappelle, demeurait Olympe.

q

Chapitre 38 Comment Bannière sortit du régiment des dragons de Mailly

Bannière arriva tout essoufflé devant la maison si bien connue de ses yeux et de son cœur, et où il avait passé de si doux et de si terribles instants.
Tout était fermé, à l'exception d'une seule fenêtre au premier.

Cette fenêtre, c'était celle de la chambre d'Olympe.

Bannière se sentit oppressé à la vue de cette maison, qui eût eu l'air d'un tombeau, sans cette seule fenêtre ouverte indiquant que toute vie n'y était point encore éteinte.

Bannière s'élança sur le marteau de la porte, et frappa à coups redoublés.

Il crut d'abord que personne ne répondrait ; son impatience changeait pour lui les secondes en minutes, et les minutes en heures.

Enfin, il entendit un pas qui s'avançait avec inquiétude.

Il frappa de nouveau, car il crut remarquer quelqu'hésitation dans ce pas.

— Qui est là, demanda une voix de femme.

— Moi, Claire, moi.

— Qui, vous ?

— Moi, Bannière. Ne me reconnais-tu donc pas ?

— Oh ! monsieur Bannière, que venez-vous faire ici ? demanda mademoiselle Claire à travers la porte.

— Comment, ce que je viens faire ici.

— Oui, je vous le demande.

— Mais je rentre ; mais je viens voir Olympe ; mais je viens lui prouver qu'elle m'avait soupçonné à tort ; je viens lui dire que je l'aime toujours.

— Mais, monsieur Bannière, mademoiselle Olympe n'est plus ici.

— Olympe n'est plus ici !

— Non, monsieur Bannière, elle est partie.

— Partie pour où ?

— Pour Paris.

— Quand cela ?

— Cette nuit, à deux heures.

— Avec qui ? demanda Bannière pâlissant.

— Avec monsieur de Mailly.

Bannière jeta un cri comme si un poinçon venait de lui traverser le cœur.

Puis, sentant qu'il allait tomber, il se tint au marteau de la porte.

Mais presqu'aussitôt une idée lui vint à l'esprit.

— Ce n'est pas vrai ! dit-il.

— Comment, ce n'est pas vrai ! s'écria mademoiselle Claire, toute blessée que l'on pût douter de sa véracité.

— Olympe est là !

— Je vous jure que non.

— Elle ne veut pas me revoir et t'a fait la leçon.

— Monsieur Bannière, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel !

— Je te dis que tu mens ! s'écria Bannière.

— Oh ! par exemple, dit la femme de chambre, moi, mentir ! Eh bien ! entrez, monsieur Bannière, et voyez vous-même.

Sur quoi, mademoiselle Claire, certaine de son fait, ouvrit majestueusement la porte et livra passage au dragon.

Cette facilité à l'introduire dans la maison, après cette longue discussion à travers la porte, prouva à Bannière qu'il n'y avait plus d'espoir pour lui.

Mais il n'en pénétra pas moins dans la maison, morne et brisé ; il voulait, non plus revoir Olympe, car il comprenait bien qu'elle n'était plus là, mais revoir au moins l'appartement qu'elle avait habité.

Hélas ! il était facile de reconnaître qu'en effet la jeune femme était partie.

À chaque pas Bannière rencontrait la trace de ce départ précipité.

Le salon était encombré de caisses que mademoiselle Claire était occupée à bourrer de robes.

Bannière passa du salon dans la chambre à coucher.

Il étouffait.

La chambre à coucher avait encore cette odeur douce et âcre à la fois de la femme jeune et élégante ; elle avait enfin ce parfum à l'aide duquel la Catalane était parvenue à tromper l'abbé d'Hoirac.

Ce parfum, Bannière le connaissait si bien, lui ! Il s'en était enivré tant de fois dans les bras de celle dont il était séparé pour toujours !

Il tomba à genoux devant le lit intact, prit dans ses bras l'oreiller garni de dentelles où Olympe avait l'habitude de reposer sa tête, et le couvrit de baisers.

Des sanglots s'échappaient, nous ne dirons point de sa poitrine, mais de son cœur, mêlés de soupirs, de cris, de sons inarticulés.

Claire regardait cette grande douleur avec compassion, les femmes sont femmes, c'est-à-dire non pas miséricordieuses aux maux qu'elles nous font souffrir elles-mêmes, pour ces maux-là elles sont impitoyables, mais aux maux que nous font souffrir les autres femmes.

On se rappelle d'ailleurs que mademoiselle Claire avait autrefois trouvé Bannière très beau garçon.

Or, une douleur bien vraie, une douleur d'amour surtout, embellit toujours un homme aux yeux d'une femme.

— Oh ! monsieur Bannière, dit-elle, il ne faut pas vous désoler ainsi. Au bout du compte, mademoiselle Olympe n'est pas morte.

— Claire, ma chère Claire, s'écria le dragon, tiré hors de l'enfer par cette voix consolatrice, oh ! tu es bonne, toi ; tu me diras où elle est, n'est-ce pas ? afin que je puisse la suivre, afin que je puisse la rejoindre.

— Ce serait avec bien du plaisir, monsieur, mais je ne sais pas moi-même où est mademoiselle.

— Comment, tu ne sais pas où elle est ?

— Non.

— Mais puisque tu fais ses malles.

— C'est vrai ; mais je dois attendre une lettre d'elle pour savoir où les lui adresser.

— Et cette lettre, quand doit-elle venir ?

— Je l'ignore.

— Mais enfin, tu sais si elle est partie pour Paris ou pour Marseille ?

— Oh ! pour Paris, monsieur, j'en suis sûre.

— Tu en es sûre, ma bonne Claire ?

— Oui.

— Et comment cela ?

— Parce qu'en partant monsieur de Mailly a dit au postillon : Route de Paris, par le Nivernais.

— Monsieur de Mailly ! s'écria Bannière. Oh ! c'est donc bien vrai qu'il était avec elle.

— Quant à cela, monsieur Bannière, je ne saurais vous le cacher.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Claire, que faire, que devenir ?

— Il me semble que ce n'est point à moi de donner des conseils à un beau garçon résolu et amoureux comme vous, monsieur Bannière.

— Oh ! si je savais où avoir de ses nouvelles, seulement.

— Mais vous en aurez toujours à l'hôtel de Mailly.

— Tu as raison, Claire, à l'hôtel de Mailly je saurai toujours où est Olympe ; et, d'ailleurs, en suivant monsieur de Mailly… Oh ! Claire, Claire, mon enfant, tu me sauves la vie.

Et dans sa joie, il fouilla à sa poche, prit une pincée de louis, les mit dans la main de Claire, baisa encore l'oreiller à pleins bras et à pleines lèvres, et s'élança hors de la maison en souriant.

— Oh ! mon Dieu ! que j'étais bête ! en effet, à l'hôtel de Mailly je saurai tout.

Seulement, il y avait cent vingt lieues de la rue Montyon à l'hôtel de Mailly.

Comment Bannière ferait-il ces cent vingt lieues ?

Il paraît que cela n'inquiétait aucunement le dragon ; car il prit, d'un pas rapide et d'un visage presque tranquille, le chemin de la caserne.

Il arriva au moment où l'exercice du cheval allait commencer.

Le brigadier-instructeur attendait, mordant sa moustache et tenant une longue chambrière à la main.

Il avait bonne envie de grogner, selon son habitude ; mais, en jetant un coup d'œil oblique sur l'horloge, il vit que Bannière était d'une minute en avance au lieu d'être d'une minute en retard.

Il n'y avait moyen de rien dire.

— Voyons, dit le brigadier, s'adressant à Bannière, arrive ici, camarade.

— Me voilà, brigadier.

— As-tu déjà monté à cheval ?

— Jamais.

— Tant mieux, dit le brigadier, cela fait que tu n'as pas de mauvais principes.

Pourquoi Bannière, que nous avons vu assez bon cavalier, répondait-il qu'il n'avait jamais monté à cheval ?

Sans doute parce qu'il avait ses raisons pour mentir. Bannière n'avait pas de ces scrupules qui embarrassaient éternellement la vie de Champmeslé, et dans lesquels à chaque instant il trébuchait les pieds pris.

Les chevaux étaient là.

— Amenez le trotteur d'abord, dit le brigadier.

Puis se retournant vers Bannière.

— Tu comprends, camarade, dit-il, tu vas monter d'abord le trotteur, puis le coureur, puis le sauteur.

— Et pourquoi ne commençons-nous pas tout de suite par le coureur, dit Bannière, qui semblait pressé.

— Ah ! mais, dit le brigadier, parce qu'il faut aller au trot avant d'aller au galop.

— C'est juste, dit Bannière. Alors le coureur, celui que vous appelez le coureur, il galope à plaisir ?

— Il va comme le vent.

— Et longtemps ?

— En le ménageant, on peut faire avec lui vingt lieues en quatre heures.

— Diable ! fit Bannière, il faut bien se tenir, brigadier, pour monter un pareil cheval ?

— Oh ! cela ne fait rien, dit le brigadier, dès que le cavalier est tombé, il s'arrête.

— C'est bien agréable, répondit Bannière. Eh bien ! brigadier, voyons le trotteur.

— Ah çà ! tu es bien pressé, camarade.

— Voyez-vous, brigadier, c'est que je déteste autant les offices des jésuites que j'adore l'exercice militaire.

— Allons, allons, dit le brigadier, je vois que j'avais des préventions sur ton compte, et qu'avec du temps et de la bonne volonté, on fera quelque chose de toi.

— Dame ! faut espérer, dit Bannière.

Le brigadier fit un signe, on amena le trotteur ; le brigadier montra à Bannière comment on rassemblait les rênes ; comment on empoignait la crinière avec la main gauche, et comment, en trois élans, on devait se trouver en selle.

Nous disons on devait se trouver, parce qu'au bout de trois élans, Bannière ne se trouva point en selle du tout.

Bannière s'était enlevé ; mais après avoir un instant appuyé le ventre sur la selle, agité inutilement le bras droit et la jambe droite, à peu près comme fait un nageur qui nage à la sangle sèche, il était retombé à terre au milieu des éclats de rire de ses camarades.

— Recommençons cela, dit gravement le brigadier.

Bannière recommença, et cette fois fut plus heureux. Au bout de quelques minutes d'efforts violents, il retomba enfin en selle.

— C'est mieux, dit le brigadier, mais recommençons pour que ce soit tout à fait bien.

— Recommençons, dit Bannière avec courage ; car je suis comme vous, brigadier, parole d'honneur ! j'y mets de l'amour-propre.

Les camarades, qui regardaient donner la leçon, se mirent à rire.

— Silence, dit le brigadier. Il y a de la bonne volonté au moins dans ce pauvre garçon, ajouta-t-il, et peut-être bien que je ne pourrais pas en dire autant de tout le monde.

Bannière fit donc une troisième tentative, au milieu du plus profond silence, et cette fois, disons-le, il en vint assez proprement à son honneur.

— Ah ! fit-il triomphalement lorsqu'il fut en selle, m'y voilà, brigadier.

— Très bien, dragon, répondit celui-ci ; maintenant, tournez la pointe de la botte en dedans, sentez la selle avec les genoux ; les genoux, dragon, c'est le point d'appui du cavalier ; y es-tu, mon enfant ?

— Je crois que oui, brigadier, répondit Bannière.

— Eh bien alors, houp !

Et il allongea un coup de chambrière au trotteur, qui, justifiant le nom dont il était baptisé, partit à l'instant même au grand trot.

Quoique Bannière, comme nous l'avons dit, fût assez bon cavalier, le trot du cheval sur lequel il était monté avait l'avantage d'être si dur, que l'on pouvait à chaque pas qu'il faisait, et si l'on était placé dans la ligne, voir le ciel entre les cuisses et la selle du cavalier.

Bannière eut un moment l'idée de monter à l'anglaise, c'est-à-dire en pesant sur les étriers, mais il réfléchit que c'était se trahir, et il se laissa secouer comme un sac de noix, penchant tantôt à droite et tantôt à gauche.

Mais il réfléchit que s'il se livrait à un balancement trop exagéré, on remettrait peut-être au lendemain la leçon de galop ; et comme il avait hâte de passer du trotteur au coureur, il reprit peu

à peu son équilibre et finit par trotter assez convenablement pour mériter les encouragements de son brigadier, lequel prononça enfin les paroles tant attendues par Bannière :

— Très bien ; le coureur, maintenant.

Bannière allait d'un seul bond sauter en bas de son cheval, mais il songea que ce serait une imprudence non moins condamnable que celle à laquelle il venait déjà d'échapper, et il se laissa glisser aussi maladroitement que possible en bas de sa monture.

— Oh ! oh ! dit le brigadier, perdant quelque peu de sa considération pour Bannière, la prochaine fois, l'ami, il faudra mettre pied à terre un peu mieux que cela.

— Voulez-vous que je recommence, brigadier ? dit Bannière de sa voix la plus soumise.

— Non, ce n'est point la peine ; nous verrons cela demain. Le coureur.

On amena le coureur. C'était un beau cheval de sang, avec des jambes comme des fuseaux, et des jarrets d'acier.

Il allongea sa tête fine et intelligente vers Bannière, sembla le flairer et hennit.

— Bon, murmura Bannière, bon, tout à l'heure je te ferai hennir, moi.

— Allons, allons, dit le brigadier, ne perdons pas de temps ; à cheval, et voyons si tu monteras mieux sur celui-ci que tu n'es descendu de l'autre ?

— Oh ! brigadier, dit Bannière, monter, ce n'est rien, vous allez voir.

En effet, Bannière, au troisième élan, se trouva régulièrement en selle.

— Pas mal, dit le brigadier.

— Dites donc, brigadier, dit Bannière, qui paraissait encouragé par l'éloge, pas trop vite pour la première fois, n'est-ce pas ; je n'ai jamais été au galop.

Le brigadier se mit à rire, et fouetta le cheval assez doucement pour que l'on pût remarquer qu'il avait égard à la recommandation de Bannière.

Cependant, malgré cette modération du brigadier, le cheval, poussé peut-être par un coup d'éperon invisible, partit à fond de train.

— Eh ! brigadier, brigadier ! cria Bannière, que fait donc votre cheval ? Arrêtez, je vais tomber. Brigadier, brigadier ! votre cheval s'emporte ! holà, holà, holà !

Et Bannière, sans lâcher la bride, s'accrocha à la crinière de sa monture, qui, après avoir fait au milieu des rires de tous les dragons le tour de la cour intérieure, se lança par la porte et enfila la grande route, comme s'il fallait plus d'espace à sa soif de vitesse et de rapidité.

Le brigadier et les soldats, toujours riants, coururent à la porte et virent de loin Bannière cramponné à son cheval et criant d'une voix lamentable :

— Brigadier, à moi ! au secours !... Je vais tomber ! holà, holà, holà !

Cela dura jusqu'à ce que le cheval eût disparu à l'angle de la route ; alors le cavalier lâcha la crinière, rassembla les rênes, et, penché comme Hyppolite sur le cou de son cheval, fit entendre un petit sifflement, qui, accompagné du jeu des éperons, redoubla encore la vitesse de sa monture.

Pendant ce temps-là, le brigadier et les soldats riaient à se tordre.

Ils étaient complètement dupes de la ruse de Bannière. Bannière n'avait pas été pour rien jésuite pendant dix ans et comédien pendant quinze mois.

q

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_olympe_de_cleves_i/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.